LES

DIEUX EN VOYAGE

PAR

ZACHARIE ASTRUC

LES DIEUX

EN VOYAGE

Tours, Imp. E. Arrault et Cie

ZACHARIE ASTRUC

LES DIEUX

EN VOYAGE



PARIS
LIBRAIRIE BACHELIN-LECAT
25, BOULEVARD HAUSSMANN, 25

MDCCCLXXXIX

Fragile arbuste de printemps,
O mon doux livre, les antans
Mordront ta feuille et ton écorce...
Il te faut l'appui d'une force :
Ami, je te confie au Temps.

LES DIEUX EN VOYAGE

PROLOGUE

CHŒUR DES VIEUX DIEUX

Sur nos trônes d'or immobiles, dans l'insondable éther groupant notre merveilleuse assemblée, éblouissant les azurs de nos idéales prérogatives, nous vivions adorés des mortels. Par nous, les passions de la terre étaient divinisées. Nous avions créé les harmonies éternelles et l'impérissable beauté. Un jour, les hommes stimulés par la souffrance, cette triste vertu que nous devions si longtemps dédaigner, se ruèrent sur nos demeures éclatantes pour en effacer jusqu'au dernier vestige. Surpris en pleine quiétude de gloire, étourdis, chassés par des cris qui ressemblaient à des appels désespérés, remplis de l'épouvante d'une telle multitude impossible à contenir en sa douloureuse exaltation d'âme mille fois plus redoutable que la force des Titans, nous descendîmes vers la Terre rendue inhospitalière. Pour longtemps l'Olympe était fermé. Nul de nous ne put en retrouver le chemin. Ainsi le cherchant, depuis des siècles, nous restons divisés, malheureux, précaires serviteurs des hommes, satisfaits seulement de vivre en nous assimilant leurs vices. Sort barbare ! partout le bel art antique proclame notre passé prodigieux. Les pierres sont moins indifférentes que les humains... Tout un monde resplendissant est sorti de nos entrailles. Hélas ! notre nom, jadis révéré, n'est plus qu'un dérisoire assemblage de syllabes. Nous commandions aux éléments — et les éléments révoltés nous renient pour d'autres obéissances. Le Ciel, peuplé de nos amours, nous fut le premier infidèle. L'Enfer a changé ses flammes, — les Champs-Elyséens leurs ombrages — et pourtant, rien n'a bougé que nous dans les sphères inabordées. Les maîtres nouveaux, les révoltés ! n'ont eu

qu'à venir. Ombres vaines, nous flottons au gré du hasard qui transforme à sa guise Hommes et Dieux. Triste destinée, celle qui descend des hauteurs où la pensée humaine va se perdre.

LES FURIES

Maudit sois-tu ! maudit par nous, Mortel instable !
Suis ton chemin sans but, volage, misérable.
C'est en changeant la foi profonde du passé,
L'horizon radieux où nous t'avions placé,
Que l'homme apprend de toi qu'il peut changer encore.
Dans ses défections tu mis ce qu'il adore.
Toi seul les inspiras tant d'affreux reniements,
Ayant construit les Dieux de tes effarements,
Dans ton propre miroir façonnant leur visage,
Avec tes passions, tes nocturnes terreurs,
Comédien d'un drame où règne ton image
Pareil au jeu du monde et fruit de ses erreurs.

Pygmalion cruel d'une autre Galathée
Dont les sexes divers forment de doubles jeux,
Tu donnais à leur âme, hélas ! déshéritée,
Des rôles que le sort n'a pas gardés pour eux.
Tremble ! tu n'as été le créateur fidèle
Ni de tes souvenirs ni de tes passions.
Un seul jour a suffi, conscience nouvelle,
Pour les sacrifier tes adorations.
Va ! ne t'en prends qu'à toi de perdre l'espérance :
Ton esprit s'est joué d'un sublime travail.
Dans tes conceptions s'incarne la souffrance ;
Leur forme est pour tes yeux comme un épouvantail.
Ces moules surannés, produits de ton caprice,
Se brisent, aussitôt éveillés sous ta main.
Crois-tu rendre au néant ce qui fait ton supplice ?
L'étincelle fluide a suivi son chemin :
Cela n'est plus en ton pouvoir — cela t'échappe ;
La vie est flamme en nous comme en toi — source aussi,
Arbuste dont la sève obscure devient grappe.

Infidèle ouvrier as-tu bien réussi ?...

Vois maintenant les maux contenus dans ta faute :
Ces chimères, qui sont ton œuvre la plus haute,
Olympes, paradis à peine regrettés.
Mortel inconscient tu nous as rejetés.
Gémis donc sur l'épave où ton front se repose ;
Gémis de ton forfait resté seul grandiose
A l'horizon d'un jour sans soleil, sans matin,
O Faust ! dont l'alambic religieux s'éteint.

L'autel comme un hochet roule à terre et se brise :
Renouvelle-le donc, enfant — trouve une crise
Qui laisse l'univers cynique et prosterné.
Dis au monde perclus qu'il est un nouveau-né —
Tu n'éviteras pas le poids des tragédies.
Porte sur les grands cieux ouverts tes mains hardies.
Mais l'âge paralyse et brouille ton cerveau ;
Tu n'as plus le concept du refuge nouveau,
D'un arc-en-ciel tendu des herbes aux étoiles.
Chaque heure ajoute l'ombre intense aux anciens voiles.
Je te vois, sur le drap glacé du moribond,
Insultant l'idéal qui t'emportait d'un bond
Calme et fort, vers l'Eden où luit l'aube céleste.
Reste au fond du bourbier, grand navigateur — reste !
C'est là ton lit ; c'est là le flot qui t'apporta
Quand tu vins tendre un piège à notre quiétude,
Et ravager l'asile où l'écueil te jeta.
Tu nous flétris, alors, d'un fer de servitude.
Penses-tu que tes fils épargnent à leur tour
Moins barbares que toi le fruit de leur amour ?
Les Dieux, souillés du doigt, ont perdu leurs lumières.
Les avenirs sont pleins de tes premiers méfaits.
Tant que tu n'auras pas dressé les cieux défaits,
Pour les coloniser des figures premières
Qui sont, pauvre mortel, ta vie et ta raison,
Tu seras l'exilé dans sa propre maison.

O Sisyphe ! c'est là le fardeau que tu roules
Comme la mer versant et reprenant ses houles,

Et tu le heurteras de ton poitrail fumant,
La fièvre sur la face et le cœur écumant,
N'ayant plus le repos ni rien qui te délivre
De l'horrible combat dont tu meurs pour revivre.
Saigne donc, malheureux ! pleure, courbe le front,
Sans te soustraire au mal, sans ressentir d'affront.
La tâche reste, ainsi, glorieuse et servile :
Ton destin n'aura plus jamais d'autre mobile !

SUR UNE ROUTE

SCÈNE I

JUPITER, JUNON, MOMUS, le vicomte de l'AIGLE, ministre. Ils sont dans une vieille berline. Le vicomte conduit.

JUNON

Les chevaux vont tout de travers ; ce pauvre vicomte de l'Aigle n'est décidément bon à rien.

JUPITER

Madame, un vieux serviteur...

JUNON

Serviteur bien caduc... Peut-être croit-il tenir encore dans ses mains ce que vos sujets appelaient « les rênes de l'Etat ». Grâce à sa manifeste incapacité, vous voilà aujourd'hui sans trône, humilié, — tantôt petit bourgeois de Paris ridiculisé par d'infimes théâtres, tantôt courant les grands chemins dans ce piteux équipage, avec le salaire ridicule que votre peuple inflige à cette abdication forcée. Qu'avez-vous fait de votre couronne !.. Maître absolu d'un royaume privilégié, vous l'avez laissé dépérir ; vous l'avez irrité par une politique d'oppression que conseillaient votre insouciance et les faveurs dont vous releviez l'auguste incapacité de ce ministre, complaisant de toute faiblesse royale, instrument de ses sottises.

MOMUS (bas)

Bravo, madame !

JUNON

Ame grossière, il fit la guerre à l'art qui lui parlait des choses élevées ; orgueilleux, ignorant, il bâillonna toutes les bouches éloquentes dont le rire visait ses actes, mécontentant le peuple par sa hauteur insolente — et le ruinant, pour vous plaire, au moyen d'indignes vexations et d'impôts extravagants, toujours en progrès, par exemple. Aviez-vous compté sur l'éternelle durée des servitudes ?... « Sire, justice ! » criait la foule —

« justice et liberté ! » Vous répondiez : « Obéis, esclave », vous croyant maître de droit divin, pour le fictif pouvoir qui vous avait été concédé en un jour de gratitude.

JUPITER

Madame !

MOMUS

Juste, très juste. Quelque peu de responsabilité l'eût guéri. Un ministre lance une folie qui met le pays en deuil ; il donne sa démission — et tout est dit. La belle affaire ! — au moins retombe-t-il sur les millions gagnés, en le supposant capable de quelque esprit d'aventure. Prenez caution sur sa fortune, et vous verrez. La prudence devient alors du génie.

JUNON

Un jour, la nation révoltée secoua ce réseau de tyrannies qui l'enveloppait mieux qu'un suaire. Elle vous brisa, vous son infidèle créature, pétrie et animée comme l'argile de Pygmalion ; elle vengea ses humiliations par une plus grande honte infligée à votre front, bannit vos proches ; — clémente par raillerie, elle vous assura le sort des petits courtisans rebutés. Votre mauvais génie partage cet exil. Regardez-vous ; songez aux misères des oppressions !

JUPITER

Vous ne l'avez jamais aimé. Vos rivalités ont été la seule cause de ma détresse.

JUNON

Dans l'orgueil de sa nouvelle fortune, il osa me parler d'amour.

JUPITER (éclatant)

Lui ! se peut-il... mon meilleur ami !... Vicomte de l'Aigle, qu'avez-vous fait !...

VICOMTE DE L'AIGLE

Sire, mon devoir. J'ai fouetté Pégase, — malgré votre défense, il est vrai, mais le dernier ressort menace de voler en éclats.

MOMUS

Sa fine oreille diplomatique n'est plus qu'un pauvre trou à vent, comme sa langue un vieux dictionnaire. Malheureux vicomte — cette voiture cahotée, vermoulue, n'est-elle pas la fidèle image de sa politique ? Les

dieux s'en vont... — leur dernier voyage ressemble à un roman comique.

JUNON

Hélas! qu'avez-vous fait de votre couronne ?...

JUPITER

Je saurai la reconquérir. Périsse la nation plutôt que mes antiques privilèges. Ah ! cette couronne... je veux qu'elle lui soit un collier de force dont le vicomte tiendra la chaîne.

VICOMTE DE L'AIGLE

Sire, la bride se rompt. Que Pégase prenne seulement le trot, nous voilà perdus.

JUPITER

Descendez à terre pour réparer le dégât. Ne me faites point rougir du sort présent : je le dois à votre insuffisance.

VICOMTE DE L'AIGLE

Sire, épargnez les cheveux blancs d'un serviteur.

JUPITER

Le maître porte perruque, grâce aux soucis dont vous l'avez accablé.

MOMUS

Un roi dans la déveine perd l'habitude des compliments, vicomte.

VICOMTE DE L'AIGLE

Nous les voyons oublier jusqu'au souvenir de leurs injustices.

JUPITER

Vous philosophez, maintenant ?

VICOMTE DE L'AIGLE

Je rêve.

JUPITER

Encore mieux. Un ministre qui rêve n'est bon qu'à s'asseoir au banquet des fous. Vous auriez aussi bien fait de jouer de la harpe. Vos fatales négligences ont tout perdu. Le peuple a fini par s'apercevoir que nous étions distraits, bien que rapaces. La monarchie fondée par moi vous doit ses malheurs. Que ne lisiez-vous Machiavel : il a tracé un code du despotisme.

VICOMTE DE L'AIGLE

Nullement, Sire — je le crois libéral, d'après des découvertes récentes.

JUPITER

C'est-à-dire qu'il complote avec la multitude — triste personnage. Ah ! vicomte, mon vieil ami, il est bon de se dire le maître. Je voudrais m'épancher — remettons l'effusion à un autre jour. Mais une demi-confidence ne sera pas de trop : aiguisez votre vieille épée ; aiguisez-la, vous dis-je ! des événements se préparent — car ce n'est pas sans regret, naturellement, que je me suis vu ravir mon trône terrestre, après l'empire du ciel. Auriez-vous le mauvais œil !... — j'espère que non. La première place est bonne entre toutes, vicomte, quand on couve quelques petits vices mignons. Les royautés deviennent désormais solidaires. Une poignée de princes va tenir tête au monde en rumeur et limiter de nouveau — mais sérieusement, cette fois — les libertés de l'homme. Pour moi, c'est une première étape de succès, en attendant notre ascension définitive qui vise de bien autres nuages. L'accord mutuel de ces princes peut seul les consolider. « Ils sont les grands sybarites — ose dire le menu peuple — les bergers-loups porteurs de couronnes ». Laissons la satire aux bouches creuses. Une nouvelle *Sainte-Alliance* viendra nous aider contre nos rebelles aux mains sales, dans cette cause sacrée où la monarchie défend l'intégrité de sa vieille pourpre. Ma royauté ne ressemblera plus à ces maîtrises débonnaires qui savent composer avec les idées nouvelles et font une part ridiculement généreuse au progrès humain en lutte. La nation, c'est ma chose ; mon caprice en décidera. Soyons gothiques. La rigidité d'un pouvoir répond de sa durée. Quelques fausses promesses — quelques adroites flatteries — de bonnes répressions exercées à propos — un habile emploi de rigueur et de tolérance — des navires tenus prêts pour le service des beaux parleurs — des fêtes renouvelées, à l'usage des badauds qu'une étoffe d'or amuse — un peu de liberté pour les jours de discussion, — des orateurs gagnés à propos — l'église bleue ou verte à ma solde — et diverses amusettes politiques bien inoffensives, pour les oisifs, nous rendront le peuple plus soumis qu'un parent pauvre. C'est un programme, cela ! Je ne m'en fais pas gloire — je l'ai lu quelque part — mais il a du bon. Quant aux privilèges que la tourbe ne cesse de réclamer — véritable mare à canards — en se fondant sur des exemples anciens, j'aurai soin de les lui reprendre un à un, par la ruse ou l'intimidation, infatigable dupeur, cette fois — oui, dupeur insigne. L'his-

toire dira le *Dupeur*, comme elle a dit le *Bref*. Je le serai sans vergogne, véritable roi dont le sac serait plein de malices. Je veux créer une nouvelle ère de domesticité. Cela m'amuse. Les hommes, d'ailleurs, ne sont-ils pas aptes à tout? Le génie a cent applaudisseurs et cent contradicteurs ; l'imbécile, également cent applaudisseurs — et le même nombre d'opposants. La raison humaine se partage comme cela sur toute chose. L'action n'est donc, en rien, ni supérieure, ni inférieure. Il faut s'emparer de l'homme et lui commander les grimaces qui peuvent servir. Nous le savons bien : la société est si peu garantie, si peu réglementée, qu'elle ressemble à quelque bande de chiens affamés au milieu de laquelle on jetterait un os. Cet os, sera la faveur ou la fortune. L'un des chiens, plus fort ou plus adroit se retire satisfait ; les autres jeûnent et hurlent. Pas de meilleur équilibre. Profitons de ce désordre utile à nos appétits personnels. Ce que je dis n'est pas si bête. En y réfléchissant, vous en verrez le côté pratique. Mais où m'entraînent mes pensées..... comme chante je ne sais plus quel auteur..... S'intéresser aux misères humaines quand de plus nobles destinées..... Junon, vous connaissez ma pensée ! Chère âme ! bien-aimée compagne de mon infortune, ramenez un sourire sur vos lèvres dédaigneuses... Bientôt, vous rentrerez en possession de votre grandeur compromise.

JUNON

L'Olympe n'est plus la première des monarchies !

JUPITER

Je relèverai ses ruines. Vicomte de l'Aigle, que voyez-vous, là-bas, sur le coteau ?

VICOMTE DE L'AIGLE

Sire, un nuage ; l'horizon se rembrunit.

JUPITER

Laissez-la votre langage de revue. Vos yeux se troublent devant la vérité. Par le Styx, vicomte, tes conseils n'ont jamais dépassé cette mesure de myopie. Que de fautes dans ce regard vide où j'avais mis mes espérances. Cette royale paresse était cependant propice au repos général ; votre aveugle activité organisa le chaos et nous valut une chute désastreuse. Trop longtemps je crus, avec vous, que l'esclavage était un sommeil.

MOMUS

A ses risques on peut apprendre qu'il est seulement un mauvais songe dont tout dormeur secoue à la hâte le fardeau.

JUPITER

Je ne jouis plus de la satire depuis ma chute, Momus. Ce n'est pas, là, un régal de pauvre. Allons, vicomte, puisse cette dure semonce vous profiter. Elle répugne à mes habitudes; mais qui pourrait ne pas s'indigner de vos erreurs successives! Prendre un nuage pour...

VICOMTE DE L'AIGLE

Sire, je distingue des créneaux et des tourelles.

JUPITER

Fort bien : vous avertissez quand le paysage crève les yeux. C'est, en effet, un château. La désastreuse Révolution semble l'avoir épargné. Veuille le sort nous y faire retrouver des amis — quelque zélé défenseur du trône, quelque enthousiaste serviteur des dynasties en désuétude.

MOMUS

Ajoute : — et friand de petits cadeaux monarchiques.

(S'adressant à un cantonnier occupé à briser des pierres.)

Dites-moi, l'ami, combien de lieues encore jusqu'à la ville?

LE CANTONNIER

Trois, monsieur — au petit trot, pour ne pas éreinter le cheval. Il fait terriblement chaud. Hier, la journée était glacée comme un nez de chien.

JUPITER

Je te plains, brave homme, de travailler ainsi sous le grand soleil. Métier de nègre...

LE CANTONNIER

C'est mon devoir.

JUPITER

Et que te donne-t-on pour cela, vigilant ouvrier de ces belles routes françaises ?

LE CANTONNIER

Deux francs, monsieur.

MOMUS

Ajoute-t-on quelques fèves pour ta nourriture — comme on les jette au pourceau — malheureux ilote dont la vie est une énigme et qui meurs de misère sur tes cailloux moins durs que ton glorieux patron. Ce métier ne

t'enrichit pas, pauvre travailleur, mais en revanche, il favorise tous les échanges, tous les progrès.

LE CANTONNIER

Les enfants ne mangent pas tous les jours du pain. Heureusement l'eau vient du ciel. Bon voyage, messieurs.

JUPITER

Grande, grande injustice commise... Que de vertus ne faut-il pas aux humbles pour conserver une âme bienveillante !

MOMUS

Le législateur s'occupe-t-il des maigres salaires tombés des mains parcimonieuses de l'État ?... Mais celui-ci perd la mémoire à mesure qu'il engraisse, car il ne fut pas toujours assis aux tables somptueuses. Jettera-t-il jamais un regard sur les petites misères obéissantes dont la fonction est à la fois de le servir et de sauvegarder l'intérêt public que tout abandonne aujourd'hui, en ces heures de féroce individualisme ?... L'âme humaine me paraît bien malade, bien malade. Le docteur Tant-Pis augmente sa clientèle.

A L'ENTRÉE D'UN GRAND PARC OUVERT

SCÈNE II

ENDYMION (en costume de chasse, un fusil sur l'épaule)

O maternelle nature ! repos des bois, vents parfumés des émanations de la terre, murmure des insectes et chants des oiseaux — ici je vous savoure en paix, dans la plénitude de cet isolement qui fait de ma vie une sauvage ivresse. Mon cœur est plein de vos charmes pénétrants ; la mélodie de votre silence se répand dans tout mon être, comme une source filtrée à travers les herbes et les sables fins. Le chœur aérien des feuilles agitées par la brise n'est pas plus doux. Le gazon vert caresse mes yeux comme un sourire fraternel. Dans les clairières le soleil se joue, magicien capricieux. Autant la pensée amoureuse est salutaire à l'esprit, autant la senteur des bois est chère à mes sens émus. C'est un sommeil pour ma pensée. La violette s'épanouit ; les marguerites et les boutons d'or étoilent l'herbe ; les rosiers sauvages s'enroulent autour du tronc frêle des bouleaux ; dans son sein profond le petit étang absorbe l'espace lumineux — et moi, plus heureux que le plus favorisé des mortels, dédaignant toute gloire qui n'est pas une paresse, je me repose dans cette félicité de la vision, des souffles respirés. Sur la colline, la lune élève son pâle visage, dans un rayon de soleil couchant ; les étoiles vont éclore, la nuit sera favorable au mystère. Dans le plus épais du bois, les esprits régleront leurs poétiques turbulences. Ici, les bruits menteurs n'arrivent pas. Depuis le premier sourire de l'aube, j'erre à travers la forêt, vagabond rêveur commis à la garde de ce domaine. Mon corps cède à la fatigue. A l'ombre de ce hêtre, près de la source où le cerf vient boire, reposons-nous (Il se couche). La chaleur du jour a réchauffé l'herbe. Quel plaisir d'abandonner son corps à cette moite caresse..... O nature ! sur ton sein fécond je m'agenouille ; je veux m'épanouir dans ta grandeur (On entend un son de cor). La belle comtesse Diane est en chasse... sa meute clame une fanfare éclatante ; les chevaux bondissent à travers les arbres ébranchés. Dans l'étang voisin le cerf viendra mourir comme d'habitude. Que ne puis-je le sous-

traire à leur cruel divertissement..... Diane! Diane! ta grâce est mon unique souffrance; en toi, je vis et je meurs..... Que le cœur soit muet, le cœur malade que rien ne peut guérir et qui se consume dans un amour sans espérance... Vers la terre, les yeux noyés de pleurs se tournent et cherchent une consolation..... Le doux rossignol chante..... mais quelle voix peut faire oublier Diane..... (Il se couche et s'endort. Un cerf vient se jeter dans l'étang; Diane, à cheval, suivie de sa meute et de chasseurs, arrive au galop près d'Endymion.)

SCÈNE III

DIANE

Allons, Jean, assez sonné du cor! Ici, Cerbère! Mathias, muselez les chiens et conduisez-les au château. Que tout ce tapage cesse à l'instant. Endymion!...

UN PIQUEUR

Madame, le cerf est réduit.

DIANE

Je lui fais grâce. Laissez-le paisiblement se dérober dans les taillis. Une légère souffrance m'oblige à renoncer au plaisir de la chasse. Retirez-vous. Je veux rester seule.

DEUXIÈME PIQUEUR

Madame, des braconniers ont rôdé par ici cette nuit; faudra-t-il lâcher les fusils?

DIANE

Point de rigueur inutile pour un léger délit. Défendrai-je aux autres, sans pitié, le plaisir que je goûte moi-même? Je veux leur concéder quelques nuits d'aventures profitables. Endymion, seul, veillera.

(Ils se retirent.)

SCÈNE IV

DIANE

Endymion!... Endymion!... La première fois que j'entendis ce nom si doux, il ravit mon oreille. O bien-aimé, le voilà..... Toujours endormi à la même place; comme le dieu du repos gracieusement étendu..... Que de

fois, près de lui, j'ai prolongé ma veille, soupirant dans l'adoration de sa beauté, penchée vers son visage, respirant le souffle de ses lèvres agitées, ravie et tremblante. Comme son front est pur! Le sommeil éclaire ses paupières closes d'un rayon d'innocence. J'aime sa vie vagabonde; j'admire l'ardeur agreste de son esprit, moi soumise aux plaisirs menteurs du monde. Etranger aux passions, ivre de solitude, il erre sans cesse à travers le bois, écoutant chanter les oiseaux qui lui font fête. Quelles peuvent être ses pensées...Sait-il aimer!... Oh! qu'il ignore à jamais combien il m'est cher. Heureuse celle qui suspendue à son cou lui donnera son âme dans un baiser, dans un regard. Soumis à mes volontés, son sort l'humilie et l'afflige, peut-être. A peine ose-t-il lever les yeux sur moi. Tout un monde de préjugés nous sépare. Que suis-je pourtant — une fragile créature abandonnée à toutes les fautes de la terre. Hélas! l'amour serait-il le châtiment de nos volontés..... (Elle descend de cheval). Sauvage poète, reçois mon cœur! (Elle s'agenouille et lui donne un baiser).

ENDYMION (rêvant)

Peines... peines... peines... Mon amie!...

DIANE

Un songe douloureux le tourmente. Il s'attendrit..... Mais quelle image traverse ce beau songe... (Elle s'éloigne lentement, tenant son cheval par la bride. La forêt s'emplit d'ombre.)

A LA GRILLE DU PARC DU CHATEAU

SCÈNE V

JUPITER

Descendons tous.

VICOMTE DE L'AIGLE

Sire, avant d'entrer, ne serait-il pas au moins convenable de préparer votre accueil ?

JUPITER

Les rois déshérités sont les hôtes de l'univers.

MOMUS

Ou les vagabonds, pour mieux dire. J'en ai vu un, besace au dos, tendre la main. Pour ce délit, on lui imposa une amende de trois francs qu'il ne put acquitter — et six jours de prison qu'il fit bel et bien, sans se plaindre, dans le goût du Richard III des chroniques. L'indifférence moderne a civilisé les sentiments. Il était pauvre, le malheureux roi : touchant exemple dont personne ne lui sut gré. Ce fut même, croyez-moi, l'unique faiblesse dont ses sujets devaient lui garder à jamais rancune. Si nous ne sommes plus souverains, restons encore maîtres par l'argent. Ceci est de la politique générale. O Jupiter ! ton cortège donne une triste idée de ta fortune. Le malheur a-t-il des courtisans, quand le fou en titre lui-même porte le deuil des royautés mendiantes...

JUPITER

Que pensez-vous de tout ceci, madame ? Ah ! les peuples ! les peuples !

JUNON

Faites à votre guise. Ce n'est pas le moment de me demander conseil.

MOMUS

Et puisque nous philosophions en nous laissant aller sur cette interminable route, puisque nous parlons de royautés, déplore avec moi, majesté déchue, l'impéritie de tes pareils. Les peuples n'ont-ils pas mille fois raison de se plaindre ? Qui les protège ? Seraient-ce, par hasard, les

Harpagons du million ? Qui veut ordonner méthodiquement leurs ressources en employant à cet office le chaleureux dévouement d'un père ? L'Etat se considère-t-il comme placé au sommet de la famille dans un pays de civilisation ? Regarde autour de toi, Jupiter, — promène en imagination ta vue sur cette France qui nous apparaît ainsi qu'un riche verger, placée aussi heureusement sous une latitude modérée, féconde entre toutes, laboratoire de l'Europe, oasis au milieu de l'univers, ardente au travail comme à l'étude, capable de nourrir seulement de ses fruits l'Europe entière — tu verras si les plaintes sont vaines. Regarde ces terres délaissées, tant d'arbres inutiles tout du long de ces chemins, de ces champs, de ces plaines incultes, de ces routes de fer qui prennent une partie du patrimoine général — qui n'ont pas un ombrage et par-dessus tout le précieux bouquet et le fruit de l'arbre nourricier, — tu te diras que la besogne humaine n'avance guère. Sème donc le fruit, laboureur gouvernemental ; répands-le dans ces immensités sans nuire au grain, à la prairie, à la forêt — et tu conquiers un véritable grenier d'abondance, une prodigieuse nourriture après une moisson de fleurs qui ferait de la France l'Elysée des rêves. Le pauvre apporte son obole et reçoit, en échange, une merveilleuse nourriture. Mais l'homme maître — tyran aristocratique ou bourgeois — ne veut pas détruire la misère commune. C'est l'insecte répugnant conservé dans la chevelure sociale. On y tient comme au fétiche. Les peuples n'ont-ils pas raison de se plaindre ? Rassasiés de croyances de toute sorte, victimes d'incessants abus, dépouillés,délaissés, Timon leur souffle aujourd'hui ses imprécations misanthropiques. Attila persiste toujours, même sous l'habit noir, avec la même soif de sang, d'argent, de désordre. L'égoïsme est partout où la main paternelle devrait diriger et semer. Qu'importent les difficultés de la vie si quelques satisfaits la mènent..... Il suffit de tirer à soi la couverture, comme dit l'expression populaire.....

(Passe un homme en blouse.)

SCÈNE VI

JUPITER

Vicomte, interrogez ce manant ; sachons à qui appartient le château.

VICOMTE DE L'AIGLE

Vilain — hé, maraud ! approchez. Mon auguste maître vous fait l'insigne grâce de vous demander quel est le seigneur de ce noble domaine ?

L'HOMME

Tiens, des comédiens !... Vous pourriez jouer vos farces autre part que sur la route. Laissez donc les gens circuler paisiblement.

VICOMTE DE L'AIGLE

Insolent ! cette audace de parole pourrait vous coûter cher.

JUPITER

Qu'on bâtonne le drôle !

MOMUS

Sur notre dos : les bâtons sont libres, Sire. Nous n'en sommes plus à Voltaire. Vous auriez le rôle piteux aujourd'hui.

L'HOMME (après de bruyants éclats de rire)

Vous parlez de bâton, je crois ? Allons, c'est pousser la charge un peu loin. Et de quel côté se dirige votre parade ambulante ? — car je m'adresse à des comédiens, je pense ? Vous rôdez par les chemins dans un équipage qui excite ma curiosité.

JUPITER

Songez, l'homme, que vous parlez à un roi !

L'HOMME

Ah ! très bien. Un roi de théâtre ? le parterre se charge de leur couronne.

VICOMTE DE L'AIGLE

Ce faquin a lu les révolutionnaires.

L'HOMME

Je voudrais surtout lire votre passeport.

JUPITER (furieux)

Des passeports !... Je suis le maître de la terre — Jupiter !

L'HOMME (riant de plus belle)

La mythologie n'empêche pas l'autorité. Et moi, je suis officier municipal, un simple maire. Montrez-moi vos papiers, s'il vous plaît.

JUPITER

Vicomte, tirez votre épée ; frappez ce drôle !

VICOMTE DE L'AIGLE

Ma vie vous appartient ; je l'offre pour une cause sainte.

(L'épée, tirée du fourreau, n'a pas de lame.)

MOMUS

N'y aurait-il plus que ma marotte de bonne contre la loi ? Cette fois, nous ne serons pas en force.

L'HOMME

Veuillez me suivre à la localité voisine. Les vilains, aujourd'hui, ce sont les voyageurs suspects.

JUPITER

Ma foudre ! ma foudre !...

MOMUS

Mes yeux ne me trompent pas... Ce visage... cette tournure... par l'Olympe, voici Diane ! Au secours, ma belle guerrière !

(Diane arrive au galop.)

SCÈNE VII

DIANE

Que voulez-vous, messieurs ?

JUPITER

Est-ce bien toi ! Diane ! Diane ! fille adorée !...

DIANE

Jupiter ! mon père ! — toi, Momus, méchant railleur !... Et la belle Junon qui me sourit... Quelle joie de vous embrasser ! Mon cœur ne pouvait désirer un bonheur plus grand. J'ai passé de longs jours dans votre attente. J'étais bien triste, allez... Mes amis, mon père !... Vous le voyez, j'habite au fond des bois, tout entière à mes souvenirs. O Dieu ! comme vous voilà changés... Bénie soit l'heure de notre réunion ! Mais que réclame cet homme au visage menaçant ?

JUPITER

Que sais-je... des papiers ! Jupiter muni de références !... Il nous menace de la prison.

MOMUS

Voudrait-il un certificat de bonne vie et mœurs, abominable coutume des sociétés en enfance ?

VICOMTE DE L'AIGLE

Qu'il s'arrange avec la canaille.

DIANE

Je vous réponds de mes hôtes, monsieur. Vous savez peut-être qui je suis ?

L'HOMME

Fort bien, madame, leur éducation y gagnera. Bien que Dieux, ces messieurs me paraissent absolument ignorer les civilités qui sont d'usage entre les hommes. Ma modeste magistrature peut excuser de ridicules folies. (Il s'éloigne.)

SCÈNE VIII

MOMUS

Je suis content de ses réparties. La lecture des petits journaux donne de l'intérêt à la conversation de l'homme des champs.

JUPITER

Il ne lui manque plus que de faire provision de votes comme l'âne chargé de reliques. Oublions les petites et les grandes révolutions. Chère Diane ! toujours belle... Une jeunesse éternelle illumine ton regard.

JUNON

C'est à notre cour que tu devais briller. Vois, devant tes yeux, une déplorable victime du sort. Jupiter descend d'un trône. J'étais reine ! Tout est perdu par la faute d'un ministre.

JUPITER

Madame, considérez les services rendus. Ne « *l'étranglez pas tout d'abord* », comme dit un fabuliste.

MOMUS

Un service qui ne tire pas d'embarras est un méfait.

DIANE

Chers Dieux ! abandonnons-nous à la joie de cette rencontre inespérée. Combien je suis heureuse !... Mon père, mon noble père !... Mais, avant tout, apprenez-moi par suite de quels événements...

JUPITER

Tu le sauras. Notre histoire demande le recueillement des grands désastres.

JUNON (soupirant)

Qu'est devenu le bel Endymion ?...

DIANE (rougissante)

Vous n'avez pas su le garder... il est près de moi...

MOMUS

Gare aux rivalités ; mais les grandes dames s'accommodent sans querelle d'une même possession — par savoir vivre. Dites-moi, Diane : le bien lui vient-il toujours en dormant, comme aux poètes ?

DIANE

Peut-être. Si vous aimez dormir à la belle étoile, vous le saurez. Courez les bois, — quelques grains de plomb auront raison de votre bonnet de fou.

DANS LE JARDIN DE DIANE

SCÈNE IX

JUPITER, UN CURÉ. (Ils arrivent de deux côtés différents)

LE CURÉ

Ah! vous voilà, je ferme mon bréviaire.

JUPITER

Continuez donc, je vous prie, monsieur le curé.

LE CURÉ

Merci, merci ; chaque chose a son temps. Dieu ne me saura point mauvais gré de l'oublier un peu pour vous.

JUPITER

Hélas!...

LE CURÉ

Un soupir !... Seriez-vous plus rigide observateur de sa loi que moi ?

JUPITER

Je ne le crois pas.

LE CURÉ

Prière à bien dire est vertu ; prière distraite dite, n'avance personne pour le ciel.

JUPITER

Vous espérez donc y prendre place avec les ombres bienheureuses?...

LE CURÉ

Les ombres! c'est le style ancien ; — dites les archanges, les chérubins, les saints bien vivants et bien portants comme vous et moi. Ne confondons point le paganisme avec notre sainte religion. C'est bien assez des erreurs de nos pères. Quelle aberration, et que nous devons louer Dieu de nous avoir sauvés ! Vous connaissez l'Olympe, monsieur ? Souvenez-vous de cet

amas impur de divinités ; Satan seul pourrait composer une telle réunion. Qu'y voyez-vous, en effet? des menteurs, des hypocrites, des voluptueux, des meurtriers, des gloutons, des voleurs. C'est le scandale en corporation. Et quel rire indécent n'est-on pas forcé d'entendre à chaque nouvelle fredaine! Ah ! les bons vivants ! Admirez un peuple agenouillé devant ces lurons. Y pensez-vous sans indignation, monsieur le comte? La douce piété qui se lit sur votre visage ne saurait s'accommoder de pareilles horreurs. Ah ! les belles sottises, ma foi, et comme cette invention d'un ciel en goguette fait sourire le sage! Voyez-vous ce terrible Jupiter, le maître des dieux! — sa vie n'est-elle pas un déplorable exemple à citer pour l'édification des fidèles? Dans quel poète ai-je lu que son seul éternuement ébranlait la terre ?.... Pauvre Jupiter, j'aurais bien volontiers prié Dieu de l'assister. (Il offre une prise à Jupiter qui éternue.) Dieu vous bénisse, monsieur le comte. Votre cervelle est puissante, cela s'entend.

JUPITER

Je vous rends grâces.

LE CURÉ

Du reste, toutes ces antiquailles ne sont que mensonges, inventions désordonnées, artifices, impuretés. Le caractère moral que nécessite toute supérieure direction fait ici complètement défaut. Il était temps que l'Evangile vînt mettre un terme à cette « mascarade céleste », selon l'expression d'un illustre évêque, pour nous inculquer des sentiments plus purs. Longtemps nous avons lutté pour la foi. Pendant des siècles les bourreaux païens se sont gorgés du sang des martyrs, au nom d'une religion dépravée. Enfin, nous sommes vainqueurs. Comme des fantômes, les vieilles divinités se sont évanouies pour toujours.

JUPITER

Le croyez-vous ?.....

LE CURÉ

Comme je crois à votre existence. Auriez-vous le moindre doute à cet égard ?

JUPITER

J'ai peu approfondi ce sujet, qui demande les études spéciales de votre ministère. Je crois, pourtant, parce que l'on m'en a fait une obligation.

LE CURÉ

Tout est mystère.

JUPITER

C'est le fond même des religions, mais plus particulièrement des religions abstraites. Les hommes n'ont-ils pas préféré de tout temps l'hypothèse à l'évidence.

LE CURÉ

Halte-là, monsieur le comte, ne confondons point cette cause, dont je suis l'avocat *officiel* — pardon du mot — l'hypothèse avec la révélation.

JUPITER

La révélation peut n'être que le fait d'une hallucination plus ou moins apparente. Les hommes ont compliqué à leur guise les rouages mécaniques de la prière. D'eux nous vient chaque prétendue manifestation de la divinité. Le plus singulier en ceci, c'est qu'elles se calquent les unes sur les autres, comme pour attester que l'inhabile main de l'ouvrier humain les a ébauchées. Souvenez-vous de l'histoire du lybien Psaphon. Longtemps il fut révéré comme un dieu. Il eut des temples, des prêtres, des persécuteurs ; il créa une religion florissante. De quel moyen se servit-il pour asseoir magnifiquement sa supercherie ? — d'une troupe d'oiseaux qu'il avait instruits à crier : « Psaphon est un dieu ». Souvenez-vous encore des Théophilantropes ; leur système n'est point si mal organisé. Avez-vous lu Porphyre ?

LE CURÉ

Un philosophe néoplatonicien, je crois ?

JUPITER

Un sage. Il combattit les principes que vous défendez avec une admirable clairvoyance. C'était un esprit profond, une intelligence équitable.

LE CURÉ

Méthodius a réfuté en vers ses quinze livres écrits contre le christianisme dans un but impie d'agression. Les empereurs chrétiens Théodose I[er] et Valentinien I[er] les détruisirent, faisant preuve en cela d'un grand zèle pour la foi.

JUPITER

Eh quoi ! Porphyre aussi... L'antiquité n'est qu'une plaintive mutilation. On nous a dits, vous le savez, de grands enfants ; or, nous avons distribué la vie en jonjoux : le cœur, la femme, les dieux, la nature — et tôt ou tard il nous convient ou de la prendre mal à propos au sérieux, ou d'en changer. Tenez, mon cher curé, je serai encore plus explicite; la discussion éclaire les

consciences, ce me semble : je crois que tout, dans notre existence morale ou physique, est une pure affaire de mode. Chaque atôme d'idée ou de fait se divise infinitésimalement avec le temps; toute chose périclite, se transforme, s'évanouit ; le néant fait sa proie aussi bien des pensées et des croyances que des formes naturelles — et les dieux eux-mêmes, soumis au caprice déréglé des hommes, ne sont pas éternels. La créature seule, vous le voyez, est immuable. Selon les goûts et les temps, l'adoration renouvelle sa formule comme un vieux vêtement usé. Ainsi que de grands fleuves détournés de leurs cours, les religions se déplacent et n'offrent souvent qu'un lit aride et maudit, à la place de ce qui fut la vie et la fraîcheur salutaires. Quelle voix divine nous a parlé ? D'où vient l'ordre précis d'une génuflexion, depuis le premier moment où les mondes s'agitèrent sur leurs axes ? Laissons à l'avenir le soin de rendre justice à notre raison. Qui peut nous répondre de la nouvelle croyance, quand la vieille religion de Rome et d'Athènes a succombé, après des siècles de vénération, croulant elle-même sur d'autres ruines plus antiques et non moins grandioses ?...

LE CURÉ

Cette étude vous semble spéciale... Ah ! Seigneur Dieu ! le séjour des villes corrompt bien dangereusement l'esprit. Quelle confusion ! chaque article serait matière à damnation sans un repentir sincère. De telles maximes mènent à des principes dont l'irréligieuse fausseté trouble l'existence la mieux assise. Le bref menaçant du pape est sur votre tête.

JUPITER

Défend-il l'usage de la parole, mon cher curé ?

LE CURÉ

Non, mais l'abus des faux jugements contre le dogme, l'iniquité de la raison.

JUPITER

Par le Styx ! ne peut-il se tromper ?

LE CURÉ

Il est infaillible.

JUPITER

Admirable prérogative qu'une nomination suffit à concéder. Ne m'a-t-on point dit que Dieu, le Dieu qui tira Ève d'une côte, s'était repenti d'avoir créé l'homme ? Fantaisies... fantaisies...

LE CURÉ

Allons, allons, je vois que vous ne demandez pas mieux que d'inquiéter mon pauvre jugement. Votre salut est fortement en péril, monsieur le comte.

JUPITER

Bah ! des peccadilles qui font plus souffrir qu'on n'en retire de joie. J'ai toujours considéré la pensée comme une pénitence. Les vérités nuisent plus qu'elles ne profitent. Nous sommes tous les dupes de la fatalité.

LE CURÉ

Vos ironies me paraissent avoir grand besoin d'absolution — méritez-la...

JUPITER

Grande occupation : le jour se passerait à pleurer ses plaisirs. Asseyons-nous. La vie est une éclosion de nous-mêmes sans fin renouvelée. Voilà ma pensée intime.

LE CURÉ (prenant une prise)

Nous devons tendre au salut, je le répète. (Il éternue.)

JUPITER

Dieu vous assiste !

LE CURÉ (assis)

L'air était assez frais, ce matin ; j'avais quelque appréhension de pluie — si bien que j'ai rentré mes fuchsias. Vers midi le soleil s'est levé ; fort heureusement, nous aurons une soirée délectable. Et notre petite société ?

JUPITER

Nous allons à peu près bien. La comtesse Diane est un peu souffrante.

LE CURÉ

Je le sais, je le sais. Ses promenades dans le bois, à la tombée de la nuit, la fatiguent beaucoup. J'ai appris avec plaisir votre parenté. Aujourd'hui, je prends la liberté de constater, dans vos caractères, un point de ressemblance de plus. Elle montre une extrême hardiesse dans la tournure de ses idées. C'est un libre penseur, notre chère comtesse ; mais, je ne puis m'empêcher de l'excuser pour la charité de son cœur et l'extrême bonté de ses manières. J'amuse sa solitude. Chaque soir nous faisons une petite partie d'échecs ; ou bien, nous lisons ensemble les poètes de l'antiquité qu'elle

aime à la folie. Sa passion a quelque chose d'extraordinaire, convenez-en... C'est qu'elle sait le grec à ravir !

JUPITER

Son éducation fut toute royale. Elle voyagea beaucoup en Grèce...

LE CURÉ

Son âme est en équilibre parfait avec son esprit. Dans ma petite paroisse la comtesse Diane vit en odeur de sainteté. Vous verrez qu'il faudra la canoniser. Mes pauvres ont trouvé en elle une mère.

JUPITER

L'infortune est digne de tous les respects. Voici mon obole, daignez l'agréer. Tendre la main pour les malheureux, c'est la piété par excellence.

LE CURÉ

Pour qui feront-ils des vœux ?

JUPITER

Pour le comte Jupiter.

LE CURÉ

Le dieu de la fable ?

JUPITER (souriant)

Lui-même.

LE CURÉ (souriant à son tour)

C'est-à-dire son homonyme. Cela vaut mieux pour votre santé. Par une bizarrerie vraiment bien singulière, ma gouvernante s'appelle Minerve — et nous voici au château de la comtesse Diane.

JUPITER

Minerve !

LE CURÉ

Minerve. Je suis en plein paganisme. Mais voilà qu'il se fait tard. Si monsieur le comte daignait ne point s'effrayer d'un modeste repas de presbytère, j'aurais l'honneur de le recevoir demain.

JUPITER

Je serai des vôtres — enchanté, cher curé !

LE CURÉ

Sans façon, par exemple.

JUPITER

Oh ! tout à fait : il ne s'agit point d'holocaustes.....

LE CURÉ

Bonsoir.

JUPITER

A demain.

(Le curé s'éloigne à travers les prés. Jupiter le regarde marcher, pensif.)

Bonsoir... — à demain... Il y a, là, l'histoire voyageuse de deux religions.

AU PRESBYTÈRE

SCÈNE X (Ils sont à table)

JUPITER

Chère Minerve !

MINERVE

Cher père !

JUPITER

Le sort a fait beaucoup pour nous en nous réunissant après tant d'épreuves et de dures traverses.

LE CURÉ

C'est une suite de prodiges. Goûtez à ce malaga, comte, il a dix ans de bouteille.

JUPITER

Malheureuse enfant ! des bohémiens l'avaient soustraite à ma tendresse. Avec quelle joie ne l'ai-je pas reconnue sous ses habits de deuil..... Et c'est à vous, curé, que je dois ce bonheur. Abandonnée, malheureuse, lasse de sa vie errante, c'est près de vous qu'elle vint chercher un abri.

LE CURÉ

Je me déclare indigne d'un tel trésor. — *Deo gratias !* L'abaissement volontaire auquel elle se condamnait était pour moi un perpétuel sujet d'humilité. Minerve dressa mon esprit à la raison; elle m'enseigna la sagesse des paroles. Ses leçons d'art, dont j'ai profité tant bien que mal, ont fait de ma solitude un petit paradis.

MINERVE

Laissons-là, pour le moment, les vérités et les mensonges dont l'amour-propre fait son régal. Ne pensons qu'à la joie d'une si merveilleuse rencontre.

LE CURÉ

Je le veux bien. Pour ma part, je ne suis pas en peine de gaieté. Allons,

monsieur le comte, encore ce petit gâteau. Goûtez à mes confitures de groseilles, — je les ai moi-même préparées ; la comtesse Diane les affectionne.

JUPITER

Et vous, Minerve ?

LE CURÉ

Mademoiselle est d'une sobriété angélique. La sévérité de ses goûts m'a fait souvent rougir de mes innocentes gourmandises. Mais que voulez-vous, à mon âge il faut bien adopter quelques manies pour distraire ses loisirs.

MINERVE

Encore ! mon père finira par ne plus croire à votre sagesse.

JUPITER

Vous exagérez la modestie.

LE CURÉ

Je fais le procès à mes goûts qui sont un peu mondains.

JUPITER

Mon cher curé, c'est par ce côté que vous me plaisez davantage.

LE CURÉ

Eh bien, méritons tout à fait l'enfer, ce soir — quitte à nous sauver demain. Attendez... j'ai, dans un coin, une boîte de cigares que je laisse sécher depuis tantôt cinq ans : — nous les goûterons. C'est un cadeau de douairière, une pénitente sans préjugés. Après dîner, je savoure le tabac comme un voluptueux. Par exemple ! j'oubliais mon vieux rhum !... Ma foi, lors de sa visite pastorale Monseigneur m'en fit l'éloge le mieux senti. Pour ce bon compliment, je lui pardonnai de mettre tout au pillage dans ma pauvre cure — lui et sa suite, naturellement. Hélas ! monsieur, dix ans d'économie y passèrent. Que voulez-vous... — un homme du monde... — avocat de la veille... — et qui fait consister sa gloire — je voudrais pouvoir dire sa piété — à visiter ses ouailles avec un train de prince. Tout cela ne met point de fermoir d'or à nos bréviaires. A peine ces hauts bonnets connaissent-ils nos besoins les plus impérieux. Le prêtre ne fut jamais bon pour l'épiscopat. Nous sommes Français, nous, — véritables enfants du peuple ; — nos chefs sont Romains — des ambitieux sans patrie. Mais de quoi vais-je entretenir votre légitime indifférence.... Pensons au présent.

Ce soir, je compte faire l'exposé de mes petits talents. J'ai la vanité du café. Vous connaissez la chanson :

O café, liqueur divine,
Conseille toujours mon esprit.

Je lui suis redevable d'un grand équilibre moral — sans me flatter, monsieur. Daignerez-vous y goûter ?

JUPITER

C'est ma boisson favorite. Voltaire l'a chantée.

LE CURÉ

Un amateur, sans doute ? — dans ce cas, il est mon ami. J'entends l'eau qui bout... Pardon, je suis à vous... (Il s'éloigne en fredonnant.)

Monsieur le curé n'a point de souliers...

SCÈNE XI

MINERVE

Où comptez-vous aller? Vite, un mot.....

JUPITER

Jusqu'au bout du monde, s'il le faut. Je suis à la recherche des Dieux.

MINERVE

Tu réjouis mon cœur! Je suis prête à te seconder. Nous partirons ce soir. Une partie de mes projets s'accomplit en ce moment.

JUPITER

Qui aurait jamais pensé te retrouver ici !... Quelles pouvaient être tes idées en cherchant un refuge dans cette maison ennemie ?

MINERVE

Des idées de révolte. Désespérée mais non abattue, je voulus essayer des victoires périlleuses. Je ne suis pas une femme, moi, la déesse au bouclier du Parthénon ! Et tout d'abord, je m'attaquai à la base du nouvel édifice élevé sans nous et contre nous. Je courus au prêtre qui est le gardien immédiat des formules du dogme. Croyant à des secrets de caste,

je voulais les pénétrer, m'en faire une arme de combat contre eux. Vain espoir : leurs mystères se célébraient au grand jour, agissant sur l'imagination par des pompes éclatantes, par d'imposantes formules et des paroles incomprises, — malheureux débris de ce qui fut autrefois la langue de notre pieux peuple latin. Je ne trouvais, ici, que beaucoup d'ignorance, quelque bonhomie, un désir naturel du bien vivre qui s'explique par l'isolement et l'ennui que donnent le renoncement aux plaisirs du monde — bien entendu les plus apparents — car l'adresse consiste à cacher d'abord le péché — puis à le confesser pour en être quitte — véritable roue à voluptés et pénitences, les premières seules effectives. Ils sont aimés, haïs, critiqués, exaltés et bernés tour à tour. On les encense — on en médit — l'on en rit. S'agenouiller à leur voix devient une pure affaire d'habitude. L'Eglise est un salon où l'on ne cause pas. La foi nouvelle, outre ses intentions de pureté qu'il faut louer, a de grands mérites politiques. Elle émancipe le peuple, bien que liée intimement à l'aristocratie, dévouant à l'une sa parole, à l'autre ses actes ; elle semble prêcher la pauvreté pour donner courage à la richesse ; elle pratique l'intolérance pour avoir le droit d'étouffer la discussion ; elle divinise la maternité de la femme : — nous n'avions songé qu'à sa beauté, moyen plus rare. Enfin... mais je l'entends venir... Diane est-elle prête ?

JUPITER

Oui.

SCÈNE XII

LE CURÉ

Voici le café ; ses vertus vous souriront, je l'espère.

JUPITER

Avant tout, je vous fais compliment de votre belle voix de ténor. J'eus, autrefois, un baryton passable.

LE CURÉ

Merci. Dans ma jeunesse, je chantais convenablement les solos, soutenu par l'harmonium ; maintenant, je suis moins brave à l'autel.

JUPITER

Vous aimez la musique ?

LE CURÉ

Avec passion.

JUPITER

Sans viser à l'esprit, je prétends que c'est une maladie à la mode.

LE CURÉ

Agréable maladie, dans tous les cas. Quand les comédiens exécutent un morceau, à la cathédrale, je ne manque pas de m'y trouver. J'en suis quitte pour un petit voyage. Très agréables, les petits voyages.

JUPITER

Nous avons les mêmes goûts. Des esprits chagrins vont jusqu'à prétendre que ce bel art convient surtout aux cerveaux vides ou détraqués, qui ont besoin de distractions extérieures. Toute critique a son côté raisonnable. Mes observations s'accommodent du pour et du contre. Les personnes à conscience agitée raffolent d'un motif de flûte ; les amoureux éconduits sont particulièrement calmés par un adagio de violoncelle ; le violon détend les nerfs des femmes sensibles en grinçant plus fort qu'elles ; le basson fait tressaillir d'aise les gens de loi... Que de piquants et merveilleux contrastes !

LE CURÉ

C'est étonnant !... Le bon Dieu fait bien les choses. Eh bien, moi, mon instrument de prédilection, c'est la clarinette : on jurerait qu'elle parle latin.

JUPITER

J'ai adopté, pour mon goût, le hautbois — plus nuageux, — le chantre des forêts. N'allez pas croire, cher curé, que nous racontons des balivernes. Les instruments sont des caractères — je crois dire cela le premier — et l'orchestre une famille. Cette famille plaît aux uns et déplaît aux autres — autant pour ce qu'elle dit que par la physionomie de ses membres. Je prétends, avec la plus grande justesse d'idées — pardon de me louer moi-même — que la musique renferme en elle toutes les émotions susceptibles d'agiter la vie. Elle est, à la fois, pour employer un langage élevé, la plus admirable peinture, puisque les yeux sont réjouis par l'image du monde évoqué ; en second lieu, la plus touchante poésie, un rythme tout à fait exquis : l'émotion de l'oreille se communique au cœur ; — tercio, une radieuse sculpture, groupe mesuré, figure mélodieuse ; — en résumé, couleur, forme, sonorité. Gluck,

Mozart et Weber sont mes favoris. Je vous fais des confessions bien intimes ! Gluck a noté les plaintes d'Orphée telles que les Dieux purent les entendre. Le paradis païen lui inspira des accents délicieux. Mozart recueille les soupirs des passions humaines. Weber trône sur le monde idéal. Telles sont mes convictions. Je ferais, vous le voyez, un bon chroniqueur musical, nouveau style — je veux dire que j'ai aussi mon petit bagage esthétique. La musique serait ma conversation favorite. Parole d'honneur, elle me rend presque éloquent.

LE CURÉ

Vous qui êtes un homme du monde, monsieur le comte, apprenez-moi quel est ce Berlioz dont les journaux de Paris s'entretiennent si diversement ?

(Entre Momus.)

SCÈNE XIII

MOMUS

Veuillez excuser mon retard, monsieur le curé ; la comtesse Diane est une joueuse enragée.

LE CURÉ

Au moins nous ferez-vous l'honneur d'accepter une tasse de café ?

MOMUS

Avec grand plaisir. Vous parliez... peut-être musique ?

LE CURÉ

Eh oui, monsieur, c'est un sujet harmonieux celui-là.

JUPITER

Curé, vous prodiguez les traits. Nous en étions sur le chapitre de Berlioz, — un inventeur, je pense. Notre cher Momus va prendre la parole. C'est aussi sa corde. La musique le fait vibrer comme une chanterelle. Tu as approfondi cette question, toi ?

MOMUS

J'ai su écouter.

LE CURÉ

Comment définissez-vous le maître français ?

MOMUS

Pour le moment, je le regarde comme une victime du frivole esprit parisien qui — s'il n'a pas reçu le mot d'ordre — ne saurait se recueillir même devant la chaire de Platon, les marbres de Michel-Ange, l'œuvre de Delacroix ou la symphonie avec chœurs de Beethoven. Dans l'avenir, si l'art à ce degré de profondeur triomphe des spirituels, des rieurs dangereux, des salons devenus loges, des prud'hommes, des désœuvrés du journalisme, des viveurs fredonnant la chansonnette ordurière, des critiques que la mode et le chantage enrôlent, passereaux toujours prêts à ridiculiser le rossignol, des écoles classiques, des timorés qui attendent le bravo public pour se prononcer, du faux goût, des vieillards *qui se souviennent*, de la province désormais imitatrice, des coquettes affichant leurs robes, des beaux parleurs et des envieux qui composent la galerie de second plan, — il prendra place parmi les puissants dont le caractère fécond, rénovateur, demandait la calme étude d'une génération mieux préparée. La musique est un art nouveau bien qu'ancien ; — ce n'est pas en un jour que ses modes exceptionnels, ses effets, dont aucune oreille humaine ne peut fixer la limite, son influence et ses raisons d'expression pourront complètement se définir. Berlioz a contre lui sa nature de penseur autant que les qualités sévères de son drame nettement définies par l'orchestre — espèce de chœur antique sans cesse agissant dans une mesure concise et naturelle. Selon lui, la parole doit stimuler l'harmonie sans l'absorber. Toute mélodie retirée violemment du cadre général interrompt l'unité de l'œuvre, trame égale que les voix broderont de quelques figures en saillie, sans contraindre la pensée instrumentale au point d'en faire une vassale ou un interlocuteur de bonne volonté. Il faut le goûter avec l'âme qui répond aux savants poètes, et ne s'effrayer dans son mouvement méthodique, raisonné comme une philosophie, ni des digressions, ni des exordes, ni des formules préparatoires. C'est un vigoureux — c'est un sérieux et un exalté — pour tout dire, un fâcheux, au milieu du monde réglé despotiquement par des écoles, par d'innombrables suffisances tenant la plume.

LE CURÉ

Savez-vous une petite bluette, un rien ?

MOMUS

Quelque motif de la *Damnation de Faust*?.... (Il chante l'air de Méphistophélès.)
Petite Louison.....

LE CURÉ

Admirable !..... Admirable !.....

MOMUS

Les sourds ne sont pas de votre avis. Berlioz aura son jour — l'heure des repentirs, car il existe une violente justice pour l'art. Du soir au matin le fanatisme fait suite à la répulsion.

JUPITER

Je n'avais pas encore remarqué l'instrument pendu au mur.....

LE CURÉ

Ma guitare. Mademoiselle Minerve m'apprit à former différents accords.

JUPITER

Chantez donc, monsieur le curé — fût-ce un petit *Alleluia.*

LE CURÉ

Volontiers. Vous prendrez en grâce la voix et l'instrument. Voici justement du Gluck : l'air des âmes bienheureuses dans les *Champs-Elyséens.*

Cet asile
Aimable et tranquille
Par le bonheur est habité ;
C'est le riant séjour de la félicité.
Nul objet ici n'enflamme
L'âme,
Une douce ivresse
Laisse
Un calme heureux à tous les sens ;
Et la sombre tristesse
Cesse
Dans ces lieux innocents.

JUPITER

Vous me voyez ravi par la calme expression de cet air ; on ne saurait mieux le dire. Vous en faites de la véritable musique religieuse. Autrefois, j'ai chanté passablement le latin.

LE CURÉ

Les grands musiciens sont nos vrais amis ; ils ont le secret des choses simples. Goûtez à cette chartreuse, monsieur le comte.

JUPITER

Liqueur de moine. Cela ne sent-il pas un peu le froc ?

LE CURÉ

Vous mourrez dans l'impénitence finale.

MINERVE

Y a-t-il péché à fronder légèrement le cloître quand il devient un laboratoire ?

LE CURÉ

Ce sont de saintes demeures.

MOMUS

Où le temps se partage entre l'amour de Dieu et des douceurs.

LE CURÉ

Encore une goutte de mon vieux rhum. Je bois à votre santé !

JUPITER

Un pareil vœu me touche beaucoup plus que vous ne pensez.

MINERVE

Voici votre bréviaire, monsieur le curé.

LE CURÉ

Vous avez raison, ma fille — la piété n'est point incompatible avec le plaisir. Dieu n'a garde de repousser la prière des cœurs en joie — c'est un bon père.

JUPITER

Et l'on a vu de tout temps les pères montrer un faible pour leurs enfants émancipés. Ce qui ne veut point dire que nous soyons en débauche à cette heure.

LE CURÉ

Non pas, non pas. Je ne dépasse jamais la mesure habituelle.

MOMUS

Bon moyen pour se conserver. Voici un axiome religieux : user des choses sans abus.

LE CURÉ (un peu endormi)

Mon ministère s'y oppose formellement. Les goûts y sont peut-être.....

J'ai quelquefois péché par intention, jamais volontairement. Après ça, que chacun soit jugé pour ses petits délits... Quelle conscience est parfaite ? — les anges furent rebelles. Encore un coup..... Et buvez donc, Minerve ! si la sagesse est une vertu, la folie peut devenir une grâce. Donnez-moi mon bréviaire. Il est temps de prier..... *Rex meus, in auxilium meum respice*..... Buvez donc !.... *effunde ut implearis*..... (Il s'endort tout à fait.)

JUPITER

Voici l'heure, ma fille.

MINERVE

Partons.

JUPITER (regardant le curé)

Doux sommeil, doux cerveau ; son âme est bonne et son visage heureux le fait aimer.

MOMUS

Pauvre force individuelle..... Est-ce bien là le cerveau qui commente et prescrit les ordres d'un Dieu invisible..... O terre ! les ténèbres te couvrent encore comme à ton premier mouvement dans les profondeurs troubles du chaos. Brave curé, il était à bonne école. En deux jours, le voilà presque converti au paganisme.

JUPITER

A ma prochaine restauration, je le prends pour secrétaire.

SUR UNE ROUTE DÉSERTE

Nuit obscure, orageuse

SCÈNE XIV

MOMUS

Le vent souffle à tout rompre ; on dirait que la nature se sermonne. J'ai toujours aimé les voyages, mais au coin du feu, dans un bon livre.

JUPITER

Bien, voici la pluie. Allumez la lanterne, vicomte. Vous n'avez plus de feu, dites-vous.... A qui la faute ? Un bon serviteur prévoit tous les besoins de ses maîtres.

MOMUS

Aussi, en venant au monde, fait-il emplette de plusieurs cerveaux de rechange.

MINERVE

Prenons patience.

JUNON

Faites descendre le vicomte de l'Aigle, il tirera Pégase par la bride.

VICOMTE DE L'AIGLE

La route est inondée.

MOMUS

De mieux en mieux — l'eau tient éveillé, vicomte. Des dieux dans l'embarras, cela serait-il convenable ? Sauvegardez l'honneur de Jupiter. Ne soyons point inférieurs aux hommes qui glorifient l'amour-propre.

DIANE

Quelle nuit ! sombre paysage... Le vent gronde, courbant les arbres gémissants.

JUNON

En bas, le fracas d'un torrent nous accompagne.

MINERVE

Tout à l'heure, en me penchant, j'ai cru voir briller une lumière au lointain.....

JUPITER

Vicomte de l'Aigle, n'apercevez-vous rien ?

VICOMTE DE L'AIGLE

Rien, sire : la pluie me ferme les yeux...

JUPITER

Vous nous conduisez donc à l'aveuglette ?

VICOMTE DE L'AIGLE

Il faut s'en remettre au destin.

MOMUS

J'aimerais mieux deux bonnes prunelles.

JUPITER

Marchez toujours, et sauvez votre roi !

DIANE

Ecoutez..... Le vent nous apporte comme un bruit régulier..... une puissante commotion ébranle le sol.

JUPITER

Je me croirais au pied de l'Etna si je n'avais quitté cette nuit le château de Diane. Le bruit redouble..... Une armée en marche, une meurtrière canonnade ne font pas plus de tapage. Quelque fleuve a-t-il rompu ses digues..... Vicomte de l'Aigle, activez l'allure du cheval.

VICOMTE DE L'AIGLE

Nous sommes perdus !

JUPITER

Vous voulez dire égarés. Votre poltronnerie m'offense.

DIANE

On dirait un bruit de fer..... des étincelles montent à travers les arbres.

JUPITER

Je distingue le mouvement d'un marteau.

VICOMTE DE L'AIGLE

Ce sont de faux monnayeurs, Sire !

MOMUS

Cette fraude est un progrès véritable. Plut aux dieux qu'elle dégoutât à jamais l'homme de tout trafic légal.

MINERVE

Nous sommes à la porte d'une forge.

JUNON

Tristes souvenirs !.... notre fils Vulcain faisait retentir les îles de Lypare du bruit de ses marteaux.....

JUPITER

Je suis bien aise d'une telle rencontre. Pendant l'orage, un bon feu est aussi précieux qu'un bon lit. Mettez la voiture à l'abri, vicomte, et demandez en mon nom l'hospitalité — ou plutôt j'y vais moi-même.

MOMUS

Je vous accompagne : un bouffon ne manque jamais son effet sur le menu peuple.

L'INTÉRIEUR D'UNE FORGE

SCÈNE XV

VULCAIN, maître de forge, entouré de ses ouvriers

VULCAIN

Assez dormi ! — Holà ! Robert, à terre. Frotte-toi les yeux sous la chute d'eau, mon gaillard. Hardi, vous autres, arrêtez le soufflet. La trompe menace de crever !..... le laitier vous monte aux jambes, fainéants... Donnez du ringard là-dedans et dégagez le *masset*. Depuis combien de temps est-il au fourneau ?

UN OUVRIER

Depuis quatre heures, patron.

VULCAIN

Le charbon est consumé — alerte ! Enlevez-moi ça — leste ; tapez sur la boule pour la dégager des scories. Lâchez la barre du marteau... lâchez la barre, mille foudres ! ou d'un coup de pied je vous envoie le *machin* dans la figure. Ah ! bon fer... beau fer... regardez comme il se laisse entamer par les dents du marteau... Tournez vite. Encore un peu d'eau — de l'eau ! vous dormez tous. Vaillant marteau ! il écraserait la terre d'un seul coup. Bravo ! mes amis, c'est bien travaillé — nous aurons le fer pur. Voyez sa belle couleur ! Je ne le donnerais pas pour son pesant d'or mon rude fer montagnard.

CHŒUR DES OUVRIERS

Quand le fer s'épanche en ruisseaux,
Lave bouillante,
Plongeant ses bras dans les fourneaux,
L'ouvrier chante :
Haut le marteau !
Camarade,
Je t'apporte une grillade,
Voici le fer rouge et chaud.

MOMUS (à l'entrée de la forge)

Aimables cyclopes à l'œil solitaire...

JUPITER

Taisez-vous, Momus.

MOMUS

Ils n'ont point entendu. O cyclopes, gracieuses salamandres au teint d'ébène...

JUPITER

Vous raillez le travail.

MOMUS

C'est mon droit : n'est-il pas l'ennemi de la paresse qui constitue le meilleur attribut de la divinité ?

JUPITER (s'avançant)

Ne te joues pas de ma patience. Mes amis....

VULCAIN

Que voulez-vous ?... (Aux ouvriers) Arrêtez le marteau.

MOMUS

Cet animal difforme et grimaçant.....

JUPITER

Des voyageurs surpris par l'orage.....

VULCAIN

L'orage peut gronder, quand mon fourneau bout — prenez place.

MOMUS

C'est Vulcain !

VULCAIN

Jupiter ! Momus ! chers dieux, je vous revois !

JUPITER

Silence... Ne parlons pas encore de ce qui fut le passé. Contemple un roi deux fois détrôné. Il n'est pas jusqu'à la terre qui ne m'ait fait subir l'humiliation d'un revers. Regarde...

VULCAIN

Par le Styx ! — Junon, ma mère ! Diane, Minerve ! ô nuit fortunée !...

Approchez mes belles, Vulcain vous fera les honneurs de son antre. Bien que noir de visage et toujours boiteux, il n'a pas désappris l'art des galanteries. Battez le fer, camarades ; que la forge témoigne de sa joie par son bruit.

CHOEUR DES OUVRIERS

Quand le fer s'épanche en ruisseaux, etc.

VULCAIN

Olympiens, suivez-moi ; derrière cette porte de fer se trouve un logement où nous pourrons nous divertir sans témoins.

JUNON

Et Vénus ?

DIANE

Oui, Vénus ?

VULCAIN (avec un soupir)

Vénus..... elle m'a quitté. Je ne l'ai plus revue. La vie régulière lui déplaisait. A force de lire des romans, elle voulut en commenter un à son usage et composa la préface ici même. N'aggravez pas mes chagrins.

JUPITER

Pauvre Vulcain...

VULCAIN

Je me suis consolé par le spectacle quotidien — à peu près général de semblables infortunes. Gloire au divorce qui ridiculisera l'adultère.

JUPITER

Quel est ton sort ?

VULCAIN

Le sort d'un mercenaire : j'use mes bras, j'emploie ma sueur à gagner le pain et le vin pour le corps, un lit pour le sommeil. La vie s'emploie misérablement à perdre et à retrouver ses forces.

JUPITER

Es-tu riche ?

VULCAIN

Je devrais l'être ; mais l'or semble dédaigner de plus en plus la compagnie du fer. Ma forge, un moment prospère, décline rapidement ; chaque heure me confirme le triste résultat de mes efforts. Mon difficile labeur n'est plus apprécié. Attaché aux antiques usages, je vois avec

douleur leur abandon au profit de nouveautés dont le meilleur effet doit être de tout troubler, momentanément, sans profit d'avenir et sans autre résultat supérieur qu'une activité pernicieuse. L'industrie, telle qu'on tend à la propager, aujourd'hui, a tué l'ouvrier savant. Elle jette au dégoût, peut-être au mal, son intelligence et ses bras paralysés.

JUPITER

Ah! courageux Vulcain! quoi — c'est ton superbe travail qu'on rejette!...

MOMUS

Le travail d'un dieu!

VULCAIN

Le véritable dieu moderne, sera, désormais, un certain progrès égalisateur des niaiseries. Voilà mon avis tout brut. Jusqu'ici, en art, il n'a guère enfanté que des monstres.

MOMUS

De petits vulcains.

VULCAIN

Plus difformes — en cela, seulement, ta plaisanterie me blesse.

JUPITER

Et que lui doit l'utile?

VULCAIN

Des créations sans grâce, sans profondeur ni force, qui égarent peu à peu le jugement après avoir corrompu le goût — futiles colifichets dont la *consommation* moderne fait ses délices. Tout pour la bouche — nouveau refrain. Le secret des choses consistantes et belles semble perdu. L'humanité roule d'elle-même à la poussière. Ah! vieux usages, vieux usages! vieux métiers, arts du passé, main-d'œuvre précieuse restée dans nos maisons comme le trésor le plus solide, ce n'est pas le siècle actuel qui vous rendra votre lustre.

MOMUS

Excellente réplique, mon vieux Vulcain. Tout te donnera raison: les idées et les choses. Le niveau du goût baisse de plus en plus. On ne saurait prévoir la mesure de sa déchéance : les continents barbares ne s'apprêtent-ils pas à déborder sur nous... Bravo, Vulcain! l'isolement à mûri ton esprit d'une pointe d'aigreur qui a son prix.

JUPITER

Ainsi, tes bras resteront inoccupés?

VULCAIN

Faute de besogne choisie. J'avais un projet pour les remettre en mouvement — mais il fait tort, pour la minute même, à la sagacité de mon esprit grevé d'utopies dangereuses. C'est le renversement du monde — et le monde ne tient pas aux secousses. J'aurais dit aux cinq ou six grands monarques qui le mènent : réunissez-vous, un jour, de bonne amitié ; — convenez entre vous que toutes les armes meurtrières seront jetées au creuset pour une refonte universelle : vous aurez, là, des charrues, des pioches, un milliard d'instruments aratoires pour vos domaines, de merveilleuses charpentes pour des édifices de civilisation, des outils sans nombre pour les travaux de vos peuples forcément réconciliés. Qu'un différend vous divise, alors, — les arbitres pacifiques auront beau jeu ; l'éloquence loyale comptera pour quelque chose ; — la paix ne sera plus ce dieu Terme à deux faces qui sourit d'un côté et rugit de l'autre. Plus de conquêtes, que les intellectuelles ; — partant, plus de haines. L'homme est véritablement en tous lieux chez lui. Pour les récalcitrants, une armée de bâtons peut être levée s'il y a nécessité.

MOMUS

C'est une arme courtoise — elle se rattache à l'art par la pose ; mais ton système.....

JUPITER

Il a du bon.

MOMUS

Oui, il prête à rire.

MINERVE

Comme toute sagesse qui n'a pas un vêtement de pédantisme.

VICOMTE DE L'AIGLE

La guerre est une maladie nécessaire, une tuerie profitable au globe.

MOMUS

Vous avez dit le dernier mot de la diplomatie inoccupée.

JUNON

Ma Diane s'endort. Ce n'est pas à ses chères forêts qu'il faudra demander vos bâtons.

DIANE

Je m'y promenais en rêve.....

JUPITER

Livrons-nous au sommeil, en attendant demain. Dès l'aurore, Vulcain, tu sauras nos futurs projets; au petit jour nous serons en route.

AU PIED D'UNE MONTAGNE

(Un chemin escarpé)

SCÈNE XVI

VICOMTE DE L'AIGLE

Ah! Sire, Pégase n'obéit plus à la voix!

JUPITER

Fouettez toujours — Pégase devient paresseux avec l'âge.

MOMUS

C'est que la vieillesse ne fut jamais un stimulant.

JUNON

Vous le disiez infatigable. Hélas! tomber de si haut....

VICOMTE DE L'AIGLE

Mais, madame, il n'y a point chute encore. Le plus exposé, c'est bien moi.

JUNON

Je m'entends, il suffit. Diane nous eût prêté ses chevaux. Vous n'êtes guère avisé pour un ex-ministre.

JUPITER

Le passé glorieux de Pégase vous condamne, madame. Il marchera. C'est un animal capricieux, au surplus.

JUNON

Oui — il ne demande qu'à s'aliter.

MOMUS

Les poètes l'ont fourbu de bonne heure. Tant de pesants rimeurs pour une seule monture!

MINERVE

Descendons.

DIANE

Certainement, descendons : — quand il s'agit de sacrifice, ce sont toujours les femmes qui commencent.

VICOMTE DE L'AIGLE

Juste ciel ! ses forces l'abandonnent, Sire !

MOMUS

Je vois ses jambes fléchir..... Il n'est que temps — à terre ! à terre, chers Dieux, si vous voulez éviter la culbute poétique. Il n'y aurait plus une seule faute à commettre.....

JUNON

Fatale humiliation !

(Les Dieux descendent. Pégase tombe.)

JUPITER

Ses yeux sont fixes, ses naseaux palpitent.....

DIANE

Voici une source. Lavez sa tête — oh ! vite, vite..... Pauvre bête.....

VICOMTE DE L'AIGLE

Peut-être n'est-ce qu'un étourdissement des plus simples.

JUNON

Les vôtres furent toujours compliqués.

MOMUS

Ah ! Pégase ! je croyais être indifférent à toutes les infortunes humaines : — la tienne attriste ma folie.

JUPITER

Et pas un docteur sous la main !

MOMUS

Un docteur ! pourquoi faire ? avez-vous besoin d'une ordonnance politique ? La médecine est introuvable autre part qu'à la tribune. Les médecins ne veulent plus pour malades que des électeurs — histoire de varier et d'étendre à la fois la mortalité.

VULCAIN

Ah ! Pégase, je ferrai d'argent tes pieds agiles quand Persée s'en alla délivrer Andromède !

DIANE

Pauvre Pégase !

MINERVE

Mon cher Pégase !

JUNON

O vieux compagnon, regarde encore tes maîtres infortunés.....

VICOMTE DE L'AIGLE

Une dernière palpitation vient d'agiter son corps — il n'est plus !....

JUPITER

Il n'est plus ! — qu'une froide dépouille. Un tel sort m'afflige autant que mes propres malheurs. Je croyais les consolations plus promptes à s'emparer de l'esprit. Asseyons-nous. Je ressens comme une première faiblesse douloureuse. Ah! docile Pégase, à travers le monde tu nous as portés, vivant d'un même exil, d'une même souffrance et d'un même espoir. En nous confiant à ton œil méditatif, que d'amis retrouvés !... Un sort agréable devait récompenser tes peines. Si mes plaintes pouvaient te redonner la vie — mon pouvoir ayant pris fin — je passerais de longs jours gémissant sur cette pierre. Avec toi, meurent les enthousiasmes qui s'élèvent dans les espaces lumineux, les fictions hardies, les essors inspirés qu'emportent des ailes célestes et les poétiques folies qui se couronnent d'étoiles. Voyez-le, étendu sans mouvement, sa pauvre tête roulée dans la poussière..... Ce matin, il respirait encore ; il mangeait dans ma main, son bel œil expressif fixé sur moi. Les choses mortelles sont terribles à regarder au moment de leur agonie. Pégase ! mort..... qui l'a tué !....

MOMUS

La Chimère, vaincue par lui autrefois — et qui n'a rien perdu de sa force meurtrière — surtout à cette heure. Notre voyage ne lui donne-t-il pas tout pouvoir sur nous.....

JUPITER

N'ajoute pas la colère à ma juste affliction. Ah ! Pégase !....

MOMUS

Le voilà heureux — délivré des liens terrestres. Qui peut en dire autant ? Mais, vivant ou mort, il avait encore le pas sur nos bonheurs dans une sphère d'action plus composée de maux que de biens. L'homme est certai-

nement moins heureux que l'animal. Il apprécie son sort, dit-on ? — double chagrin. Quelle est sa liberté ? quel bonheur en commun se donne-t-il ? Tout l'entrave ; chaque jour il prend plaisir à se rendre ses frères hostiles, à navrer ses joies, à troubler le cours des choses dans une existence compliquée à l'infini. La vie est pour lui toute une chaîne de persécutions. Les ennemis de l'homme, ce sont ses maladies, ses intérêts, la méchanceté des rivaux, la lâcheté des amis, l'égoïsme général causé par l'individualisme à outrance— enfin, lui-même ! J'oublie le reste. Quel est le répit à ses crises? Un être chimérique et bien réel tout à la fois — noir, laid, horriblement comédien s'interpose entre ses désirs et ses affections. Aucun bonheur n'est exempt de troubles. L'insouciance ne lui fut jamais permise; le rêve, — sa véritable essence — demeure contraire à l'action, espèce de furie qui le mène. Les usages, si faciles aux uns, si durs aux autres selon le rang et les influences, le dominent, l'étreignent, en même temps que la loi, devenue capricieuse, véritable cauchemar s'il faut rester dans sa toile avec les seules ailes de la mouche — la loi, sainte dans son principe, mais divisée sous mille formes vexatoires. L'être noir l'atteint toujours ; il fait l'ombre sur sa destinée — la seule ombre mauvaise. Parfois, l'esprit persécutant se groupe — et c'est alors un vrai personnel d'inquisition, affublé du classique costume de croquemort. Ah ! la gravité de notre temps ne s'habille pas de bleu de ciel! Ils sont envolés les jolis bergers d'Apelles ou de Watteau, gambadant sur les gazons frais, fouettant les branches vertes de leurs houlettes enrubannées..... Adieu, Pégase! ceci peut te compter pour une bonne oraison funèbre.

SCÈNE XVII

UN PAYSAN

Hé, braves gens, bien le bonjour. Dieu vous soit en aide. Qu'attendez-vous-là, sans vous interroger ?

VICOMTE DE L'AIGLE

Pesez vos paroles, regardez.

LE PAYSAN

Un cheval mort!.... quéque coup de sang. Un cheval avec des ailes... ah ! sacredié ! v'là un phénomène !.... Le soleil chauffe un tantinet pour les

bêtes. Vous n'êtes point du pays, messieurs et mesdames? — on voit ça. Il est vieux, l'animal ; la perte n'est pas grosse. Pour cinquante écus le pareil se trouve. Vous alliez à la foire, sans doute ?

JUPITER

De quelle foire parlez-vous, l'homme ?

LE PAYSAN

De la foire, pardine. J'y allons acheter de la laine — pour vous servir.

MOMUS

Garde-la pour ton usage, homme simple. Mais où se tient le marché qui te rend si éloquent?

LE PAYSAN

Là, derrière la côte, mon bon monsieur.

DIANE

Il nous faut un cheval.

LE PAYSAN

Justement, belle dame, — vous en trouverez de toute qualité. Je m'y connais moi : la petite affaire peut s'arranger à l'amiable.

JUPITER

Allons-y. C'est notre seul parti. Et vous, l'homme, gardez la voiture. Voici de l'argent pour votre peine. Adieu, Pégase, adieu ! Encore une gloire mutilée.....

SCÈNE XVIII

LE PAYSAN (seul)

En v'là des embarras pour une vieille rosse !.... C'est-y fâcheux les riches. Sale bête : ça ne vaut pas seulement la queue de mon âne. C'est égal, le cuir est bon. Hé, hé, la journée n'est point tant perdue à ma connaissance.

UNE FOIRE

SCÈNE XIX

Divers groupes.

PREMIER MAQUIGNON (son fouet à la main

Là, là, tourne! Regardez les jambes: c'est de l'acier.

DEUXIÈME MAQUIGNON

La bête est bonne. Belle épaule..... la tête bien portée en bouquet.....

PREMIER MAQUIGNON

Ça vous fait ses quatre lieues à l'heure sans souffler.

DEUXIÈME MAQUIGNON

Le pied est petit..... Là, tourne..... Le canon me paraît étroit.....

PREMIER MAQUIGNON

Etroit! vous avez la berlue. Si c'était du bronze, comme on dit au régiment, je ne voudrais pas qu'il fût chargé à mitraille contre vous.

DEUXIÈME MAQUIGNON

Ne vous emportez pas — on peut causer..... Je ne prétends point déprécier le cheval. Ce qu'il a de mieux, ce sont les flancs. Côtes courtes, bien arquées..... Combien en voulez-vous, l'ami ?

PREMIER MAQUIGNON

Mille écus.

DEUXIÈME MAQUIGNON

Vous dormez pour me faire ce prix-là. Nom de Dieu! il vaut deux cents pistoles — pas cinq centimes de plus.

PREMIER MAQUIGNON

Deux cents pistoles! vous ne lui donnerez pas l'avoine, vous. Tenez, vous m'avez l'air d'un bon diable: j'ôte cent francs pour couper court, et je paie à boire. Ça y est-il ? — Tope.

DEUXIÈME MAQUIGNON

Allons, allons, vous êtes fou. Le prix est dix fois trop élevé pour ma bourse.

MERCURE (un fouet à la main)

Hardi, compères, donnez-vous un bon coup de main ; ça ne fait pas de mal quand les innocents ont la vue basse. La peste soit des écoliers qui gâtent le métier, se croyant de profonds coquins quand ils ont mis des yeux de verre à la bête aveugle. Tout à l'heure, ici près, j'ai vu deux gaillards faire assez proprement les choses. Il s'agissait d'une mule décédée. L'un tirait par la bride pour la faire courir, et l'autre par la queue pour garantir son aplomb ; ainsi tendue, la bête a fait quelques pas sans trébucher, serrée de près par un bâton qui lui époussetait l'échine. Ne soyez pas fripons à demi, donnez du relief à vos inventions. Voilà donc un cheval à vendre ? — mille écus, petite affaire. Hop ! — un coup de courroie sur le cou, qu'on le voie bien de côté..... Par Vénus ! l'allure est mauvaise; il fauche en marchant ; le garrot est placé trop bas, camarade ; ce derrière est troussé, le poitrail mal ouvert. Et quelle croupe de mulet ! L'œil est grand, c'est vrai — mais jetez-moi cette ganse rouge, en avant..... Ho, ho — les oreilles couchées: la bête est peureuse. Voyons les dents..... hum! six ans sonnés..... Tenez, un conseil : mettez la bride sur le cou de votre cheval, et ramenez-le vite à l'étable — il a besoin de se refaire. Sapristi, mes enfants, vous avez bonne langue pour assurer vos bénéfices. Cent écus vous conviennent-ils ? les voilà. Une parole suffit. Attendez que je lui tâte le ventre.....

PREMIER MAQUIGNON

Cet homme est le diable.

DEUXIÈME MAQUIGNON

Quel dégourdi !

PREMIER MAQUIGNON

Mettons-le dans nos intérêts ; il pourra nous aider en plus d'une occasion.

DEUXIÈME MAQUIGNON

Tu as trouvé ton maître. Un coquin sans langue perd la moitié de ses profits.

PREMIER MAQUIGNON

Vendons. Maintenant, mon cheval ne me paraît plus bon qu'à tanner.

MERCURE

Marché conclu?

PREMIER MAQUIGNON

Marché conclu. Vous êtes le fin des fins — soyons amis.

MERCURE

Je le veux bien — selon l'occasion. Au revoir pour cette fois. (Tirant le cheval par la bride) La terre devient de plus en plus vicieuse; il n'est pas trop de la malice d'un dieu pour en avoir raison — et même faut-il s'ingénier beaucoup à choisir les ruses qu'un fertile cerveau peut inventer. Chacun pousse à la discussion déloyale comme une compagnie d'assurances qui doit non pas couronner de fleurs une *opération*, mais payer le pantalon d'un malheureux. Sur mille trompeurs, un trompé — presque toujours récalcitrant. L'expérience tient une école de duperie où déjà les enfants à la mamelle lisent couramment l'alphabet. La plupart, habiles au mal, âpres à la curée, falsifiant tout ce que produit la terre, vendant à faux poids leur parole et leurs actes, échangeant un mensonge contre une ruine, se font une perpétuelle guerre d'escamotage. Le commerce, sous des impulsions néfastes dont beaucoup sont étrangères à la vieille France, menace de tourner petit à petit au tripot. Les anciens avaient du bon décidément. Le style rococo n'est pas déplaisant dans les âmes. Droiture — idéal — sacrifice — vont être des mots dont la barbe apparaîtra plus que grise. Nous n'en sommes plus au veau d'or — c'était bon pour l'histoire ancienne, — nous voici décidément au bœuf. Honte à la raison du plus fort qui laissait tant de marge aux saines intelligences: la raison du plus adroit commence son règne doucereux. Holà, Mercure! — vas-tu donc user tes heures en lamentations?... La chose serait neuve, en vérité. Songeons au présent. De quoi as-tu besoin? de moutons gras et robustes. Où les trouver?.. Là-bas, au soleil, contre le mur, un troupeau bêle... Qui le garde? — un benêt de pâtre. Essayons de lui faire adopter le cheval... Troc pour troc, le marché serait bon... Ce bel exploit est digne du vainqueur d'Argus aux cent yeux.

SCÈNE XX

PAN (couché) DIVERS MAQUIGNONS. Arrive MERCURE.

PREMIER MAQUIGNON

..... Le troupeau a bonne mine...

DEUXIÈME MAQUIGNON

As-tu compté les bêtes?

PREMIER MAQUIGNON

Oui, — trente; cela te conviendrait assez.

TROISIÈME MAQUIGNON (s'approchant)

Le troupeau est-il vendu?

PREMIER MAQUIGNON

Oui. Rien à faire.

TROISIÈME MAQUIGNON

A qui, s'il vous plaît — sans indiscrétion?

PREMIER MAQUIGNON

A nous.

TROISIÈME MAQUIGNON

Tant pis — ils sont beaux. (Il s'éloigne.)

PREMIER MAQUIGNON

Le berger n'a pas l'air malin. Tâchons de le blouser. (Il s'approche.) Ho, l'ami — combien les moutons ?.. L'ami, holà, hé! l'homme à la cape...

PAN

Que voulez-vous, braves gens ? de quoi que je puis vous être agréable ?

PREMIER MAQUIGNON

Combien les moutons?

PAN

Les moutons ?... Regardez-les ben auparavant : ce sont de bonnes bêtes.

PREMIER MAQUIGNON

Combien ?

PAN

C'est un vrai plaisir de les voir gambader l'un d'sus l'autre, en veux-tu, en voilà — que les chèvres ne sont pas plus lestes.

PREMIER MAQUIGNON

Combien les moutons ?

PAN

Mon bon monsieur, c'est selon la qualité d'un chacun. Il y a figue et figue. Ah ! les bons moutons — il en a fallu des soins et des soins pour les élever ; l'herbe est chère, la bonne herbe bien fine, bien douce, le petit maïs blanc pour les engraisser. Le loup ne restait pas au bois quand il les savait dans la plaine. Ça me fend le cœur d'les voir ici, les pauvres moutons. Il faudra quitter le bon maître... Touchez la laine — c'est plus fin que des cheveux de demoiselle.

DEUXIÈME MAQUIGNON

Quel innocent.

PREMIER MAQUIGNON

Voulez-vous les vendre, oui ou non ? Combien les moutons ?

PAN

Il le faut ben — sans ça, la cabane s'écroule et le champ demeure en chardons. La cape se fait vieille aussi ; l'hiver sera rude si j'en crois les corbeaux qui rôdent déjà dans les prés à la tombée de la rosée. Les gens comme vous n'ont point souci de tout cela.

PREMIER MAQUIGNON

Vous vous moquez de nous, pleurnicheur. Combien voulez-vous du troupeau ?

PAN

Le troupeau ? — à ma convenance — dix écus par tête.

PREMIER MAQUIGNON

Va-t-en au diable, renard ensorcelé. (Ils s'éloignent.)

PAN (de loin)

Vas-y toi, filou. Tu n'es encore qu'un demi-grec, imbécile !

SCÈNE XXI

MERCURE

Charmant berger, au rustique langage, sous ton vêtement de bure tu m'as l'air d'un drôle bien conformé. Mes compliments, fils malin de la nature. Quitte pour un instant ton air hébété qui convient à tes bons tours d'hypocrisie; réponds-moi franchement.

PAN

Je ne vous comprends point, mon bon monsieur.

MERCURE

Mon caducée te ferait ouvrir les oreilles, subtil vendeur.

PAN (à part)

Mercure! c'est bien lui, le grand maraudeur. (Haut) Que voulez-vous? Vous êtes bien sans-gêne avec les petites gens.

MERCURE

Tes moutons sont à vendre?

PAN

Pour sûr.

MERCURE

As-tu besoin d'un cheval?

PAN

Aussi ben.

MERCURE

Le voici, fait exprès pour toi. Je ne me connais guère en moutons; — les trente bêtes me conviennent. L'un pour l'autre, marché conclu. Le cheval coûte 300 écus.

PAN

C'est-y la vérité?

MERCURE

On n'a jamais douté de ma parole! (A part) Bonne vanité commerciale...

PAN

Fichtre! que c'est cher un cheval. Mes moutons pour un cheval!.... Vous

vous gaussez du pauvre monde. C'est ma ruine, ma vraie ruine... Je ne suis pas un fin luron, moi !

MERCURE

Cette voix mignarde..... ce visage...

PAN

Faites courir le cheval, pour voir.

MERCURE

Et toi, fais lever ton troupeau ; il s'engourdit à rester couché depuis le matin. (A part) Cette mine prudente et rusée... Par Vénus ! c'est Pan, l'agreste flûtiste.

PAN

La route a ben fatigué les pauvres bêtes...

MERCURE

Attends, il y a toujours moyen de les éveiller. (Il frappe du bout du pied le ventre d'un mouton qui sonne creux.) Ouais — qu'est ceci.....

PAN (levant son bâton)

Allez vous en, vilain homme !

MERCURE

Tes moutons jouent du tambour, l'ami. Voyons un peu. A les engraisser de vent, tu n'as point perdu tes peines. (Il donne un coup de ciseau à l'oreille de l'animal qui se dégonfle comme une outre crevée.) Merveilleux ! merveilleux — voici un orage déchaîné dans mes jambes. Et la bourre qui me reste aux mains... Le poumon menace ruine... Fou que j'étais de négliger l'œil ; — j'aurais dû lire aussi dans le tien, gentil berger. Ah ! parbleu ! c'est bien joué ; je vous salue mon maître.

PAN

Ton élève, adroit Mercure, éternel dieu des avisés.

MERCURE

Je suis trahi. Bonjour Pan, *Arcadius deus* — embrassons-nous, sans rancune. Comme te voilà changé — à ton désavantage... Et qu'as-tu fait de ta cornemuse, Pan, mon ami ?

PAN

Tu l'as vu : un soufflet pour arrondir mon bétail. La musique est un

divertissement champêtre peu goûté. Je dirais mieux : la musique, sous l'impulsion d'un progrès de contrebande, tourne à la maladie comme l'amour — despotique maladie qui met une main impertinente sur tous les arts et se change en dissolvant social. Shakespeare, lui-même, trouve en elle son Shylock. Crois-moi : la meilleure flûte ne vaut pas un boisseau d'orge arraché au voisin. Dans le poulailler du naïf les poules pondent des feuilles. Mieux vaut pré noyé que grand lit doré. A langue grossière, visage épais. En gardant les moutons les couleurs du temps s'apprennent.....

MERCURE

Grâce! grâce ! — c'est plus qu'il n'en faut pour corrompre une oreille saine. Qu'as-tu fait de ta primitive simplicité, corrupteur de la nature ?

PAN

Un piège à loups pour les curieux.

MERCURE

Et ta droiture ?

PAN

C'est l'appât. Avec les renards, se fait-on poule?

(Arrivent les dieux voyageurs.)

SCÈNE XXII

JUPITER

Venez, Momus, venez Vulcain — et vous, mesdames, à l'ombre de ces ormes, reposez-vous.

VULCAIN

Le temple de la chicane nous serait-il ouvert ?

MOMUS

Les dieux boîteux, Vulcain, ne sont point préservés des ruades : prends garde à ta jambe saine. Vois, sur cette place, une fidèle image de la vie : des roués, des innocents, des objets méprisables élevés au ciel par des langues subtiles, d'autres calomniés même pour leurs vertus apparentes. Le vice se cache ou se pare, défiant avec orgueil tout ce qui ne l'applaudit pas. On se trompe savamment ; — les mains se tendent à l'accolade et

les visages grimacent sous l'amertume des bouches déloyales. C'est à celui qui crie le plus fort de se faire écouter. Quelquefois, l'hypocrisie assassine finit par en imposer aux plus vieux coquins. Beaucoup de visages s'échauffent, de bon matin, pour un surcroît d'éloquence trompeuse. Dans ce flux de paroles gaies, tristes, sentencieuses, fières, extravagantes, à peine quelques vérités ; encore ne pourrait-on les soumettre au moindre contrôle un peu sincère. « C'est un parjure — bon à vendre, les vices instruisent. » Qui veut acheter cette peste ? — la candeur ! Ah ! quiproquo bouffon, tu es l'âme du monde ! O Jupiter ! O Vulcain ! O Momus ! — comme il s'est moqué de vous tous.....

MERCURE

Bien parlé, mon beau railleur.

JUPITER

Mercure ! je te revois, mon cher enfant préféré, mon gentil compagnon ! Viens dans mes bras — Junon est ici.

MERCURE

Junon !

JUPITER

Et Diane, et Minerve. Te voilà, Pan, champêtre musicien ?...

MERCURE

Salut, Vulcain, je te donne l'accolade.

VULCAIN

Malgré Vénus, nous serons réconciliés ; elle me brouillerait avec l'univers si j'étais la dupe de ses passions.

MERCURE

De quel côté vous dirigez-vous ?

JUPITER

Nous explorons le monde. Nous allons à la recherche des dieux. Soyez des nôtres. Bientôt je vous apprendrai confidentiellement ce que j'ai résolu. En attendant, il s'agit d'acheter un cheval pour remplacer Pégase.

PAN

Qu'est-il donc devenu ?

JUPITER

Pégase est mort, vaincu par la fatigue et la vieillesse.

(Passe à grand bruit un cheval échappé des mains d'un maquignon. Il s'arrête près du groupe.)

Voilà Piroïs ! je le reconnnais à sa belle crinière flottante couleur de feu.

MERCURE

Je l'achète. Il est un destin pour les dieux : — Piroïs traînait le soleil.

MOMUS

Le soleil semble désarçonné. Je m'explique maintenant son allure irrégulière si fatale au globe terrestre. Remarquez, chères divinités, comme tous les éléments ont subi le contre-coup de cette chute. Les astronomes, qui ont le champ vaste pour leurs scientifiques probabilités, s'obstinent à signaler d'imaginaires phases célestes et des éclipses fort peu nécessaires au salut social. Le monde savant crie au prodige ; cela fait vendre quelques verres noircis.

JUPITER

Ta langue est un guêpier.

MOMUS

Aussi son miel sauvage ne tente-t-il point les bouches friandes de ce siècle où les meilleurs autels sont des cuisines et les prêtres les plus en vogue, des gargotiers.

UN PORT DE MER

Les dieux se groupent sur la jetée. Gros temps.

SCÈNE XXIII

JUPITER

Jusqu'au bout de l'immense horizon la mer s'entre-choque et bondit. Contre le ciel elle semble jeter ses vagues sombres. A nos pieds, l'écume frissonne comme une étoffe d'argent froissée par une main rude. Que le sort nous soit propice. Bientôt, sur le terrible élément où tant d'espérances se sont englouties, nous continuerons notre grand voyage. O mer infidèle, reçois nos vies impérissables, porte-les vers des plages hospitalières. Sur ta mouvante immensité, nos illusions se bercent plus rapides que les alcyons voyageurs; elles se plaisent aux tempêtes qui bouleversent ton sein profond inaccessible à l'œil de l'homme, orageuses comme toi et comme toi grandioses. La pensée aime tes bruits sinistres. Ta voix éclatante répond à la solitude de notre cœur ulcéré. Tes colères sont dignes de servir d'écho aux rancunes depuis des siècles amoncelées dans notre âme asservie. Vieil Océan! tu connus le joug puissant de notre gloire; et maintenant, enchaînés des mêmes liens, nous cherchons à briser ces obstacles qui entravent nos gigantesques efforts. Ton murmure est une plainte éternelle; quand tu souris ce n'est que pour voiler l'amertume nouvelle qui s'élabore au fond de tes entrailles tourmentées. Océan grondeur, c'est ainsi que tu me plais: sauvage, menaçant. Le spectacle de ta fureur est digne d'être offert à de divins exilés. (Un navire paraît à l'horizon.)

MERCURE

Quel est ce point noir, au loin? Il s'avance et grandit...

PAN

En ce moment, le voilà enveloppé d'une brume basse.

VICOMTE DE L'AIGLE

De quel côté, je vous prie?

MOMUS

Devant les yeux de Mercure, probablement, et derrière la brume basse.

JUNON

Le nuage s'éloigne — le point noir reparaît...

JUPITER

La mer redouble de violence ; passez-moi ma lunette, vicomte. C'est une frégate, je pense... Je la crois en péril. Sur le pont, des matelots s'agitent comme au moment d'une catastrophe ; d'autres, grimpent le long des cordages, secoués par le vent, pareils à des fruits au bout de la branche frêle. Les voiles se gonflent et s'inclinent ; on dirait des faulx tordues occupées de quelque horrible fenaison.

MOMUS

Image réaliste — fi donc ! j'aimerais mieux dire : des joues d'épicurien.

JUPITER

Laissons ces enfantillages littéraires aux écoles descriptives en honneur en France et contentons-nous de penser juste... Submergé par les vagues, tantôt couché sur le flanc, tantôt droit, porté aux nues, rejeté dans les profondeurs liquides, il garde une merveilleuse vigueur qui le fait se défendre avec avantage contre son ennemi. A l'avant, un homme, un dieu plutôt, au geste inspiré, commande la manœuvre ; de toutes parts le danger presse — lui, tient tête au danger et menace à son tour les vents et les flots. Arrivera-t-il au port ?...

VULCAIN

La tempête souffle plus violente de seconde en seconde — triste temps pour nous. (Il tombe à terre.)

MOMUS

Le vent se moque de toi, boiteux : fais des vœux pour que la pluie te venge.

PAN

Partons. Cherchons un asile. Tu trembles, Diane ?

DIANE

Le sort réservé à ces malheureux m'épouvante. Entendez leurs cris de détresse.

MOMUS

C'est le moment de viser une médaille de sauvetage.

JUPITER

Le bonheur que laisse après lui tout devoir accompli ne suffit-il pas aux cœurs simples ?

MOMUS

La société ne voit pas de cet œil ; elle s'en rapporte aux apparences qui la flattent et traite de haut les modesties chevaleresques.

JUPITER

J'ai bien fait les choses en machinant la création. L'Océan va bon train. Une effroyable trombe vient de passer sur nos têtes !

MERCURE

Elle fond sur le vaisseau comme un oiseau de proie.

JUPITER

Sauvé ! sauvé ! A toutes voiles il entre dans le port. Mais cet homme au visage sévère qui donne des ordres — l'avez-vous reconnu, malgré le brouillard ?... Par le Styx ! c'est mon frère !

TOUS

Neptune !

JUPITER

Le roi des eaux !

SCÈNE XXIX

NEPTUNE (dans le port. On entend sa voix menaçante)

Quos ego !... Croyais-tu donc avoir raison de moi, serpent..., tu voulais m'enlacer dans tes anneaux multiples... Arrière, Océan ! Ici, l'homme courbe ta tête et demeure impassible témoin de ta furie.

JUPITER

Courons vers lui.

NEPTUNE (en abordant, dans une barque conduite par six matelots)

Mille sabords ! si ce n'est pas Jupiter, c'est sa taille imposante. (Il descend à terre.)

JUPITER

Je te revois, mon frère!

MERCURE

Salut, Neptune!

VULCAIN

Ta voix fait plus de bruit que ma forge.

NEPTUNE

Venez sur mon cœur, mes belles déesses. Vous riez méchamment de mon rude langage. Rendons grâces à la tempête pour m'avoir porté sur cette plage. La mer avait son idée!

UN MATELOT

Que ferons-nous du temps, capitaine?

NEPTUNE

Un joyeux compagnon, mon bonhomme.

UN AUTRE MATELOT

Et des économies, capitaine?

NEPTUNE

Allez... que Vénus vous soit favorable. (Ils se retirent.)

MOMUS

Vénus n'est-elle pas fille des eaux?...

NEPTUNE

Tu rougis, ma belle Diane... je n'ai parlé que de l'étoile nocturne.

JUPITER

D'où viens-tu?

NEPTUNE

Du bout du monde.

MOMUS

Ton vaisseau est-il troué? de chaque côté je distingue une rangée d'ouvertures béantes.

NEPTUNE

Ce sont les fenêtres par où la mort regarde les points de vue de l'Océan. Il n'est pas assez d'un élément ennemi acharné contre nous,

qu'il faut combattre sans trêve ; je porte encore dans ma tombe flottante la destruction de plusieurs milliers de créatures. D'une destinée pacifique, l'homme a fait une permanente tuerie. Il appelle le néant de tous ses vœux: par ses colères, ses haines, ses jalousies, ses gloires malheureuses, son ambition cupide, ses institutions ; par ses vices — et plus encore peut-être...

MOMUS

Par ses vertus — telles que la vie les lui propose. Ainsi équipé, tu vas au loin saluer les peuples et leur apprendre l'habile emploi de la force. Défiant et farouche tu réclames, en échange, de bons procédés. Quelle idée leur donneras-tu de ta candide sympathie, de la paix de ton âme confiante ?

NEPTUNE

La Paix, fait le service de mes canons ; mes sympathies, ce sont les chances avantageuses.

MOMUS

Qui donc a parlé de fraternité humaine ?... Avant que cette ère ait pris jour, le principe social changera de face ; l'humanité verra se renouveler de fond en comble l'éducation morale cause de ses sanglants malentendus. Anathème à l'humeur querelleuse érigée en institution — à tout ce qui, dans le monde, porte le caractère de l'intimidation, de la violence, d'une agressive passion, du sauvage esprit de la force. Le génie qui fait se mouvoir des armées, conduisant à la mort des tourbes de furibonds, ne fut jamais bien digne d'envie. Je ne puis, par exemple, considérer ce guerrier mathématicien que nul grand sentiment de justice n'inspire au jour des attentats publics à venger, que sous le peu agréable aspect d'un bilieux ou d'un fou — tout au plus propre, dans les deux cas, à fournir le sujet de quelque thèse médicale. Et quant à sa couronne, je la lui tresserais d'immortelles, véritable emblême de ses meurtrières aptitudes.

JUPITER

Qu'as-tu fait de ton trident ?

NEPTUNE

Tu vas rire... — un harpon pour la pêche de la baleine. Le progrès utilise tous les sceptres.

MERCURE

C'est juste : l'Utile, iconoclaste farouche, ne faisant la part de rien, s'est mis à la place du Beau.

NEPTUNE

Les flots ne lui obéissaient plus. Triple équateur! je me voyais déchu de mon ancien pouvoir. L'homme, dans sa science infinie, apprit à soumettre l'onde avec une intrépide simplicité. Sur ce morceau de bois creux qu'une flamme intérieure ébranle, la main au gouvernail, mes yeux observant une petite aiguille aimantée, je suis maître des immensités liquides. Tu m'as vu passer à l'horizon, plus rapide qu'un oiseau. Mes coursiers marins ont fait de bons tableaux, sans doute — mais ils sont peu pratiques.

MOMUS

Les temps nous ont montré plus d'un habit neuf. Le doigt du philosophe indique le bien et le mal — comme sur un cadran solaire on voit se diviser nettement la lumière et l'ombre. Le génie créateur de l'homme est au moins égal aux conceptions divines. Si les dieux ont débrouillé la matière, dit-on, les hommes n'épurent-ils pas, sans cesse, le chaos subtil qu'on appelle esprit.

JUPITER

As-tu rencontré Hercule, par delà les mers?

NEPTUNE

J'ai su qu'il avait abordé sur ce rivage gaulois.

JUPITER

Nous le retrouverons. Viens avec nous. J'ai besoin de ton aide pour la plus glorieuse entreprise. Mettons-nous vite à l'abri. La tempête n'est pas calmée. La pluie se moque maintenant du maître des dieux comme d'un vulgaire facteur. Les électriciens m'ont volé ma foudre.

MERCURE

Ah ! oui — le facteur, ce dévoué paria si riche de ses 56 sous de pain sec dans un Etat qui joue avec les millions — si honnête, si ponctuel, levé à quatre heures, couché à huit, admirable serviteur du royaume et trouvant le moyen de mourir de faim, pendant une vieillesse à peu près abandonnée.

SCÈNE XXV

Passe une procession de corps saints pour conjurer le temps.

MOMUS

Quelle foule !... Quels mornes accents !... Singulière théorie qui fête et prie son Dieu sans allégresse... Je me croyais à Toulouse, la ville des moines en liesse et la bonne ville aux jolies filles où fleurit un moyen âge catholique que Machiavel semble présider. Véritable déception pour l'antique Olympe latin et grec. Toulouse et les moines — cela ne jure-t-il pas suffisamment?... Mais le généreux sang romain, le vieil esprit de liberté qui sont l'âme de la savante cité, reprendront le dessus et feront parler haut la virile éloquence de la langue d'oc. Déchiffrons les noms gravés sur ces urnes de bois doré... saint Loup — saint Cyrille — sainte Brigitte — saint Antoine... Le cochon de celui-ci l'a rendu populaire. Crasseux, fainéant, songe-creux abruti de lectures stériles, sa vie peut-elle être offerte en exemple ? Seul le spirituel Téniers y trouve son compte. Je connais un laborieux père de famille, aux mœurs douces et pures, qui ne sera point canonisé, mais il tient la varlope au lieu du chapelet, et travaille sans relâche, du matin au soir, la sueur au front, les yeux fixés sur son ouvrage. Les fétiches italiens sont en majorité ; en effet, le Saint-Père n'a qu'à se retourner pour choisir — on ne sort pas de la famille. Que chante-t-on !... *Dieu, sauve Rome et le Pape*... amusantes balivernes, romances de temples. Les nouveaux dieux veilleraient sans doute avec soin sur la destinée de leur intendant, si les mondes étaient moins multipliés. Que leur importe cet atôme de plus ou de moins — armoire à dogmes ou manitou séculaire — dans le concert des éternelles sphères !...

NEPTUNE

La voile du monde est faite de deux couleurs — drame et comédie — blanc et noir. Un souvenir... dans ce cimetière, là-bas, j'ai cru rencontrer, un jour, l'un des nôtres. Venez. Le ciel s'azure de nouveau.

MOMUS

Pour les fidèles, cette forme de temps va s'appeler, tout à l'heure, un miracle.

DEVANT UN CIMETIÈRE

Les Dieux délibèrent. Arrive un convoi funèbre. Le cercueil est recouvert d'un drap blanc et bleu.

SCÈNE XXVI

LE PRÊTRE (il chante)

Si iniquitate observaveris, Domine ; *Domine quis sustinebit* ?

PREMIER ASSISTANT

La route est assommante, convenez-en. Je vous demande un peu — aller planter, là-bas, le cimetière... On perd tout son temps à courir après les morts. Avec ça qu'on a ses affaires...

DEUXIÈME ASSISTANT

J'avais bien envie de rentrer à la maison en sortant de l'église.

PREMIER ASSISTANT

Ce n'est pas l'usage. Que voulez-vous : on se fait des ennemis pour rien. Avez-vous remarqué madame Georges ?...

DEUXIÈME ASSISTANT

Oui. Le noir lui va bien. Elle grossit beaucoup de l'estomac.

PREMIER ASSISTANT

Vous n'allez pas vous fier à ses airs cafards, je pense ?

DEUXIÈME ASSISTANT

A d'autres. — Il y a longtemps qu'elle singe la dévote, cette chère dame.

PREMIER ASSISTANT

Quelle gueuse ! — le diable n'est pas plus noir. Oser venir à l'enterrement de cette pauvre fille après lui avoir soufflé son amant !... Mais parlons d'autre chose. Vous avez fait la noce cette nuit ?... des actrices m'a-t-on dit ?... Ah ! mon gaillard !...

UN AUTRE GROUPE

PREMIER ASSISTANT

Et le procès à Gobineau ?

DEUXIÈME ASSISTANT

Ah ! la rosse ! un roublard celui-là ! Il finira par dépister tous les créanciers. Figurez-vous, monsieur Mathieu, que c'est une débacle. Enfin, le clergé s'en mêle. Il y a du louche, là-dedans — un tas de potins et de saloperies. Le couvent de la Beaumette a fait son beurre. Que voulez-vous, on a serré de près le malade — et le notaire est un clérical enragé.

GROUPE DE FEMMES

PREMIÈRE FEMME

Non, madame, — non, je ne me dissimule point les bonnes qualités d'une personne aussi distinguée ; — mais convenez avec moi que c'est une drôle d'histoire tout de même... L'hypocrisie fait toujours ses coups à la sourdine... Elle n'a pas une amie, je vous en réponds. La coquetterie est ridicule, à son âge. Tiens, tiens, une nouvelle maison de blanc qui vient de s'établir sur l'avenue... Enfin, madame, croiriez-vous qu'elle parle à tout le monde de sa taille, de ses belles dents... Je sais d'où elles lui viennent ses belles dents ; je connais la fabrique. L'avez-vous remarquée quelquefois à vêpres, quand on prêche ? Je la trouve absolument ridicule avec ses yeux fermés et ses mains jointes. Sainte Nitouche, va !

DEUXIÈME FEMME

Elle fatigue tous les prêtres en confession. Je le sais par l'abbé Tournuret. M. Siffre n'en veut plus, c'est certain. Entre nous, elle l'a serré de près... elle minaudait...

PREMIÈRE FEMME

Que voulez-vous faire d'une effrontée qui n'aime pas la société des femmes ! C'est son expression, madame. Je la gaze, vous pensez bien. Nous voilà arrivées pourtant. Les hommes nous regardent assez... Plus je vais, plus je les trouve... dame ! ça rend timide... Le chemin n'a pas été long. Ces murailles, ça vous donne froid. Vous me direz qu'il vaut mieux aller au bal qu'au cimetière... On n'est pas toujours libre de choisir...

UN ENFANT DE CHŒUR

Tiens-toi prêt, grand serin.

DEUXIÈME ENFANT

Toi aussi. Quand monsieur le curé chantera : *Libera me Domine*, tu mettras ta calotte à la main.

PREMIER ENFANT

Crois-tu qu'ils viendront baiser la croix ?

DEUXIÈME ENFANT

Oui. Nous aurons une bonne *offrande* si chacun nous fiche un sou.

PREMIER ENFANT

Le curé m'a dit : « Petit, fais attention, je répéterai deux fois *Libera* ».

DEUXIÈME ENFANT

Tant mieux — bonne attrape. La dernière fois, il pleuvait et nous avons chanté pour rien. C'était pas de la chance. Maman m'a flanqué une gifle : j'avais crotté tout le bas de mon pantalon.

SCÈNE XXVII

JUPITER

Arrêtez la voiture, vicomte de l'Aigle. Où va cette Théorie funèbre ?

DIANE

Au champ du repos.

JUPITER

Je n'entends ni cris ni gémissements.

MOMUS

La douleur moderne n'emploie que les conversations.

MERCURE

Elle a beaucoup de savoir-vivre.

MOMUS

C'est d'un usage plus distingué.

JUPITER

Au moins pourrait-elle essayer de se recueillir. Chacun paraît causer de ses propres affaires.

MOMUS

Et rire de son esprit.

MERCURE

Pourtant, la Mort joue un rôle prépondérant à travers les rites actuels ; elle s'entoure du plus lugubre appareil, donnant à sa voix des teintes sombres, à ses paroles des accents désespérés. Pour en imposer aux vivants et se faire craindre, elle grimace épouvantablement, cauchemar dressé contre l'esprit. La mort n'est plus le premier sourire d'une existence meilleure et l'excuse de la vie.

MOMUS

Tu fais là un bel éloge des immortels.

MERCURE

Hélas ! c'est que la terre n'est point l'Olympe.

LE CURÉ (dans le cimetière)

Dies iræ, dies illa, crucis expandens vexilla, solvet seclum infavillâ.

JUPITER

Ne tremblez point ainsi, chères déesses ; toutes les paroles humaines n'ont pas toujours leur bon sens. Dans ce cas, les chanteurs font consister leur esprit à les dire en l'air.

MINERVE

Pour le trépas d'une pauvre enfant, qu'est-il besoin d'évoquer un jour de colère et de vengeance...

NEPTUNE

Je cherche à pénétrer le sens de cette énigme.

MOMUS

Elle n'en a point — c'est là son meilleur côté.

(L'enterrement repasse.)

DANS LE CIMETIÈRE

SCÈNE XXVIII

DIANE

Ah ! le triste jardin ! ce n'est point ici que les fauvettes viennent chanter.

JUPITER

C'est que les oiseaux pénètrent la pensée de l'homme. L'ombre des cyprès est fatale à l'amour. Tout, dans la nature, s'organise par un secret accord. Superstitieux Pan, avance sans crainte.

PAN

Voyez la chouette, sur ce mur délabré... Elle jette un mauvais sort à ceux qui la troublent, dit-on.

MINERVE

Ah ! tu es bien encore l'homme des champs, dominé par l'ombre et la nature en attendant que la science te délivre... Son cri ressemble au sanglot, tu vas dire ? C'est ta frayeur qui invente cela. L'homme suppose dans l'animal les propres traits de son caractère.

JUNON

Des tombes couvertes d'herbe... d'autres, fraîchement remuées..... des croix debout ou renversées.....

MOMUS (assis sur un tertre)

Le temps n'épargne rien des simulacres humains..... Parcourons cette ville morte. Avec sa population de poussières, elle me rappelle les cités disparues. A l'ombre des cyprès et des saules, l'esprit aime à se retracer le néant. Pauvres fleurs, suave ornement des sépultures, vous êtes le parfum de tant de corruptions. Ainsi la nature protège l'homme, couvrant d'un vêtement splendide ses imperfections et le faisant aimer par le doux relief de sa beauté miséricordieuse. O vieille Mort, veux-tu donc plaire encore pour orner avec tant de soin ta dépouille informe ! A tes

nocturnes compagnons tu dresses des autels, des temples, de somptueuses demeures, de mystérieuses retraites afin de simuler une existence qui n'est plus. Livides combattants, vaincus la veille et couchés sous vos tentes massives, attendez les désertions qui rallient tous les camps ennemis dans une inaltérable quiétude devenue bientôt de l'oubli ! Que de mensonges gravés dans l'épaisseur de ces marbres, épitaphes ampoulées, ridicules maximes, invocations burlesques, phrases d'amour et de piété que le passant commente d'une lèvre railleuse, venant ici chercher le recueillement ou l'exemple. Comme les morts nous désavoueraient s'ils pouvaient faire entendre leur voix ! Ces grossiers éloges pèsent à leurs poitrines nues.... O larmes ! vous ne pouvez plaindre ; gardez-vous de couler, pudiques larmes que toute lumière effarouche, en ce lieu d'apparat dont la vanité moderne a fait une promenade publique — ou plutôt un bazar sentimental bon aux entretiens de tout genre.

CARON (le dos tourné, comblant de terre la fosse — il chante l'air populaire)

Tous ces brillants dehors, cette pompe,
Ces biens, ces trésors, tout nous trompe,
Tout nous éblouit
Et tout nous échappe et s'enfuit.

NEPTUNE

Holà ! lugubre oiseau, cesse ton ramage discordant.

CARON (sans se retourner)

Si tu viens ici pour te distraire, passe ton chemin.

MOMUS

Le silence convient à la mort.

CARON

Le chant dispose au sommeil.

MERCURE

Tu radotes.

CARON (toujours occupé)

Comme tout cœur qui veut consoler.

MOMUS

Tes maximes méritent une honorable sépulture.

CARON

Tu ne lasseras pas la patience d'un fossoyeur. J'en connais de plus forts que toi en raillerie, camarade.

MERCURE

Et qui donc, s'il te plaît ?

CARON (se retournant, un crâne à la main)

Celui-là !

JUPITER (courant l'embrasser)

Mon vieux Caron ! Je ne m'étais pas trompé.

CARON

Mes amis ! mes amis ! vous ! Je ne rêve pas ! Vous n'êtes pas des fantômes ! Ah ! je n'espérais plus vous revoir... Que de temps écoulé ! Reposez-vous un instant. Près de cette fosse ouverte notre joie est impie. Il faut pourtant que mon labeur s'accomplisse.

JUPITER

Est-ce là ton occupation habituelle, digne Caron ?

CARON

Oui. Nulle autre ne pouvait autant convenir à mes goûts. Mieux vaut servir les morts que les vivants, à tout prendre. De ma besogne, ils ne se plaignent guère ; leur compagnie m'est profitable, bien que l'homme ait encore perverti la mort en la forçant au mensonge. Mais sous ce vêtement pompeux et grotesque dont le monde habille les trépassés, cherchez la dépouille confiée au sol et vous recevrez la plus profonde des leçons : la terre, immuable depuis une immensité de siècles, n'a pas d'autre engrais que l'homme !...

JUPITER

Regrettes-tu ta barque et le Styx au neuf cercles concentriques ?

CARON

Souvent ; la mort m'y semblait belle et imposante.

JUPITER

Eh bien !... tu vas apprendre des choses mémorables... Mais je te dirai cela cette nuit. Viens avec nous.

CARON (il chante en comblant la fosse)

Pauvre enfant, te voilà pris
Dans la souricière...

Pax vobis. Encore quelques pelletées de terre. Me voici. Br..... ma poitrine est glacée. Une goutte de ce breuvage lui donnera de nouvelles forces. (Il boit à sa gourde pleine.)

MERCURE

Caron serviteur de Bacchus ?

MOMUS

Assurément — il ensevelit ceux que l'autre pousse à terre.

CARON

Son serviteur et son compère, quelquefois.

JUPITER

Que dis-tu ? Il est donc ici, mon fils Bacchus ? — tu le connaîtrais ?...

CARON

A deux pas ; — allons le voir.

MERCURE

Le sort nous comble de ses faveurs.

TOUS LES DIEUX

Gloire à l'Olympe !

A L'AUBERGE DU DIEU DU RAISIN

L'enseigne représente Bacchus assis à califourchon sur une tonne.
Buveurs attablés dans l'intérieur.

SCÈNE XXIX

PREMIER BUVEUR

Une bouteille, patron.

DEUXIÈME BUVEUR

Deux bouteilles. Vas-tu pas me taxer !

TROISIÈME BUVEUR

Du vin ! du vin, ou j'arrache les vignes ! (Il brise un verre et s'entaille la main. Le sang coule.)

DEUXIÈME BUVEUR

En voilà du chaud ! Animal braillard, assieds-toi — ton ventre est un tonneau.

TROISIÈME BUVEUR

Je veux boire, là ; *père capucin*, bois de l'eau, toi. Le chagrin s'en va quand je vendange. Tu feras pas taire un compagnon, blanc-bec d'aristo. C'est la consolation de l'ouvrier — travailler ou boire ; et quand y a pas de travail, voyons, qu'est-ce que t'en dis toi, de ça, monsieur ? On nous gruge, hein ! Tu commences ton tour, mon vieux ; en route on entend plus d'une histoire dont on fait son profit. Ça va mal pour les bons vivants, dit le journal... T'as pas lu un journal, toi, ignorant ? C'est comme qui dirait quelqu'un qui vous tape sur l'épaule pour vous conseiller : fais ça, t'auras ça — voilà la chose ! Ah ! j'en ai lu de ces frotte-cul, le matin à la gargotte, quand j'habitais rue de Charonne. Ils sont tous les mêmes. Quelle blague !... L'un veut les abonnés blancs, l'autre les abonnés rouges ; l'ouvrier tape, et la maison se démolit sur lui. Les autres... *va-t-en sur les remparts* — avec les violons, pour faire la noce. C'est égal, l'aristo n'est pas bon, tu m'entends, et la blouse froisse plus que de raison l'habit qui pend au dos du

pas grand'chose. Veux-tu une vérité ? — j'vas te la dire : d'où vient l'embêtement en tout des petits ? — des gros messieurs — des propre à rien, des faignants qu'ont le sac. Nom d'un pétard ! c'est eux qui foutent la vie couleur d'ordure pour nous, qui la détraquent, qui nous chassent de partout. C'est tout trop cher pour not' museau. Y faut lécher nuit et jour ces gueules de bondieusards pour bouloter une pauvre croûte. On voudrait nous voir à la lanterne, les pauvres ; heureusement, le riche s'en va, c'est connu, le pauvre reste. En attendant, quand les parvenus font leurs crânes, c'est l'ouvrier qui mâche la besogne de tout le monde. A bas les maîtres ! Le vrai maître, c'est celui qui n'a besoin de personne : deux bons bras gagnent leur pain — pas vrai, Tourangeau ? Et qu'est-ce qu'un roi, je te le demande ? un farceur qui rigole aux dépens de la nation. Il n'y a qu'à faire le beau, tiens, comme ça... Gobe la prune, mon bel agneau ! Père Bacchus, du vin.

PREMIER BUVEUR

Une bouteille.

DEUXIÈME BUVEUR

Deux bouteilles ! (Il chante.)

Bon Français quand je vois mon verre
Plein de ce vin couleur de feu,
Je songe, en remerciant Dieu,
Qu'ils n'en ont pas en Angleterre.

TROISIÈME BUVEUR

A la mer, les Anglais ! on leur z'en donnera du vin des bons zigs... En voilà-t-il pas des mannequins — imaginez-vous que ça a la faiblesse de se laisser gouverner par une femme!... Du vin ! (Il chante.)

On entend un écho, trois échos
Des plus beaux
Bacchus n'est pas mort (*ter*)
Car il vit encor.

Père Bacchus, dieu du jus divin.

BACCHUS

Que veux-tu, Dédale, mon garçon ? Ta chanson me réjouit, clampin de mon cœur.

TROISIÈME BUVEUR

Il faut trinquer ; votre visage, père Bacchus, console les vrais amis de la bouteille,

BACCHUS (il fredonne)

Quand je bois, c'est pour m'enivrer...

Prends ton verre; moi, je garde la bouteille ; si je trinque, le tonneau y passe.

DEUXIÈME BUVEUR

Vous êtes un crâne, père. Je l'ai vu tenir tête à vingt cuirassiers. Cré nom ! les a-t-il roulés !

PREMIER BUVEUR

Je vous estime comme un dieu. Vous êtes un bon, c'est pas pour dire : sans la rigolade, sans le petit bleu, que devient le monde ? — un couvent de capucins.

DEUXIÈME BUVEUR

Ah ! mon gaillard, si jamais nom fut bien calé, c'est le tien. T'es pas un suceur de glace, toi. On t'a écrasé un fameux raisin sur le visage en venant au monde !

BACCHUS

Je ne mens pas à mon enseigne. Apprends ma véritable histoire : j'ai le premier planté la vigne. Allons, verse.

DEUXIÈME BUVEUR

Et Noé ? — ton verre est plein...

BACCHUS

Il a enseigné à la mettre en bouteille.

TROISIÈME BUVEUR

C'est d'un *renard*, le vieux Noé. Honneur aux compagnons du *devoir* ! Le vin, voilà mon ami. J'aurais fait un fameux mastroquet pour la couleur du physique. Le jeûne est de trop, mon vieux.

BACCHUS

Quand on boit sec, a-t-on faim, imbécile ? Apportez du vin.

TOUS

Du vin !

PREMIER BUVEUR

Trinquons à la fraternité !

BACCHUS

A l'égalité !

PREMIER BUVEUR

Dis donc, fraternel : celui qui voudra te faire capot aura des demi-setiers à mettre en cave.

TROISIÈME BUVEUR

T'es pas un bon. On a le petit mot pour rire, à l'occasion. Tous égaux — vive la liberté !

BACCHUS

La liberté, mes enfants, vieux mot dont on ne connaît plus l'emploi. N'as-tu pas l'exercice de tes forces ? Que veux-tu de mieux ? Si tu agis pour vivre, soumets tes mouvements aux éternelles volontés supérieures, et si tu penses, garde un dédaigneux silence sur l'acte humain. Va, va, sa folie n'est digne que de pitié. Tu ne le changeras pas. Il aurait bien besoin de retourner sa veste du côté du pauvre monde pour être un peu juste. Sois tranquille : le travailleur prendra la corde ; le destin moderne l'y conduit tout doucement. Le monde, désormais ouvert, appartient aux mains laborieuses, aux solides, aux vaillants. Tous les privilèges agonisent. Dans bien des cas, pour prendre patience, dis-toi ceci : que tes chaînes imaginaires sont le meilleur équilibre pour tes grossiers penchants. (A part) Attention... je ne suis plus cabaretier, je m'envole.

TROISIÈME BUVEUR

Allons ! tu parles pour épater le client. T'es monsieur l'orateur. Je ne respecte rien. Je me fiche des autres ; j'obéis pas, moi ! Les opinions sont libres.

BACCHUS

Mais le crédit est borné. Les opinions de gosier veulent caution. Holà, les autres ! reprenons haleine pour régler les comptes. (A part) Un dieu a toutes les peines du monde pour se déclarer l'hôte de l'homme, si grande est sa voracité.

TROISIÈME BUVEUR

Nous n'avons pas besoin de toi, propriétaire... chacun son écot. T'as bu, paie.

BACCHUS

J'accepte. Là est l'explication la plus sage des fraternités terrestres. Tous frères ! — après le règlement.

(On appelle Bacchus de la chambre voisine. Le dieu s'éloigne. A ce moment, devant les fenêtres de l'auberge, passe Jupiter. Peu après, un attelage de saltimbanques.)

LA CHAMBRE VOISINE

Une gravure grossièrement coloriée s'étale contre la muraille, elle représente Danaé souriant à la pluie d'or. Jupiter est couché sur un vieux divan ; Bacchus à ses pieds, placide et vermeil.

SCÈNE XXX

JUPITER (regardant une vieille estampe)

Le souvenir de mes divins triomphes réjouit encore mon cœur grisonnant. Ah ! qu'il est cruel de veiller par l'esprit au milieu de l'irrévocable sommeil des sens.... Ces caprices passagers m'attristent, maintenant, comme des passions vécues, souffertes, crises suprêmes dans une existence agitée. Je souffre du néant de mes ivresses et je rêve avec désespoir aux jeunes amours, ces rossignols des printemps fugitifs. Malheur aux âmes trop tendres, cire molle pour laquelle le regard de la femme est comme un soleil ; la fiction d'Icare explique leurs chutes. Amour ! Cupidon mon fils, quels bonheurs peuvent égaler tes brûlants transports !.... Pour toi seul, j'adorais cette royauté qui faisait de ma vie un long enchantement ; mon rêve allait aux plus belles, et je ne désirais point vainement. Que sont les soucis des rois au prix de ces merveilleuses faveurs. Danaé ! Danaé : — blanche image, lis éclos au bord des eaux transparentes.....

BACCHUS

Inutiles regrets — Ariane aussi fut belle. La vigne — sans la chimie moderne qui plante seulement nos coteaux d'alambics et s'apprête à donner un vigoureux coup de main à la mort — est encore la maîtresse par excellence ; la vieillesse lui prête une beauté nouvelle — ses caresses ne trompent pas ; le corps se pâme et l'esprit chante. C'est à la vigne que ma patrie française doit le plus clair de l'étonnante apothéose méritée non encore écrite. Toute sa poésie, trempée dans le vin, flambe comme un soleil sans rival qui fait rudement pâlir l'Apollon des anciens. O terre des belles paroles, ce ne sont pas les naturalistes, ces apothicaires de la langue,

qui rendront les belles couleurs à ton visage malheureusement altéré sous l'influence de leurs drogues. Les Muses ont fixé désormais leur Helicon sur le sol français. Dans la figure humaine qui représente allégoriquement le monde, la France prend les yeux ; l'Italie, la bouche ; l'Allemagne, épurée, le cerveau ; la Russie, la poitrine — et les autres, seulement des parties de ce tout.

JUPITER

Pas trop mal défini, mon gros buveur ; mais tu oublies le Japon — ce lapidaire par excellence — le plus grand peuple artiste immédiatement en rapport avec la nature.

BACCHUS

Trop de théières et pas assez de bouteilles dans ce royaume bleu qui m'enchante pourtant. Si la vigne peut y fleurir, ce sera parfait. Le bon vin fait germer les jolies filles — Aspasie en tête. Il n'y a pas d'autre excitant comparable à celui-là.

JUPITER

L'ivresse des baisers est-elle factice, quand tout lui cède — jusqu'à l'imagination la plus défiante ? Le miel sera-t-il moins doux pour s'épanouir sur des bouches menteuses ? La vérité procure-t-elle l'illusion, cette suprême extase de l'âme? Qu'importe que la brise odorante ait caressé d'autres fronts si elle parfume le mien. La fleur ne fut jamais moins belle à regarder pour avoir souri à d'autres yeux..... L'émotion est reine, et l'Amour les a toutes pour couronner nos plaisirs — Danaé !... Ah ! je suis poète aussi quand il s'agit des femmes !...

BACCHUS

J'ai toujours admiré la perspicacité de vos séductions. Cette pluie d'or, particulièrement, est une très belle invention satirique.

JUPITER

Ruse de guerre si tu veux. Dans le combat livré aux femmes, tout est vertu. Comme un oiseau malfaisant, battant des ailes avec fureur, nos amères railleries s'élancent sur leur doux visage ; elles, en souriant, dans un pli de lèvre, enchaînent l'aile de l'oiseau qui ne sait plus que palpiter et gazouiller avec le gracieux saisissement des colombes.

BACCHUS

Danaé fut bien digne de s'appeler la mère de nos impures. La pluie d'or

a fait son chemin. Les modernes lui doivent de grands succès. C'est le plat du jour. Sans vous en douter, vous avez préparé le règne de Plutus. Entre toutes vos métamorphoses, celle-ci a prévalu. Au surplus, elle fut le chef-d'œuvre, inaugurant toute une ère d'observation sur la femme.

JUPITER

Oublions, oublions, pour donner le courage des sensations nouvelles. O Bacchus, mon garçon, *evohé* ! Mais Hercule, ton compagnon habituel, qu'est-il devenu ?

BACCHUS

Je ne sais. Un jour, vaincu par le vin contre lequel j'avais soutenu le plus furieux assaut, je me cachai dans un bois, accablé par la fatigue et le sommeil. Un siècle passa sur ma tête sans dissiper cette ivresse. Au réveil, je ne revis plus Hercule. D'ailleurs, à cette époque, une profonde mélancolie semblait avoir altéré sa raison.

(Entre une robuste servante qui parle bas à l'oreille de Bacchus.)

SCÈNE XXXI

JUPITER

De la bouche à l'oreille,
Confidence vermeille.

Je savais quelques proverbes, autrefois. C'est une sagesse qu'on oublie.

BACCHUS

..... S'il faut les recevoir, dis-tu ? des Hercules nomades ?.... — par le Styx ! qu'ils entrent. Depuis quand une femme dédaigne-t-elle les beaux garçons..... Un torse puissant, des bras musculeux seront-ils congédiés par toi ? Allons, va vite, et souhaite-leur la bienvenue, les yeux allumés sous tes paupières pudiquement closes. Combien sont-ils ?

LA SERVANTE

Trois hommes et cinq femmes — cinq effrontées, je pense.....

BACCHUS

Tout un sérail, pour ces compères — mais un sérail travailleur. Il y a donc de l'agrément à se promener avec de tels cavaliers, puisqu'on les voit escortés de la sorte ?.... Voilà le jaloux aiguillon qui t'a piquée.

JUPITER

Mais que réclament-ils.

LA SERVANTE

Un logement. Ils m'ont dit comme ça : « La petite mère, nous amenons un spectacle avec nous — c'est pour amuser le bourgeois ».

JUPITER

Quel spectacle, ma brune fille ?

LA SERVANTE

La Sainte Passion. Oh ! c'est bien beau, monsieur !

BACCHUS

Voilà de quoi se divertir. Nous leur prêterons le salon des quarante couverts. Ce sont des hercules d'église — bon répondant.

JUPITER

Prodigieux enchantement! Serait-ce Hercule que le destin nous amène..... (Il se précipite à la croisée.) Hélas ! non ; ces formes grossières ne rendent point l'image de mon fils. Ce soir, je veux les interroger — peut-être aurons-nous de ses nouvelles.

BACCHUS

Que font nos héros à l'oreille évasée?

JUPITER

Un essieu de fer au bout du poing, je les vois s'exercer déjà pour se délier les muscles. Travail d'enfant.....

BACCHUS

Et plaisir de femme.

JUPITER

Tu rougis, ma fille..... Les printemps amoureux se plaisent aux orages, et les hivers aux paisibles souffles longuement savourés. C'est une transposition d'éléments à l'usage des délicats. La sève te dore comme un beau fruit — tu es faite pour aimer vaillamment.

DANS UNE DES SALLES DE L'AUBERGE

Toute l'assemblée des dieux, divers voyageurs, bourgeois, dames. Un théâtre s'élève au fond de la salle. Le rideau est baissé. Deux musiciens aveugles jouent sur le violon des ritournelles plaintives. Au centre est un petit cirque sablé pour la lutte ; deux hommes cherchent à se renverser. Des lampions éclairent la salle.

SCÈNE XXXII

UN IMPRESARIO (parlant à la galerie d'une voix enrouée)

Observez, messieurs, admirez la force des deux champions. — Monsieur Lacrampe, dit *le rempart du Nord*, grâce et agilité ; monsieur Roupart, *le tombeau des géants* — carrure et majesté — le Nord et le Midi aux prises — cigaliers et houblonniers, comme dans les romans à sensation. Monsieur Roupart, félin comme la panthère et souple comme l'huile provençale — est, en outre, avantageusement connu dans les grandes villes de France, chefs-lieux et autres localités pour avoir renversé le terrible, l'invincible Asmodée. Il a eu l'honneur d'être appelé à la cour d'un prince pour lui donner des leçons de boxe anglaise et de gymnastique. Allons, messieurs les forts, vous avez encore cinq minutes. Une montre en or sera le prix du vainqueur.

UN LUTTEUR (à voix basse)

Fais voir ta savonnette au public.

L'IMPRESARIO

Je rougirais d'en imposer à l'aimable assemblée. La montre est à répétition — une genevoise, c'est assez dire, — plus solide qu'un tournebroche — le vrai joyau des nouvelles couches. Examinez l'objet, messieurs et dames. S'il n'y avait pas de gagnants, la lutte sera continuée demain. A l'œuvre, messieurs, rien ne va plus !

(Les deux lutteurs se prennent corps à corps avec des grimaces de compères.)

JUPITER

Véritables athlètes d'hôpital. Peut-on reconnaître en eux les fils ou seulement les disciples du vaillant Hercule ! De quelle expression qualifier les grossières chairs qui sont aux prises et dont la sueur vicierait l'air le plus pur ? Je plains le sable... O mon fils ! je voudrais te voir sourire de pitié te mesurant avec ces rameaux dégénérés de l'antique souche.

MOMUS

Nous appellerons ça des lutteurs de petit format — des elzévirs.

L'IMPRESARIO

Depuis que le monde est monde, a-t-on jamais vu combat plus courtois? J'en suis esbrouffé moi-même. Nous pouvons justement appeler cette lutte, homérique. Encore les anciens sont-ils des ganaches comparés à ces crânes.

UN PETIT JEUNE HOMME

Dites donc, patron, faut autoriser les coups de poing sans gants.

L'IMPRESARIO

Vous demandez beaucoup, jeune homme ; il peut y avoir cas de mort — mauvaise affaire.

LE PETIT JEUNE HOMME

C'est plus intéressant.

L'IMPRESARIO

Vraiment — c'est du propre. Vous avez le cœur bien mal placé, jeune homme.

LE PETIT JEUNE HOMME

Possible — et le vôtre ? faut-il un fauteuil pour ce monsieur ?

L'IMPRESARIO

Parlez-moi de cette belle jeunesse — le *pâle voyou* du poète..... Nous le verrons bientôt à l'ouvrage avec son couteau à la main.

LE PETIT JEUNE HOMME

T'as pas fini, député !...

MOMUS

Voilà une graine à semer avec soin de l'autre côté de la Méditerranée. Résultat : de bons colons ayant oublié les vices d'origine qui sont le fait

du sol et de la société — les bas fonds aux pestilences morales — la misère maintenue par une bourgeoisie avide, — les Harpagons du million.

L'IMPRESARIO

Des amateurs pour la canne et le bâton…

UN SOLDAT

Présent. (Il ôte sa tunique.)

UN LUTTEUR

Etes-vous prévôt, jeune homme ?

LE SOLDAT

Manifestement, je le suis.

L'IMPRESARIO

Cette distinction vous honore. Prenez place. L'armée française peut être fière de vous. Vous avez l'avantage de donner la réplique au roi des bâtonnistes. (A voix basse) Roulez le bâton en saluant les dames, campez-vous fièrement, vous les verrez sourire.

MOMUS

Ce gaillard ne peut manquer de faire un bon mari — il aura de la grâce dans la correction.

MERCURE

A ce sujet, il est piquant de remarquer que la femme tire alternativement parti de son dos pour la correction et la vengeance.

LE SOLDAT

Etes-vous présentement sur la défensive ?

LE LUTTEUR

Embrassons-nous d'abord.

LE SOLDAT

C'est le sentiment de la courtoisie.

LE LUTTEUR (bas)

De la douceur, camarade — ménageons les flancs, nous boirons bouteille. (Ils s'attaquent.)

L'IMPRESARIO

Admirez ce jeu brillant, messieurs.

LE LUTTEUR

Vous êtes un brave, militaire!

LE SOLDAT

L'on s'en fait gloire. Touché !

LE LUTTEUR

Quel poignet! — Touché.

LE SOLDAT

Allons-y ; parez ce dégagement...

LE LUTTEUR

Attention à ce moulinet de mon invention...

LE SOLDAT

Crédié ! c'est fort. La belle s'il vous plaît. Touché! Embrassons-nous — vous n'avez pas des engelures.

LE LUTTEUR

Gloire à la valeur ! Grenadier, vous êtes un beurre. Allons trinquer.

BACCHUS

Aujourd'hui, la plupart des questions d'honneur — d'abord des questions de commérage, — se vident de cette ingénieuse façon; le sang versé se boit en bouteilles et la batte d'Arlequin règle les querelles dans une courte annonce de journal.

MOMUS

Nous avons le baccalauréat en escrime — et les naïfs qui ne le passent pas, assez sots pour accepter le défi d'un bon élève, trépassent à l'occasion.

L'IMPRESARIO

Nous allons continuer par le *Mystère de la Passion* (1). Je vous prie d'admirer, messieurs et mesdames, la beauté des décors, la perfection mécanique des petits personnages qui vont paraître sur la scène. Un simple fil de fer manœuvre tout cela. J'espère que la brillante société qui nous entoure rendra justice à des efforts couronnés par plusieurs années de succès — trop heureux si nous avons le bonheur de l'intéresser.

(Ritournelle. Le rideau se lève.)

(1) C'est le drame populaire religieux — tel qu'il est représenté dans les baraques foraines et colporté par des montreurs ambulants.

MYSTÈRE DE LA PASSION

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE

Le Palais de Pilate

CAÏPHE

Quoi ! Pilate, l'envoyé des grands Romains ferait respecter le culte de Jésus et pourrait croire que le fils d'un charpentier peut être comparé à un Dieu !

PILATE

Je soutiens sa doctrine, parce que sa morale a du bon. Il est juste, humain, il soulage le pauvre comme le riche. D'après ses vertus, il n'est pas un homme ordinaire.

CAÏPHE

Je vois avec peine que vous croyez à ses miracles, autant de mensonges détestables qui circulent dans la ville.

PILATE

Doucement, doucement — votre religion n'est pas exempte de miracles.

CAÏPHE

Ah, par exemple ! vous allez comparer les malices de ces suborneurs à notre sainte écriture ! Je vous trouve bien impudent. Avons-nous jamais inventé des histoires pareilles ?

PILATE

Allons donc ! croyez-vous parler à un ignorant ? Suivant votre croyance, le prophète Elisée ressuscita un mort du bout du doigt ; Moïse dicta le Décalogue sur une montagne d'éclairs. Une autre fois, c'est Daniel tombé dans une caverne de lions qui se trouve délivré par les anges, au moyen d'un passage

souterrain. Depuis Adam, votre religion est un tissu de calamités. Croyez-moi, ne critiquez point Jésus-Christ.

*
* *

NEPTUNE (dans la salle)

Toutes les religions ont leurs prodiges.

MOMUS

La meilleure sera toujours celle dont le répertoire est le plus varié ; le nôtre ne fut point inférieur, assurément, mais il péchait par excès de lucidité.

JUPITER

J'ai trop fréquenté les mortels. Malheur aux dieux familiers : l'homme n'attend pour se venger de leur noblesse qu'une heure de fraternel abandon.

*
* *

CAÏPHE (un doigt sur le front)

J'ai bien réfléchi. Il faudrait donc abandonner notre Dieu pour encenser le premier charlatan venu qui se dira le Messie afin de chasser nos prêtres ? C'est parler légèrement pour un magistrat. Je vous le dis, Pilate, leurs perfides desseins seront étouffés.

PILATE

Je vous plains. Et ses vertueux disciples ?

CAÏPHE

Parlons-en ! — une abomination : car enfin, avec votre protection ils n'hésitent plus à prêcher sur nos places et dans nos temples. Et qui sont-ils ? des gens grossiers, sans éducation, ramassés au coin des carrefours. Ils veulent renverser notre culte ! — quelle effronterie.....

*
* *

MERCURE (dans la salle)

C'est pourtant à de tels hommes que nous devons notre perte : une poignée de fanatiques populaires.

MOMUS

Dans les émeutes, les meilleures raisons sont des voix rudes et de forts poumons ; or, nous n'avions pour nous que des poètes, des philosophes,

des courtisanes, tout un monde élégant et silencieux amoureux de ses aises.

*
* *

PILATE

Prenez garde, Caïphe !....

CAÏPHE

Jésus serait le Messie, lui, un fourbe — y pensez-vous ! Caïphe ne cédera jamais la place à des intrus.

PILATE

Ne vous emportez pas si vite. Je sais que votre religion vous promet le Messie sous les traits d'un mortel. Croyez-vous, par hasard, que Jésus ne mérite pas cet honneur ? Où trouveriez-vous un homme plus affable, plus doux. Il aime son prochain, et tous les hommes sont ses frères ; il gracie le coupable ; sa bonté le fait aimer du peuple. Réfléchissez, Caïphe ; s'il vous faut un Messie, il est temps de choisir Jésus. Cet homme vertueux ornera vos temples.

CAÏPHE

Oh ciel ! qu'entends-je ! Est-ce bien Pilate, l'envoyé des grands Romains, qui défend un tel homme pour trahir ses dieux !....

*
* *

PAN (dans la salle)

Je me passerais bien d'un pareil avocat.

MOMUS

Périclès ne lui donna jamais de leçons d'éloquence.

NEPTUNE

Le gouvernement catholique n'a jamais honoré que les orateurs religieux ; il a son groupe de guerriers littéraires.

JUPITER

Nous avions une armée !

NEPTUNE

Détruite par le fer et le feu : demandez aux prêtres byzantins.

MINERVE

O Sapho, Anacréon, Alcée, Bion ! le naufrage de votre généreuse pensée demande éternellement vengeance.

UNE VOIX

Silence aux stalles.

MOMUS

Le respect de l'intolérance est la plus fructueuse des vertus. La discussion n'est point du goût de tout croyant zélé, quand elle fronde sa sottise. Ecoutons.

*
* *

PILATE

Vous parlez comme un insensé, grand-prêtre. Non, je ne trahis point les dieux, je le répète, mais je m'afflige de vous voir calomnier Jésus. Eloignons-nous. Non, restons — j'aperçois Madeleine. Elle gémit ; laissons son cœur en paix. Adieu, Caïphe !

CAÏPHE (voix menaçante)

Adieu, Pilate !

*
* *

MOMUS

Au revoir, mes amis. Vous êtes une parfaite image de la nullité à bout de preuves.

*
* *

SCÈNE II

Une place

MADELEINE (seule)

O grand Dieu ! Madeleine implore votre clémence ; elle ne cesse de se repentir des excès qui ont empoisonné sa jeunesse. Ciel ! voici Jésus. Il est suivi de Pierre, son ami intime, et de plusieurs habitants de Jérusalem. (Elle se prosterne.) Jésus, vous connaissez mes remords.

JÉSUS

Parfaitement. Levez-vous, Madeleine, vous êtes pardonnée.

(Elle sort ; musique douce.)

*
* *

JUNON (à l'oreille de Vénus)

Qu'eut pensé Vénus de ceci ?

MOMUS

La déesse se fut indignée — la femme eut souri. Les amoureuses ne civilisent-elles pas les mœurs?

*
* *

UN JUIF

Comment! vous pardonnez à cette femme que les dérèglements de sa vie ont rendue la fable de la ville?

JÉSUS

Je vais vous expliquer pourquoi je la console : pour Dieu, le juste ou le pécheur est toujours un enfant; eh bien, je vous le dis, je préfère l'amour ardent de cette femme repentante à la tiédeur des gens de vertu. Ah! n'hésitez jamais à mettre dans le droit chemin un être chancelant, malgré sa vie passée, s'il veut faire pénitence.

*
* *

JUPITER

Pas mal pensé, cette fois. Si la Beauté seule pouvait peupler la terre, où serait le mal? Sapho ne fut-elle point digne de sainte Thérèse? Aspasie n'a-t-elle pas mieux mérité d'être louée qu'une sœur bénédictine éplucheuse de légumes dans le silence du cloître?....

MERCURE

Un nouvel ordre de choses a mis en honneur les difformités et les abstinences régulières.

MOMUS

La nature s'est enveloppée dans les brouillards malsains de l'abstraction. Mais voici du nouveau.

*
* *

SCÈNE III

JEAN

Seigneur, je viens vous prévenir qu'une veuve affligée et plusieurs orphelins en pleurs désirent vous voir. Ils sont dangereusement malades.

JÉSUS

Je marche sur vos pas. (Il sort.)

SCÈNE IV

UN DOCTEUR DE LA LOI

Ces malades sont incurables, je le sais. S'il les guérit, le peuple nous quitte, nos vils ennemis triomphent. Secondons les projets de Caïphe.

SCÈNE V

UN NÉGOCIANT

Alerte ! mes amis. Je viens vous prévenir que Jésus, suivi d'une troupe de séditieux, menace de renverser nos magasins. Agissons sans retard. Les prêtres et les docteurs sont en armes, prêts à partager nos dangers. Manassé doit défendre la porte du midi ; le vaillant Hardy, celle du nord, — tandis que Zénon bloquera toutes les issues du temple. Allons vers nos quartiers respectifs pour défendre nos droits et terrasser ces imposteurs.

TOUS

Aux armes ! aux armes !

SCÈNE VI

PILATE (seul)

Caïphe veut renverser Jésus ; c'est son ennemi acharné. Pour prévenir les dangers qui le menacent, j'ai fait dire à Pierre de se trouver ici. Viendra-t-il?.... Le voilà !

SCÈNE VII

PIERRE

On m'a dit que vous aviez à m'entretenir au sujet de mon maître.

PILATE

Silence ! Retiens bien mes paroles : il se trame un complot contre lui ; on veut le condamner à mort. Cours vers lui sans retard, et engage-le à quitter la contrée. Si quelque secours d'argent vous est nécessaire, je suis là pour une fois. On connaît les droits du malheur.

PIERRE

D'un seul geste, il peut dissiper leurs complots.

PITATE

Et toi aussi tu déraisonnes!.... Je suis seul à conserver le sang-froid. Peux-tu croire que ton maître est le Messie ? Tais-toi. J'admire Jésus ; sa morale est superbe ; je consens qu'il la prêche en tous lieux — je veux bien croire à ses miracles ; mais l'adorer comme un dieu parce qu'il est honnête homme ? Oh non ! un vrai Romain méprise les idoles.

PIERRE

Les saintes Ecritures annoncent un Messie — Jésus peut bien l'être. Où trouver quelqu'un qui pense, qui raisonne plus sagement ? Oui, cet homme surprenant.....

⁂

JUPITER

Est un Dieu.

MOMUS

Voilà le premier emploi d'une métaphore à la fois politique et guerrière : — elle a conquis le monde.

PLUSIEURS VOIX

Silence ! A la porte l'interrupteur !

⁂

PILATE

Vous le croyez un dieu ? C'est bien possible — au revoir, non, suivez-moi. J'aperçois Caïphe, il ne faut pas qu'il nous trouve ensemble. Marche donc, tu me compromets.

SCÈNE VIII

UN DOCTEUR

Seigneur, qu'attendez-vous pour agir ?

CAÏPHE

Silence — ou plutôt, parle. Je suis sujet à mille distractions. N'importe, Jésus sera en mon pouvoir. Vengeance ! vengeance ! j'ai déjà séduit un des

apôtres de ce traître. Judas marchande son maître ; — trente pièces d'argent nous mettront d'accord.

(Arrive un prêtre.)

SCÈNE IX

LE PRÊTRE

Seigneur, j'ai la parole de Judas.

CAÏPHE

Ah ! ah ! bonne affaire ; rendons-nous au prétoire.

(Ils sortent.)

SCÈNE X

JÉSUS

Je vous le dis, mes amis, mon temps approche ; l'heure est venue.

PIERRE

Pourquoi vous alarmer des craintes de la mort?

JÉSUS

Ce n'est point cela; mais mon père commande, je dois obéir. Avant l'instant fatal, courons tout préparer pour la Pâque.

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

Une vaste salle

JÉSUS

Mes amis, voici notre dernier banquet ; ce soir je serai livré à mes cruels ennemis. L'un de vous doit me trahir.

PIERRE

Seigneur, est-ce moi ?

JÉSUS

C'est celui qui met la main avec moi dans ce plat, — Judas !

JUDAS

Ciel! quelle calomnie! Moi trahir, livrer un si bon maître! Il faudrait être un malfaiteur pour agir ainsi.

JÉSUS

C'est pourtant vous.

JUDAS

Moi vous livrer!

JÉSUS

Vous-même, c'est écrit!

PIERRE

Se peut-il, grand Dieu?

*
* *

MOMUS (dans la salle)

Jésus est un grand fataliste, à tout prendre; puisque *tout doit s'accomplir*, — à quoi bon récriminer? Le malheureux Judas devient un agent irresponsable et l'associé nécessaire du Pacte céleste.

*
* *

JÉSUS

Ne vous scandalisez pas si vite, Pierre. Cette nuit, vous me renierez.

PIERRE

Ce serait une infamie. Doutez-vous de ma fidélité?

JÉSUS

N'en parlons plus; ce qui est écrit est écrit. Mangez ma chair, buvez mon sang; après, vous irez par toute la terre enseignant ma croyance, dans la chaumière comme dans le palais. Il se fait tard, allons prier.

SCÈNE II

Le Jardin des Oliviers. — (Nuit sombre)

JÉSUS

Voici le lieu où le fils de l'homme sera livré. Eloignez-vous. (Il s'agenouille.) Mon père, épargnez-moi ce calice. (Il revient aux disciples.) Ils ne peuvent veiller une heure..... L'esprit est prompt, mais la chair est faible. Pierre! Pierre!

que fais-tu..... Ah ! je suis bien faible. Veillez et priez. (Il s'éloigne encore.) Mon père, l'amertume de votre calice afflige mes regards ; faudra-t-il donc le boire ! (Un ange apparaît ; Jésus retourne aux disciples.) Dormez , maintenant ; livrez-vous à votre criminelle paresse : celui qui m'a vendu n'est pas loin d'ici.

SCÈNE III

JUDAS (suivi de soldats)

Je vous salue, mon maître.

JÉSUS

Ah ! qu'il vous sied bien de parler ainsi. Qu'êtes-vous venu faire en ce lieu ?

UN OFFICIER

Attention, camarades. C'est toi qui t'intitules Jésus de Nazareth ?

JÉSUS

Moi-même. Suis-je un voleur ou un assassin pour venir à moi avec des épées et des bâtons ? Votre lâcheté me révolte. Que la volonté de mon père s'accomplisse — car c'est lui qui m'a envoyé.

L'OFFICIER

De qui parlez-vous ?

JÉSUS

De celui qui a été, qui est, qui sera.

*
* *

MOMUS (dans la salle)

Je connais ce texte obscur de longue date. Il figurait sur les murs du temple de Neith-Isis à Saïs. Toutes les religions se font des emprunts fraternels motivés, du reste, par des principes équivalents.

*
* *

CAÏPHE (arrivant)

Liez ce traître ; nous le tenons, enfin ! Eh bien, perfide, te voilà en mon pouvoir ! Ton supplice va commencer. Tes forfaits exécrables ont lassé le ciel. C'est lui qui te livre aujourd'hui pour te faire endurer le trépas que nous

réservons aux grands criminels et qui sera encore trop doux pour toi. Pilate se dirige vers ces lieux..... Que veut-il..... Quelque projet pernicieux, peut-être ? Il est environné de Juifs — fatal contretemps.

SCÈNE IV

PLUSIEURS VOIX

Mort à Jésus de Nazareth !

PILATE

Vous demandez sa mort ; vous voulez que je trempe mes mains dans le sang innocent ! Non, votre gouverneur, l'envoyé des grands Romains, ne sera jamais le complice de vos prêtres. Quel est son crime ?

TOUS

La mort ! la mort ! »

CAÏPHE

Vous demandez ce qu'il a fait ? vous allez le savoir sans délai : il se dit le fils de Dieu ! Ce blasphème mérite la mort, je pense.

TOUS

Qu'il soit crucifié !

PILATE

Sortez d'ici, vils coquins. (Seul) Mes efforts ne peuvent rien contre l'infâme Caïphe ; cet homme est naturellement vindicatif. Viens Daniel !... Daniel, mon brave lieutenant, où es-tu ?... Les honneurs sont un grand poids.

SCÈNE V

UN OFFICIER

Me voici seigneur.

PILATE

Suis mes pas sans crainte.

L'OFFICIER

Un soldat ne tremble pas.

SCÈNE VI

MADELEINE (seule)

Je viens d'apprendre que le meilleur des maîtres est au pouvoir des prêtres. Ingrat, traître Judas! cruels bourreaux..... Dieu juste, souffrirez-vous qu'un affreux persécuteur réussisse à perdre l'être le plus parfait. O mon Dieu! j'offre ma vie pour arracher Jésus à ces barbares. Mais j'aperçois Pierre éperdu.

SCÈNE VII

MADELEINE

Pierre, mon bon petit Pierre, Jésus est-il sauvé?

PIERRE

Je ne sais ce que vous dites, madame, je ne connais pas cet homme.

MADELEINE

Comment Pierre! vous, son ami intime, vous l'abandonnez au moment du danger! C'est une lâcheté dont je ne vous croyais pas capable. Pour Madeleine, il ne lui reste plus qu'à mourir.

SCÈNE VIII

PIERRE (seul)

Les soldats de Caïphe ont sans doute perdu mes traces, — tâchons de nous sauver; le pays n'est pas bon pour moi.

L'OFFICIER (l'arrêtant)

Dites donc, camarade, où diable courez-vous si vite? Attendez un peu. Vous êtes de la compagnie de ce prétendu Messie que nous venons d'incarcérer?

PIERRE

Moi! c'est trop fort. Vous m'avez vu avec cet homme? Je ne le connais seulement pas.

L'OFFICIER

Hum! à votre langage...

PIERRE

Je vous jure, monsieur l'officier, qu'il m'est inconnu.

L'OFFICIER

N'y revenez plus — votre air est suspect. L'autorité a les yeux sur vous. Retirons-nous, camarades.

(Le coq chante trois fois ; Pierre s'évanouit.)

* * *

NEPTUNE (dans la salle)

Voilà, si je ne me trompe, un poltron qui criera plus tard beaucoup plus haut que les autres.

MOMUS

C'est que rien n'est propre à exciter la verve d'un orateur comme le texte même par où il a péché.

* * *

ACTE TROISIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

Le Palais de Caïphe

CAÏPHE (sur son trône)

Jésus de Nazareth, je veux bien m'abaisser à te parler : oseras-tu soutenir devant tes juges que tu sois un prophète? Quelles sont les bases de ta fausse doctrine ?

JÉSUS

J'ai parlé publiquement ; interrogez ceux qui m'ont entendu.

L'OFFICIER

Est-ce ainsi que l'on répond à un grand-prêtre?

TOUS

Non, non, il mérite la mort !

CAÏPHE

Peuple, c'est bien mon avis.

PILATE

Jésus, je vous porte le plus vif intérêt ; dites-moi avec franchise si vous êtes le roi des Juifs?

JÉSUS

Mon royaume n'est pas de ce monde.

PILATE

Vous êtes donc roi ?

JÉSUS

Vous le dites. C'est pour cela que je suis venu. Je prêche la vérité, — malheur aux sourds.

PILATE

Je ne trouve aucun crime en cet homme, sinon un peu de folie. Il est la coutume à Pâques de délivrer un criminel, — voulez-vous de Jésus?

UN JUIF NÉGOCIANT

Nous préférons Barrabas!

PILATE

Ai-je bien entendu ?

LE NÉGOCIANT

Oui, Barrabas!

PILATE

Surprise extrême! — quoi, cet insigne voleur?

LE NÉGOCIANT

Justement — c'est celui qu'il nous faut.

*
* *

MERCURE (dans la salle)

Ce n'est pas un tel drôle qui reniera son maître. Courageux marchand, tu serais digne d'attacher mes ailes à tes talons.

*
* *

TOUS

Gloire à Barrabas!

PILATE

Cette injustice me pèse; la sentence est cruelle. (Se levant) Tribus d'Israël, vous serez satisfaites; mais vous versez le sang innocent — je vous l'abando nne.

SCÈNE II

CAÏPHE

Prêtres, docteurs, habitants de Jérusalem, cet imposteur vous sera livré. Jésus de Nazareth, te voilà dans mes mains. Ne sais-tu pas que j'ai le pouvoir de te faire attacher en croix ?..... ha ! ha !

JÉSUS

Celui qui m'a livré à vous a commis un grand péché.

CAÏPHE

Il ose blasphémer de nouveau — gardes, à moi ! Qu'il reçoive la flagellation et que sa tête soit entourée d'une couronne d'épines entrelacées.

SCÈNE III

L'OFFICIER

Seigneur, voici Judas.

CAÏPHE

Approchez, coquin.

JUDAS

Je ne suis point un pécheur endurci ; voici vos trente pièces d'argent. Je réclame la liberté de Jésus. Le remords m'accable, le désespoir est dans mon cœur.

CAÏPHE (avec force)

Trop tard ! Jésus ne sortira de ce palais que pour marcher au supplice.

JUDAS

Plus d'espoir... je vais me pendre.

CAÏPHE

A votre aise !

SCÈNE IV

UN SOLDAT (*frappant Jésus*)

Tiens, roi des juifs — qui t'a frappé ?

L'OFFICIER (lui crachant au visage)

Fais voir ta puissance.

LE SOLDAT

Attrape, roi des Juifs.

*
* *

MOMUS

Il ne peut donc changer en taupes ces marauds. Son sacrifice sera t-il une comédie de coups d'épingles ?

JUPITER

Attendons quelque événement imprévu.

*
* *

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

JÉSUS (chargé de sa croix)

O mon père, donnez-moi la force et le courage. (Il tombe.)

L'OFFICIER

Voyons, Simon, aide un peu celui qui se dit Dieu — il ne peut porter une croix aussi légère. Allons, marche, blasphémateur. Dis-donc, Isaac, donne-lui un coup de lance, il ira plus rondement.

JÉSUS

Ah ! pour ma dernière heure, j'ai bien à souffrir. Pardonne à mes bourreaux, Dieu tout-puissant.

SCÈNE II

VÉRONIQUE

Ah ! Jésus, mon sauveur, dans quelle déplorable condition je vous vois..... Eh quoi ! sans vous plaindre vous souffrez tant d'humiliations..... D'indignes traitements ont flétri votre visage. (Elle s'approche et l'essuie.) Je voudrais le laver de mes pleurs.

JÉSUS

Ta place est en paradis, Véronique.

*
* *

DIANE (dans la salle)

Cher et doux cœur !

MINERVE

Sa noblesse le fait aimer.

JUNON

L'adoration de sa beauté se lit sur tous ces visages en pleurs.

MOMUS

Et vous aussi, grandes déesses !... Il a révolutionné la terre par la passion, seulement par elle. Fatale beauté.... Son regard eut suffi pour troubler l'Olympe, sans le secours de ses fougueux et rusés prosélytes. Voyez, que de femmes autour de lui... Elles gémissent, elles soupirent après cet idéal qui va disparaître. Amour! amour! toi seul es l'immuable et souverain dieu !

JUPITER

Par un bon exil j'eus payé autrefois tes enthousiasmes. Tais-toi.

*
* *

L'OFFICIER

Arrière, pleureuses, vous nous fendez la tête avec vos gémissements. Il n'y a ici que des femmes.

LES FEMMES SAINTES

Jésus ! Jésus !

JÉSUS

Filles de Jérusalem, le ciel se réjouit pour vous. Un jour, vous serez toutes à ma droite. Et vous, ma mère, séchez vos larmes. Adieu, Madeleine, adieu !

L'OFFICIER

Assez parlé.

SCÈNE III

CAÏPHE

Allons, Jésus, descends de la croix.

LE PRÊTRE

Il a sauvé les autres, et il ne saurait se sauver lui même

LE MAUVAIS LARRON

Si tu es le Christ, sauve-toi et nous aussi.

LE BON LARRON

Tu as tort de l'insulter, il n'est point coupable ; nous, c'est autre chose. Jésus, je me recommande à vous.

JÉSUS

Bon larron, vous serez exaucé. Elie ! Elie !... Mon père, vous m'abandonnez. (A Marie) Femme, voilà votre fils — et vous, Jean, voilà votre mère. J'ai soif.

LE BOURREAU

Bois ce vinaigre.

JÉSUS

Mon père, je me remets entre vos mains.

LE GARDE A CHEVAL

Halte-là ! je crois qu'il n'est pas encore mort ; je vais m'en assurer. (Il lui donne un coup de lance.) Attendez-moi, camarades, nous partagerons les habits ensemble.

JÉSUS

Tout est accompli !

(On entend sonner neuf heures. Bruit de tonnerre. Le bon larron fait le signe de la croix.)

*
* *

CHOEUR DES VIEUX DIEUX

Ecce Deus !.... Voilà le Dieu qui nous a dépossédés ! Une partie du monde obéit à sa loi ; sur nos autels renversés se sont édifiés les autels nouveaux. Sous les voûtes sombres de ses temples, les croyants agenouillés exhalent une fiévreuse prière, dans l'appréhension des peines futures ; mais, parmi cette foule monotone, que de cœurs secs et blasés, que d'hypocrites masques, combinant les profits du mensonge, des passions ou de l'orgueil. Craindre, est-ce donc espérer ?.. Aimer, est-ce gémir ?.. Les persécutions ont complété l'œuvre évangélique. Au pied d'un tombeau, des nations entières se sont couchées, épanchant à flots le sang qui cou-

lait de leurs plaies généreuses, au nom d'une cause obscure étrangère à leur raison comme à leur cœur, seulement passionnées par son tragique mystère. Que de crimes commis pour venger la victime qui se disait offerte en expiation des péchés de la terre ! Jésus venait-il donc tracer à l'humanité une nouvelle route sanglante et diviser, à son profit, les cœurs déjà soumis à celui qu'il appelait son *père céleste*. Aveugle foi qui terrasses notre jugement de fantômes colossaux, ô creuse raison de l'homme, mère nourrice des chimères, comment répondre de vos écarts et prévoir au juste vos ridicules ou sanguinaires conséquences !.... *Ecce Deus !* voilà le Dieu — sur un gibet, entre deux larrons, dépouillé de ses vêtements, pleurant et priant, le visage souillé de sang, percé d'un glaive, faible contre les tortures terrestres, demandant à boire à ses bourreaux qui le raillent..... Il se disait roi ! que n'est-il demeuré le plus humble des hommes dans la conscience de sa mission. Pourquoi ces cris d'agonie et ce tonnerre vengeur retentissant à l'heure où sa vie éternelle recommence, quand le ciel lui-même doit sourire pour la délivrance de l'homme..... N'a-t-il point désiré mourir ainsi..... Sa mort n'est-elle pas la conséquence heureuse, attendue, inévitable d'une mission divine... O Christ ! de quoi te plains-tu : tes bourreaux t'obéissent ; Judas inaugure, le premier, l'ère bénie de rédemption ; Caïphe veut être racheté et les juifs opèrent le salut par toi offert au monde. Dans tout ceci, réalisant la loi prophétique supérieure qui les dirige — où sont les coupables ? Chacun n'a-t-il pas rigoureusement fait son devoir ? « *Tout est accompli* » disait-il : cette parole a décidé de notre sort. Tu as vaincu, Nazaréen, et ceux qui souffrent le plus de ta victoire laborieuse cherchent, mais en vain, à pénétrer l'énigme des vulgaires forces dont tu disposais. Oui, voilà le Dieu ! Gémissons devant cette pâle image, humble cause de nos malheurs, car sa vie fut vouée à la pauvreté. O Christ, nos plaintes amères retentiront sans cesse à tes oreilles : n'as-tu pas retiré de nous les âmes écloses à notre amour ! Ta gloire, si voilée à son aurore, semble un caprice exhorbitant du Destin. La terre humilia ta vie ; le supplice réservé aux criminels en fut le dénouement. Et moi ! quel abîme entre nos grandeurs ! Chéri des mortels, adoré dans des temples qu'un universel enthousiasme élevait à ma gloire, inspirateur des plus rares chefs-d'œuvre, je n'apparaissais sur la terre que pour l'épanouissement de ses bonheurs physiques — les seuls vrais. J'apportais l'harmonie, je conseillais la grâce — je savais applaudir au courage des héros qui font les générations grandes. J'étais à la fois le juge et l'ami,

par la toute puissance de l'amour les élevant jusqu'à moi, créant la Terre sœur de l'Olympe, et donnant aux hommes la noble fierté des Dieux. Je voulus déifier la beauté, ce sourire ineffable de la nature ; j'appris aux êtres terrestres la mélodie de l'esprit dans un transport d'âme, passion des belles choses, civisme ou courage. Ils ne sont plus, ces temps heureux..... L'homme perdit en un seul jour le souvenir de tant de bienfaits, et rassasié de biens se jeta à corps perdu dans le gouffre ténébreux des lamentations et des pénitences !

L'IMPRESARIO

Maintenant, messieurs et dames, c'est pour avoir l'honneur de vous remercier. Si le spectacle vous a plu, je vous prie d'en faire part à vos amis et connaissances. Les mécontents peuvent se retirer sans payer, après avoir fait connaître leurs raisons.

MOMUS (à l'impresario)

Si cette clause était sincère, tu pourrais cacher la recette sous tes paupières.

JUPITER (sortant)

Voici une pièce d'or ; je suis satisfait, pour ma part.

MOMUS

Tu sers à merveille une cause sacrifiée. — A propos, en parlant des faux dieux, comme tu les intitules, n'oublies pas de mentionner leurs miracles.

JUPITER

Dis-moi, audacieux charlatan......

L'IMPRESARIO

Monsieur, vous m'offensez... Charlatan ! Mon spectacle ne fait pas plus mauvaise figure que vous. Est-ce que je vous connais, moi ! J'ai mon honneur, sachez-le.

JUPITER

Tu ne m'as pas compris. J'ai de quoi apaiser cet honneur si chatouilleux. (Il lui donne une nouvelle pièce d'or.) Maintenant, dis moi : toi qui passes ta vie à flairer des athlètes, connais-tu Hercule ? le grand Hercule !

L'IMPRESARIO

Si je le connais, lui, notre maître à tous — Hercule dit *le bras du monde* !.... Ah ! je ne serais point..... Hylas, si je ne connaissais Hercule. Par l'Olympe ! un voile était sur mes yeux..... Gloire à toi, grand Jupiter !

JUPITER

Silence..... Quoi ! tu serais Hylas, son jeune ami ?

L'IMPRESARIO

Et son cornac, depuis bien des années, sublime Jupiter. Il est devenu dédaigneux, notre Hercule.

JUPITER

Tu m'as reconnu ?

L'IMPRESARIO

N'ai-je pas le coup d'œil pénétrant des gais compères qui se jouent de l'innocence des foules?... Sans mon intelligence exercée, aussi faite au mensonge qu'à la duperie, sous un air de candeur plein d'à-propos, le pauvre Hercule serait malade de misère, malgré la triomphante beauté de son corps. La force n'est plus un don généreux et respecté de la vie; aussi, le malade élégant a-t-il toutes les heureuses chances dans notre siècle épuisé qu'on dirait engendré du commerce sexagénaire d'une marchande à la toilette et d'un apothicaire. Marchez dans la direction du Nord — Hercule habite la grande cité boueuse.

MOMUS

Des dieux à pied, cela se voit-il ? Puisque ton attelage est vendu, Jupiter, nous ferons route en wagon.

VULCAIN

C'est un ouvrage de mes mains ; — je vous expliquerai son mécanisme ingénieux.

MOMUS

Il nous vengera à la longue des hommes, en les soumettant aux mêmes besoins monotones.

BACCHUS

Allons rire, allons boire en attendant l'heure du sommeil. Nous partirons demain.

MOMUS

J'ai flairé, par ici, un personnage hétéroclite — une manière de philosophe bon à connaître. Il aime causer; nous nous sommes salués.... Je vous rejoins.

JUPITER

Adieu, gentil Hylas; garde notre éclatante mémoire. (Il l'embrasse.)

DANS UN CABINET ISOLÉ DE L'AUBERGE

Une table, des bouteilles, deux hommes accoudés. La pendule sonne minuit. La salle est éclairée par une petite lampe fixée à la muraille.

SCÈNE XXXIII

MOMUS

..... Buvez-donc — à la vôtre !

L'INCONNU

A la vôtre également. Que le souhait d'un inconnu..... porte bonheur à la vie commune.

MOMUS

J'ai du plaisir à bavarder la nuit. Vous parlez de la Mort en homme familiarisé avec son néant. Seriez-vous fossoyeur ?

L'INCONNU

Ma foi non. C'est égal, je puis tout de même lui préparer de l'ouvrage.

MOMUS

Médecin ?

L'INCONNU

A peu près — chirurgien..... J'opère des incurables.

MOMUS

Diable, vous êtes fort. Et vous opérez sans douleur ?

L'INCONNU

Avec mon système, le malade ne se plaint jamais.

MOMUS

De mieux en mieux. Alors, vous réalisez des cures merveilleuses ?

L'INCONNU

Je guéris toujours.

MOMUS

Prodigieuse habileté ! — vous n'avez pas beaucoup de pratiques, dans ce cas ?

L'INCONNU

Beaucoup trop — pour le plaisir que j'éprouve à les soulager.

MOMUS

Admirable métier. Croiriez-vous que la vue du sang me donne le frisson.

L'INCONNU

A moi, c'est la fièvre. J'accomplis mon devoir sans faiblesse, bien qu'il y ait péril à se déclarer responsable de la vie d'un homme. Imaginez, monsieur, que je ne puis toucher aux viandes.... Depuis dix ans, ma nourriture se compose de légumes, de pain. Je bois beaucoup par exemple— mon cerveau s'en trouve bien. J'ai besoin de ces fortifiants pour étourdir mes défaillances.

MOMUS

Il faut vider ce flacon. Depuis une heure..... écoutez..... j'entends dans les rues un bruit inaccoutumé.

L'INCONNU

C'est jour de marché, sans doute.

MOMUS

J'ai distingué des pas de chevaux..... Regardez aux fentes du volet — je crois que l'aube n'est pas loin. La chandelle éclaire couleur de citron. A discourir de choses sérieuses, le temps passe vite. N'avez-vous point sommeil ?

L'INCONNU

Je dors à peine, d'habitude ; puis, j'ai un malade à soigner au petit jour.

MOMUS

Ma tête s'alourdit.

L'INCONNU (riant)

On la coupe — le repos vient après.

MOMUS

Je plains vos malades sensitifs. Encore une rasade. Ce rhum est excellent. Le bruit continue — quelque émeute?

L'INCONNU

Bah! nous sommes à l'abri dans cette bonne vieille auberge ouverte à tous et bien commode, ma foi. Ce n'est pas au vin qu'on s'attaque dans ces occasions, on se fait défendre par lui. Une émeute à jeun est plus près de l'échafaud que du trône, quand elle ne demande son autorité qu'à la vigueur des cerveaux révolutionnaires. Nous sommes seuls, ici ; parfaitement tranquilles. Savez-vous, monsieur, que je vous crois très-porté au merveilleux... Vous avez l'imagination dirigée de préférence vers les extrêmes. Je parierais que vous lisez Edgard Poë et que vous êtes friand d'émotions violentes?.... Mettez-vous à cette croisée — je reviens. (Il s'éloigne.)

SCÈNE XXX

MOMUS

Cet homme est instruit. J'imagine un original qui voyage incognito..... Est-ce une idée de médecin de me faire mettre à cette croisée pour respirer l'air matinal. Je vais dormir..... (Momus s'assoupit quelques minutes, les coudes sur la table. Il se réveille en sursaut, va ouvrir la croisée, après avoir allumé un cigare, et regarde. L'échafaud est dressé au milieu de la place.)

L'homme!.... l'original... est-ce lui! Je l'ai vu tirer la corde, après avoir lié le patient sur la fatale planche. O désolant spectacle que cette tête sanglante roulant au fond du panier, et ce corps raidi, tronc informe qui s'agitait à l'instant si plein de vie..... Quel menaçant appareil! En entrant dans le carré des soldats, escorté du prêtre et du bourreau, je l'ai vu lever la tête vers l'instrument du supplice ; ses yeux se sont emplis de larmes — la nature était si belle!.... Sur l'estrade, une croix s'est offerte à ses lèvres fermées. Les épaules nues, il rougissait des regards de la foule, agenouillé, tandis que le prêtre s'exerçait aux interminables figures de rhétorique dont s'émaillent tous les discours. Dérisoire éloquence pour une telle agonie prolongée à satiété. Passez vos éponges sur le couteau rougi... le sang versé trouble les yeux innocents. Et cependant, la justice est sainte. Une colère délirante jette l'honnête homme à la gorge du meurtrier; à son tour, il ne rêve que vengeance et supplices; il appelle tous les châtiments sur la tête coupable. Les furies seraient ses auxiliaires pour venger en une minute l'humanité outragée par une poignée de monstres. O monde, monde, monde! qui t'a jeté, matière vile, dans le pur espace aux

souffles odorants et sains, aux rayonnantes effluves s'attirant et se fécondant pour la lumière éternelle, a commis un crime dont l'expiation est son incessante douleur.

SCÈNE XXXV

L'INCONNU (lui frappant sur l'épaule)

Venez vite.

MOMUS

Je reconnais votre visage, sanglant acteur — il est tout décomposé.

L'INCONNU

C'est que je souffre. Chacun son lot, ici-bas — le mien fut le pire.

MOMUS

Vous vivez exécré, pauvre officiel assassin, si nécessaire pourtant.....

L'INCONNU

Ce sentiment s'attaque en partie à mes gages. A la mort de mon défunt confrère, je fus choisi, moi le trois centième pétitionnaire.

MOMUS

Le sang attaché à tes mains fait détourner les têtes.

L'INCONNU

C'est ma seule infériorité vis-à-vis des grands dont l'élévation fut due à des crimes considérables. Ils eurent des brigands à leur solde et surent employer des armes poétiques. Je suis la loi ; je frappe malheureusement avec méthode.

MOMUS

Qui vous a conduit à cette misère ?

L'INCONNU

Le préjugé — je sortais du bagne.

MOMUS

Quel crime aviez-vous commis ?

L'INCONNU

Un faux — une erreur de jeunesse. J'étudiais alors la médecine à Paris ;

j'eus le malheur d'employer la signature de mon père qui ne voulut point la reconnaître, conseillé par une marâtre. Je subis ma peine. Après une longue détention de quinze années, j'étais incapable d'aucun travail. Bien en vain je cherchai à m'occuper, n'ayant d'autre recommandation que mon misérable passé. La vie me devint à charge; j'en fis le sacrifice moral. Elle était souillée à jamais, je la vendis pour me venger du vieillard qui l'avait ainsi condamnée à la honte dès le début.

MOMUS

Quelle est votre existence présente ?

L'INCONNU

Celle d'un bourgeois solitaire. Ignoré, confondu parmi la foule dont je porte l'habit, j'ai toutes les prérogatives de mon incognito. Désigné du doigt, je suis la peste que chacun fuit. L'horreur semble habiter mon visage pacifique — véritable tête de Méduse une fois signalé.

MOMUS

Essayez d'un devoir quelconque.

L'INCONNU

Pour mourir de faim — je n'ai pas ce courage. Une seule chute peut tuer un homme dans cette société qui ne fait pas crédit au malheur. Le monde n'excuse que les vices heureux. Ses jugements ne sont que le fait du hasard, tantôt anodin, tantôt furibond dans une même cause.

MOMUS

Quelle est votre pensée sur le châtiment à infliger aux criminels?

L'INCONNU

Toujours la mort : c'est la seule punition redoutée, si grand est l'attachement de l'homme pour l'existence. Ne vit-il pas souillé, dévoré d'ulcères, traînant à terre un corps perclus par la douleur ou la vieillesse, guenille malsaine rebutante aux yeux... Oui, toujours la mort, mais la mort secrète, étouffée, plus vile encore. Dans un coin, sacrifiez la bête fauve qui se rua sur vous ; balayez à l'obscur cloaque cette ordure des civilisations. Le criminel a déserté l'humanité — un crapaud est mille fois plus respectable.

MOMUS

Vous me faites souvenir du voyage d'un ami accompli sans sécurité.

Tout était menace pour lui dans la nature. Il ne pouvait dormir ; la nuit dressait un piège permanent à son chevet ; le jour, chaque visage lui était ennemi, chaque site un peu sauvage, funeste. Ah ! me disait-il, alors, j'ai maudit le mal de toutes mes forces et désiré d'exemplaires châtiments pour donner aux pervers un terrible enseignement de justice.

L'INCONNU

Il outrait la thèse ; le mal même, devenu juste punition, nous lasse, et parfois — ô contradiction ! — nous irrite : car notre âme est naturellement débonnaire. Je suis plus près de la vérité, du juste conseil. Et maintenant, absolution légale aux crimes involontaires, ménagement aux faiblesses par des réparations équitables, secours généreux, efficaces même, aux flétris repentants comme aux noyés.

MOMUS

Que vouliez-vous me montrer ?

L'INCONNU

Le corps coupé d'un martyr. Il est là, dans ma voiture, au fond de la caisse de bois.

MOMUS

Où le portez-vous ?

L'INCONNU

A la ville voisine — l'amphithéâtre l'attend.

MOMUS

Quel fut son crime ?

L'INCONNU

Il mit à mort un calomniateur qui avait fait de sa vie pure un remords sans fin — le remords que seuls les innocents connaissent, a dit un poète. Ce trouble avait pris possession de son âme immensément délicate. Il était le jouet saignant, affolé, désespéré, d'un mensonge dont l'oppression ne le quittait plus. Dans un accès de fièvre, courant au spectre vivant qui l'obsédait, il accomplit sa légitime vengeance. J'ai pleuré en touchant cette victime.

MOMUS

Moi, je serais malade après une telle vision.

UN VALET (entrant)

Monsieur, on vous attend.

L'INCONNU

A-t-on réparé la roue ?

LE VALET

Les chevaux sont attelés.

L'INCONNU

Adieu, monsieur. Je vous remercie pour votre indulgente conversation.

MOMUS

Vous dire : au revoir, semble un mauvais présage : je vous dis adieu — non sans espérer mieux du hasard. Nous nous dirigeons vers Paris.

EN WAGON

Site romantique. On entend le sifflet d'alarme.

SCÈNE XXXVI

UN VOYAGEUR (la tête à la portière)

Nous sommes perdus!

UNE DAME

Que dites-vous, monsieur!

LE VOYAGEUR

Un train de marchandises vient droit sur nous.

LA DAME

Sauvez-moi!.. Mon pauvre mari, mes enfants!..

UN CAPUCIN (à la portière)

Arrêtez le train, arrêtez le train — je porte des reliques!

LA DAME

Monsieur..... révérend père, recevez ma confession.....

LE PÈRE

Je n'ai pas le loisir de vous écouter — arrêtez le train!

LA DAME

Ah! de pareils aveux..... Mon père, je fus infidèle à mes devoirs.....

LE PÈRE

Que Dieu vous assiste. J'ai plus besoin que vous de pardon. — *Confiteor*...

LE VOYAGEUR

Je suis perdu!

LE PÈRE

Je ne suis pas plus sauvé que vous.

LE VOYAGEUR

Voici votre bourse — hélas ! je m'accuse de l'avoir filoutée.

LE PÈRE

Il n'y a point péché, gardez-la: c'était le tronc des âmes du purgatoire, une recette d'orphelinat.

(Un choc violent. Les deux trains sont renversés contre une petite gare.)

SCÈNE XXXVII

UN EMPLOYÉ

Descendez, messieurs; les blessés par ici..... Nous repartirons dans une heure. Vite une enquête.

MOMUS (sur la voie)

Cette promesse est consolante. Notre wagon n'a pas souffert. Evohé ! il est un dieu pour les dieux ! L'aiguilleur paiera les pots cassés. Les gros traitements l'ont désigné comme bouc émissaire.

(On entend de grands gémissements. Jupiter et sa suite sont descendus.)

L'EMPLOYÉ

Y a-t-il parmi vous un médecin?

UN MONSIEUR

Moi.

L'EMPLOYÉ

Vous êtes médecin ?

LE MONSIEUR

Assurément.

L'EMPLOYÉ

Je vous recommande les malades.

LE MONSIEUR

Soyez sans inquiétude; je vais commencer par visiter la bouche.

L'EMPLOYÉ

La bouche ! — à quel propos ?

LE MONSIEUR

A propos de dents — je suis dentiste.

PLUSIEURS PERSONNES

Etes-vous fou pour plaisanter en un pareil moment ? Quelle indignité !

LE MONSIEUR (s'adressant à Momus)

Leur colère me surprend. Je demeure ce que l'éducation m'a fait : médecin spécialiste. On traite bien légèrement la science. A chacun ses attributions particulières quand les générales sont un motif d'indigence. La médecine se partage l'homme en plusieurs morceaux d'inégale grandeur que l'on étudie à un point de vue opposé et dont les résultats diffèrent entr'eux. L'harmonie du rouage n'est plus en question. Avec le système actuel d'opération, les problèmes de l'organisme se refusent à toute liaison solidaire ; chaque centre répond individuellement de son action. C'est la médecine du jour.

CARON

Cela s'appelle avoir trouvé le secret d'inquiéter la mort..... par un surcroît de besogne.

MOMUS

Vous la rendrez si audacieuse, qu'elle finira par tenir boutique d'onguents.

(Ils vont rejoindre Jupiter qui cause, avec deux vieillards, sous un arbre.)

SCÈNE XXXVIII

CARON

La chaleur est accablante. Ici, nous trouverons un peu d'ombre, pour nous remettre d'une pareille secousse. Le lieu ne manque pas de poésie : de beaux arbres, quelques pins au feuillage imposant, des bouleaux plus frêles que le bâton blanc des sages, des chênes à la verte ramure, quelques arbres fruitiers.....

MOMUS

Le soleil se joue sur l'herbe verte.....

CARON

Et ce joli ruisseau qui serpente avec un si doux bruit !.... J'aurais

aimé la vie, dans cette calme retraite que la main de l'homme n'a point mutilée jusqu'à ce jour. Quel est ce beau vieillard ?

MOMUS (à voix basse)

Je crois reconnaître Philémon.

CARON

Oui; Baucis, sa fidèle compagne, est près de lui. Ils s'entretiennent avec les dieux. Des larmes tombent des yeux de Philémon.

MOMUS

Philémon dans l'affliction ! toutela terre est en deuil, alors. Où chercher la joie, si l'âme innocente de ce vieillard n'a pu la retenir.

JUPITER

..... Termine ton histoire, mon vieux Philémon.

PHILÉMON

Nous vivions heureux, loin, bien loin du monde, cachés dans cette profonde retraite, tout entiers à notre amour. La vie s'écoulait paisible, partagée entre le soin de la maison et de ce joli bois planté par mes mains. Près de nous, le voyageur égaré trouvait un asile, les oiseaux un nid tranquille pour leurs amours et leurs chansons. Ma pauvreté m'était agréable ; j'ignorais les plaisirs que le monde invente pour troubler l'âme ; j'étais même peu soucieux de les connaître. La nature me consolait des pompes du monde ; la solitude enchantait mon esprit reposé. Je ne désirais rien, content de ma sagesse qui ne m'avait jamais conseillé que le travail, la frugalité, la patience, sources inépuisables de contentement et de paix. Hélas, cette félicité ne devait point durer. Un jour, l'œil spéculateur de l'homme-chiffre pénétra dans mon ombre pour y faire resplendir une maudite lueur. Sa présence m'apportait mille tourments. Ma vie fut livrée à la foule comme un jouet. Cette route de fer, ce chemin fatal où tant de fous actifs se croisent, a saccagé mon pauvre bois, renversé mon antique chaume, dispersé mes fleurs, détruit mes fruits ; les oiseaux se sont envolés, l'herbe a perdu sa fraîcheur, le ruisseau n'a plus qu'un lit de boue — le sommeil m'a fui. Désormais, tout passant s'installait mon hôte. Mes yeux gémissent du spectacle d'une perpétuelle agitation. Pour tant de maux, quel bien m'était réservé? J'avais en échange un peu d'or. Mais je n'étais plus abrité. Les méchants, dont le regard scrute haineusement

tout bonheur, amenés en foule, convoitèrent mon petit bien. Cet or me fut enlevé. Je demeurais sans pain, presque sans asile, infortuné pleurant les jours passés. La misère sera le dernier lot du vieux Philémon. O ma chère Baucis, nous fûmes heureux..... la mort est notre unique espérance !...

DIANE

Essuyez vos larmes, Baucis. J'ai pour vous d'heureuses solitudes, aussi.

NEPTUNE

Il n'en est plus qu'une — les profondeurs de l'Océan.

JUPITER

Il faut trouver une retraite qui convienne à votre vieillesse.

MOMUS (à Neptune)

Une tombe ouverte — c'est le refuge habituel des cœurs malades.

JUPITER

Prenez cet or, Philémon.

MOMUS

Faites l'aumône aux poètes, grand Jupiter : ils sont aujourd'hui les seuls déshérités, glorieuse tribu chassée de la terre comme nous du ciel.

L'EMPLOYÉ (de loin)

En wagon, messieurs, en wagon.

MOMUS

Et les malades ?

L'EMPLOYÉ

Les malades ! — ils ne sont pas à plaindre : la compagnie les indemnise. Dix mille francs valent mieux qu'une jambe cassée.

MOMUS

Vous n'êtes pas sculpteur, mon ami.

L'EMPLOYÉ

Je m'en flatte !

DANS UNE GARE

On attend l'arrivée d'un train.

SCÈNE XXXIX

UN JÉSUITE (son sac de voyage à la main)

.... Voilà un bien funeste accident.

MOMUS

Bien horrible — j'en suis préservé.

LE PÈRE

A-t-on donné à ces malheureux les secours de la religion ?

MOMUS

A peine ont-ils reçu ceux de la médecine. Les agonisants sont bien à plaindre : on les voit perdre la tête entre le prêtre et le docteur.

LE PÈRE

La consolation spirituelle doit passer avant tout.

MOMUS

La mort précède ; elle tient peu compte des embarras d'ici-bas.

LE PÈRE

Nous ne sommes que vile poussière !.... Une heure de plus, vous arriviez à la porte de notre couvent.

MOMUS

Le sort ne l'a point permis. C'est une fort belle habitation, m'a-t-on dit ?

LE PÈRE

La charité des fidèles est si grande !

MOMUS

De beaux jardins, une manière de donjon, un fossé plein d'eau — voilà toute la physionomie d'une place de guerre, la religion constituée en forteresse. Très bien : les agressions peuvent recommencer. Des enfants jouaient sur la terrasse.....

LE PÈRE

Ce sont nos élèves.

MOMUS

Ils ont en vous une bonne tutelle contre l'erreur. Vous les disciplinez pour le monde.

LE PÈRE

En leur montrant tout d'abord le mal qui s'y trouve. Ainsi préparés, leur vie est moins difficile, conduite avec la réserve scrupuleuse que nécessite chaque action. Nous leur apprenons à soumettre leur pensée et leur parole aux circonstances. Ceci est non seulement une question de bon goût, mais une raison de force.

MOMUS

Aussi vous sont-ils redevables d'un grand savoir vivre.

LE PÈRE

Le monde est plein d'embûches.

MOMUS

Oui, l'hypocrisie le gouverne.

LE PÈRE

Il faut savoir le combattre par ses propres armes et quelquefois le dompter par un juste emploi de sagesse.

MOMUS

Ou de défiance, mon révérend.

LE PÈRE

La sagesse est-elle autre chose qu'une défiance raisonnée? Tout bon chrétien possède en lui cette vertu. Dieu la lui donne pour faire face aux persécutions. Les martyrs groupés finiront toujours par lasser le bourreau que l'on isole.

MOMUS

Ils finissent, le plus souvent, par prendre sa place.

LE PÈRE

Quand le pardon serait une faiblesse — ou plutôt, une offense à la miséricorde divine. Dissimuler avec mesure est le secret de rester grand. Jésus ne dissimulait-il pas avec les malades ou les nouveaux convertis qui s'adressaient à lui.....

MOMUS

Et pourtant, il pouvait pénétrer au fond de leur pensée.

LE PÈRE

Ceci est une contradiction, en apparence ?

MOMUS

La religion y voit l'excuse de ses prudents principes.

LE PÈRE

C'est aussi le salut de nos pratiques ferventes.

MOMUS

Je n'oublierai jamais de si fécondes leçons.

LE PÈRE

Assurément, puisque j'ai à vous féliciter d'être un des nôtres. Le R. P. Judelle fut mon ami.

MOMUS

Quel excellent homme ! Je ne l'ai jamais vu rire..... Et comme il aimait les enfants. Sa douceur ne peut être égalée. Un jour, je l'entendis se quereller au dortoir avec le père Goudou qui le qualifia bien durement d'intrigant ; eh bien ! le bon père baissa la tête et ne répondit rien, sinon : vous en êtes un autre.

LE PÈRE

Il était plein d'esprit.

MOMUS

Et de malice, mon révérend. Qu'est devenu le petit théâtre où nous récitions si mal nos grands rôles historiques? J'écrivis moi même, en cachette, un petit scénario sur Henri IV ; le bon père n'en voulut pas —

j'avais mal étudié l'époque. Je faisais de Ravaillac un homme marié, père de plusieurs enfants, qui disait du mal de la religion.

LE PÈRE

C'est une grande erreur.

MOMUS

Et notre arsenal d'armes pour la *Conquête de l'Orient* ?

LE PÈRE

Il s'est encore augmenté.

MOMUS

Bravo ! ce prétexte théâtral me paraît de bonne guerre. Le couvent peut maintenant se croire en état de défense. Et quant à la résolution, la hardiesse, le sang-froid, l'habileté dans la manœuvre, on vous connaît mes pères.

LE PÈRE

Nous sommes de pauvres guerriers ; pourtant, la soutane, — puisque soutane il y a, — se prête encore à plus d'un genre de tactique quand le besoin l'exige.

MOMUS

Ce capucin, que je vois là-bas, est-il avec vous ?

LE PÈRE

Non. Il lit son bréviaire ?... J'ai la vue basse.

MOMUS

Il récite son chapelet.

LE PÈRE

Quelque saint homme en mission..... Les moines font beaucoup de bien dans les campagnes.

MOMUS

Quelle est l'occupation de ceux-ci ?

LE PÈRE

Planter des croix.

MOMUS

Le voilà tourné vers nous — en vérité, n'a-t-il pas un poignard à la ceinture ?

LE PÈRE

C'est son crucifix.

MOMUS

L'Inquisition, la Saint-Barthélémy, les dragonnades l'affilèrent par un bout.

LE PÈRE (couvrant son visage)

Ciel ! quelles paroles.....

MOMUS

Je citais un misérable historien ; un bon pamphlet à son adresse vengea mon esprit indigné.

LE PÈRE

Défendez la foi contre ces pervers, vous aurez votre récompense. Voici le train.

MOMUS

Non, pas encore. Et vous allez, mon père ?

LE PÈRE (il change de voix)

En Chine, convertir les infidèles. Je dois rejoindre les pères Boubé et Malus à Sou-Tchou-Fou, dans la province de Kiang-Sou. Leur prédication fait de nombreux prosélytes. Les dons de la grâce semblent être tombés spécialement sur cette province. Longtemps nous y avons souffert ; aujourd'hui, après des épreuves sans nombre, nous pouvons louer Dieu.

MOMUS

Quelle pieuse inspiration vous porte à vous en aller ainsi braver la mort dans ces lointaines régions ?

LE PÈRE

Pouvez-vous le demander, mon ami : le salut des âmes.

MOMUS

Ce peuple n'a-t-il aucun sentiment religieux ?

LE PÈRE

Pardonnez-moi — il prie; mais des idoles, un être tout puissant auquel il rapporte toutes ses actions. La foi gémit d'une telle ignorance.

MOMUS

Par la révélation, le catholicisme a conquis un pouvoir sans bornes. En outre, ses théologiens méritent les plus grands éloges pour les ressources infinies de leur esprit éclairé. Leurs arguments sont autant de miracles.

Ah je me réjouis de cette puissante influence qui s'élabore pour la *Compagnie*, à si peu de frais, dans un des plus beaux royaumes de la terre, gagné par vous, — par vous seuls à Jésus-Christ. Vous y régnerez en souverains.

LE PÈRE

Souverains spirituels.....

MOMUS

Et sans rivaux. Votre domination sera magnifique. Grâce à Dieu, l'Orient se jette dans les bras du Seigneur. Les autres divinités étaient fausses, archi-fausses. La Chine, spécialement, peut prétendre aux dissensions religieuses qui ont miné l'Europe pendant plusieurs siècles — pour aboutir au triomphe définitif de la croix. Maîtres des consciences, instigateurs des faits nouveaux, quelle influence pourra balancer la vôtre.....

LE PÈRE

Eh bien, que dites-vous là ?.....

MOMUS

Redoutés et puissants, nul pouvoir humain ne pourra battre en brèche le ténébreux esprit de votre association. La race jaune peut devenir votre armée..... Les Jésuites se mettent en société particulière dans la société universelle, afin de bien déterminer une culture.

LE PÈRE

Jésus !....

MOMUS

Laborieusement échafaudée, votre grandeur défiera toute atteinte. Les idées nouvelles, propagées par vous, seront sa meilleure base. Alors seulement, cette suprématie tant convoitée ne restera point illusoire ; alors le monde catholique vous devra ses chefs et ses confesseurs. Ceci accompli, que l'Europe révolutionnaire vous bannisse : la Chine vous accueille — patrie asservie, repentante, domptée et fanatisée — peut-être un jour conquérante — fondant un univers jésuitique..... Quel abîme pour la pensée !

SCÈNE XL

UN EMPLOYÉ

En place ! en place — Paris !

DEUXIÈME EMPLOYÉ

Les voyageurs pour Paris — Paris !

MOMUS

Adieu, mon révérend père.

LE PÈRE

Ah ! tête brûlée, qu'avez-vous dit..... Ce sont, là, de grandes erreurs. Ne venez-vous point avec moi ?

MOMUS

Je suis en famille ; nous avons retenu deux wagons.

LE PÈRE

Mes compliments à votre monde, je vous prie.

MOMUS

Merci.

LE PÈRE

Portez-vous bien.

MOMUS

Vivez en paix.

SCÈNE XLI

MERCURE

Fort bien répliqué. Votre salut mérite les commentaires d'un profond philosophe. Voici la nuit. Voici bientôt Paris, la ville des crottes de chiens — la race canine débordant sur la parisienne. Tout à l'heure, nous explorerons la capitale où mon ministère tend à s'ériger en royaume, concurremment avec celui d'Apollon régnant sur un peuple de porteurs de palettes — demi-banquiers, demi-diplomates — imagerie à l'huile qui fera dire du siècle : ce fut un âge de toile. Nous allons atteindre la cité où le millio-

narisme est devenu cette folie contagieuse qui ne laisse à personne ni cerveau, ni repos ; où l'insensé multiplié porte cravate blanche sur un habit doctoral ; où le génie, gauche de sa nature, cède désormais le pas au savoir-faire ; où le notaire est vaudevilliste — le vaudevilliste, architecte — l'architecte, danseur — le danseur, financier-poète — le poète, oculiste — l'oculiste, sportman — le sportman, homme politique, — le politique, comédien — le comédien, journaliste — le journaliste, pharmacien — le pharmacien, impresario — l'impresario, capitaine — le capitaine, pianiste — le pianiste, statuaire — le statuaire, professeur de déclamation — le professeur de déclamation, fumiste — le fumiste, prêtre — le prêtre, émetteur d'actions — l'actionnaire, ténor — le ténor, député — le député, homme à bonnes fortunes — et la bonne fortune, elle-même, une entremetteuse si discréditée, qu'il faut presque se faire honneur de sa pauvreté ; — la cité, véritable *Clé des Songes*, incarnation prodigieuse des *Mille et une Nuits ;* — l'Athènes grise et la Bagdad pluvieuse où tout peut se supposer à la fois : le chanoine, travesti en dragon ; — la nonne, en pierrette ; — l'enfant mort mis en nourrice et le vivant expédié comme une cargaison ; — le rastaquouère, mulâtre ou cosaque, aux genoux de la marquise la mieux titrée ; — le valet de pied, lisant un livre ordurier à la petite duchesse sortie la veille du couvent ; — le palefrenier, dans le carrosse du ministre ; — la plus honnête femme devenue, pour un soir, don Juan et la catin allant au confessionnal ; — l'assassin, berger de Watteau, familier d'une Cythère d'ignominie ; — le banquier, tendant la main au passant ; — le filou, étalé dans la voiture du magistrat ; — le banqueroutier, courant les salons avec une brochette d'ordres ; — la vertu, fidèle à sa foi comme une martyre ; — la vierge, échappant à la corruption comme l'habitante des cellules ; — des poètes bucoliques chantant la prostituée ; puis, des lyriques de la charogne ; puis encore, des précieux du vers dans un implacable siècle de camelots ; — la vie à nu, la délation à tous les coins et la plus adorable liberté ; — les charlatans de la place publique accaparant à leur profit les âmes innocentes ; — le million érigé en pontificat, en autel ; — le salaire disputé, même sous la forme du morceau de pain sec ; — les turpitudes fleuries de lauriers et Bilboquet menant les foules à l'érection de sa statue ; — par contre, des héroïsmes qui meurent à la peine. Un monde en raccourci : guépier, fourmilière, sacristie, hôtel borgne ; — l'abîme pour le penseur et le voyant ; — un paradis pour les vices ; — la plus délicieuse oasis pour le voyageur

idéal ; forêt, océan, mascarade, idylle, cauchemar, aube et nuit en même temps. La ville bouffe et tragique où la terre est supérieure en valeur à l'or. Théâtre des humbles sacrifices et des plus héroïques misères à ne compter que le dévouement et la résignation de la femme du peuple ; — cirque où les mœurs et l'argent détraqueurs de la cervelle française, dansent, de concert, une sarabande effrénée ; — où les romanciers semblent donner le ton aux événements et enseigner le plagiat même des crimes ; — où l'audace vaut tous les dons et en tient lieu ; — où l'Europe mêle ses intrigues et son sang ; — universel atelier de travail et de débauche ; — gouffre où se perpètrent et se concluent tous les drames ; — berceau de l'homme-femme et de la femme-homme ; — la ville, enfin, la glorieuse ville dont la belle France doit mourir à bref délai, si Vénus et Plutus continuent à l'initier à leur double commerce ; — où l'art se transforme en banque, méprisant tout idéal esprit de création ; — loge d'empirique, bazar fou, ruche mi-partie abeilles et frêlons, temple sans rival ; terre romaine par l'orgie, gauloise par le rire, universelle par les aptitudes, résumé de ce que peut l'homme en bien et de ce qu'il demeure en mal ; — excentrique usine d'où sortent malheureusement tous les leviers de notre machine sociale : — qu'ils soient de verre, de bois ou de fer — mais hélas ! à cette heure, à peu près tous de verre !

MOMUS

Tu excites ma verve personnelle. Ce n'est pas assez dire. Paris !.... oh ! c'est un monde, un labyrinthe : résumé des turpitudes et des vertus du globe. Paris m'effraie et me ravit avec sa formidable ceinture de labeurs, ses petits métiers, ses grouillantes industries, faubourgs en rumeur, enfantement énorme qui jette aux quatre coins de l'univers des produits plus ingénieux que rares, mais marqués au chiffre de son goût inné, de sa puissance vitale. En résumé, deux spectacles : une armée de misères décentes ou lépreuses, un état-major bourgeois d'un côté, viveur et paradeur de l'autre. Voyez-en les échantillons : mannequins aux vices transcendants, esprits malades, ventres gonflés d'or, chevaliers de la truffe et du foie gras, diplomates du homard, Bayards de la prostituée, Couriols des banques, Bilboquets des arts, Arlequins financiers, Pierrots politiques, émissaires du pot-de-vin, Dandins de Messalines anémiques et plâtrées, Purgons pour le bon motif, Jobs et Crésus de toute espèce, noyau terrible qui voudrait s'approprier la fortune, l'honneur, le travail français, et qui ne sait, en

définitive, que manger, jouer, courir les plages, les tripots ou les écuries, et finalement jouer de la douche sur un corps paralysé plus rendu qu'un vieux cheval de fiacre. Paris !.... mon cauchemar et mon ivresse. Ah ! Mercure ! que je suis heureux de ma divinité pour me lier à ses pierres jusqu'à son dernier souffle ! Je partagerai ou ses malheurs probables ou l'éternité de sa gloire maladive. L'Eternité... — pouvons-nous y compter ? Les horizons n'ont été que trop ouverts, trop déchirés au profit de la barbarie par les fatales inventions modernes d'où sortira — avant cette lumière d'éducation que nous rêvons également répartie sur le globe — un effrondrement prochain de tout ce qui est élevé, civilisé... etcorrompu. C'est la tête qui sera premièrement frappée. Le sénateur Paris s'assied pour recevoir le coup de glaive du Gaulois nouveau. L'électricité (dernière trouvaille fort séduisante) nous promet la foudre — sous la forme des hordes misérables ou seulement asservies, bétail de conquête, troupeau humain broutant encore au fond des déserts, fléau attiré par nos appels humanitaires. C'est comme une flamme d'hommes qui se précipite vers les oasis. Or, Vénus, Plutus et Mercure en ont fait une de Paris. J'ajouterais Apollon — mais le Dieu intellectuel n'est pas un attrait pour ce féroce voyageur laissé à ses vrais instincts. Paris!.... — le bien nommé puisqu'il doit appeler sur nous toutes les guerres et peut-être d'irréparables destructions — est un Prométhée d'une nouvelle espèce ; il a ravi Hélène — c'est-à-dire la lumière — la dangereuse, la séduisante lumière — la beauté : ce malheur des Dieux, des êtres et des choses !

DANS UNE FORÊT

Le soleil est à son déclin. Quelques jeunes gens peignent, assis sous des parasols blancs.

SCÈNE XLII

ALPHONSE LEGROS (Il chante)

Comme la plume au vent.....

Dites donc, messeigneurs, ceux qui nous verraient tous les quatre en train de peindre le même morceau, pourraient nous prendre pour des huissiers. Nous avons l'air de saisir le bois.

WHISTLER

C'est bon pour toi — mais moi ! As-tu jamais vu un huissier avec un panama et de beaux cheveux bouclés ? Je ne parle pas de la tête, du chic..... C'est rudement beau un peintre ! On voit tout de suite l'inspiration.....

RÉGAMEY

Bon ! encore un mot de l'école des Beaux-Arts qui a fait couler des fleuves de mauvaise peinture. Tu vises l'Institut, c'est sûr.

FANTIN

Si tu recommences, nous te forçons à concourir pour Rome.

RÉGAMEY

Rome !.... « *l'unique objet de mon ressentiment.....* » C'est assez de prononcer ce nom une fois. Les crétins qui peignent le nu m'en ont dégoûté. Que va-t-on faire à la villa Borghèse ? — des porteuses de cruches ou de ridicules satyres à l'instar de « Môssieu Raphaël » comme dit maître Courbet. Ingres, c'est bon — mais les autres !.... Il y a deux courants en France : nos peintres, et les romains qui se rendent là-bas pour apprendre à jouer de la mine de plomb — une vraie fabrique. Avec cette marque, on pousse souvent un imbécile. L'école de Rome, c'est

le clergé peintre vivant sur la Bible et la Fable. Nous voulons, nous, la grande poésie moderne. Vive Delacroix !

TOUS

Vive Delacroix !

ALPHONSE LEGROS

Ah ! la bonne farce ! — l'écho répète : *la croix* ! On va croire que nous posons un calvaire. (Rire général.) Moi, savez-vous ce qui m e vexe ? en premier lieu, les peintres à cercles, formés comme autant d'institutions de crédit. Le tableau devient les furies poursuivant l'amateur Oreste. Ensuite, — le catalogue des expositions avec tous ces noms de maîtres qui n'ont même pas assez d'estomac pour s'appeler des élèves. Tout le monde a ses élèves. Le premier pierrot venu se met à fabriquer ce nouveau produit. Les recrues ne manquent pas. Quand un beau fils de famille ne veut ni étudier ni s'employer, il se pose en artiste. On envoie promener la véritable originalité pour faire accueil à des mannequins. Que sont nos vrais maîtres? des oubliés. L'incapable, lui, ne doute de rien et se met en bande. Les professeurs de l'Ecole devraient s'appeler Rousseau, Corot, Delacroix, Millet, mais ils n'ont pas assez de vanité pour se faire instituteurs. La nature est là — c'est assez.

TOUS

Tu as oublié Courbet.

LEGROS

J'ai mes raisons.

TOUS (raillant)

Pure jalousie.

WHISTLER

Et moi, Whistler, le roi des aqua-fortistes !

FANTIN

Il n'y a plus de naïveté dans l'art. Là est le péril. Je n'aperçois que des factures d'atelier — des ruses marchandes, — des cordons bleus. Tout cela n'est pas la production qui sort du cerveau d'un véritable artiste — et celui-ci ne spécialise ni sa méthode ni ses aperçus. Il est une âme ; une vision — les autres sont un métier. L'art étant une chose ailée, comment lui donner une direction, but poursuivi par les récompenses officielles ? Quand on dit peintre, on a tout dit. Cela s'entend d'un métier, mais Daumier, par exemple, Gavarni, Raffet — les a-t-on récompensés ? C'est

absurde. Chez nous, on n'estime pas les hommes pour la carrière fournie, mais seulement pour un succès de Salon, qu'il soit de bon ou de mauvais aloi. Les spécialistes vont à leur tour battre en brèche les intelligences aux aperçus généraux. Avant peu, le génie aura contre lui le peintre de chats, le peintre de fleurs, le peintre de moules, le peintre de plages, etc., etc. (1).

RÉGAMEY

Pas mal, pas mal. Un peu d'huile, messieurs, s'il vous plaît. Ce bouleau, à droite, fait joliment bien dans la masse.....

FANTIN

Où ça ? — je ne le vois pas.....

ALPHONSE LEGROS

Peins-le tout de même — arbre de composition.

RÉGAMEY

Fera suite au figuier historique du concours. Arrange la nature, va, ne te gêne pas — tu paraîtrais un original en réalisant le vrai.

WHISTLER

Dis donc Legros — Legros !.... rends-moi un service, mon petit chéri...

ALPHONSE LEGROS (il chante)

A toi, mon cinabre et mon bleu de Prusse.....

WHISTLER

Accroche-moi ce nuage qui file.....

ALPHONSE LEGROS

Je le tiens par l'aile droite.

(1) Ayant formulé cette grande vérité, le peintre Fantin ne prévoyait pas que l'esprit mercantile porterait, peu d'années après, un coup funeste à l'essor de l'art pratiqué avec conscience, en y mêlant une spéculation effrénée. On ne peint plus avec l'ardeur du néophyte, avec le pur sentiment du vrai, l'indépendance de l'observation, la variété du moyen qui double et agrandit les facultés — mais seulement pour trafiquer, poser, jouer la comédie des choses de l'esprit. Les maîtres modernes (sacrifiés autrefois) donnent, depuis leur mort, un triste exemple aux générations qui suivent. L'agiotage dore et enguirlande leur squelette. C'est une fantasia d'intérêts que leur modestie n'avait pas prévue et dont leur malheureuse famille ne profite guère. Du reste, rien n'échappe au commerce actuel. Les maîtres sont passés à l'état de lingots que l'on suspend le long des murs. On ne dit plus que vaut cet art — mais bien que vaut ce cadre — que pèse cette signature.

WHISTLER

Moi, par l'aile gauche — toute la lumière : nous avons l'oiseau complet.

RÉGAMEY

Parfait ; prêtez-vous vos sensations comme l'école pompéienne.

FANTIN

Tu ferais mieux de dire vos tire-lignes : le monde entrevu derrière des hachures — et la sculpture des Grecs qui nous domine toujours. Nous ne sortons pas de la Renaissance ; nous n'avons cessé de marcher dans les bottes italiennes. Il suffit qu'on puisse nous comparer à quelque Italien de chic pour faire notre fortune et chacun badigeonne sa nymphe ou sa petite *déposition de croix*. J'aime beaucoup Véronèse — mais c'est à travers Chardin. Que la nature est belle ! Les choses les plus simples, les plus banales en apparence, ont un caractère intéressant ; il faut les rendre. Trop d'artistes veulent orner le vrai — c'est le travestir. Je maintiens qu'on n'arrange rien, qu'on n'embellit rien — on ne fait qu'ôter à l'accent, mutiler l'impression. Trop de peintres veulent soumettre la forme à une ordonnance systématique, transposant jusqu'aux plus simples éléments de sa vie propre. Aussi, que résulte-t-il de ce travail de tête où l'œil n'a pas complètement agi ? — mille contradictions, une foule d'incohérences ; tel détail est vrai, tel autre faux ; celui-ci marque, dans un ordre différent, une minute particulière, une sensation de la nature ; celui-là s'exprime au rebours — et pourtant, le tout doit composer une harmonie. Si le côté naturel des choses échappe à notre observation — quel naufrage ! Notre peinture, c'est le désert — avec des apparences de jardin, des ombres de fruits. Tout cela, pure illusion. O vérité ! vérité ! Je ferai un tableau sur ce sujet. Du reste, Poussin a dit.....

ALPHONSE LEGROS

As-tu fini ! tu m'empêcheras de travailler si tu parles des morts ?

WHISTLER

Pour ma part, je suis tout à coup refroidi. Mon petit Fantin, passe-moi le noir d'ivoire. Mon soleil revient d'un voyage au pôle Nord. Apollon ne reparaît plus, décidément.

ALPHONSE LEGROS

Il fait le tour, par la grande allée, — trois ou quatre heures de marche.

Quand on est poète, on recherche la solitude. Vous allez voir mon effet d'arbre au couteau. C'est Courbet qui va faire un nez, à la brasserie, en voyant ça ! Je parie qu'il se croira tout de suite un chef d'école, — l'école de la coutellerie.

WHISTLER (rajustant son lorgnon)

Je croyais reconnaître Apollon..... Non, c'est un chêne. Pourvu qu'il ne se perde pas notre cher ami..... C'est qu'il y a des loups du côté de l'étang. Ottin faillit être dévoré, mes enfants.

ALPHONSE LEGROS

En hiver. Passez-moi le chrôme.

WHISTLER

Si tu crois qu'en été les loups vont à la campagne.

RÉGAMEY

Quel drôle de nom — Apollon... En voilà un qui est prédestiné ! S'il a seulement autant de talent que de cheveux..... (chantant)

L'or frémit dans sa chevelure.

WHISTLER

Voyons, mon petit, nous n'y entendons rien, nous ; après ça, il est trop fier pour jamais parler de lui. C'est égal : les feuilletons disent qu'il a du génie. Et nous aussi, nous en avons du génie, — pas vrai Fantin ?

RÉGAMEY

Mort à Velasquez !

FANTIN

Voyons ton ébauche.....

RÉGAMEY

Tu me troubles..... Je peins l'eau, mère des rêves. A propos d'eau..... mais vous n'avez pas lu Shakespeare vous autres ?

WHISTLER

Barbouilleur, ingriste, palette creuse — oses-tu parler sur ce ton à un Anglais !

..... What's great, what's noble,
Let us do it in the high roman fashion

Voilà, mon cher.

RÉGAMEY

Très bien. J'allais raconter une histoire. L'autre soir, au café chantant, j'ai rencontré Lucy. Tu sais, la poseuse qui tousse ?....

ALPHONSE LEGROS

Elle a de jolis pieds.

WHISTLER

Et le torse! et les bras! elle posait à l'œil pour Sadoux. C'est mirobolant!

RÉGAMEY

Vous allez voir. Elle vint à moi du fond de la salle. Je la trouvai d'une pâleur effrayante. Le garçon lui apporta un grog. Pendant qu'elle allumait sa cigarette...

(Histoire lamentable.)

UNE GORGE SAUVAGE ET SOMBRE

Sous des mélèzes se dresse une cabane de bûcherons

SCÈNE XLIII

APOLLON (un livre à la main; il marche d'un pas précipité)

Jamais, non jamais ma bouche n'aspira avec plus de volupté les parfums pénétrants du sol. Mon cœur frémit d'une austère ivresse; mes yeux sont délicieusement caressés par les formes sévères de ce paysage. O silence charmant, tu me consoles des bruits stériles de la vie. Ame immortelle de la création, tu es mienne, aujourd'hui, je le sens à mes transports intérieurs, à l'exaltation qui fait vibrer mes entrailles comme le nouveau-né des mères heureuses. Le soleil se couche entre ces chênes puissants, baisant encore une fois la verte chevelure de la terre. Les oiseaux s'appellent après les violentes chaleurs du jour; tout s'agite, bruit avant le repos nocturne. C'est l'heure où l'esprit, comme une abeille active, parcourt le vaste champ de ses souvenirs pour s'y reposer — endormi dans le calice d'une rose ou d'un souci..... Bienheureuse solitude, que ne puis-je m'anéantir dans les profondeurs salubres de ton sein. Hélas! le besoin, le poignant besoin m'enchaîne aux foules scélérates, et je chemine avec elles, nourri du venin sucré qu'elles distillent.....(Il cueille une bruyère fleurie et la porte plusieurs fois à sa bouche.) Chacun de mes pas éveille un écho mystérieux. Sauvage vallon, quelle âme farouche ou candide t'habite? Nul être humain te montra-t-il son visage décomposé par l'effroi? Depuis longtemps je marche à travers les taillis et les broussailles, sans pouvoir retrouver ma route. L'horizon s'est comme fermé devant moi. Quel sentier suivre..... quelle hauteur gravir..... Mes amis m'attendent-ils encore..... Avançons toujours. (Il déclame.)

Hæc Venus est nobis; hinc ductum est nomen Amoris (1):

Une cabane à quelques pas de moi..... La pauvreté marque partout sa

(1) Telle est pour nous Vénus; ce que nous nommons Amour. (Lucrèce, liv. IV.)

place, et seule, elle sait profondément se recueillir. Je crois entendre de sanglots..... quelle est cette enfant assise au pied de ce saule? — sa tête se penche sur la source qui filtre à ses pieds..... Petite! — Elle ne réponds rien. (Il fait un pas) Mon enfant!..... Singulière coquetterie celle qui s'alimente de la douleur. (Il s'assied près d'elle; la jeune fille jette un cri de frayeur et tremble sous le regard compatissant d'Apollon.)

SCÈNE XLIV

APOLLON

Rassure-toi, mon enfant. Qui es-tu? quels sont tes chagrins? Lève les yeux sans crainte, aimable créature; ta merveilleuse beauté trouble mon esprit comme un rêve entrevu. Qui es-tu? Encore des pleurs..... Malheureuse enfant, qui les fait couler? Essuie tes yeux et parle-moi. Vois un ami dans ce voyageur qui t'a surprise. Quel est ton nom?

LA JEUNE FILLE

Psyché.

APOLLON

Psyché! douce mignonne, comment la destinée te conduisit-elle dans ce lieu désert?

LA JEUNE FILLE

Je ne sais.

APOLLON

Ta mère est-elle ici?.... ton père?.... Tu ne vis point seule dans cette cabane isolée?

LA JEUNE FILLE

Avec mon ami.

APOLLON

Ton ami, dis-tu? — est-il jeune, ton ami?

LA JEUNE FILLE

Oh non — bien vieux au contraire; il peut à peine marcher, appuyé sur son bâton de houx. Ses cheveux sont tout blancs. Bien souvent il est malade; alors, je vais cueillir des herbes pour le guérir, — tenez, sur cette colline, — et lui, m'embrasse et me dit: « Ma chère fille! » Ce qui

me peine, c'est que ses mains tremblent et qu'il tousse beaucoup. Le vent est si froid, en hiver! on l'entend gronder sous la porte. Vous auriez bien peur, quand les mauvaises bêtes viennent gratter à la fenêtre avec des cris méchants. Alors, je me lève bien vite et j'allume le feu pour les empêcher d'entrer.

APOLLON

Que fait-il, ce bon vieillard, gentille Psyché?

LA JEUNE FILLE

Il garde la forêt; il tend des filets pour attraper les oiseaux. N'est-ce pas que cela est bien vilain?

APOLLON

Sans doute, mon enfant. L'oiseau n'est-il pas notre bon génie, destructeur des insectes invisibles que l'homme a pour ennemis? Que fait-il encore?

LA JEUNE FILLE

A l'automne, il s'en va cueillir des noisettes; nous tressons des corbeilles d'osier. Quand le bon père est content de sa journée, je le prie de chanter pour me faire plaisir.

APOLLON

Ton ami ne se fatigue pas beaucoup?

LA JEUNE FILLE

Oh! si — à couper le bois. Mon ami marche courbé, sous le fagot, en grondant quelquefois — de fatigue sans doute.

APOLLON

Dis-moi qui te conduisit près de lui?

LA JEUNE FILLE

J'étais abandonnée, seule, perdue dans cette grande forêt. Il m'a nourrie et vêtue. Il a bâti pour moi cette maison si belle. C'est lui qui planta des fleurs à l'entour. J'ai aussi une tourterelle pour me tenir compagnie; vous la verrez; elle mange à ma bouche.

APOLLON

Et toi, que fais-tu pour lui?

LA JEUNE FILLE

Je l'embrasse au retour du travail ; je pleure quand il souffre ; s'il chante, je vais m'asseoir sur ses genoux; à la veillée, je raccommode ses habits déchirés. Le matin, il me dit en partant: « Soigne la maison, ma fille » — et je la rends bien brillante; « Travaille » et je tricote des bas, des camisoles de laine. Selon la saison, je vais cueillir des violettes, des fraises ou des mûres. Mon ami porte tout cela bien loin. Quand il arrive, je le trouve plus joyeux. Bientôt, vous le verrez venir.

APOLLON

Dis-moi, Psyché, pourquoi pleurais-tu, tout à l'heure ?

LA JEUNE FILLE

J'avais du chagrin. (Elle se remet à pleurer.)

APOLLON

Du chagrin, toi, ma petite ?.... Psyché, ne pleure pas. Je voudrais te consoler. Quelqu'un te fait-il souffrir ?

LA JEUNE FILLE

Oui.

APOLLON

Un amoureux, je parie ?

LA JEUNE FILLE

Cupidon. Ne le dis pas à mon ami.

APOLLON

Il s'appelle Cupidon !

LA JEUNE FILLE

Tu le connais, peut-être? Où l'as-tu vu ?..... T'a-t-il parlé de moi?

APOLLON

Non, ma petite.

LA JEUNE FILLE

Je suis bien malheureuse. Il me disait toujours. « Je t'aime, Psyché » ! Il me serrait dans ses bras et me donnait un baiser.

APOLLON

Cupidon..... Tu le trouves beau, sans doute ?

LA JEUNE FILLE

Que dis-tu ?

APOLLON

Tu l'aimais ?

LA JEUNE FILLE

Plus que mes fleurs, plus que ma colombe. J'oubliais pour lui mon ami. Sa voix me faisait tressaillir ; le ciel était moins doux à regarder que ses yeux. Il me disait aussi : « Tu es belle, Psyché » et m'apportait tous les jours un bouquet de roses pour l'attacher à ma ceinture.

APOLLON

Comment vint-il ici ?

LA JEUNE FILLE

Je puis vous raconter cela. Depuis le matin, chassant les lièvres, il s'était égaré jusqu'à notre maison. La fatigue l'accablait. Il s'agenouilla au bord de la source, pour boire, lava son visage et s'endormit sur le gazon, à l'ombre de ce saule..... Curieuse de le voir, je m'étais glissée près de lui. Des épines s'attachèrent à ma robe qui fit du bruit ; il s'éveilla aussitôt. D'abord, je le vis me regarder sans rien dire ; moi, je voulais parler et je ne pouvais. Il prit ma main et me fit asseoir près de lui pour écouter mon histoire. Depuis ce moment, il revint bien des fois me voir. « Comment te nommes-tu ? » lui dis-je un jour. — « Cupidon » — « As-tu un ami aussi bon que le mien pour te vêtir, te donner des tourterelles et te nourrir ? » — « Non, je suis orphelin, mes amis sont morts » — « Morts, cela veut dire, sans doute, qu'ils t'ont abandonné ». Je le vis sourire. En m'embrassant, il me répondit : « Oui » — « Ah ! ne meurs jamais ! » m'écriai-je, entourant son cou de mes bras. Cupidon me le promit. Avec quel plaisir je l'écoutais ! Ma vie était heureuse auprès de lui ! Tiens, regarde : sur cette aubépine il y a un rossignol ; écoute-le chanter..... Eh bien, sa voix était plus agréable. Un soir, je lui dis : « Viens dans la cabane de mon ami ; ne quitte plus ta Psyché qui pleure quand tu t'éloignes. Sans toi, le jour est la nuit ; mes fleurs n'ont ni éclat ni parfum ; mon ami me trouve toujours triste ; je ne puis ni l'embrasser ni sourire quand il rentre. » — « Demain, nous serons réunis pour toujours ; je ne quitterai plus ce bois, solitude où mon âme rayonne, où ma Psyché respire et parle ». Il s'en fut. Le lendemain, dès l'aurore, j'étais levée — bien joyeuse !.... Le soir, je me trouvai bien malheureuse. J'avais mal là ! (Elle montre son cœur.) Mon ami ne

put dormir, à cause de mes plaintes. J'attendis en vain Cupidon; il ne revint plus. Le cherchant, je me suis déjà perdue deux fois dans la forêt. Pourquoi est-il fâché contre moi qui ne lui refusai jamais rien.

APOLLON

Que regardais-tu, dans la fontaine?

LA JEUNE FILLE

Son image.

APOLLON

Son image est dans tes yeux, ma pauvre petite. (Elle pleure de nouveau.)

LA JEUNE FILLE

Méchant! méchant!

APOLLON

Allons, Psyché, console-toi — Cupidon reviendra.

LA JEUNE FILLE

Si tu le vois, oh! dis-lui bien que je l'attends.

APOLLON

Je le retrouverai. Voici la nuit — adieu Psyché. Connais-tu la route de l'étang?

LA JEUNE FILLE

Reste avec nous, ce soir; tu te perdrais dans le grand bois; demain, mon ami t'accompagnera. Je te donnerai mon lit de feuilles, du pain et du lait.

APOLLON

Ta bonté m'est précieuse, aimable fille. Heureux celui qui te doit l'hospitalité d'une nuit: il apprend à chérir la vertu et la candeur. Donne-moi ta main — nous irons à la rencontre du vieillard. (A part) Vingt siècles me séparent, à cette heure, de Paris et du *quartier latin*. Quelle charmante idylle pour l'Odéon si la tirade en habit noir n'y faisait fureur.....

DANS LA PARTIE DE LA FORÊT OÙ SONT LES PEINTRES

SCÈNE XLV

WHISTLER

..... Si tu veux te *balader* seulement deux nuits de suite à la *Closerie des Lilas*, tu feras une fameuse provision de ce genre d'histoires, mon pauvre Régamey.

ALPHONSE LEGROS

Moi, quand je vais dans ce trou, trou-la-i-tou, il me semble qu'on y est éclairé à l'huile de foie de morue. C'est du gâteau pour la dent des romanciers. Ah! si j'étais menuisier en livres, je trouverais là un bon petit fonds de commerce.

RÉGAMEY

Plus fort que *Fanny* qui broche sur *Bovary*. Ces messieurs enchérissent les uns sur les autres. C'est la méthode pour faire tomber le public dans le panneau. Il faut trouver le livre à cinq pattes, comme le mouton — et ce sera ainsi dans la suite des temps de notre bonne littérature marchande. En ce moment, beaucoup de livres qu'on appelle des romans, machines en faveur, pourraient n'avoir qu'une couverture de papier d'argent, avec un dessin de trombone pour frontispice et cette simple mention : *Denrée coloniale*.

FANTIN

J'aime encore mieux ça que nos vieilles concierges de la maison parisienne qui viennent tous les matins rédiger leur petite tartine d'événements, de menus faits. Quelles pipelettes! véritable odeur de café au lait remué, pendant que le poêle ronfle dans la loge.

WHISTLER

A propos, tu sais : Malaga ne pouvait plus gesticuler, l'autre soir. Dèche

complète. Elle a quitté son appartement de la rue Lamartine, plus un Anglais très huppé, — mon compatriote, c'est tout dire. Imaginez un beau blond, très bien rasé, le nez en trompette, le chapeau sur le haut du crâne, parlant dans ses favoris avec un bruit à faire croire qu'il a la Tamise dans la bouche, la mâchoire en poing de boxeur — un modèle enfin. Vous le voyez d'ici ? Ce gentleman délicat l'avait installée dans du palissandre, avec les modestes appointements de mille livres par an, sans compter les surprises. Malheureusement, maître Ravageon, bel étudiant culotteur de pipes, lui tourna l'orgue — ça veut dire cœur, messieurs — par une manière spéciale de siroter l'absinthe qui fait honneur au Progrès. Mademoiselle Malaga vient de prendre ses cliques et ses claques pour filer avec son Lovelace. C'est un ménage pour de bon. Quand le pain manque, on fume — ça va tout de même. Dis donc, Fantin — je t'ai montré le couple à la gare de Versailles, si tu t'en souviens. Est-elle bien la demoiselle avec son air sérieux ? J'en suis toqué, ma parole d'honneur. Il faut que je lui propose son portrait : elle viendra à l'atelier..... je déploierai tous mes charmes..... Tu me comprends, Legros ?

ALPHONSE LEGROS

Après toi, s'il en reste — j'ai à peindre une *Vénus Rigoleuse.*

WHISTLER

Ne compte pas sur mon Malaga — jeu de mots, messieurs ! « *Ma passion fait le vide* » a dit un romantique.

RÉGAMEY

Du côté du cerveau. Vous parlez de Vénus, tas de gringalets : savez-vous qui j'ai rencontré, il y a deux jours, près la gare d'Orléans ?

FANTIN

Un aiguilleur ?

(Rire général.)

RÉGAMEY

Tu m'embêtes. Deux antiques, dans un superbe groupe de voyageurs. Il y avait des dames charmantes ; — une, surtout, véritablement adorable. Parmi les hommes, l'un rappelait à s'y méprendre le Jupiter Olympien du Louvre — quelque peu maigri et vieilli ; l'autre, le Mercure de Rude. Même visage, même élégance de corps. Tout ce monde causait dans une langue que je n'ai pas comprise.

ALPHONSE LEGROS

Tiens, parbleu ! la langue parnasseutique.

(Redoublement de rires.)

RÉGAMEY

Ton sel est gris. Je continue. Un troisième m'a paru assez drôle de manières : figurez-vous Bacchus, dans une toile de Rubens, traînant avec vivacité sa grosse panse. Il était ivre à n'en pas douter. Le quatrième avait la mine d'un fou. Il m'a rappelé le Méphistophélès de Delacroix.

ALPHONSE LEGROS

Tu vois partout des ressemblances.

RÉGAMEY

Va donc ! il ne te manque plus que l'appuie-mains de l'aveugle. Shakespeare a dit depuis longtemps : « *Il y a plus de choses sur la terre et dans le ciel, Horatio, qu'il n'en est rêvé dans votre philosophie* ». C'est à peu près le texte. Peux-tu nier que notre ami Apollon paraît avoir servi de modèle au dieu du Louvre ? Quand il va à l'école de natation, on fait cercle autour de lui. Il a une manière de se draper, dans son peignoir de quatre sous, à ravir Phidias lui-même. Barye, qui l'y rencontra, l'a bien dessiné, un jour, pendant qu'il se séchait au soleil. Je connais un sculpteur qui a soulevé ciel et terre pour devenir son ami et mouler ses jambes.

(Les jeunes gens font entendre des cris d'appel.)

ALPHONSE LEGROS

Je ne le vois pas venir. Whistler finira par avoir raison avec ses loups de tragédie. Dis donc, Whistler, il n'y a plus que des renards, dans ton pays ? Vous les conservez pour vous faire des perruques rouges avec leur poil ?

(Rire général.)

FANTIN

Ma foi, je patauge. On ne voit plus les tons. Ça va devenir du paysage d'institut. Fermons nos boîtes : nous terminerons l'esquisse à l'atelier.

WHISTLER

C'est une concession à l'école — elle nous vaudra le grand prix de Rome.

RÉGAMEY

Je préférerais le grand prix de Venise. En peinture comme en politique, l'école romaine persiste à n'être qu'une négation. Tous ses élèves sont corrompus ou corrupteurs.

(Les peintres s'éloignent ; la nuit est venue. Ils font un grand bruit dans le bois et crient tout haut leurs destinées futures.)

SUR LE BOULEVARD, DEVANT TORTONI

SCÈNE XLVI

CUPIDON (les pieds étendus sur une chaise, un lorgnon à l'œil, fouettant ses bottines d'un jonc très mince. — Groupe d'amis)

Garçon, garçon ! — messieurs, nous prenons des glaces ?

PREMIER GANDIN

La glace m'échauffe ; je ne me tolère que l'orgeat.

DEUXIÈME GANDIN

Moi, le vertueux sirop de groseilles.

CUPIDON

Et vous autres, messieurs, me tiendrez-vous tête ?

TROISIÈME GANDIN

Comment donc ! des glaces, c'est très bien porté... — dans l'œil, messieurs, dans l'œil.

CUPIDON

Bravo ! charmant !

LE GARÇON

Ces messieurs ont appelé ?

CUPIDON

Consultez et servez vite. Vous vous négligez, Jules.

LE GARÇON

Oh ! monsieur, ce reproche m'est sensible.

CUPIDON

Ne faites pas le malin. Vous servez bien quand ça vous chante. Jules...

LE GARÇON

Monsieur !

CUPIDON

Dites-moi, vieux roué, connaissez-vous cette petite dame blonde qui boit de la bière — là, contre le comptoir.

LE GARÇON

Une Anglaise — *beatiful* — c'est novice..... novice.....

CUPIDON

Vous savez l'anglais, maintenant ?

LE GARÇON

Imparfaitement. On s'exerce.....

CUPIDON

Vous irez loin. Quelle est votre opinion sur cette fleur à cueillir ?

LE GARÇON

Ça ne vaut pas un pourboire. Voyez-vous, monsieur, je la trouve fichue comme une andouille de chez nous. C'est trop maigre. Et quelle robe, bon Dieu Seigneur ! Parlez-moi de quelque chose de bien fait, bien tourné, frétillant..... — qui vous fume sa cigarrette et vous dit comme ça : « Mon cher, tu me plais, tu fais mon caprice..... veux-tu m'offrir du champagne ? »

CUPIDON

Quel viveur, quel connaisseur vous faites, Jules..... Allons, servez ! allez-y vivement, je dîne au cercle.

LE GARÇON

On y va. (Bas, parlant à l'oreille de Cupidon) Quand monsieur aura des parfums de toilette de reste, je me recommande à lui. (Il sort.)

PREMIER GANDIN

De quoi diable parliez-vous avec cet abruti ?

CUPIDON

De quoi peut-on parler, sinon de femmes ? Nous ne sommes pas sérieux, nous ; nous ne sommes pas des gens sociaux. Que dites-vous de ce motif, derrière la vitre ! — une provinciale en voyage de noce, sans doute ? Elle me botte énormément.

DEUXIÈME GANDIN

Trop blonde.

TROISIÈME GANDIN

C'est bien fade après les écrevisses, mon cher. Son mari a la binette d'un fort en thème — quelque ingénieur.....

QUATRIÈME GANDIN

Je la suppose sentimentale — à vous enrhumer, mon petit Cupidon. C'est une femme de parc. Laissez-donc ça : il vous faudrait au moins trois jours pour blackbouler l'ingénieur. Tiens, voilà Blanche !

DEUXIÈME GANDIN

La brune au petit chien ?

QUATRIÈME GANDIN

Qui tient à la main un bouquet de violettes ?

PREMIER GANDIN

Oui. Elle est entretenue par un nègre.

CUPIDON

Allons donc ! c'est une couleur. De quatre à six, je la vois attendre le client passage des Panoramas ; de six à sept au Palais-Royal — et jusqu'à minuit sur les boulevards. Elle a beaucoup de vieux clients. Autrefois.....

DEUXIÈME GANDIN

Quoi ?

CUPIDON (tout à coup soucieux)

Rien ; des souvenirs — le cerveau qui veut éprouver le cœur... (Appelant) Psst... son altesse Rosine... Psst... Ne regardons pas de son côté — c'est une farce.

TROISIÈME GANDIN

Est-elle assez *toc* !

CUPIDON

Je vous recommande ses épaules.

DEUXIÈME GANDIN

Le ciel vous préserve de son piano.

TROISIÈME GANDIN

Elle cause assez bien.

CUPIDON

Oui, sur les huîtres. Savez-vous qu'elle aspire à passer conférencière !.... Le déchaînement des femmes dans la société... Ah ! mes amis, vous me rendez sérieux... Nous avions les doctoresses en lettres — voici les conférencières. Nous arriverons aux collèges — et peut-être aux facultés de droit — le harem ancien cédant la place au Palais. Au lieu du baiser féminin, la lèpre de la chicane. Ce serait ravissant. Nous aurons aussi le grouillement artiste et non plus quelques vaillantes isolées — les sentimentales du chevalet, les matrones de l'ébauchoir. Que voulez-vous... où trouver l'exquis, maintenant? Dénichez-moi ce corbeau rose : un enfant élevé dans la fabrication des choses parfaites — du chef-d'œuvre? On se plaindra de l'acheteur : c'est la ritournelle ordinaire. Mais l'acheteur, lui, existe toujours, plus que jamais prodigue. Ce qui est bien mort, c'est l'étude persévérante, progressive, la sincérité du travail, le souci du parfait, l'amour du métier pratiqué — en un mot : l'idéal dans la profession. L'ouvrier des choses précieuses — du bois, des toiles, du cuir, des métaux n'existe malheureusement plus. Vieilles histoires, mes amis. L'ancien « tour de France » éducateur, le noble compagnonnage — je dis noble et c'est ma conviction — ont été mis au rancart. La soif de l'or — tableau de Couture, Messieurs ! — mais surtout le besoin d'enfler les conditions ont produit le reste. L'œuvre est ravalée tout juste aux nécessités du jour. Le dieu Camelote triomphe pour longtemps, jusqu'à l'heure où la civilisation aura peut-être gagné les rives du Zambèze. Il faut passer sous son joug pour exister. La vapeur — toujours elle pour ceux qui voient juste ! — déplace tout et jette les anciens sceptres au diable. Amusante comédie : moins il y a d'art, réellement, plus on compte d'artistes; moins de religion, plus de prêtres. — Aujourd'hui, voici le cri : « tous artistes ! — un tas de carriers taillant le diamant — mais plus rien de Léonard de Vinci, plus rien des sanctuaires — le trottoir. Observez le bataillon féminin qui devient une armée sur le terrain plastique : les femmes ne tiennent plus l'aiguille ; elles posent et s'habillent crânement de chiffons indépendants pour mâter l'homme. La palette au pouce, le tablier à peindre fixé sous leur beau sein maternel, cuisinières de l'huile grasse et non amoureuses et seulement belles à la vue, nous les voyons passer leur temps à lorgner des nus d'atelier et non à raccommoder les dentelles de leurs chemises. Pauvres femmes, n'étaient-elles pas suffisamment occupées à nous aimer ! Pour en revenir à elles, l'Art va perdre tout son mystère et sa

féconde souffrance, son isolement nécessaire sous le poids de cette invasion. Chaque femme, le cœur désormais rongé par l'ambition de la gloire — qui n'est plus celle du foyer, mais de la rue — veut devenir la coryphée d'un groupe. Que pourra bien produire cela ? L'extravagance de la toilette ne suffit plus à nos chères sœurs. Voici les compétitions et les photographies des gestes de l'intrigue qui s'ajoutent. Où fuir ce nouveau fléau ? O femme consolante et naïve, candeur et repos de nos intérieurs, reviens-nous !... Où trouver de vraies femmes, de ces adorables ignorantes qui nous charment par leur simplicité, donnant un emploi naturel, tout intime à notre triste savoir. C'est pourtant l'écolier seul qui fait aimer au maître ce qu'il sait. Gare aux amazones-armées, véritables antagonistes pour nous et non plus bienfaisants auxiliaires. Triste, triste !... mais revenons à Rosine...

TROISIÈME GANDIN

Tu as raison. C'est à ne plus te reconnaître. Est-tu malade, mon vieux ? Tu nous la fais au collège de France, section des philosophies comparées.

CUPIDON

C'est bête. J'oubliais les exigences de mon auditoire. Ne vous fâchez pas — parlons de Rosine.

QUATRIÈME GANDIN

Quel crampon ! Dans le tête à tête, cela peut avoir du bon. Ne la rencontrez pas devant les boutiques de bijoutiers : elle pousse au bracelet sous prétexte d'entrer pour appareiller des boutons de manchettes.

CUPIDON

Ma galanterie s'est bornée, vis-à-vis d'elle, à un tour de cou.

QUATRIÈME GANDIN

Mon cher, quand on a l'impayable avantage de s'appeler le vicomte de Cupidon, l'échange du cœur suffit et au delà. Que peut-on refuser au véritable amour...

DEUXIÈME GANDIN

Très joli, l'à-propos. Il contient une nouvelle à la main pour Scholl. Te voilà soucieux, vicomte ?

CUPIDON

Les pensées vécues... (Soupirs répétés.) C'est tout de même, une triste

condition de la femme d'être obligée de s'offrir aux hommes pour vivre ! — en suppliante, comme une véritable marchandise. Hélas ! toujours l'esclavage ! Pour elles, nos tristes adorées, Silène se substitue bien souvent à Cupidon.....

TROISIÈME GANDIN

Pauvre brûlé ! quelque premier amour sacrifié à Mabille ? Assez de poésie comme ça.

DEUXIÈME GANDIN

Tu l'adorais... tu usais tes bottines à travers les violettes des bois — avec *Elle* !

QUATRIÈME GANDIN

Espérais-tu les faire potiner comme des somnambules ? Un peu plus tard, le ton change : « Dis donc, vieille grue, tu as l'appétit trop gros. Je te lâche ». Nous ne sommes pas tendres les hommes d'amour. Mais, sapristi, je plains les imbéciles qui s'embarquent, en sortant du collège, dans ces bévues bonnes pour des innocents incurables. Sentimental Cupidon, ta figure me convient : tu as l'air d'un inspiré que la Muse fait poser. Garçon ! — du vinaigre à monsieur.

CUPIDON

Tais-toi — tu railles sans goût.

QUATRIÈME GANDIN

Mon vieux, c'est la faute à tes aventures.

DEUXIÈME GANDIN

Allons, vicomte, reprenez votre assurance et ne dérogez pas aux habitudes galantes qui vous recommandent au beau sexe.

CUPIDON

En payant. C'est cher, l'assurance.....

QUATRIÈME GANDIN

Encore un mot. Eh parbleu ! on t'en donnera, sur le pavé de Paris, des passions habillées de soie, gratis.

CUPIDON

Je le croyais, jadis..... quand je fréquentais la Sorbonne.

DEUXIÈME GANDIN

Où diable allais-tu te perdre... Ainsi, tu as pâli sur les livres comme un fils d'épicier provincial qui aspire au notariat ?

CUPIDON

Quelques mois seulement.

QUATRIÈME GANDIN

Il était temps que le Café Anglais te repêchât. Et tu logeais, aimable savant ?....

DEUXIÈME GANDIN

On peut répondre pour lui : — rue de la Harpe, je parie — rue Dauphine ou rue de Vaugirard ? — à la campagne, chambre 13, au cinquième? — Vue sur cour et jardin, ce dernier planté d'un rosier ?... Dans ta chambre, on voyait des pipes et des livres, plus un crâne, un vrai crâne pour les cigares ?.. Après ton dîner, chez..... Foyot ? — non, chez..... Viot, à vingt-deux sous — on est rangé — tu rentrais travailler et tu mettais ton berret rouge pour lire le code. Je possède un animal de cousin qui passe ses jours comme ça. Très drôle. Il veut devenir fort. Il a sur sa table un tas d'auteurs qu'il sait par cœur. J'ai voulu lui parler une fois d'Octave Feuillet — il a jeté des cris bleus, prétendant que j'étais un coiffeur en matière littéraire. Il fallait l'entendre dire : « Matière littéraire !.... » Tenez, dans le temps j'ai lu..... Comment diable cela s'appelle-t-il..... — j'y suis : les *Mousquetaires*.

TROISIÈME GANDIN

De qui, déjà ? du vicomte du Terrail ?

DEUXIÈME GANDIN

Du père Dumas. Il n'est pas mal cet ouvrage ; ça fait toujours passer le temps. Mon cher, l'ours latin ne veut pas en entendre parler. Il prétend que c'est un attentat à la dignité de l'histoire — ce sont ses paroles — ou plutôt, une burlesque intrigue écrite pour amuser des gens en diligence. En revanche, ce monsieur m'assomme de passages marqués dans ses bouquins pour sa récréation habituelle. Il appelle ça le dessus du panier de ses livres. Tantôt c'est Jean-Jacques Rousseau, tantôt un certain Montaigne — une autre fois, l'auteur de Faust.....

TROISIÈME GANDIN

Dennery — je le connais. Il est passé tout à l'heure, en paletot gris.

Très malin, celui-là. Je voudrais être à sa place pour me payer des actrices. Ses machines sont pleines d'un embêtement admirable. Imaginez qu'il a écrit l'histoire d'un jeune homme toqué d'une jolie fille et qui parle toujours de se brûler la cervelle : — A cause de quoi ? me direz-vous — parce qu'elle l'adore ! Le comble du drôle, enfin.

PLUSIEURS VOIX

Mais c'est une absurdité.

TROISIÈME GANDIN

Pommée. Du reste, je vous le présente comme un joli crétin mon cousin. L'autre soir, il m'a dégoisé, en se pâmant..... devinez, devinez.....

DEUXIÈME GANDIN

Une tragédie ? — j'aurais préféré ces deux grues qui passent.....

TROISIÈME GANDIN

Une guimbarde...—*Plutus*. Ah ! ce n'était pas d'un riche amusement.....

CUPIDON

Tu dis ?

TROISIÈME GANDIN

Plutus.

DEUXIÈME GANDIN

De qui, ce type ?

TROISIÈME GANDIN

De Labiche, sans doute.

CUPIDON

Ne confonds pas la Grèce et le Palais-Royal. C'est d'Aristophane, tout bêtement. Voyons, il n'est pas permis d'ignorer le bonhomme.....

QUATRIÈME GANDIN

Ne fais pas le malin. Ton grec m'a endormi comme un magnétiseur. Si nous allions au bois, tout à l'heure ? Le baron de Balifous nous attend à la cascade.

CUPIDON

Encore un rude gascon. Son banquier en jupes commence à s'user, m'a-t-on dit. Et le fameux duel avec un mari dans les ambassades ?

QUATRIÈME GANDIN

Demain, au pont de Boulogne. Rendez-vous est pris pour cinq heures du matin.

CUPIDON

La dernière botte sera dégustée chez Bignon, je pense ?

QUATRIÈME GANDIN

Nous y comptons.

TROISIÈME GANDIN (la mâchoire ouverte)

Je bâille horriblement, aujourd'hui.

DEUXIÈME GANDIN

Comme hier. Que joue-t-on, ce soir ? Garçon, un journal de théâtre.

QUATRIÈME GANDIN

Les Huguenots, *le Mariage de Figaro*.

DEUXIÈME GANDIN

Trop fort pour moi ; je m'en tiens aux *Deux Aveugles*. Comment trouvez-vous ce grand blond — là, à droite, avec cette espèce de Polichinelle en gilet blanc !

TROISIÈME GANDIN

Chabannes ? — pas mal — assez joli buste.

DEUXIÈME GANDIN

Pour l'intrigue.

TROISIÈME GANDIN

Qui l'habille ?

DEUXIÈME GANDIN

Seran — le tailleur du fulgurant d'Aurevilly. Son pantalon a de l'œil. (Rire général.) Admirez ce jobard de Mortagne, *l'homme aux huîtres*.

TROISIÈME GANDIN

Pourquoi l'homme aux huîtres ?

DEUXIÈME GANDIN

Ah ! tu ne sais pas ? — l'huître est le nouveau mode de séduction adopté par ce malin. Toute son éloquence auprès des femmes se réduit à l'offre très persuasive d'un massacre commun de mollusques à la *Maison d'Or*.

Il fait des conquêtes — cinquante par mois! L'huître agit sur le sexe, à ce qu'il paraît. Je le vois souvent aux Tuileries, courant après les jupons, un bout de sa canne dans la bouche, comme un sucre d'orge. Il porte corset ; il met des gants de femme à manchettes — c'est connu.

QUATRIÈME GANDIN

Je ne trouve pas cela de si mauvais goût — vous avez bien des mouchoirs de dentelle, vous autres — et toi, un bracelet !..

DEUXIÈME GANDIN

Quelle comparaison stupide ! — c'est du genre, mon cher, le ton du *hige-life*. Mon mouchoir fait en ce moment le tour de l'Europe. Dites donc, mon petit Cupidon, n'est-ce pas le marquis Hermaphrodite que vous saluez-là ? Quel chic épatant !

CUPIDON

En effet, le marquis lui-même, comme Pierre Petit — à moins qu'il ne soit que chevalier.

DEUXIÈME GANDIN

Ruiné, sans doute?

QUATRIÈME GANDIN

Ruiné... — en venant au monde. Sa vie me fait l'effet d'un problème à solution indéfinie — comme la quadrature du cercle. Quel joueur !..... Quelqu'un m'affirmait, l'autre jour, qu'il épouse une danseuse retirée des affaires.

CUPIDON

Prospérité complète, alors. Celui-là croquera les mollets de sa femme à la Bourse.

QUATRIÈME GANDIN

Pas si facile — elle en gardera la clé. Nous ferons des dupes, alors.

DEUXIÈME GANDIN

Naturellement. Ses dettes le rajeunissent. Les dettes posent mieux un homme du monde que trois duels. Du reste, assez bon garçon.

TROISIÈME GANDIN

Ah! vous avez du nez!.... dites un plat ambitieux.

QUATRIÈME GANDIN

Chacun fait ses affaires comme il l'entend. Où est le mal? L'amour-propre devient la vertu des dupes, mon cher. Je préfère un bon dîner chez Véfour à un protêt. Grande nouvelle ! Vous savez que *Bucéphale*, au duc Quatrecuisse, a gagné le prix?

TOUS

Bah!

QUATRIÈME GANDIN

D'une demi-tête — trois cheveux, si vous voulez. Les Anglais sont furieux. Je perds cinquante louis sur ce coup. C'est bête. Tout le sport est en deuil d'*Incroyable*. Le *Denier-de-Saint-Pierre* va prendre sa place à Chantilly. Idée ridicule : — une grande bête poussive.

CUPIDON (se soulevant de sa chaise)

Je ne m'illusionne pas... Voilà deux fois que cette dame au chapeau lilas passe en me décochant une œillade assassine...

QUATRIÈME GANDIN

Quelque vieux trumeau...

CUPIDON

Je saurai bien... (Il se lève vivement et vient se heurter contre un vieillard qui jette un cri d'émotion. Cupidon, se retournant vers ses amis):

A demain, au bois.

SCÈNE XLVII

JUPITER (qui vient d'arrêter Cupidon)

Ah ! mon fils, mon bien-aimé Cupidon, charmant enfant !

CUPIDON

Mes amis, mes chers dieux, combien j'aimerais vous embrasser dans un autre endroit plus favorable à la vérité des affections !....

JUPITER

Il y a si longtemps que je ne t'ai pressé dans mes bras, mon adoré !

CUPIDON

Chaste Diane ! oh ! Junon ! et vous, Minerve ! — tant de visages aimés !.... Eloignons-nous un peu. C'est ici la région des cafés et des désœuvrés. Brave Vulcain, tu boîtes toujours?

MOMUS

Par humilité chrétienne.

CUPIDON

Satirique Momus, épargne-moi. Capitaine Neptune, — *ô Neptune, tune, tune*... C'est une rengaine que je prépare pour les masses, — salut à votre fortune. Bacchus, une accolade mon vieux ; le vin est aujourd'hui le régisseur de l'amour.

JUPITER

Ta figure nous sourit la première dans cette grande ville grise, si digne de continuer Athènes : — favorable présage ! Comment le sort te traite-t-il ?

CUPIDON

A la façon des heureux. Je suis libre, oisif comme toute l'armée mondaine pourvue de vices agréables ou d'héritages, — envié, caressé, choyé. Le siècle actuel est le mien : il porte mon estampille dorée. Mon temps se partage entre la paresse, la corruption et les plaisirs. Je fais bien aussi quelques petits chiffres, mais sans importance, et seulement pour maintenir mes fonds à leur précieux niveau.

MOMUS

Ce sont là des occupations de vieillard.

CUPIDON

L'amour n'est-il pas vieux comme le monde ?

MOMUS

Aucune ride à la surface — le cœur les retient toutes.

CUPIDON

A quoi le devines-tu ?

MOMUS

A tes paroles qui bégaient. Vieillard juvénile, tu dissimules savamment tes infirmités.

NEPTUNE

Par l'équateur ! ai-je la boussole dans les yeux — ce jeune homme pâle, qui vient à nous...

JUPITER

C'est Protée !

NEPTUNE

C'est mon fils ! Dans mes bras, dans mes bras !

SCÈNE XLVIII

PROTÉE (voix de théâtre)

Juste ciel ! — la scène de Beaumarchais : « Voilà ton père, Figaro » Racine a dit :

Oui, puisque je retrouve un... père si fidèle,
Ma fortune va prendre une face nouvelle.

Jamais surprise scénique ne valut ce bonheur imprévu. « *Embrassons-nous Folleville.* » Le monde sera toujours la plus burlesque rampe. (Il chante)

Enfin j'arrive dans cette ville immense...

MERCURE

Quelle est ta vie ?

PROTÉE

Celle des autres : — aujourd'hui roi, demain mendiant, tour à tour honnête homme et fripon, riant ou pleurant sans motif personnel, esclave soumis aux émotions qui tiennent l'homme en haleine, riche d'un or menteur, pauvre d'une besace étrangère, modeste sans raison, fier sans nécessité, blessé d'une humiliation apparente, enivré d'une gloire fausse, perpétuel martyr d'un mensonge, drapant mon néant de pourpre ou de bure illusoire, trompant mes larmes, parodiant mes affections, passif écho de la destinée — l'homme du clou — en un mot, acteur !

MOMUS

Félicite-toi d'assister indifférent à la bataille féroce des choses ; le plus adroit y est frappé.

VULCAIN

Où courais-tu si vite ?

PROTÉE

Au grand palais de mes métamorphoses. Le voilà devant vous.

JUPITER

L'architecture en est vile.

MOMUS

Et la matière dégradante — temple de plâtre édifié pour un jour. Le caractère moderne se lit couramment dans ces profils qu'une main servile a comme découpés dans le carton.

PROTÉE

Venez avec moi. (A Jupiter) Vous verrez des dames... Histoire de rire un brin jusqu'au bitter du crépuscule — le mineur de l'estomac, comme dit mon camarade Saint-Ernest. Il y a curiosité et profit pour l'esprit à sonder nos arcanes. « *Tu veux être saltimbanque !....* »

SCÈNE XLIX

PROTÉE (entrant dans sa loge)

Voici mon laboratoire — (montrant ses pots de fard) et voilà mes creusets.

MOMUS

Du noir — du rouge — du bleu... toute la palette pour l'ordonnance mystérieuse de tes masques... singulier peintre ! Seules tes créations vivent et s'agitent, mais comme autant de monstres à deux cœurs et à deux visages. Véritable miroir humain, audacieusement chacun de tes rôles personnifie la vie à l'état double bien que simple en apparence.

DIANE

Oh ! les vilains chiffons !....

CUPIDON

Sous les feux de la rampe, ces chiffons éblouiraient tes yeux. De très honnêtes femmes dont ils attiraient le regard se sont transformées subitement en folles alouettes. Prêtre, — héros, — artiste, — soldat, — voilà des pôles bien attirants pour l'aiguille aimantée que toute femme porte fixée à son cœur. La femme, hardi navigateur de l'amour, cherche en eux l'inconnu. C'est le passage à trouver ; c'est aussi le coup de foudre du voyage au brocken maritime.

MOMUS

Allons, mon cher Cupidon, tu sais ton métier. Tu n'es pas pour rien le mioche de Cythérée. Oui, combien de cœurs égarés dans les rayons artificiels de ces paillettes...

JUNON (avec un soupir)

Nous crois-tu si sensibles aux pièges grossiers ?

MINERVE

L'œil de la femme vous semble-t-il une psyché bonne seulement à refléter des mirages ?

MOMUS

Tu l'as dit, sage déesse : un verre grossissant dans lequel rien ne se renverse avec sa forme naturelle.

JUPITER

Curieuses défroques !.... Mon royaume a connu tous les divertissements et pratiqué toutes les élégances, — mais je vivais moi (sans me rien refuser naturellement) dans une mystérieuse retraite en accord avec le prestige de la royauté. Dis-moi, Protée, à quoi te servent ces habits, ces armes, tant d'objets disparates créés par des époques différentes ?

MOMUS

A travestir des vices ou des vertus.

PROTÉE

La pensée des poètes leur prête une forme tangible.

MOMUS

Ce qui veut dire un mensonge prenant corps.

(Ils sortent de la loge.)

SCÈNE L

UN ACTEUR (déclamant dans les couloirs)

Eh quoi ! vous nous trompiez, madame ! C'est l'usage.
Trop heureux qui vous suit aux retraites du sage.

DEUXIÈME ACTEUR (une femme)

Vois mes pleurs ; prends pitié de mon triste abandon ;
Mes cris désespérés réclament ton pardon.

TROISIÈME ACTEUR

Pardieu ! vous la gagnez trop belle, messeigneurs !
Qui de vous... Montrez donc vos visages railleurs !
L'enjeu serait mesquin à n'offrir qu'une bague
Au vainqueur... Jouez donc ! — l'anneau contre ma dague !

AUTRE ACTEUR

Sur mon âme, en souffrant les douleurs que je souffre,
Je me crois descendu dans des mines de soufre!

MOMUS

Judicieuse image! veut-il dire qu'il va prendre un colossal bain de barège? Je ne distingue pas bien la douleur décrite — mais le vers a des allures ultra romantiques. L'auteur a cru, sans doute, muscler Shakspeare devenu, sous sa plume, le véritable « sauvage ivre ». Pauvre William, on le brodera de telle façon que ses personnages en resteront défigurés. Othello passera nègre et le robuste Hamlet petite dame nerveuse ou pire encore.

PROTÉE

« *Sauvé mon Dieu!* » Nous possédons, là, différents échantillons des scéniques. On a comme une idée en raccourci de la langue dite échevelée — produit baroque qui sacrifie les mœurs, les usages, les caractères, pour leur substituer un pot-pourri, l'*olla podrida* des Espagnols. Tel excentrique versifie les maîtres à sa façon, les écorche ou les ballonne; tel autre précipite un génie étranger dans son moule personnel et le crotte d'une signature nouvelle; l'Anglais fait boire à des Grecs de la bière; le Français apprend à l'Espagnol des phrases de petit maître à danser. On ne saura jamais combien le théâtre contient de comédie!.... Celui-ci, faiseur en titre, espèce de fou de l'auteur, se joue du livre comme d'une marotte et le dépèce en table à matières, ne gardant plus qu'une piteuse substance, débris misérable du premier fonds. Cela s'appelle rajeunir le théâtre. Ah! c'est du propre! L'histoire est emportée dans un ouragan d'imagination, comme l'accent réel des caractères, comme l'exacte physionomie des faits. A quoi bon regarder de près?.... Bien peu l'osent, car le théâtre vit de mensonges devenus classiques — et ces derniers ne cherchent guère leur modernité que dans un langage sténographique — la blague du jour. Un auteur représentera des événements anciens, faisant discourir un Louis XIV, un Colbert, un Richelieu, Charles IX ou Palissy, les personnages de la Ligue ou François Ier dans la langue qui a cours actuellement sur la place de la Bourse. Tel autre prend un empereur — silencieux au dire des historiens — et l'oblige à bavarder comme un mauvais conférencier. — J'en sais un autre — « *je sais tout mon gendre...* » qui ne se gêne pas pour supposer faussement des filles à tel général connu comme le Pont-Neuf et les charger des fallacieuses inventions de son drame. Le plus

osé travestit toute une race, tout un siècle en les habillant de ses drôleries. Celui-ci jette le mouchoir à quelque beau génie pour se permettre avec lui des libertés d'arrangement qui sont comme de malpropres arabesques érigées en trafic intellectuel. L'orchestre fait chanter et danser le reste : divinités, penseurs, philosophes. La musique, sous la main de certains confectionneurs, ne redoute même pas le grave Pascal ; — nous la verrons, un de ces jours, l'employer dans un dessin de fandango réglé par Petitpas. Le scrupule est mort — les bons auteurs l'ont tué.

MOMUS

Le scrupule, en effet, cligne de l'œil à l'heure même. Tu ne parles pas de la modération dans les idées. Le vent ne vous paraît-il point, chers Dieux, tourné vers une sorte de délire psychologique soutenu par de mystérieuses banques? Nous n'avons plus que des statues, apothéoses, encensements, — ces derniers presque religieux, affectant la forme de l'adoration, cultes ayant pour objet d'invisibles mikados établis dans des sanctuaires redoutables et dont le nom pourrait à peine se fixer sur des lèvres profanes. Par exemple, les méconnus illustres — deux fois morts — font encore moins de bruit que les vieux bouquets de leur tombe. Nous n'avons plus que servitudes de gloires vraies ou fausses, centenaires et cinquantenaires, colossales éruptions de la personnalité. Et ce délire, d'abord fécondé par des exagérations qui dégoûteraient de la nature elle-même — après avoir divinisé l'individu, s'adresse maintenant aux produits. On défend ainsi à l'Avenir ses implacables revisions, le droit séculaire de sa justice. Sagesse, critique, austère raison, équité, jugement, ne sont plus que des mots dénués de sens, dans une époque que semble lancer la plus amusante bourrasque de vertige.

CINQUIÈME ACTEUR

Ah ! que l'isolement est doux en se séjour !

SIXIÈME ACTEUR

L'air, les fleurs, tout nous porte à célébrer l'amour.

UN GROUPE

PREMIER ACTEUR

« Trop tard, madame ! Cet infâme marquis, votre complice, il ne sortira pas vivant de cette chambre. Oh ! ma vengeance ! ma vengeance !... »

UNE FEMME

« Pitié, grâce ! sauvez l'enfant ! Venge-toi : je ne suis digne que de mépris. Au secours! au secours ! »

PREMIER ACTEUR

« Elle est folle !... La malédiction des ancêtres n'abandonne jamais sa proie. Dieu punit bien cruellement une première faute. Le lâche goûterait-il en paix les fruits de sa trahison... Un abîme est entre nos destinées. Ce pistolet me vengera. »

DEUXIÈME ACTEUR

« Où courez-vous, traître ? Ah ! je te démasquerai devant tous !... »

PREMIER ACTEUR

« Folle ! folle ! »

PROTÉE

Autre chapelet. Ce qui vient d'être braillé nous rejette au drame fossile — l'âge de pierre, le tigre des cavernes, les moustaches grises au temps des harpes jouées par des princesses à turban. Les harpes passent, le drame reste avec ses mains tremblantes, ses éclats de voix, la fatalité du cri et de l'attitude — littérature qui a l'ampleur grotesque du carrick à triple collet. Les échantillons se font rares, — mais quelques industriels ont trouvé moyen de s'enrichir en employant les murailles à réclames. Leur réapparition inattendue fait songer à des fantômes oubliés. Le froid des tombes vous souffle sur la bouche « *Nonnes qui reposez...* » Cette littérature convient à toutes les âmes agitées par des passions communes, aux cœurs surabondants dédaigneux des accents justes. Il faut de la pléthore pour goûter ou jouer cela, adorer les effets de violence, pratiquer l'illogisme et l'aboiement. L'excentricité du spectacle exige des auditeurs séniles. Le roman-feuilleton, mare infecte où croupit la vie comme une plante malsaine, ne leur a-t-il pas créé une gamme d'intérêt en dehors de laquelle rien ne plaît — boisson frelatée devenue d'un usage général — espèce d'absinthe meurtrière répandue à flots, depuis un demi-siècle, dans les cervelles françaises ? — bavardages féroces ayant l'aspect du vrai mêlé aux plus incroyables extravagances. « *Ils ont pissé partout !...* » L'auditeur se trouve rivé à son banc par l'éloquence creuse d'un fabricant qui fournit le produit comme une pâte alimentaire et plante la réclame à ses procédés — au détriment du vrai beau — dans les colonnes les plus

en vue du journalisme — sous la plume d'écrivains sérieux. Nous délivrera-t-on de ce genre de lugubres ritournelles qui mettent le basson du Dante aux mains de Jocrisse? Vous en verrez bien d'autres, messeigneurs! Le théâtre ne veut plus être une machine de convention ; — il se prétend de la vraie chair saignante de vérité — comme le roman, parbleu ! Il n'est plus question d'art — mais de décalques. Adieu les idées dont un caractère est l'expression ; on épaissit à outrance la matière chargée de les contenir. La malle est vide, c'est vrai — mais celle-ci a tous ses clous. Encore un peu, nous en arrivons à l'accouchement chinois pratiqué sous le nez du spectateur. On plante de vrais arbres ; on mange de vrais pâtés, on répand du vrai sang ; les huîtres ne sont plus en carton ; les maisons s'établissent en vrais moellons. Quelle habileté ! « *Le pauvre homme* !.... » Molière se transforme-t-il pour remplir d'eau tiède la seringue de M. Purgon ? Racine oblige-t-il les chiens de ses *Plaideurs* à pisser réellement? Assez d'exemples pour répondre à tant d'inepties. Le monde marche — et avec lui ses prétentions renouvelées. Méfions-nous des novateurs qui se targuent de tout reconstruire et ne sont pas, en fait, des inconscients de génie : ils font les premiers la culbute. Rien de plus à dire.

AUTRE GROUPE

PREMIER ACTEUR

« ... Tu viendras dîner à la campagne avec Ropiquet. On te fera la surprise du jet d'eau. Nous avons des artichauts : ça te va, j'espère, grand scélérat? Monsieur Pomiès sera-t-il des nôtres ? »

UN NOTAIRE

« Bien volontiers, je vais faire brosser mon habit. »

UNE JEUNE FILLE

« Monsieur Pomiès nous fera l'honneur d'un petit couplet de sa façon. Je sais que vous êtes poète, monsieur. »

UN NOTAIRE

« Mademoiselle, vous étalez sur ma joue le vermillon de la confusion. »

PREMIER ACTEUR

« Ne faites pas le modeste, votre talent est connu. Du reste, c'est ainsi que je comprends la poésie : associée au devoir. »

MOMUS

C'est aussi l'opinion de tous les bourgeois sérieux, conseillers officiels de la société présente. O Pindare ! ô vous tous cœurs ardents et faibles qui chantez, le devoir est désormais le seul refuge de votre inspiration, après l'utile — et le régulateur indispensable de votre rythme glorieux ! O jeunesse de la forme qui t'appelles, sur la scène, de tous les beaux noms universels — tu n'es plus ; tu ne vaux rien pour la maternité des chefs-d'œuvre. C'est un métier : au moins cela se dit-il ici. Il nous faut le déterminé « roublard » qui sait, paraît-il, exactement la mesure de liquide à faire boire au public — impropre lui-même à produire — mais très-ingénieux cordier-théâtral, l'homme aux roueries surprenantes. C'est le clown qui se casserait les reins sur une idée — mais jamais sur les imbroglios, grâce au filet protecteur : — les triomphantes ficelles.

NOUVEAU GROUPE

PREMIER ACTEUR

« Le contrat est passé ? »

DEUXIÈME ACTEUR

« Depuis deux heures. »

PREMIER ACTEUR

« La personne a du bien ? »

DEUXIÈME ACTEUR

« Quinze mille francs de rente — et pas mal d'actions sur des huîtrières. »

PREMIER ACTEUR

« C'est honnête ; on fera des économies. La fumée de tabac ne l'incommode pas ? »

DEUXIÈME ACTEUR

« Au contraire ! A propos : elle ne touche pas du piano, mon cher ? »

PREMIER ACTEUR

« Ravissante femme ! je vais me payer ça. »

UNE FEMME, qui passe

O père de famille, industriel sévère,
Tu me vois à tes pieds heureuse épouse et mère ;
Le devoir me sourit en ma mûre saison:
A toi l'éclat, à moi l'honneur de la maison.

JUPITER

Prodigieuses rapsodies ! l'idéal n'a pas une goutte d'eau à boire dans cette prose aride que la pensée se donne pour champ.

PROTÉE

Tu es difficile, grand Dieu ! Ce sont là, pourtant, nos gloires académiques, nos palmes nationales. Les esprits d'élite qui pourraient poétiser ce niveau se trouvent systématiquement éconduits pour crime d'invention.

JUPITER

Je remarque qu'on tousse beaucoup dans les théâtres. C'est l'effet le plus en saillie. On n'a pas une idée bien consolante de la santé de Paris. Serait-ce ici que se donnent rendez-vous les phtisiques?

PROTÉE

Le Parisien brûle sa vie par tous les bouts. Drôle de corps, le Parisien..... Comme il n'y a plus de salons et que la musique accapare jusqu'à l'air respirable, le naturel de Lutèce vient à grand frais, dans les milieux les moins commodes, les plus dangereux, meubler sa mémoire des artifices de la parole qui ne sont pour lui ni un enseignement, ni une consolation — à peine une distraction — car il suffoque et se congestionne sur son repas pris à la hâte. Histoire de se montrer, de prouver son « Tout-Paris », d'être au courant — mieux encore, mes petits dieux: de tuer le temps. S'il ne rit pas comme une brute, il pleure comme un veau. Voilà le diapason des mets littéraires qui lui sont servis, quand ils ne paraissent pas seulement accommodés à la blague littéraire, au chic : — auquel cas notre naturel se figure nager jusqu'au cou en pleines lettres. Vous verrez de près cette roulette. «... *Bien joué, Marguerite !* » Le théâtre s'affirme de plus en plus un commerce seulement lucratif. La pièce de cent sous, voilà pour l'auteur le caractère le mieux étudié. Les romanciers, devenus meuniers, s'exercent aux moutures doubles. Nous avons assez, comme ça, de tragédies sur nos scènes, de drames plus noirs que la Morgue.

« *Otez-moi de là ces magots* ! »..... Qu'on nous rende la comédie gaie, l'aimable féerie, les vraies beautés du langage, les choses légères ou nobles du clairvoyant esprit français — Molière, Beaumarchais en tête. Les latins, parlez-moi de ça. Visons le bleu pour nos loisirs : cela nous changera de la bouteille à l'encre positive. J'ai plein le nez de monsieur le Réel — l'ange du jour ! Apollon lui-même broderait le canevas d'Hamlet, cette tuerie à grand format, que je le trouverais peu sain — oh ! mais très peu digestif pour l'estomac moderne déjà suffisamment fatigué par les crises de chaque minute, puisqu'il est bien entendu que la race humaine bouleversée par un certain progrès, de sexe douteux, n'a plus d'abri poétique, plus de repos et patauge en plein dans l'Enfer connu — « *lasciate ogni speranza...* » — phrase prix de Rome, Messieurs...

JUPITER

J'aimerais la vie si elle s'embarrassait moins de paroles oiseuses.

MOMUS

Pour se divertir à ses dépens, les dieux façonnèrent l'homme ; celui-ci, moins inventif, quoique pareillement niais, se contenta des mots qui lui servent tour à tour de hochet.

NEPTUNE

Vaniteuses écrevisses...

MERCURE

Marionnettes savantes...

MOMUS

Ces absurdités, où l'artifice a tant de part, dispensent la gloire aux plus vulgaires âmes et dirigent parfois les actes humains. Toute l'existence d'un mortel privilégié peut se passer à désirer le succès de telles impostures qu'on décore du beau nom de triomphe.

SUR LA SCÈNE

SCÈNE LI

LE RÉGISSEUR

Fermez la trappe !.... *Le Chevalier noir* est censé disparaître là-dedans. Dites donc, pompier — vous, là-bas, ne blaguez pas si fort, je vous prie. Descendez le salon des frises — toile sept, toile sept ! Vous abîmez le jardin... Ah ! sacrebleu ! la pièce d'eau vient de se fendre. Maladroit de Bitinet — où est Bitinet ?.... Appelez le décorateur pour retoucher l'orme. Cette peinture est dégoûtante. Allons, tout le monde à sa place. Mesdames, mesdames, vous essaierez vos chapeaux demain. Eh bien, c'est au tour du comte. Arrivez à droite — à droite ! Le comte doit s'avancer d'un air solennel. Nom d'une pipe ! vous marchez comme un bailli ! L'éducation, le rang, comportent d'autres allures ; regardez-moi bien. (Il fait divers pas de haut style.)

LE COMTE

« Salut, antique demeure de mes aïeux ! Une terrible fatalité pèse sur toi, accumulant les ruines. Et moi-même, infortuné rejeton d'une race disparue, que suis-je, sinon le jouet malheureux de toutes les passions !... »

LE RÉGISSEUR

Où diable prenez-vous ces airs sombres ? Vous imitez quelqu'un — ah parbleu ! c'est Rouvière.

PROTÉE

Comme le singe imite l'homme.

UN VIEIL ACTIONNAIRE

C'est une détestable école.

PROTÉE

Pour les sots, monsieur.

JUPITER

Cet homme a-t-il donc l'intérêt d'un modèle à suivre !

PROTÉE

Je l'estime un individuel des plus rares — assez en relief pour qu'on cherche à le défigurer. Rouvière et Frédérik Lemaître illuminent le théâtre moderne. Le génie du créateur profond de *Maître Favilla* s'est alimenté des plus amères déceptions. La seule conscience de son élévation l'a soutenu, l'a consolé. Regardez son image...

JUPITER

L'art éclaire ses yeux scrutateurs d'un rayon puissant ; le front pense, la bouche doute.

MOMUS

Ainsi doit s'affirmer tout homme d'action acquis à la vérité. Mais écoutons ce qui va suivre.

LE RÉGISSEUR

A vous, Madame — votre fauteuil est placé !

LA COMTESSE (en aparté)

« Que le ciel prenne pitié de mes pleurs. (Haut) Je vous attendais. Vous voilà, mon ami ?.... »

MERCURE

Pardon, madame. Ici, j'entre en scène comme un professeur autorisé. Monsieur le régisseur voudra-t-il permettre à un amateur de présenter quelques observations ?

LE RÉGISSEUR

Bien volontiers. Je vais allumer une cigarette. C'est le jour des oies — j'en ai plein le dos.

MERCURE

Vous voudrez bien, madame, accueillir avec indulgence ma mercuriale ?

LA COMTESSE

Ne vous gênez pas. Je me trouve ici pour être serinée.

MERCURE

Il s'agit de l'expression de dépit donnée à l'intonation. La vérité demande une sorte de ton neutre. Je n'ai pas la prétention de vous apprendre les

vrais mouvements du cœur « Vous voilà, mon ami... » C'est un simple jeu de paroles, mais cela cache un véritable trouble d'âme. Du reste, en thèse générale, il faut moins dire que penser. Il faut surtout expulser le moi, toujours haïssable, mais surtout au théâtre. Mon programme pourrait se réduire à quelques recommandations. L'art du comédien échoue misérablement s'il se transforme en pianophraseur. Il ne suffit pas, pour être intéressant, de varier ses intonations dans un sentiment de débit régulier ; de multiplier les poses pour donner l'idée du mouvement et simuler l'aisance ; il n'est pas naturel de s'adresser au public pour l'intéresser au jeu de ses paroles ou de sa physionomie. Il faut, au contraire, que la salle apparaisse vide ; le public n'est qu'un témoin toléré juge d'un fait. Votre action isolée ne doit avoir pour but que l'unité du groupe où vous êtes. Evitez de vous laisser distraire par les approbations ; agissez en répudiant toute influence extérieure à la pièce, vous absorbant dans la pensée apprise et le mouvement du groupe où vous êtes, au point d'oublier votre propre identité. Enfin, parlez pour exprimer l'effet nécessaire, sans affectation, comme la nature le conseille. Les vertus du comédien se résument dans un mot : Vérité.

PROTÉE

Tu crois ?.... Cela peut être — mais ne prévaudra jamais contre les traditions. Bon moyen, ma foi, pour indisposer le public ainsi mis de côté. Un tel grand homme risque fort de passer sa vie sans engagement. A peine en voudrait-on pour souffleur.

MOMUS

Mais la critique ?

PROTÉE

O naïveté des grands esprits ! — la critique est presque toujours un écho — point un oracle. S'il se trouve quelque sage dans l'auditoire, il n'a guère d'autre influence qu'une belle indignation à huis-clos.

LE RÉGISSEUR

Reposez-vous, madame. Attention, maintenant, — à vous, là-bas ! Posez votre chapeau sur la chaise : cette manœuvre vous met en relief. Soignez vos bras — ils ont l'air de deux bretelles. Quand vous parlez, ménagez les *r* : la langue n'est pas un feu de peloton.

BARON DE CAPEBLANCHE

« Soyez le bienvenu, comte. C'est une joie inénarrable pour nous tous de vous revoir parmi ces généreuses populations. »

LE RÉGISSEUR

Assez. Votre air grave fait pouffer de rire. Plus de concentration et de hardiesse dans le geste, que diable ! Je vous avais dit de mordre souvent vos lèvres : c'est un tic qui donne de la finesse au personnage. Dame, quand on n'a pas de génie, il faut se retrancher dans les manières. Au surplus, toute cette scène est pitoyablement conçue. L'auteur se trouve-t-il dans la salle ?

SCÈNE LII

L'AUTEUR

Me voici, monsieur.

LE RÉGISSEUR

Que ferons-nous de la comtesse ?

L'AUTEUR

Elle restera assise.

LE RÉGISSEUR

Assise ! on voit suffisamment, monsieur, que vous en êtes à vos débuts. Cela n'a pas de grâce ; le mouvement languit.

L'AUTEUR

Je ne sache pas que ma pièce soit faite pour être dansée.

LE RÉGISSEUR

C'est possible — mais les sifflets auront raison de vos chaises. Je vous avertis, en outre, que mademoiselle Léonie ne peut dire : « Infâme ! traître assassin du plus vertueux des nonces, meurs maudit ! » Elle n'a pas assez de force dans l'organe.

LE COMTE DE CAPEBLANCHE

Vous pourriez aussi changer sans difficulté ma scène de la prison. Je n'ai pas envie de traîner à terre mon costume de trois cents francs. Un duel avec le gouverneur de la tour ferait assez bien l'affaire. Un collégien comprendrait cela.

L'AUTEUR

Il ne s'agit pas de duel, monsieur ; le gouverneur restera chez lui.

LE RÉGISSEUR

Tenez, voici, par exemple, une phrase qui choque toutes les convenances : « Femme dépravée, ton cœur est une léprosie ».

L'AUTEUR

Elle ne choque pas le goût littéraire du jour.

LE RÉGISSEUR

Le directeur s'engage beaucoup en vous jouant sans collaborateur. Au théâtre, qui dit expérience dit science.

L'AUTEUR

Il compromet son esprit en se fiant à votre arbitrage vulgaire. Vous découragez tous les efforts, vous tuez toutes les individualités. Vos lumières ne sont que chandelles et rengaines, vieux cartons et phrases moulées. Sans esprits vierges, point de théâtre. Je vous le dis ; répétez-le au directeur.

LE RÉGISSEUR

Je vais de ce pas chez lui.

L'AUTEUR

Je retourne chez moi.

PROTÉE

Voilà, mes amis, le véritable fléau théâtral. On met si peu de sérieux dans la confection des œuvres que chacun se croit en droit de donner des conseils. Qui ne fait sa pièce, aujourd'hui ? Bacheliers, acteurs, boursiers, notaires, sous-préfets, écrivains publics, bureaucrates, lorettes, financiers, journalistes, soldats retraités, avocats, professeurs, poètes fourbus, critiques, assiègent l'auguste sanctuaire depuis longtemps souillé, donnant aux lettres l'affligeant spectacle d'un coup de main hardi tenté sur la bourse du passant, le pistolet de la réclame à la ceinture. L'argot fait le reste dans une langue apprise par cœur. La pensée n'était point du complot, croyez-le. La platitude ou l'épilepsie, voilà les pourvoyeurs actuels — et, sur ce fonds, deux ou trois esprits d'observation, intelligences avisées qui n'osent

point toucher à l'idéal si bien il est compromettant, aux feux de la rampe, tandis que la société digère et prétend n'applaudir que des toilettes.

MOMUS

La pensée n'a rien à démêler avec ces industriels — il leur suffit d'une balance à succès.

CUPIDON

Je vais à mon duel ; je vous quitte pour quelques heures — à demain.

AU BOIS DE BOULOGNE

L'aube commence à poindre

SCÈNE LIV

UN COCHER DE FIACRE

Où faut-il s'arrêter, not' bourgeois?

CUPIDON

Là, dans l'allée. Tiens-toi prêt.

LE COCHER

Suffit. Je ne serai pas compromis, au moins ?

CUPIDON

Tu peux dormir sur ton siège. Descendez, mon ami...

LE BARON DE BALIFOUS

Une distraction — je réfléchissais. Si je meurs, brûlez ces cheveux; jetez-en la cendre au vent.

MOMUS (descendant)

A quoi tient l'être!... victime dans son entier par chaque partie.

UN MÉDECIN

Cela est vrai, monsieur : chaque fragment s'acharne à la perte du tout. C'est une lutte sans trêve et sans merci — au moral comme au physique.

MOMUS

Je vous crois homme de raison.

LE MÉDECIN

Je vous sais gré de n'avoir point dit : de science; la méditation est l'*alma parens* de toutes les cures.

MOMUS

Nos adversaires sont arrivés. Le duc de Nivelle a posé son habit sur l'herbe.

LE MÉDECIN

Triste personnage — féroce, dit-on, insociable — véritable singe dont le plus mauvais tour se fit à son désavantage : il voulut essayer du ménage avec un ange.

MOMUS

Association bien incorporelle — autant vaudrait épouser un mystère ou le vent.

LE MÉDECIN

Justement, monsieur — l'ange lui glissa des doigts.

SCÈNE LV

LE BARON DE BALIFOUS

Je vous salue, messieurs.

LE DUC DE NIVELLE

Je vous attends, monsieur.

LE BARON DE BALIFOUS

Il n'est que l'heure. Nos témoins sont d'accord sur les dispositions du duel ?

LE DUC DE NIVELLE

Cela me paraît de toute évidence. L'endroit me semblerait mal choisi pour les objections.

LE BARON DE BALIFOUS

Je suis à vos ordres.

(Les deux adversaires croisent le fer.)

LE DUC DE NIVELLE (subitement échauffé)

Meurs, traître !

LE BARON DE BALIFOUS

Du mélodrame ! — vous êtes touché...

LE DUC DE NIVELLE

A peine effleuré. Vous avez peur. C'est ton sang qu'il me faut, c'est ta vie !

LE BARON DE BALIFOUS

Je ne voudrais pas votre mort. (L'épée échappe à sa main.)

LE DUC DE NIVELLE (se fendant à fond)

Misérable ! que ton sort s'accomplisse !.... (Il lui traverse la poitrine.)

CUPIDON

Ceci est une infamie. Vous avez vu le coup, messieurs.

LE DUC DE NIVELLE

Je me suis vengé.

CUPIDON

Comme un lâche. Je ramasse l'arme du mort. Défendez-vous, duc. Je ne laisserai pas égorger mes amis.

LE DUC DE NIVELLE

Amitiés de polissons, d'impertinents. A votre tour, si bon vous semble.

(Après quelques passes, le duc tombe mort.)

LE MÉDECIN

Les soins seraient superflus — le cœur a cessé de battre. Nous voilà très gravement compromis.

CUPIDON

Le point d'honneur est plus exigeant que la justice somnolente, mon cher docteur. Tant pis pour le duc. Le monde ne rit que des malheurs mérités ou non. Il m'admirera, tout en faisant mine de me blâmer. C'est ma morale toute sèche — et je la dois à l'éducation courante.

MOMUS (tandis qu'il entraîne Cupidon et se retire sous bois)

Tué pour l'amour et tué par l'amour !.... deux victimes pour un baiser ! Sanguinaire orgueil français, tu verses plus de sang en un jour qu'en un siècle tu ne suscites de vertus. Détestable sot celui qui fait dépendre sa considération d'un caprice de femme et prétend la cuirasser de glace contre les rayons dévorants de l'amour... Nulle puissance même souveraine lui résista-t-elle jamais ? Quel philosophe l'appela le premier : « être faible » pour la décréter, ensuite, le principal obstacle à la passion — espèce de

rempart de verre !... Notre honneur, ce fardeau magique et terrible repose sur ses bras : les penche-t-elle vers la terre, nous crions au scandale et nous perçons nos poitrines superbes. Honte à l'esprit qui ne sait pas mieux accorder ses jugements et ses griefs — et demande l'impossible aux forces qu'il raille... Avançons le pas, ami Cupidon.

UN SECOND GROUPE DE DUELLISTES

SCÈNE LVI

MOMUS

La nature est donc en révolte, aujourd'hui ? Arrêtons-nous.

UN JEUNE HOMME

.....Comme il vous plaira, monsieur.

UN OFFICIER

Cela ne regarde que moi. (Il ramasse son épée.)

LE JEUNE HOMME

Je répète, devant ces messieurs, que la question est absolument impersonnelle. Mes témoins l'ont décidé.

L'OFFICIER

Mauvais moment pour discourir.

(Ils se battent.)

LE JEUNE HOMME

Le sang coule de votre main...

L'OFFICIER

Allez au diable — laissez-moi tranquille.

LES TÉMOINS

Continuez.

(Le jeune homme tombe.)

UN TÉMOIN (se précipitant sur le corps du blessé)

Mon Dieu ! mon Dieu ! affreux malheur... peux-tu parler? me reconnais-tu ?...

UN MÉDECIN

Son regard vous répond.

DEUXIÈME TÉMOIN

Soulevons-le ; nous le porterons dans la voiture.

LE BLESSÉ (râlant)

Laissez-moi..... je me sens mourir.....

L'OFFICIER

Messieurs, vous pouvez certifier que le duel a été loyal. (Il s'éloigne.)

MOMUS

Loyal comme la haine. Docteur, quelle en a été la cause ?

LE MÉDECIN

Un écrit bien innocent — quelques lignes railleuses jamais déplacées au bout de la plume d'un homme d'esprit. Ce bretteur a pris en main une cause générale que ses collègues mieux élevés lui abandonnaient de grand cœur. Un bal vient de servir de prétexte à la sanglante rencontre ; une boutade contre l'épaulette a dirigé l'épée meurtrière.

MOMUS

J'aurais mis une condition à cette rencontre : par exemple, l'obligation première pour les deux champions d'écrire simultanément une page sur la bravoure. Un seul pistolet chargé eut été remis au vainqueur pour venger non pas l'outrage supposé, mais l'éloquence méconnue. Qui ressent fortement, doit peindre avec des couleurs puissantes. A chacun son arme familière. Quand le géant lève son poing, je ramasse des pierres ; le lion montre-t-il ses griffes, j'arme mon fusil ; la femme me sourit-elle — je fais appel à ma raison ; au sabre du soldat en fureur, j'oppose une cuirasse que rien ne peut entamer : l'épigramme ou l'indifférence. Ainsi le lâche adroit n'aura plus raison du courageux innocent — et raison, hélas ! jusqu'à la mort.

LE MÉDECIN

Il a cessé de vivre : — c'était un remarquable esprit.

MOMUS

Et son adversaire un remarquable tireur — les chances furent égales !

TROISIÈME GROUPE DE DUELLISTES

SCÈNE LVII

PREMIER JEUNE HOMME

.....Soutenez-vous toujours que Rigolette vous ait promis la première valse ?

DEUXIÈME JEUNE HOMME

Je le soutiens.

PREMIER JEUNE HOMME

Recommençons. Au premier sang?

DEUXIÈME JEUNE HOMME

C'est-à-dire qu'elle me l'avait fait espérer.

PREMIER JEUNE HOMME

Vous l'entendez, messieurs ? j'en étais sûr ; cette déclaration me suffit.

UN TÉMOIN

Allons nous-en dresser l'acte au restaurant.

PREMIER JEUNE HOMME

Bonne idée — votre main, mon cher adversaire.

DEUXIÈME JEUNE HOMME

Avec plaisir, mon brave ! Je vois beaucoup de monde autour de nous... Serions-nous cernés ! Sauve qui peut.

(Ils s'enfuient dans toutes les directions.)

CUPIDON

Ce sont d'anciens condisciples.

MOMUS

On le reconnaît à leur spirituelle argumentation. Ce genre de duel distrait de l'ennui, stimule l'imagination, et provoque les dîners divertissants.

CUPIDON

Mieux vaut se battre avec un cuisinier qu'avec la mort.

MOMUS

N'affirmons rien. Courons rejoindre Mercure, — il doit être, à cette heure, sur les traces d'Apollon.

PLACE DE L'ODÉON

SCÈNE LVIII

MERCURE (à ses amis)

Vous êtes exacts — c'est bien. Maintenant, pensons aux dieux. Peut-être les rencontrerons-nous par ici..... Je vois de beaux jeunes gens passer par groupes, rieurs ou pensifs. Dans toutes leurs paroles perce l'intelligence des faits élevés, des sentiments supérieurs.

CUPIDON

Apollon ne saurait vivre autre part que dans ce centre de rêves et d'étude. Je n'ai pas eu de chance en le cherchant de tous les côtés — une retraite profonde cache sa vie. Levez la tête..... voici la demeure où j'habitais autrefois, avant que le monde oisif m'appelât à lui. Que de jours passés dans le calme, dans le bien du travail..... Il n'y faut plus songer — le cœur se livre à d'autres inclinations. Là, je fus heureux , là, je fus aimé !.... Mes amis m'étaient bons. Où sont maintenant leurs cœurs..... — évanouis ! L'étude me consolait de tous les déboires qui sont l'éternelle nourriture humaine. Sur cette terrasse, j'avais la vue d'un admirable coin de Paris. Ma chambre était grande comme la main : — je ne l'aurais pas échangée contre le Louvre : elle contenait tout un monde de souvenirs bienfaisants.

MOMUS

Chaque heure déplace les rêves, mon cher ; chaque jour voit leur transformation — mais les meilleurs ne sont pas les derniers, il s'en faut.

UN GROUPE D'ÉTUDIANTS

SCÈNE LIX

PREMIER ÉTUDIANT

Tiens, Chambard et ses fameuses lunettes rouges !... — Tu sais qu'on siffle, ce soir, mon bonhomme ?

DEUXIÈME ÉTUDIANT

Où ça, ma vieille ?

PREMIER ÉTUDIANT

Dans le bazar à côté, pardieu — à l'Odéon — une belle première : *Négoce et Poésie* — des alexandrins majestueux.

TROISIÈME ÉTUDIANT

La muse en habit noir ?

DEUXIÈME ÉTUDIANT

Naturellement. Le tout, déclamé par des êtres archi-faux. Je te parie que nous entendrons un garçon de magasin improviser une élégie sur la salade.

PREMIER ÉTUDIANT

Tu oublies le bourgeois lamartinien que nous coudoyons dans le premier café venu, bredouillant dans un dialecte pindarique — ou bien quelque madame Moutonnet, très grasse, parlant des « maîtres de l'art » flanquée à droite d'un avoué amateur de fables et à gauche d'un vrai poète rendu ridicule.

DEUXIÈME ÉTUDIANT

Je ne reconnais qu'une grande loi au théâtre les primant toutes : la loi d'harmonie et de proportion. Pour la passion, nous savons que cela n'existe plus. On est régulier. L'idéal nécessaire a fait son temps ; sacrifice, abnégation, la véritable vie des œuvres scéniques, ne se comprennent plus. Le théâtre est aux tiroirs — sans nuances. Cela simplifie l'architecture des œuvres qui était la véritable beauté. On est décousu et vide.

PREMIER ÉTUDIANT

J'ai une bonne paire de clés — sois tranquille.

UN AUTRE GROUPE

SCÈNE LX

PREMIER ÉTUDIANT

(Il chante)... *Gastibelza, l'homme à la carabine*... S'il est mort, c'est bien sa faute. Les caboulots l'ont tué. La Mort ne porte plus une faux sur l'épaule, mon petit, mais un tonneau de spiritueux.

DEUXIÈME ÉTUDIANT

J'ai fait une rencontre assez originale — tout ce qu'il y a de plus macabre.

TROISIÈME ÉTUDIANT

Le code, dansant à Bullier.

DEUXIÈME ÉTUDIANT

La Mort — puisque de mort il est question — assise et ne filant pas; les trois Parques — les vrais ni plus ni moins.

TROISIÈME ÉTUDIANT

Les Parques à Paris?

DEUXIÈME ÉTUDIANT

A Paris — dans trois coins différents. La Fable a pris possession de la nouvelle Athènes. D'abord Clothon, sur le boulevard Montmartre. Elle tient un café très bien achalandé qui débite une absinthe supérieure, — mais, là, du nanan. Nos trois amis, Albert, Paul et Léon Sylvestre, morts l'été dernier, étaient les plus solides habitués. Maintenant, madame Atropos, au Panthéon.

TROISIÈME ÉTUDIANT

Comment! cette vieille guenon qui tient le cabinet de lecture?

DEUXIÈME ÉTUDIANT

Précisément. Son arrière-boutique est célèbre par l'immoralité du contenu. Elle m'a initié à tous les marquis de Sade imprimés. La luxure s'en dégage comme la résine découle du pin. Le reste de la caverne littéraire est abandonné aux romanciers délirants, idiots ou fous — aux penseurs subtils, impalpables, mystérieux, profonds et caducs. En huit jours, ces livres tournent la plus forte cervelle.

TROISIÈME ÉTUDIANT

Reste Lachésis.

DEUXIÈME ÉTUDIANT

Es-tu jamais passé rue... — tu sais, dans les environs de l'église Saint-Sulpice... de minuit à deux heures... ayant bien dîné chez Magny, lampé dans toutes les brasseries, commencé par le bock et fini par le genièvre,mal en estomac, faible en jambes, le cerveau comme une marmite sur le feu — la tête pleine de fantaisies damnables, rêvant aux séraphiques

passions qui te fuient comme autant de chimères pour les prostituer, plus tard, entre les bras de la réalité ?.... Mais assez de poésie — tu dirais que je te fais un cours... Eh bien, mon cher, tu passais avec toute la crânerie du vin bu, cherchant fortune pour embellir le caprice de ta promenade... Il te souvient du gigantesque numéro, date fatale dans l'histoire de plus d'un homme, de la porte close, à guichet, qui garde les nymphes modernes — et de la petite femme d'allure suspecte, au tablier blanc découpé en dent de loup, qui fait l'office d'introducteur ?

PREMIER ÉTUDIANT

Nous sommes au fait. « Joli garçon... joli garçon... »

DEUXIÈME ÉTUDIANT

J'abrège. Une fois, il me prit fantaisie de savoir le nom du propriétaire de ce harem catholique. Qu'ai-je appris ?.... une divinité préside aux saturnales tarifées : la grosse madame Lachésis. Voilà nos trois mégères campées au milieu de nous pour leur petit commerce assassin. Les Dieux reviennent, mon cher !....

PREMIER ÉTUDIANT

Tu crois aux Parques, toi ? — quelle veine ! Tu t'es mis un fuseau dans l'œil. Moi, je n'aime que la bière, je ne déteste que les bouquins. Pour Lachésis, n'en parlons pas — Rigolette suffit à mon cœur.

DEUXIÈME ÉTUDIANT

Elle dansait, hier, en pleurant, à la *Closerie*. Tu la bouscules...

TROISIÈME ÉTUDIANT

C'est une bonne fille, en somme. Elle ne lui coûte pas un sou.

DEUXIÈME ÉTUDIANT

De quoi vit-elle, alors ?

PREMIER ÉTUDIANT

De l'air du temps et de ma vue. Ça t'étonne ? Rien de plus sain pour les femmes. Le cas est rare, mais il existe. Je suis aimé pour moi-même, comme notre ami Apollon.

SCÈNE LXI

Les dieux se placent à une table

CUPIDON

Que boirons-nous, chers Dieux ?

MOMUS

Du café — l'encre intellectuelle ! Son parfum me fait souvenir de l'ambroisie que nous versait en souriant l'aimable Ganymède.

MERCURE

Le soleil se couche ; nous sommes attendus, vous le savez.

CUPIDON

Patience ; l'heure est propice à notre recherche. De cette place, nous interrogerons tous les visages. C'est ici le chemin — de l'école, des restaurants — du gîte — des théâtres — des cafés. Les rêveurs et les viveurs s'y coudoient. Les uns montent, vers les jardins ; — les autres descendent, vers la Seine. Apollon ne peut manquer d'être du nombre des flâneurs.

DANS UN GROUPE, A LA GAUCHE DE MOMUS

UN MONSIEUR (vêtu de noir)

.....Le malheur des institutions d'utilité publique, en France, c'est de traverser les âges sans varier ni améliorer leurs conditions d'existence. Ainsi, l'Académie qui se fait gloire d'une tradition et repousserait Homère, Dante, Rabelais, Shakspeare pour y manquer ; les écoles de droit et de médecine ; le théâtre qui se prétend possesseur d'un moule régulier ; ainsi, l'université, âme de toute civilisation.

DEUXIÈME MONSIEUR

Que lui reprochez-vous ?

PREMIER MONSIEUR

Sa routine ; le gaspillage des facultés de l'enfant traîné sur les mêmes vieilles routes tant de fois battues des précédentes générations et dont elle

exerce seulement la mémoire — jamais le jugement. Qu'apprend-il en effet ? — le latin pour l'oublier, le grec pour ne jamais le savoir. De ce qui devrait être un passe-temps de lettré ou de curieux, elle fait un principe arbitraire d'études, laissant dans l'ombre tout le côté positif de l'enseignement. Qu'en résulte-t-il ? les peuples modernes vivant côte à côte sans se comprendre, dans une barbare ignorance de leur langue, de leurs usages. Ouvre-t-on l'histoire? c'est pour nous obséder de la vie d'un Clodomir, d'un Philippe-Auguste ; mais les événements contemporains encore émus de leurs crises dernières, mais l'histoire du siècle qui nous trouve prêts au mouvement, à la pensée, au choix social, qui doit intéresser nos goûts et stimuler nos futures passions — je devrais dire sagesses politiques — ah ! bien oui... c'est bien de cela qu'il s'agit ! Nous connaissons les lignes géographiques de l'Indoustan — mais que nos affaires ou nos plaisirs nous attirent — je suppose vers l'Ouest de la France — bien vite on s'enquiert si Nantes est un port de mer. Un bachelier me soutenait, ce matin, avec candeur, que le département de l'Orne avoisine Châlons. L'an dernier, un licencié en droit, parlant de Grenoble, se fit fort de l'atteindre, à cheval, au bout de trois heures, après avoir quitté Arles. Nous avons beaucoup de savants qui dépècent laborieusement un certain nombre de fois les *Argonautiques* de Valérius Flaccus, les *Dialogues* de Minutius Félix, la *deuxième guerre punique* de Silius Italicus — Valère Maxime ou Septimus Serenus — la *Thébaïde* de Stace, les opinions des grammairiens grecs, rhéteurs, sophistes et chansonniers ; pendant ces jours perdus, l'Escurial regorge de manuscrits arabes soigneusement moisis ; peut être autant de trésors cachés à la lumière, qui sont pour nous comme un chapitre inédit des *Mille et une Nuits*. Que sait-on du Code, cette moelle de notre existence? Que sait-on de l'histoire naturelle ou tant de découvertes intéressant notre propre existence nous attendent ? Que sait-on de l'astronomie, cette grande science qui coupe court à toutes les idolâtries religieuses pour nous enseigner le véritable esprit de la divinité ? Et la médecine, dont les notions les plus simples restent pour tant d'intelligences lettre morte ? Nous ignorons jusqu'aux plus banales fonctions de notre organisme, faute de quelques principes élémentaires. Nous parlons de l'avenir de la race française — des rôdeurs et petits aventuriers qui sont la plaie et le crime, à l'état latent, de nos grandes villes... avons-nous seulement songé à fonder des écoles de jeunes colons ? Il y aurait mille choses d'une aussi urgente nécessité à considérer profondément : institutions, études, infâmes falsifica-

tions qui réclament l'énergique assainissement des marchés, routines sociales. La science a sa pente naturelle comme l'âme ; sa forme est renouvelable. Oui, mes amis, si nous élevons nos idées jusqu'aux vérités dont la lumière nous pénètre à notre insu, nous trouverons tout un monde d'aperçus nouveaux dont l'étude s'impose. Nous penserons que les forces humaines doivent exiger leur emploi justifié. De ce fait, l'éducation se complète en devenant logique. Elle prend indifféremment toutes les intelligences mises en valeur pour le bien général. Pratique, scientifique, elle n'oublie rien du passé, mais se fortifie dans les nécessités du présent, les espérances que nous donne l'avenir. Nos horizons deviennent plus sains, ramenés à l'étude des vérités primordiales, à la mise en valeur du globe — patrie commune — à l'exploitation sagace de notre sol. A ce propos, pourquoi n'a-t-on pas créé des inspecteurs de la terre ? Cela serait préférable à des inspections de Beaux-Arts incapables de produire même un pouce de bonne peinture. La nature serait mieux connue, — une fois le ciel catholique chassé — et, du reste, tous les paradis d'une si piètre invention. La science fait vivre — la saine poésie inspire ; — démolissons le commérage romancier qui a tout usé et vieilli — jusqu'aux dictionnaires. Nous oublierons cette instruction de commande qui rend si vains leurs possesseurs, — qui fait qu'un traducteur d'Horace, un monsieur à mémoire latine ou grecque, tranche aussitôt du phénix pour avoir joué de la flûte sur quelques versions, inférieur même à l'artisan dont l'utilité se démontre par nos besoins. Ce que je dis n'est-il pas juste ? Nous croyons tout mériter pour avoir approfondi Gœthe ou Shakspeare ou Dante — et nous ne connaissons pas, en revanche, même le véritable rôle des oiseaux. Le monde ancien tombe en poussière. Que sont nos révolutions de pavé, dans un petit angle, auprès des révolutions de la science ? de véritables affaiblissements. Un homme vient ; il apporte la vapeur : voilà le plus terrible révolutionnaire. Il va formuler un univers nouveau.

DEUXIÈME MONSIEUR

La vapeur ! la vapeur ! — pardon de vous interrompre — mais ici, nous avons certainement les mêmes idées. La vapeur nous prépare des bouleversements infinis. Adieu, sociétés stériles, civilisations endormies, compétitions misérables, dupeuses influences, chancelleries despotiques. C'est un éboulement complet. La vapeur, s'appelle Attila — le feu au monde, le renversement des nationalités, des castes, des fortunes, des idées, des

habits, de tous les moyens d'action présents — une confusion générale portant, malgré tout, le même habit — jusqu'à l'heure ou de nouveaux cataclysmes rediviseront et grouperont les familles hostiles. L'aveugle force qui soulève le monde trouvera plus tard son adversaire pour le morceler encore — stabilité inflexible succédant à un mouvement de vertige. Ce sont, alors, des recommencements de civilisation — après des tragédies produites toujours par l'épée — dieux ou héros suscités. Etes-vous de mon avis? Le monde marche, le monde est en ébullition. Le nombre s'impose. S'il y a éducation, nous avons la victoire du travail et le rajeunissement des sociétés. Mais le progrès ne s'entend pas de même partout. Pensez aux forces qui ne sont ni l'Europe, ni l'Amérique notre créature!.... L'Asie tend vers nous sa main féline; Mahomet reste debout, toujours menaçant, malgré nos imbéciles caresses. Il se dresse sur le corps des autres religions qu'il faut frapper si l'on veut instruire et civiliser. C'est lui l'antagonisme redoutable. Justement fiers du degré de nos lumières, nous détruisons pour l'édifier lui et son armée fanatique. Ne l'épargnons pas, si nous voulons la lumière égale par le monde; n'a-t-il pas voué à l'exécration les civilisateurs qu'il appelle toujours chiens? Le nègre, qui dévorait la veille son ami dans un festin de cannibales, s'habille à la Belle Jardinière et vit sauvagement de nos pâles élégances. Il n'est pas préparé pour boire à la coupe de nos idées — cette coupe est déjà sienne. Ah! c'est ici qu'il faut s'arrêter... Nous soulevons, là, une rude question. A l'heure même, pouvons-nous faire entendre à l'Europe le cri d'alarme?.... Hier, on pouvait encore dire: « Prends garde au nègre, race latine! Peuples méditerranéens, vous avez ouvert la bouteille à l'encre en l'inclinant du côté de votre visage. Le continent noir s'éveille. Il viendra chez vous, au sortir de ses forêts, la main encore fumante du dernier sacrifice humain, chercher la femme blanche et le peu de chaleur dont vous vivez. Après la *Saltarella*, Naples pourrait bien danser la *bamboula*; Gênes s'emplira de toisons frisées infectant l'huile rance. Tom s'apprête à s'asseoir en croupe derrière le Coléone, dévastateur de la Venise émaillée où retentissent ses tambours garnis du cuir de l'hippopotame; le Soudan fera irruption sur la Canebière, avec sa progéniture à la main; un ancien mahdy fricotera la bouillabaisse sur le vieux port, affublé de l'habit noir des grandes maisons; le Gabon peuplera Alicante et Cadix; les riverains du Niger pousseront au nord et valseront sur des airs de Strauss en buvant les bières mousseuses; Constantinople, même russe (la boule du monde est folle!) verra à la fois

monter dans ses ruelles les citoyens camards du Zambèze et les citoyens du fleuve Jaune aux yeux bridés. La vapeur promène sa flamme sur le globe. C'est un embrasement qui va tout refondre. Mais au profit de qui? Est-ce seulement du canon, des fureurs guerrières ou de la paix et des bonheurs humains?

PREMIER MONSIEUR

Des bonheurs humains sans aucun doute. Les hommes sont, par elle, réunis, associés. La colonisation s'emparera de toutes les forces dévoyées qui sont l'excès de santé des peuples et la cause principale de leurs conflits armés. Les hommes auront honte de leurs misères. Le moyen âge domine encore dans les idées; aussi, les découvertes de toute sorte sont-elles laissées aux mains de quelques isolés que l'on abandonne. Un producteur de génie doit être exploité comme une bonne terre et converti en actions comme une mine féconde. L'homme deviendra partout un initié, esprit d'éducation, de devoir et de lumière. Les champs ne seront plus un exil pour l'intelligence solitaire. La terre n'appartiendra pas seulement aux ilotes que leur stupidité défend de tout contact. La nature doit se renouveler sous la main des aptitudes. Ce qui se perd, aujourd'hui, égale au moins ce qui profite — et les malheureux sont les vrais martyrs de cette paralysie actuelle de l'âme politique confinée dans de stériles discussions. Voilà ma foi, mes amis: *Mens agitat molen!*

DEUXIÈME MONSIEUR (appelant)

Savin.

PREMIER MONSIEUR

Qui appelez-vous?

DEUXIÈME MONSIEUR

Ce jeune homme au chapeau de paille — un garçon plein de mérite, modeste stagiaire pour le moment.

LE JEUNE HOMME

Salut, messieurs.

DEUXIÈME MONSIEUR

D'où venez-vous, ainsi, l'air grave comme un protêt?

LE JEUNE HOMME

D'un sermon. Je voyais pas mal de monde entrer à Saint-Sulpice; « je suis le monde », comme dit Bilboquet, et me voilà poussé contre la chaire.

On n'a pas plus de veine. Dans la chaire trônait un moine prodigieusement gras — dominicain, je crois.

PREMIER MONSIEUR

La graisse n'empêche pas l'éloquence. Parlant bien, votre moine ?...

LE JEUNE HOMME

Emporté, instruit et dramatique — un tribun froqué. La pièce déclamée a beaucoup de tirades — mais il entend joliment l'effet.

DEUXIÈME MONSIEUR

C'est la nouvelle école.

LE JEUNE HOMME

Ma foi oui : — les idées étroites, impérieuses, exclusives du passé, dans un cadre de formules oratoires toutes récentes. Les enfants savent, comme cela, très bien leurs fables. Pour parler encore plus juste, c'est une tribune gothique où l'on entend tour à tour le langage des journaux, des théâtres, des romans, du code, de la politique — et même du reportage mal fait.

DEUXIÈME MONSIEUR

Sur quel sujet a-t-il parlé ?

LE JEUNE HOMME

De tout un peu : de la Vierge mère et épouse du Christ ; de Dieu le Père, ni plus jeune ni plus vieux que son fils ; des fiançailles hypostatiques ; de l'*économie* de l'Eucharistie ; des croisades exaltées par allusion à de plus modernes sottises qui ont la sécurité papale pour objectif, des juifs *régicides* du *vicaire* du Christ, improvisant sainte toute chose en contact avec ses mains sacrées ; de l'héritage métaphorique de Saint-Pierre ; des mers catholiques où flotte bravement l'arche romaine — enfin, de l'éternelle Rome dont il a oublié de dire qu'elle est une oligarchie abstraite, disposant d'un personnel formidable en lutte ouverte avec la société — passant sa vie à se dérober aux plus touchantes lois de l'humanité : à l'amour, au mariage, à la paternité, aux affectueuses intimités de la famille, aux caresses du foyer — influences nobles, associations chastes qui rendent l'homme véritablement élevé, bon, compatissant, désintéressé. Le thème, ainsi éclos, illustré d'images caduques, de poétiques descriptions où

Delille se retrouve avec ses « *chantres ailés* », véritable susurrement de pensionnat. Il a même essayé le fameux : « Nos mères et nos sœurs » comme au Gymnase — et, par parenthèse, le trait a réussi. J'ai retenu la péroraison qui me paraît un chef-d'œuvre d'enfantillage : « Ce siècle sera le siècle de Marie, de Pie IX et de l'Immaculée Conception ! »

PREMIER MONSIEUR

Etait-il de bonne foi, dans ce plaidoyer ?

LE JEUNE HOMME

Je le crois. Ainsi, des traditions dont le caractère primitif doit être complètement altéré — de mystiques propos sans fondement ni portée — des fantaisies apocalyptiques, étreignent, organisent, dirigent à leur gré la raison la mieux consolidée ; et voilà cette pauvre raison vouant son influence à des chimères dont l'unique crédit est la ténacité, quand la nature lui conseillait le doux exemple de sa vérité, de sa claire sagesse.

PREMIER MONSIEUR

Ainsi, vous êtes athée, Savin ?

LE JEUNE HOMME

Je suis homme et je respecte mes instincts. Trouvez-vous plus de courage à se soumettre aveuglément aux pratiques adoptées dans un but de sécurité éternelle qu'à souffrir pour l'éclaircissement de sa conscience, à douter, par besoin de vérité, interrogeant sans cesse sa raison et son cœur avec l'ardeur des esprits avides de salutaires découvertes ?

DEUXIÈME MONSIEUR

Quelle sera votre religion ?

LE JEUNE HOMME

La plus lucide pour mon cerveau épris de lumière.

PREMIER MONSIEUR

Mais votre âme ?

LE JEUNE HOMME

Je l'abandonne aux puériles et charmantes sensations qui sont l'apanage de sa vie irréfléchie. Que de fois n'ai-je pas sondé avec terreur l'effrayant problème de la création… Ce sont les infiniment petits qui composent l'infiniment grand. Ce sont les molécules, les atomes qui

forment l'univers. Le globe est une vaste fourmilière où la fourmi est déjà un colosse. Procéder par le détail, dans l'œuvre, pour constituer un ensemble, c'est opérer comme la nature qui n'est, en somme, qu'un incommensurable détail bien soudé. Il n'y a rien de grand, ici-bas, à proprement parler dans le sens de la masse ou de l'étendue — jailli d'un bloc — sinon une agglomération d'atomes. Notre vue est bien bornée pour de telles explorations. Au plus fort de mes défaillances, j'ai toujours eu la conception d'une nature éternellement renouvelée et fécondée — vivante de sa merveilleuse harmonie, résultat des êtres qui se perpétuent dans son sein et composent son essence propre, avec la flamme immortelle qui est l'émanation invisible de leur esprit. La divinité réside dans la vie même de ces prodigieux ressorts qui sont les mondes et les êtres. Je sens que je me perpétuerai comme tout cela.

DEUXIÈME MONSIEUR

La religion est un frein, vous ne l'ignorez pas.

LE JEUNE HOMME

Les religions, vous voulez dire ? La nôtre n'a d'empire réel que sur les enfants et les femmes, êtres inconsidérés. Combien je préférerais à ce vain simulacre de pompes, de fêtes, de rites compliqués — à cette mise en scène savante, diplomatique, administrative, paradoxale, féconde en subterfuges, embellie à mesure des progrès sensuels de la civilisation, flattant obstinément les femmes, rudoyant la jeunesse pour ses vives aspirations naturelles, — enfin, imposant aux naïves croyances des idolâtries pédantesques — combien je préférerais de grandes et solennelles conférences où tantôt les enfants, tantôt les personnes plus graves viendraient prier en commun et se recueillir à la voix d'un illustre orateur. Celui-là serait ami du bien, sympathique à la vie humanisée, indulgent aux beaux amours, doux conseiller des justes devoirs, démonstrateur pacifique de toute vérité, indiquant les efforts à tenter pour conquérir les grandes vertus sociales, enseignant le Vrai, l'Honnête et le Beau. Viennent alors de nouveaux Socrates, de nouveaux Platons, des Démosthènes courageux, des Catons ou des Jean-Jacques sociables, des Fénelons rendus au monde, des Pascals, des Shakspeares libres, des Montaignes dévoués, — toute la lumineuse phalange des penseurs et des sages dont le XIXe siècle offre comme un sublime résumé — et devant eux on verra s'asseoir

des populations animées d'un véritable enthousiasme — disposées d'un commun accord aux méditations fraternelles !

DEUXIÈME MONSIEUR

Votre profession de foi, un peu trop répandue, peut assujettir votre vie à bien des tribulations.

LE JEUNE HOMME

Je sais cela ; mais je sais aussi que le monde est fait de mouvement. Discuter le mieux, est-ce donc se déclarer l'ennemi de l'à-peu-près ? Je suis de ceux qui pensent qu'on doit être suffisamment innocenté aux yeux du monde quand on n'a d'autre but, dans sa vie active, que de se mettre ardemment à la recherche de ses bonheurs positifs.

UN GARÇON (air sacristain)

Monsieur, votre café refroidit.

SCÈNE LXII

QUATRIÈME GROUPE

Va-et-vient continuel de consommateurs. Un groupe s'assied.

PREMIER ÉTUDIANT

Tiens, l'ami Cupidon !

DEUXIÈME ÉTUDIANT

Bonjours, vicomte. Tu nous a quittés ?.... quelque petite dame..... On ne te revoit plus dans le quartier.....

CUPIDON

J'ai passé l'eau.

PREMIER ÉTUDIANT

Tu veux compléter ta liste : « *mille e tré* ». Les femmes sont amusantes sur la rive droite — un peu chères, par exemple. Que portes-tu là ?

CUPIDON

Un bouquin — un livre à la mode — histoire d'estaminet qui en est à sa vingtième édition. Platitude, exactitude sont ses titres. Le roman ayant

l'élasticité du caoutchouc, nous pouvons nous attendre à un second exemplaire théâtral — qui dira autre chose, naturellement. Le reportage fera miracle ; toute la presse sera sur les dents pour une niaiserie. L'auteur se relie à un groupe de romanciers très bons commerçants. Les prospectus sont soignés. Pour le sentiment actuel, ce livre a les meilleures qualités de réussite : il est écrit sans prétention et même sans goût — et l'on y joue à l'esprit comme les demoiselles de pension à la corde — en minaudant. Cela veut dire intéresser Paris et désennuyer la province qui ne voit Paris que par ses bals et ses cafés.

PREMIER ÉTUDIANT

Te souvient-il de nos interminables querelles sur l'antiquité ?

CUPIDON

Sans doute. Tu appelais cela mon tic, ma marotte.

PREMIER ÉTUDIANT

Tes fameux amis — Homère, Anacréon, Eschyle — les as-tu reniés ?

CUPIDON

Peut-on renier ce qui est la grandeur, la vérité, la grâce ?.... Mais toi, violent défenseur des œuvres nouvelles, n'as-tu rien modifié à tes arguments passés ?

PREMIER ÉTUDIANT

Je les ai soumis à l'optique plus réfléchie de l'entendement. Il va sans dire que cette épreuve tentée à l'heure décisive où la raison fait un choix à travers le fatras écrit, ne leur a pas été de tout point favorable ; il me semblait entendre de vulgaires bouches répéter ce que d'autres avaient déjà dit — ou plutôt chanté, avec une inspiration que rien n'égale. Et quelle admirable profusion d'idées !.... Quel art au service de ces idées, pour leur donner toute l'autorité d'un enseignement, aussi bien que l'éclat d'une merveilleuse ciselure ! Quel bon sens jusque dans l'extrême fantaisie ! Quelle mesure dans l'élan toujours pur de l'imagination !.... Rien pour la mode, rien pour l'imitation — chaque effort individuel ; l'étude, envisagée de haut, libre et fière.

CUPIDON

Tu me vois ravi de ta conversion, mon cher.

MOMUS

Ce qui gêne un peu mes idées modernes, dans tout cela, ce sont les dieux, l'abus des divinités.

PREMIER ÉTUDIANT

Au contraire: les lettres antiques leur doivent l'harmonieuse expression dont elles offrent le caractère.

MOMUS

Enfin, Jupiter.....

PREMIER ÉTUDIANT

Le grand *Zeus!* — prodigieuse figure, idéale à force de rayonnement.

MOMUS

Hercule.....

PREMIER ÉTUDIANT

Le glorieux voyageur si cher aux opprimés ; errante personnalité à la recherche des tyrannies. N'est-il pas l'âme même du cosmopolitisme — je dirai plus : un précurseur de la Révolution française, cette grande libératrice ?

MERCURE

Et Mercure.....

DEUXIÈME ÉTUDIANT

Il vit au milieu de nous, celui-là. Sa famille a singulièrement progressé.

MOMUS

Par exemple !....

PREMIER ÉTUDIANT

En doutez-vous ? vous ne seriez pas de votre temps. C'est le Messie attendu — un bonhomme qui a l'oreille des agioteurs. Ah ! les agioteurs... quelle clique ! L'agiotage tuera la France. C'est l'ogre social. Oui, messieurs, le virus de l'argent, des commerces louches ou des industries falsificatrices, semble entrer chez nous avec l'Européen voyageur. Nous finirons par être entièrement pervertis. Un Israël généralisé — cette fois mélange de tous les dogmes — garde les portes derrières lesquelles il y a un trafic malhonnête. En vingt années, Paris est devenu la proie des industries sans patrie. Mais Mercure... quel courrier mes amis !... il accourt vers eux à grand renfort d'ailes, portant la bonne ou la mauvaise nouvelle et préside à

leurs jeux innocents. Le monde actuel n'a pas d'autre civilisation que les facultés diverses des anciens dieux.

MOMUS

Et Momus — qu'en dites-vous ? pas grand'chose...

PREMIER ÉTUDIANT

En usant encore du parallèle, on peut dire qu'il a barre sur une génération d'esprits, étant le premier anneau de cette grande chaîne qui s'appelle Archiloque, Aristophane, Lucien, Horace, Juvénal, Dante, Rabelais, Erasme, Skelton, Luther, Cervantes, Quevedo, Daubigné, Regnier, Molière, Swift, Voltaire, Diderot, Rivarol— et de nos jours, Byron, Hugo, Barbier, Musset, Balzac, Gœthe, Henri Heine. Dans leur étude se trouve la perpétuelle raillerie du présent et du passé, sous une forme comique, tragique ou élégiaque.

MOMUS

Je me permettrai de vous faire une singulière question — c'est une digression permise En parlant des illustres, que pensez-vous du cri en faveur : « Vive celui-ci, vive celui-là.... ? » Cette formule laudative a ses périodes ; d'abord, vocifération routinière de l'esclave ; — puis, exclamation religieuse ; — ensuite monarchique ; enfin, elle reparaît aujourd'hui dans le bagage politique. N'est-ce pas, là, une forme de servitude qui devrait être défendue et même punie sur les lèvres d'un homme libre? Je suis bien sûr qu'elle ne s'emploiera jamais dans une austère république.

PREMIER ÉTUDIANT

Quand nous crions : « Vive quelqu'un... » nous manifestons notre impuissance et la misère de nos ressources morales. « Vive un homme » pour un pays, revient à dire qu'il est le seul élément de vitalité. Sans lui, nous serions perdus. Mais une fois mort, tout va-t-il périr : le fleuve, la maison, le champ ? Un pareil individualisme est aussi exclusif que la divinité. Donc, l'Etat ne se mène encore que par l'idole. Il l'exige comme porte-drapeau, comme sauveur. Et pourtant, ne sommes-nous pas tous d'une égale utilité dans le rouage gouvernemental composé d'éléments divers ? Du reste, que nous faut-il ? — de bons ouvriers, d'utiles commis ou fonctionnaires dont le zèle ne se ralentisse pas. Une société bien administrée répond, avant tout, à l'idée d'une maison commerciale, d'une colossale association d'intérêts. Cette compagnie vit, trafique, exporte, étudie, ensemence,

encaisse, dépense. Elle a des comptables, des érudits — hommes pratiques — et non de beaux parleurs pour gérer ses affaires — jamais des favoris d'étagère, des figurines d'apparat. Quand serons-nous rassasiés de la politique à personnages pratiquée depuis des siècles ? Sur dix ou cent formules d'action, neuf ou quatre-vingt-dix-neuf sont extravagantes — pure question de forme modifiée au gré des dirigeants vertueux ou fripons. Les solutions — dues au hasard — tirent toute leur force de l'imprévu, sans compter avec les ressources et les besoins communs envisagés fraternellement. La politique de théorie nous obsède et nous fait passer à côté du vrai point de vue social. Ainsi, par exemple, combien de jeunes gens dans la finance, l'administration, l'industrie, les métiers ou les arts ont cent fois plus de talent que tel politique de métier appelé « homme d'Etat » comme on dit : « homme de cheval » dont la prétention est de conduire un pays, de nous gouverner — nous et nos biens — et qui choisit ce métier de régisseur bon au bruit, aux aventures — et le plus souvent à la paresse bien rentée. On a dans la main la fortune des autres — et la vie en paraît plus agréable. Politiquer, c'est pour beaucoup la *couler douce*, pour parler l'argot du jour. Beaucoup de politiques actuels, reliés de très près à la finance véreuse, ne se réunissent pas pour mettre incontinent ordre aux affaires publiques avec une vertueuse rigueur, pour remédier aux maux visibles — programme sérieux, celui-là ; — on ne les voit pas se concerter pour le seul bien général et les urgentes nécessités des peuples converties en maux séculaires — mais bien pour tuer le temps, exercer les nerfs, bavarder, poser, en affichant des sentiments personnels et des besognes nulles. Chaque politicien n'a-t-il pas son fonds de boutique qu'il finira par aliéner. Ses électeurs sont devenus, en quelque sorte, son commerce. La féodalité reparaît sous l'habit noir d'un petit monsieur de quelque part, qui prend à bail son emploi, espèce de marquis de Carabas dont l'influence englobe quelques lieues de terre. Des capacités spéciales, n'en parlons pas.

MOMUS

Voilà des horizons... Que de pensées d'avenir ils suscitent ! Pour l'instant, fermons cette vaste parenthèse et revenons aux idées précédentes. En me citant les maîtres satiriques, vous avez parlé d'étude... C'était caractériser scientifiquement leur manière d'observer. De tels génies se sont-ils donné la peine d'approfondir leur vision.. ? L'étude !... — un bien grand mot pour un médiocre résultat, cher monsieur.

PREMIER ÉTUDIANT

Vous aimez le paradoxe — cela se devine. L'étude n'est-elle pas la seule et la vraie source de toutes nos satisfactions intimes ?

MOMUS

Elle est le désespoir de notre décevante destinée. J'ai connu, à Bologne, un docteur fort savant qui pleurait à la vue d'un jardin... L'éducation nous aide à mieux approfondir nos misères ; elle rembrunit nos pensées d'une habituelle inquiétude — exaltant notre orgueil, flattant nos vices par l'enseignement de vices plus énormes, envenimant nos déceptions. Et pour la consolation qu'elle donne, soif irritable fatale au corps si vite usé ! que de souffrances préparées à l'encontre de ce monde où rien ne s'organise selon la raison, mais par un arbitraire principe de force, d'intrigue ou de déloyauté. En nous donnant la sagesse, elle oblige à l'entente exacte des faits ; en nous éclairant, elle répand la lumière sur les ténébreuses horreurs du mal — et, nous fortifiant pour la lutte ou le conseil, elle dresse devant nous, au moment du combat, la couvée difforme de toutes les turpitudes, de tous les ridicules, de toutes les pensées mauvaises que le sein de l'humanité contient et réchauffe silencieusement.

DEUXIÈME ÉTUDIANT

Sombre tableau — bien fait pour désespérer. Quelle part attribuez-vous donc à l'ignorance ?

MOMUS

La part des humbles — bien digne d'envie si dans son lot est compris le repos qui fuit incessamment l'âme élue en raison même de son élévation. Mais il se fait tard, messieurs, je vous dis adieu. Nous attendions quelqu'un qui ne vient pas.

PREMIER ÉTUDIANT

On allume à peine le gaz.

MOMUS

Le soleil momentané d'un progrès renouvelé comme les visages — au fond, le même. Il me donne mal aux yeux et blesse mon odorat depuis que j'habite Paris.

PREMIER ÉDUDIANT

Aurons-nous l'honneur de vous rencontrer au Collège de France ?

MOMUS

Un vieil écolier comme moi ne profite malheureusement de rien. Quelle est la question intéressante du moment ?

DEUXIÈME ÉTUDIANT

Jésus — « *Sera-t-il Dieu, table ou cuvette* ». Les philosophes n'ont pas un large champ d'exploration.

MOMUS

J'y serai.

MERCURE (bas, à Cupidon)

Il faut que notre Apollon soit découvert dès ce soir. Cherche, explore. Une mystérieuse affinité rapproche l'Amour et la Poésie. (Il s'éloigne au bras de Momus.)

PREMIER ÉTUDIANT

Ah ! ça, quel excentrique nous avez-vous servi là, vicomte ?

CUPIDON

Un parent de province.

DEUXIÈME ÉTUDIANT

Très misanthrope ?

CUPIDON

Suffisamment. Il a éprouvé de grands revers — adieu !

UNE MANSARDE

Deux rosiers sur la fenêtre

SCÈNE LXIII

APOLLON (écrivant et lisant à mesure)

... Rayons épanouis sur les lèvres rieuses,
O cœurs noyés d'oubli...

(On frappe à la porte.

Qui est là ?

UNE VOIX

Quelqu'un...

APOLLON

Drôle de nom — Entrez.

(Apparaît un monsieur à physionomie grotesque.)

L'INTERRUPTEUR

Bonjour, monsieur Apollon. La santé, ça vous va ?

APOLLON

Merci.

L'INTERRUPTEUR

Je vous dérange peut-être ?

APOLLON

Au contraire — je travaillais. Travailler!.... mon esprit planait dans les espaces où jamais ne s'aventurent vos songes. La création me révélait ses profonds mystères.

L'INTERRUPTEUR

Ah! nous y voilà. Eh bien, sans rire, monsieur, elle ferait mieux de vous enseigner l'adresse d'un banquier très chic. Moi, je suis positif: revenons sur la terre, c'est un jour d'échéances.

APOLLON

La terre ! vous n'êtes que trop en elle et elle en vous. Voici ce que j'écrivais... je vous réponds d'une ingénieuse découverte.

L'INTERRUPTEUR

Mes courses d'abord. Toutes ces machines ne paient pas un omnibus.

APOLLON

Un instant... J'ai besoin de me relire à haute voix. Cette audition ne peut pas déflorer le bouquet de vos intérêts. « Dans la terre, la science moderne finira par reconnaître un animal parfaitement organisé. »

L'INTERRUPTEUR

Un animal ! — c'est du nouveau.

APOLLON

« L'étoile d'or, ce ver luisant des cieux

a dit un poète. Il ne croyait pas si bien dire ; mais le poète est visionnaire. Oui, un colossal ver luisant, notre habitacle, se joue dans l'espace, soutenu sur sa toile d'atmosphère comme l'araignée, centre d'une attraction multiple combinée pour le maintenir. On n'a encore ni déterminé ni approfondi cela. L'animal-monde, luciole gigantesque ou ver luisant, affirme ses origines, avec sa constitution nettement visible, son système artériel — fleuves, ruisseaux, sources, — ses organes non définis à cette heure, ses forêts qui sortent de lui comme le poil et le duvet émergent de notre épiderme. Observez, maintenant, ses souffrances, ses maladies, l'état différent et variable de santé, le rajeunissement des saisons ainsi qu'en nous-mêmes... Pour la Terre, l'existence se traduit en des milliers de siècles, sans doute, — comme pour ses parasites en des années plus ou moins multipliées, des jours, des heures, à peine des secondes. Emerveillons-nous du mouvement prodigieux qui s'opère sans cesse dans son organisme, sans qu'il y ait déperdition d'une goutte de son sang ou d'un atome de sa chair composée d'animalcules — exactement pareille à la nôtre — car nous la répétons et la contenons, cosmos d'une envergure moins puissante. Son ossature, ses muscles sont nos horizons. Ses sommeils, ses réveils commandent nos réveils et nos sommeils. Sa respiration nous apparaît dans la lente et régulière oscillation des mers. A quelle saison de sa vie est la Terre ? — printemps, hiver ?.... hiver, peut-être... Les hommes, les êtres

qui vivent de ses propres sentiments ne sont-ils pas devenus froids et tristes? Nous sommes loin de la pleine jeunesse de l'humanité. O merveille! l'insecte, la feuille, l'arbuste, — à l'imitation de la Terre — contiennent aussi leurs petits mondes. Nos mains touchent-elles, nos doigts remuent-ils le moindre objet qui ne soit un composé d'êtres animés: — caillou, poussière, charbon, bois, fruit, fleur? Toi, par exemple, statuaire, cette glaise que tu pétris et d'où sort Galathée, n'est-elle pas un ensemble d'animalcules qui se disposent pour former une image reflet de cette création ici vivante, avec des aspects d'immobilité, — là, s'agitant, frissonnant... Dans cette boue, en apparence morte, sur ce sein glacé qui ne tressaille pas encore, sur ce cœur fécond de ta Galathée, jette un sement de fleur et tu le verras s'épanouir. O nature à peine entrevue, magique poésie, féerie sublime qui contiens tant de drames, tant d'églogues, vision faite — si nous te comprenions et pouvions t'analyser — pour confondre notre raison avec une puissance bien autrement extraordinaire que la petite comédie des dieux, mêle mon existence à tes mystères! Puisque tu m'as voulu immortel, donne-moi le visage renouvelé de toutes tes formes, en me faisant participer à tes éternels bienfaits, aux millions d'avatars qui nous feront comprendre tes universelles passions! »

L'INTERRUPTEUR

C'est fini — tant mieux. Je viens, vous savez... pour la petite note; chacun a besoin de son dû. Vous m'obligeriez...

APOLLON

Dans quelques jours; en ce moment, je suis bien pauvre.

L'INTERRUPTEUR

Ah, ah, c'est pour plaisanter? Vous me répondez toujours la même chose, cher monsieur...

APOLLON

C'est que vous me faites toujours la même demande.

L'INTERRUPTEUR

Vous aurez bientôt de mes nouvelles; je vous poursuivrai à boulet rouge.

APOLLON

Ne vous pressez pas. (On frappe à la porte.) Qui est là?

SCÈNE LXIV

DEUXIÈME INTERRUPTEUR (entr'ouvrant la porte. Air menaçant)

APOLLON

Entrez.

DEUXIÈME INTERRUPTEUR

Quelle chaleur ! — je suis brisé. Monsieur Apollon, je ne vous ai pas tracassé jusqu'à ce jour — voici la note, elle est forte. En ce moment, vous me voyez à la veille d'une catastrophe : ma femme est malade — j'ai compté sur vous.

APOLLON

Je ne suis pas médecin.

DEUXIÈME INTERRUPTEUR

Malheureusement ! je n'aurais pas besoin de me saigner pour prendre un de ces messieurs. Total, 55 francs 20. Ma femme doit accoucher — nous attendons l'enfant cette nuit.

APOLLON

J'attends la fortune — mais la vie a bien de la peine à s'aliter, mon brave monsieur Grégoire. (Il retourne à sa table. Déclamant)

... O cœurs noyés d'oubli qui triomphez du sort...

DEUXIÈME INTERRUPTEUR

C'est-à-dire que vous ne pouvez rien me donner ?

APOLLON

Que mes espérances — vous les connaissez.

DEUXIÈME INTERRUPTEUR

Votre oncle — un brouillard.

APOLLON

Dites un égoïste qui me laisse aux mains de mes persécuteurs.

DEUXIÈME INTERRUPTEUR

Pensez à moi — je suis père de famille, monsieur Apollon.

PREMIER INTERRUPTEUR

J'ai cinq enfants tout petits — ça mange comme dix.

APOLLON

Heureux pères qui pouvez suffire à tant de monde, quand votre serviteur ne suffit à rien. (Il revient à sa table et lit)... « Vous faites les douleurs et les nuits lumineuses... »

(On frappe à la porte.)

SCÈNE LXV

TROISIÈME INTERRUPTEUR

Monsieur Apollon, s'il vous plaît ?

APOLLON

Encore !

TROISIÈME INTERRUPTEUR

Ouvrez-moi ! vous êtes chez vous, je le sais — le concierge m'a dit de monter; je suis instruit par lui.

(La porte cède.)

APOLLON

Vous osez forcer ma porte ! J'aurais le droit de vous brûler la cervelle— je ne le fais pas: cela m'acquitte.

TROISIÈME INTERRUPTEUR

On vous trouve, enfin ! Avez-vous oublié vos engagements, jeune homme.....

APOLLON

Oh ! jamais — c'est ma plus grande faiblesse.

TROISIÈME INTERRUPTEUR

J'apporte ma note ; si elle n'est pas payée, aujourd'hui, je vous exécute.

PREMIER INTERRUPTEUR

Il est donc votre débiteur ?

TROISIÈME INTERRUPTEUR

Depuis un an — 450 francs 25 centimes !

DEUXIÈME INTERRUPTEUR

Et le nôtre aussi — total : 600 francs !

PREMIER INTERRUPTEUR

Vous êtes tailleur ? A votre air allemand...

TROISIÈME INTERRUPTEUR

Restaurateur, monsieur — né à Colmar, France.

PREMIER INTERRUPTEUR

Je suis bottier !

DEUXIÈME INTERRUPTEUR

C'est moi, monsieur, qui tiens la confection. Je suis patron de la *culotte atmosphérique*. Nous voilà *refaits*.

APOLLON

C'est le commencement du crédit.

DEUXIÈME INTERRUPTEUR

Quelle farce ! — trompés tous les trois ! Sans compter les autres dupes...

TOUS A LA FOIS

Portons une plainte en escroquerie.

APOLLON

Si cette plainte pouvait donner du lustre à mes habits râpés... Ah ! messieurs, votre rigueur n'a pas d'excuse. (Il va à sa table.)

... Jusqu'au jour éternel dont se fleurit la mort !

J'ai fini, messieurs. Je reprends mon élasticité positive. Est-ce donc un si grand crime que trois dettes parallèles ? Ne ririez-vous pas le premier, vous, cher monsieur Couturier, de me voir marcher pieds nus dans les rues ? Et vous, monsieur Schwal, quelle mine feriez-vous devant vos superbes fourneaux, si on s'avisait de les méconnaître ? Monsieur Muller veut-il habiller les oiseaux ? J'ai concouru au mouvement de votre négoce dans une mesure désobligeante, il est vrai, mais intéressé par vos talents divers. Le mien consiste à polir des rimes, salutaire aliment des émotions. — Achetez des parures pour votre esprit ; d'autres vous solderont en vile matière. L'or sera-t-il définitivement le despote caressé de la vie..... Hélas ! chacun lui soumet jusqu'à sa conscience. Pour reconnaître vos bons offices, j'aurais

le courage de sacrifier les objets les plus chers à mon affection. Voici, dans ce livre, une fleur, violette flétrie qui me coûta bien des larmes ; — la voulez-vous? Ces cheveux blonds, roulés dans la soie, trésor si souvent appliqué contre mes lèvres, vous plaisent-ils?.... Ce violon brisé, doux confident de mes peines, a-t-il excité votre convoitise? emportez, emportez. Ce médaillon de plâtre où la mythologie semble sourire à la terre, charme peut-être vos regards?.... — prenez-le vite. Ce vase de terre, aux formes pures, ce sachet odorant, cette grandiose image d'Homère, les enviez-vous? prenez, prenez! en échange de mon repos, — ou laissez-moi le temps de tromper la Fortune, et pour cela, prêtez-moi votre concours, enseignez-moi vos pièges..... (On frappe à la porte.) Visité comme un sage!

SCÈNE LXVI

QUATRIÈME INTERRUPTEUR

Pardon, messieurs..... Je voudrais vous dire un mot, monsieur Apollon.....

APOLLON

Ou plutôt, un chiffre. Mon chemisier, messieurs.

DEUXIÈME INTERRUPTEUR

Vous venez aussi pour une note?

QUATRIÈME INTERRUPTEUR

Vieille comme les rues. Avec monsieur, les dettes moisissent.

PREMIER INTERRUPTEUR

Il sera toujours temps de faire coffrer un individu qui se fiche de nous.

QUATRIÈME INTERRUPTEUR

Ainsi, messieurs, vous êtes bien.....

TOUS A LA FOIS

Des créanciers, comme vous.

QUATRIÈME INTERRUPTEUR

Quatre imbéciles.

(On frappe à la porte.)

APOLLON

Fatalité ! voici le cinquième.

VOIX DE FEMME

La blanchisseuse, pour la petite note.

DEUXIÈME INTERRUPTEUR

Il doit à tout Paris.

APOLLON

Et tout Paris m'admire — heureuse compensation. Entrez, madame, ces messieurs vous répondront. (Il se remet à sa table et lit :)

Psyché, naïve enfant, Psyché, ta longue plainte,
Dans ce cœur attendri vibre amoureusement.
O fleur pudique, éclose en mon rêve charmant...

DEUXIÈME INTERRUPTEUR

Voulez-vous payer, oui ou non ?

APOLLON

Voici la clé du coffre-fort — la conscience seule est au fond.

QUATRIÈME INTERRUPTEUR

Vous aurez de nos nouvelles.

(On frappe à la porte.)

APOLLON (se jetant sur son lit)

Ici, je dois recevoir avec dignité le coup de grâce.

UNE VOIX AU DEHORS

Apollon !

APOLLON

Qui que tu sois, mortel, pousse la porte.

Ceci, messieurs, est un vers d'Euripide.

SCÈNE LXVII

PLUTUS

Ouf — quatre étages !.... Je commets une erreur, peut-être ? — Monsieur Apollon.....

APOLLON (descendant de son lit)

Ciel ! c'est vous, mon cher oncle ? Plutus ! mon bon oncle.....

PLUTUS

Miséricorde ! encore vautré dans ton lit à cette heure ! Est-ce ainsi que tu profites de mes leçons ! Les fortunes ne se font pas sous les couvertures. Cette paresse m'afflige et me révolte tout à la fois. Entrez donc, Thamyris.

APOLLON

Mon cher oncle, ne vous emportez pas — ces messieurs.....

PLUTUS

Oui, ces messieurs ! des compagnons de débauche, sans doute !....

TOUS

Grossier personnage.

APOLLON

La colère vous porte à calomnier bien innocemment ces messieurs. Je vous présente les acteurs de ma future pièce intitulée : *la Soif de l'or*. En ce moment, nous répétions.

PLUTUS

Joli rôle..... ah ! je vous en fais mon compliment. C'est bien la peine de perdre son temps à donner des leçons de fainéantise pour habiter un taudis. Une telle pièce répond sans doute à la frivolité de votre caractère.

QUATRIÈME INTERRUPTEUR (bas à ses collègues)

Ce n'est pas nous qui le jouons — c'est lui.

APOLLON

(Haut) Messieurs, la séance est levée. (Bas) Eloignez-vous jusqu'à demain ; Plutus arrive à propos, chargé d'or. Il vaut un oncle d'Amérique pour la solvabilité.

TOUS (menaçants)

A demain !.... (Ils se retirent.)

APOLLON

Vous serez content de l'ouvrage, mon cher oncle ; si le principal personnage se repose, c'est pour me fournir l'occasion de le tancer en vingt alexandrins tout à fait propres à guérir de la mollesse.

PLUTUS

Des alexandrins..... qu'entendez-vous par là ? Ces expressions ne valent pas grand argent, je pense. Qu'en dites-vous, monsieur Thamyris ?

THAMYRIS

Heu !

PLUTUS

Parle à monsieur — il te comprendra. Eh bien, mon cher Thamyris, de quoi est capable mon écervelé de neveu ? Votre oreille judicieuse ne trouve probablement à contrôler que des paroles de fou ?

THAMYRIS

Jusqu'ici, monsieur n'a rien dit de répréhensible. La strophe représente un nombre déterminé de vers formant un *sens complet* et assujetti, pour le mouvement et la disposition des rimes, à une règle qui s'observe dans toute là pièce.

APOLLON

C'est une définition de dictionnaire.

THAMYRIS

C'est l'excellente, monsieur — la seule, l'invariable.

APOLLON

De très grands poètes ont trouvé bon de s'en affranchir. Le sens complet, par exemple, ne peut avoir aucune signification, à propos d'un homme véritablement inspiré, incapable de soumettre sa pensée étant le créateur volontaire de sa forme.

PLUTUS

Mesure tes réponses. Je suis fatigué de protéger un rêveur que les affaires communes trouvent toujours occupé. Monsieur est un illustre savant, membre de l'académie du bord de l'eau — la célèbre académie dont on parle tant.

APOLLON

J'ignorais cela, mon oncle.

PLUTUS

Apprends-le ; fais-en ton profit. Mon ami sait tout. Celui-là n'invente rien — mais gare à ceux qu'il juge. Tu vois devant tes yeux un admirable modèle à suivre.

APOLLON

Pour le style ?

PLUTUS

Je n'en sais rien; pour le succès, c'est autre chose. Je te souhaite la même réputation — car enfin il faut du bruit — le bruit c'est l'argent. Je te désire aussi une gravité semblable, une aveugle soumission d'esprit aux règles de la vie — une même disposition à te créer des amis solides et puissants — des gens de poids. Je puis me donner en exemple. Monsieur Thamyris, secouez-moi rudement ce petit jeune homme : il a besoin de remontrances. Notre étourdi comprendra le danger. Vos entretiens, je l'espère, formeront son goût et lui apprendront la modération. Mon gros bon sens me dit qu'il est utile pour lui de ressembler à tout le monde.

THAMYRIS

Mon temps n'est plus. C'était le bon. La jeunesse est aujourd'hui furieusement portée à la présomption ; elle ne tient compte ni de l'autorité, ni de l'expérience, ni de l'exemple venu de haut. N'a-t-elle pas déjà repoussé l'imitation comme dangereuse ! Est-ce donc un si grand crime qu'imiter Boileau, Racine, Bossuet, La Harpe, Châteaubriand — sans oublier le précieux Joubert ?

APOLLON

Vous avez raison : ce n'est pas un crime — mais une bien dangereuse faiblesse.

THAMYRIS

Une faiblesse !... vous délirez, jeune homme. Pour moi, en bonne poétique, cela s'appelle être nourri de la moelle des lions.

APOLLON

Fi des lions ! Si ma destinée est d'être oiseau, la nature me garde en réserve son petit grain de chenevis.

THAMYRIS

Prétendez-vous ne relever que de votre mesquine raison ?

APOLLON

Je le désire. Dois-je exprimer des émotions d'étude ? Mon âme s'enthousiasme et ma raison juge. La parole, reproduite à satiété, ne valut jamais l'ingénieux silence. Admettons que je hasarde une analyse : faudra-t-il donc

regretter qu'elle soit neuve, quand toute chose se renouvelle par l'exemple même de la vie ? La nature se répète-t-elle? — et n'est-ce pas une des grandes beautés de la pensée que cette ressemblance touchante avec elle dans l'exposé de leurs formes multiples, précises, merveilleusement bizarres et changeantes bien qu'alimentées d'une immuable substance ?....

THAMYRIS

Inutiles discussions : les lettres sont à leur déclin, je vous le prédis. On n'écrit plus. On ne ponctue pas davantage — signe des temps : désordre, instabilité. La description — qualité la moins précieuse chez l'écrivain, devient le cancer qui s'attaque de plus en plus au livre et le rongera. C'est l'amusette moderne qui permet et promet l'abus criant du détail impossible ailleurs. Tout cela se tient, jeune homme ; brimborions, redites, commérages, dessins et peintures mathématiques, orchestres de théâtres obscurcissant à plaisir le thème des idées. Grétry dit déjà de Mozart dans ses mémoires : « Il met la statue dans l'orchestre au lieu de la laisser sur la scène ». Mais, à l'heure actuelle, tout y est descendu dans cet orchestre, véritable bouteille à l'encre. Dans tous les arts, la scène est vide même de l'ombre de cette statue. Nous pouvons en dire autant du livre actuel composé de tiroirs à reportage. Voilà une insigne décadence.

APOLLON

Je veux bien vous accorder — oh ! je suis juste — que le prosateur gâté par le journal et le roman ne se préoccupe ni d'épuration, ni d'articulation, affolé par la couleur plaquée à outrance sur des formes vides ; je conviens que la photographie et même la télégraphie font irruption dans la langue et deviennent la moderne expression en faveur ; que le *chic* — mot du jour — accapare la palette intellectuelle ; que le marbre se fait rare — j'entends la forme solide...

THAMYRIS

Enfin, nous y voici ! — vous en convenez !.... Avant trente années, en allant de ce train, on ne saura plus ce que c'est que de parler français.

APOLLON

Oui, le style vrai, simple, nourri de faits et d'idées et non paré de broderies, sali de surcharges, tout en paillettes sur des vêtements qui ne recouvrent rien, tend à se substituer à la pure raison, à l'harmonie des idées vivant d'une existence propre, véritablement faite pour inspirer et

guider les générations qui suivent. Mais, en revanche, que dirons-nous de l'affreux style appris ? — de cette phraséologie officielle, sorte de *Pater* que les ânes mêmes pourraient parler et qui s'éternise en si grand honneur parmi les écrivains doués seulement de mémoire ? Combien de livres, dits sérieux, vivent sur ce fond terne qu'aucune vaillance d'esprit ne creuse et ne mouvemente ?... Pour rester impartial, je trouve ridicule d'avoir à compter avec tant d'écrivains et de rencontrer si peu d'esprits — à ce point, qu'on pourrait croire l'originale, la forte sève française à peu près épuisée. Les portraits de grands hommes s'étalent aux vitrines — héros de théâtre — barbouilleurs ou politiqueurs, — mais, sur le terrain lyrique, nous avons moins d'inspirés qu'une abracadabrante légion de paperassiers. Les intelligences élevées sentent le terrain manquer sous leurs pas. Du reste, elles sont mises à l'index par le charlatanisme maître de la place. Dans une autre région, l'incolore, l'enflé, le neutre, le somnolent, le beau appris, l'uniformité du moyen, du ton, de l'accent, s'imposent exclusivement à l'attention des plus illustres *compagnies*. Le mal est donc partout — chez vous, chez nous. Il faudrait revenir aux sources. Le vrai se trouve entre la grisaille idéale et le coloriage réaliste, — deux mensonges — entre la conception à vol d'oiseau et le rendu terre à terre qui chez le héros du livre à succès ne fait pas grâce même d'une incongruité.

THAMYRIS

Il y a du bon dans tout cela ; ce que je n'accepte pas, c'est la leçon faite aux illustres. Moi, je dis aux présomptueux du jour : vous n'inventez rien malgré vos exagérations et l'abus du moyen multiplié, souligné. Vos prétentions sont monstrueuses. Contentons-nous de suivre fidèlement la tradition.

APOLLON

Je me contente — et c'est mon point de vue — de reproduire la vérité dans ses relations avec les sentiments.

THAMYRIS

Où se trouve-t-elle ? — vous m'étonnez !

APOLLON

Dans la conscience que l'on a des impressions reçues.

THAMYRIS

Ainsi, vous rejetez la science des faits, le document?

APOLLON

Pour être plus humble devant la nature qui peut favoriser spécialement mes recherches. Le document n'a aucune fixité ; il est aussi variable que les espèces et les milieux et se subdivise lui-même en autant de formes, d'effets, qu'il a reçu d'attributions presque toujours erronées. Il échappe à toute définition absolue. Ses mobiles sont inconnus.

THAMYRIS

A quelle individualité prétendez-vous ?

APOLLON

A celle des sincères qui ne tiennent aucun compte ni de la mode, ni du temps, ni de l'opinion, ni des ingratitudes, ni de la faveur — à peine de la gloire et jamais de la fortune.

PLUTUS (qui dormait et se réveille)

Ah ! te voilà bien, petit gueux !... qu'est-ce à dire ?... C'est devant moi que vous formulez un aussi grossier blasphème ! J'ai la sincérité de croire que ma fortune est bonne à quelque chose. Respecte au moins les positions acquises. Tu parles sans discernement. Prétends-tu faire l'apologie de l'hôpital, vagabond !

APOLLON

Et quand cela serait ! n'est-il pas aujourd'hui le meilleur refuge de la lyre ?

PLUTUS

Taisez-vous ; vos folies me font maigrir subitement. L'or est le souverain maître, entendez-vous ; il gouverne et met en danse notre époque aventureuse. Que lui font vos dédains, quand l'illustre France reconnaît à genoux sa divinité !

APOLLON

Devant ses autels, je n'aurai jamais que la foi d'un prêtre à l'index.

PLUTUS

Vous n'êtes pas digne de comprendre la majesté de l'or ; on peut s'humilier devant lui, l'admirer comme une brute. Ce n'est pas trop de lui

sacrifier jusqu'à sa conscience. Probité, vertu, amour dépendent de lui — et c'est justice. Du reste, la société entre à sa solde.

APOLLON

Le veau d'or va devenir le cochon d'or.

PLUTUS

Tu ne connais pas cette ivresse supérieure à tous les sentiments... Les femmes, à moitié conquises, te diront ce qu'elle renferme. L'or est devenu l'axe de la vie moderne — la base et le sommet. Rien au delà, rien à côté. Ah ! ton cœur est froid, malheureux jeune homme...

APOLLON

Argument de femme — vous voulez dire mon cerveau ?

PLUTUS

Hérésie plus stupide encore.

THAMYRIS

L'infortune aura raison de votre fierté : à l'école du monde on apprend à lire.

APOLLON

A compter.

THAMYRIS

Vous attendez trop de l'art.

APOLLON

La perfection — rare faveur.

THAMYRIS

Vers quelle école vos goûts vous portent-ils de préférence ? Etes-vous classique, romantique, réaliste, positiviste, naturaliste, incohérentiste, idéaliste ? — car vous savez, monsieur...

APOLLON

Que ces diverses étiquettes expriment les opinions intellectuelles de notre monde lettré ?

THAMYRIS

En effet.

APOLLON

Le classicisme représente une oligarchie despotique ; le romantisme

une révolution, le réalisme une émeute. Je ne suis l'homme d'aucun parti littéraire.

THAMYRIS

Souvenez-vous que c'est à la période classique que la philosophie, l'histoire, la religion, la poésie doivent leurs plus remarquables autorités.

APOLLON

Je n'ai jamais demandé à l'histoire que beaucoup d'exactitude, le fait vivant d'une éloquence qui lui est propre ; à la philosophie, que des sensations belles de raison et de force d'âme ; à la poésie, la triomphante mélodie des pensées ; à la religion, le fidèle tableau de ses obscurités. L'artiste va-t-il d'abord au vêtement ou à la chair ? — et que m'importe la couleur de l'étoffe si elle ne recouvre pas une belle âme ! Il me souvient des classiques comme d'une séculaire et violente pression exercée sur l'esprit ; les romantiques donnèrent le signal d'une guerre civile qui préparait mille calamités pour un triomphe de quelques heures. Que fallait-il détruire, en réalité ? — quelques pauvres erreurs en vogue. Plus tard, un nouveau parti se forma ; il prétendait faire surgir une phase nouvelle, en réclamant les privilèges de la plus banale vérité, avec un bruit à faire croire aux miracles. Chaque époque voit se soulever, grandir et se résoudre en vapeur ces orages malsains qui troublent pour un instant la pureté bleue du ciel de l'art. L'homme de raison se tient à l'écart et fait son travail réfléchi en suivant les impulsions particulières de son cerveau, vaste théâtre où se joue, à toute heure, l'universelle comédie.

PLUTUS

Le cerveau est un théâtre, maintenant ?

APOLLON

Complet — avec son public, sa claque, son orchestre, ses coulisses, ses acteurs, ses sauteurs et ses machinistes.

THAMYRIS

Vous avez parlé de pression classique — erreur profonde ! Vous exagérez à plaisir un enseignement.

APOLLON

L'enseignement doit s'arrêter au principe, et non développer à sa manière et contraindre les causes. La période romantique portait en elle un élément

non moins funeste : elle a tué la véritable littérature, en développant outre mesure le sens de la curiosité par le roman — cette peste dont vivent et meurent les foules contemporaines — par le frivole récit, par la fantaisie superficielle et vide, sorte de statuette qu'aucun piédestal ne soutient, et que l'on se passe de main en main pour la satisfaction des frivoles et des rieurs.

THAMYRIS

Cela est vrai.

APOLLON

Laidement vrai. Une idée — que dis-je, un mot fait un livre ; autrefois, il était souvent le résumé de toute une vie d'observation. Du même coup, la poésie fut à l'agonie. Par irritation de la voir si extravagante, on la voulut industrieuse — elle qui ne sait qu'être belle ! De nos jours, les *choses* triomphent — et les vulgaires érudits qui savent leur nom par cœur, se font gloire d'en dresser un catalogue sentimental, à demi intellectuel, sous lequel toutes les presses en progrès gémissent.

THAMYRIS

Votre langage est très hardi pour un débutant — je ne réponds pas du succès.

PLUTUS

Qu'avais-je dit !... Insensé, tu cours à ta ruine. (Tirant sa montre) Quatre... cinq... Quelle heure est-il ? regarde, j'ai oublié mes lunettes.

APOLLON

Cinq heures dix minutes.

PLUTUS

Viens dîner, mets ton habit.

APOLLON

La livrée du siècle... — je n'en ai point.

PLUTUS

Malheureux ! tu n'as pas d'habit, et tu prétends arriver... Il n'a pas d'habit, monsieur Thamyris ! N'importe — couvre-toi décemment, je suis connu ! Monsieur Thamyris, nous faites-vous l'honneur.....

THAMYRIS

Je vous remercie. (Il ouvre la porte) Allons, jeune homme, n'oubliez pas

mes conseils ; les imprudences sont des faux pas. Souvenez-vous de ce qu'a dit l'illustre Boileau :

« Cent fois sur le métier remettez votre ouvrage. »

Il faut savoir brûler et changer à propos. Moi-même, monsieur, que la faveur du public a récompensé tout d'abord, n'ai-je pas traité divers sujets de trois, de quatre manières différentes pour me réserver un choix heureux.

APOLLON

Vous avez l'inspiration abondante ?

THAMYRIS

Non, monsieur, le travail. Je vous salue. Sans adieu, monsieur Plutus — je vous recommande mon petit coupon de rente. (Il s'éloigne.)

APOLLON

Votre monsieur Thamyris est un.....

PLUTUS

Académicien.

APOLLON

J'allais le dire.

PLUTUS

Sortons ; je suffoque ici.

APOLLON

Moi, j'y chante — c'est un contraste.

(Ils sortent dans la rue.)

UN INCONNU (vêtu de loques, s'avançant vers Plutus d'un air obséquieux)

Monsieur Plutus... pardon — j'ai encore besoin de vous ; je suis sur le chemin de la fortune ; aidez-moi.

PLUTUS

Vous êtes un effronté mendiant, marquis — pis que cela : un *rateur*. Vous n'avez pas su devenir cynique. Vous avez fait de la sentimentalité avec l'argent. C'est stupide. Quand on a la fortune, mon bon, il faut souffler sur le cœur — c'est de règle. Tous vos pareils assiègent nuit et jour nos banques — tantôt pour nous râtisser nos écus, tantôt nos fils ou nos filles qu'on lâche après. La noblesse n'a même pas une besace propre. Je ne puis rien pour vous.

APOLLON (à part)

Toutes les supériorités de race, abruties de croisements monétaires, finiront par descendre dans les loges à force d'anémie sociale.

L'INCONNU

Voyons, Plutus, vous êtes dur... Faut-il vous l'avouer? — je ne sais où donner de la tête. Vous avez réussi un peu avec mes relations... Sans reproche, la Bourse vous a mis aux pieds des souliers neufs qu'elle me retirait. Au nom de l'humanité, laissez-vous toucher par un vieil ami!....

PLUTUS

Jamais. Nous amis! êtes-vous fou! J'ai renoncé à l'aumône — c'est un principe. Séparons-nous : vous nuisez à ma considération. Fichtre! on croirait que nous avons fait un mauvais coup ensemble! Je ne vous connais plus!

L'INCONNU

Vous ne parliez pas ainsi quand vous pourrissiez dans nos antichambres. L'argent grossit beaucoup la voix. J'apprends aujourd'hui d'un parvenu ce que vaut le coup de pied de l'âne. Du moins, monsieur, nos âmes nous restent si la destinée s'acharne après nos armoiries et nous ne les faisons pas tenir dans un sac. Avec vous, la bataille pour la vie n'est plus un loyal combat, mais un guet-apens. Ceux qui travaillent le savent bien!

PLUTUS

Propos de décavé!....

L'INCONNU

C'est notre faute si le Ghetto devient les Elysées. (Il s'éloigne.)

APOLLON (à part)

Pauvre diable! croyait-il attendrir un rocher? Nos parvenus feraient un bon pavage. Malheur aux nations opulentes images de ces monstres : leur sève vitale s'épuise à leur insu ; elles ne tarderont pas à périr, celles que l'âme ne soutient plus — compagne de la pauvreté unique inspiratrice des solides vertus. Le luxe sans frein, les festins, les sales actions, la luxure, l'égoïsme criminel, la poltronnerie, les maternités prudentes — toute une ère de crimes — le mal partout, dans le cœur et dans les actes, en seront les conséquences logiques. O sainte médiocrité, rends-nous nos amitiés, nos enfants, nos forces, nos courages, la paix du cœur et la santé sans laquelle la beauté elle-même n'a pas de prix!

DANS UN CABINET, AUX FRÈRES PROVENÇAUX

SCÈNE LXVIII

PLUTUS

Voici, pour le sage, le meilleur moment de la vie. Je ne suis pas un goinfre, — il s'en faut — cependant, je prends un singulier plaisir à ramener à mon individu tout ce qui est bon. Le ventre est mon autel à moi ! Cette perdrix ne vaut-elle pas tous les alexandrins du monde ? Conviens avec Plutus que ta poésie reste une viande bien maigre... Mange, bâfre, bois sec !

APOLLON

Je n'ai plus faim.

PLUTUS

Allons donc ! de la réserve, à table ? Me crois-tu incapable de payer un dîner copieux ? Nous n'avons pas d'autre jouissance, nous autres vieux capitalistes, comme on nous appelle — véritables rois du jour. Je veux que tu te régales une bonne fois. Donne ton verre. Un peu de beaune ? — tu n'en bois pas tous les jours.

APOLLON

Heureusement pour mon sommeil.

PLUTUS

Ton assiette se vide — encore une aile. Cette sauce aux truffes est réussie. (Il sonne.)

LE GARÇON

Que désirent ces messieurs ?...

PLUTUS

Servez-nous un canneton aux olives. Vous l'assaisonnerez de morilles et de jus de citron. Beaucoup de poivre, s'il vous plaît.

LE GARÇON

Divisé, rôti sur le gril, accommodé aux huîtres *nature* — c'est quelque chose d'excellent.

PLUTUS

Faites comme je vous dis. Accompagnez l'oiseau d'une guirlande de moëlle de bœuf et d'une demi-douzaine de mauviettes bien grasses.

LE GARÇON

Monsieur n'a pas de goût pour la sauce Mississipi ?

PLUTUS

Vous me parlez d'un fleuve, je crois ?

LE GARÇON

Non, monsieur — je ne me permettrais pas une telle plaisanterie. C'est une sauce rouge au *piment royal indien*. Nous l'avons inaugurée au dernier dîner de la *Rose Blanche*, journal des rosières — car enfin, messieurs, vous comprenez qu'il faut des journaux pour tous les partis. La société a d'immenses intérêts à défendre. L'art culinaire devrait avoir son ministère. Je ne parle pas politique — mais je la connais. Je suis, du reste, conservateur. Goûtez cela : c'est le plus grand progrès réalisé, même pour la nourriture. Messieurs les écrivains aiment beaucoup les échauffants. Je me flatte d'avoir donné le jour à la recette en question.

APOLLON

Il y a eu des actions à cette sauce?

PLUTUS

Faites ce que j'ai dit — je le répète — et ne nous confondez pas avec des scribes.

LE GARÇON

Je vais frapper votre champagne. Voulez-vous encore du rouge ?

PLUTUS

Encore. Votre plus vieux.

APOLLON

C'est inutile.

PLUTUS

Un pomard du bon coin, je vous prie. Tu n'as pas la parole. Pour une fois que tu bois de bonnes choses...

APOLLON

Dans ce cabaret.

PLUTUS

Cabaret ! un boudoir éclairé au gaz, avec des divans superbes, — tapissé de papier velours !

APOLLON

Nous n'avons autour de nous ni fleurs, ni musiciens, ni bacchantes voluptueuses, ni lydiens agiles, ni jongleurs, ni fous, ni grands horizons poétiques : la mer, les bois, des parthénons. La civilisation présente ne sait pas trouver mieux qu'une étuve aux odeurs nauséabondes pour le divertissement de deux épicuriens en belle humeur. Je veux bien admirer nos Crésus en quête d'un plat coté cher. Il est l'heure de se repaître : l'un se lève, et l'autre entre, aspirant les grossières exhalaisons répandues dans ces milieux impersonnels.

PLUTUS

J'attribue à d'autres causes ton mince appétit : les dîners misérables avarient l'estomac. Un poète ! ça sait-il seulement déguster un filet et faire la différence entre le homard et la langouste ? Tu es encore un bon jeune homme en cuisine. Allez garçon.

(Le garçon sort en riant.)

APOLLON

Vous avez la générosité de l'estomac, mon cher oncle, — mais vous me compromettez devant des domestiques.

PLUTUS

On les paie et tout est dit. La domesticité n'a jamais tenu compte des belles manières que ne soutenait pas le confortable.

APOLLON (à part)

O patience des délicats !

PLUTUS (sonnant)

Veux-tu des sorbets ?

APOLLON

Il faudra donc mourir sur place ?

PLUTUS

Je me charge de ta digestion. Souviens-toi des magnifiques orgies

romaines. A la bonne heure! voilà des soupeurs... Le monde actuel — nous pouvons dire physiquement avec autant de raison que le théâtre : le *demi monde* — perclus, débile, avilit les forces solides de la nature pour leur substituer des fièvres sentimentales. Mange!

APOLLON

Votre curée me donne mal à la tête.

PLUTUS

Dis, plutôt, l'abus de la misère. Apprends à gagner de l'argent.

(Apollon va s'asseoir au piano et joue un motif de Beethoven.)

PLUTUS

Tu n'as pas le sens commun ; laisse ce piano en repos ; viens boire ton café. Il faut prendre la musique comme un cigare — pour passer le temps : à table, il passe tout seul. Ah ça, combien dois-tu ?

APOLLON

Quelques mille francs, mon bon oncle.

PLUTUS

Employés à boire de l'eau. Je te crois des vices. Voici deux billets — c'est ma dernière avance — entends-tu ? Je ne veux pas me ruiner pour toi et devenir maigre.

APOLLON

Cette somme sera absorbée par mes dernières dettes.

PLUTUS

Agis pour ton compte ; ta profession me fait rougir. Avant peu, j'espère te voir sur un grabat. Quelle chute, toi le dieu rayonnant !...

APOLLON

Silence ! si nous étions entendus... que d'ennemis aussitôt acharnés à notre perte ! La tyrannie religieuse a des oubliettes dont personne ne revient — pas même les immortels !

PLUTUS

Eh bien, parlons d'autre chose. Qu'est-ce que tu peux écrire journellement sur tes bouts de papier — et cela, plutôt la nuit que le jour ?

APOLLON

Tout ce que j'imagine.

PLUTUS

Et qu'imagines-tu ?

APOLLON

Tout ce que les autres disent.

PLUTUS

Bon rébus à déchiffrer.

APOLLON

C'est celui de la poésie.

PLUTUS

La poésie ! nous y voilà. A quoi sert-elle ?

APOLLON

A rien.

PLUTUS

Je te félicite du résultat.

APOLLON

Il n'y a pas là un manger et un boire assez apparents pour vous plaire. L'homme en fait pourtant sa nourriture. Il s'en amuse aussi quand il n'a point d'autres jeux sous la main pour exciter son rire ou ses larmes.

PLUTUS

Te voilà fabricant de joujoux, par la grâce de Jupiter ! Lis-moi quelque chose de gai qui vaille seulement un bon cigare.

APOLLON

Je ne dîne pas avec mes manuscrits en poche, comme ces dramaturges à l'affût d'acteurs influents qui courent nos boulevards.

PLUTUS

Ils ont raison : l'intrigue et le savoir faire font toujours passer un médiocre le premier. Voilà le moyen de réussir d'abord et de rester en place après si l'on ne quitte pas la porte.

APOLLON

Il y a mille manières de réussir, y compris une qui ne fait pas de bruit du tout. L'homme de talent ou de génie a le droit d'engager et de maintenir la partie comme bon lui semble.

PLUTUS

Tu crayonnais, tout à l'heure ? — voyons.....

APOLLON

Deux ou trois pensées qui ne peuvent vous intéresser. Ce n'est pas, là, une ritournelle digestive.

PLUTUS

Voyons toujours.

APOLLON

J'obéis. Voici ma berceuse.

Plongeant ses cheveux d'or dans la mer qui s'allume,
Le soleil, comme un roi trop fatigué s'endort.
Hélas mon cœur ! hélas mes yeux ! quelle amertume :
— Phébus est mort !...

PLUTUS

Phœbus est mort — singulière idée... (Il bâille.)

APOLLON

Noir silence !... la Terre est comme anéantie
Dans la morne stupeur de son isolement ;
Un long voile a drapé sa tête appesantie ;
Sa grande âme gémit silencieusement.

PLUTUS

Silencieusement... (Ses yeux se ferment.)

APOLLON

O veuve ! sur mon sein dévoré de tristesse,
Toi, que la nuit couronne et meurtrit de douleurs,
Charme de mon exil, mère adorable, laisse
De tes yeux obscurcis se répandre les pleurs!
(Plutus vient de s'endormir.)

Mon oncle... éveillez-vous ; les critiques de théâtre ne font pas mieux, aux premières représentations, pour leurs rancunes particulières.

PLUTUS

Ha, ha,... fort bien — je...

APOLLON

Vous réfléchissiez — les yeux fermés.

PLUTUS

Non pas, j'avais le cauchemar. Allons-nous-en à l'Opéra, drôle. Mets tes sornettes au tiroir et ménage nos oreilles? A quoi bon tant de mots. Est-ce que j'écris, moi! Dès demain, tu prendras une place dans mes bureaux pour couper court à toutes ces folies — douze bons cents francs, en commençant. Il est temps de songer au positif. Tu deviendras un employé recommandable — et, plus tard, un spéculateur considéré. C'est un temps d'épreuve. Selon ta conduite, nous règlerons les appointements futurs. En refusant, tu te prives à jamais de ma protection. Je t'accorde vingt-quatre heures de réflexion. — A quoi songes-tu?

APOLLON

A changer le second vers de la troisième stance :

Toi que la nuit couronne.....

le mouvement peut être simplifié.

A L'OPÉRA

Dans les couloirs

SCÈNE LXIX

PLUTUS

C'est ma loge, monsieur — numéro 7.

JUPITER

Numéro 7 — c'est la mienne.

PLUTUS

Je vous trouve osé!

JUPITER

Pour un homme de votre poids, vous le prenez de bien haut, monsieur..... Par le Styx ! mon vieux Plutus ! je te retrouve..... Divinités lumineuses ! Apollon est avec toi !.... Mon fils chéri ! mon poète ! — Vite, entrons ensemble : l'Olympe tout entier va tressaillir d'allégresse. O mes enfants ! ô mes dieux chéris, voyez..... (Il ouvre la loge ; on entend de grandes exclamations de tendresse.)

SCÈNE LXX

Une loge de première. — (On joue Philémon et Baucis, de Gounod)

JUPITER

Cette musique me ravit. Quels sons touchants et mélodieux.....

APOLLON

L'âme en reçoit une impression suave. Un souffle pur est passé sur les lèvres de cet homme inspiré qui sait chanter dans un pareil rythme

antique. Ecoutez ce chœur lointain des corybantes..... Sur ce mode souple et doux, comme voilé, je leur appris à régler leurs danses.

MINERVE

Entendez cette phrase mélodieuse..... Ainsi le flûtiste Xémia jouait à tes fêtes sacrées, père.

JUPITER

Pauvre Baucis, elle aime toujours, cela est vrai. En ce moment, le malheur gonfle de bien des larmes les yeux de son adoré Philémon — vous vous en souvenez, chers dieux !....

VULCAIN

Etrange surprise ! je suis en scène — et toi aussi, Jupiter.

JUPITER

Je le vois bien, pardieu — Stentor lui-même a pris mon masque.

VULCAIN

Tu ne peux manquer d'avoir le beau rôle. Honte aux plaisants — l'acteur ridiculise mon pied tordu.

MOMUS

Fallait-il qu'il te donnât l'élégance d'Apollon, la vivacité de Mercure, la grâce de Cupidon ?

MERCURE

Les risées de l'Olympe trouvent un écho sur la terre.

VULCAIN

Eh ! quel mortel peut avoir la prétention de rire des difformités, quand chacune des paroles humaines est une laideur.

MOMUS

N'imite pas le vieux Timon, acerbe cyclope.

VULCAIN

Maudit effronté !...

JUPITER

Pax !

CUPIDON

Oh ! les jolis amours qui tourbillonnent sur ce tapis de fleurs, avec leurs

robes de gaze ! Sveltes et légères, elles renversent leurs corps délicats dans mille poses savantes.

MOMUS

C'est la vérité en maillot.

JUPITER

Au moyen des jumelles, on accomplit une métamorphose victorieuse — on les voit à nu pour ainsi dire.

PLUTUS

Si tu prends goût à nos bayadères, il ne faut pas dédaigner le homard.

BACCHUS

Ni le champagne.

MOMUS

Que de voluptés pour les yeux ! Comment invoquer la morale contre les cœurs passionnés, quand de pareilles convoitises irritent le désir à la chaîne ! Quelle loi serait donc assez audacieuse pour punir la chair en révolte contre l'opinion. Pauvres amoureux qui soupirez, les yeux mordus de flammes, devant ces visions perdues pour vous, j'admire les efforts de votre vertu provoquée.

CUPIDON

Voilà Margot — au bord de la rampe. Ses dents sont autant de perles — un collier qui coûte cher à baiser de près. Regardez la grande blonde...

APOLLON

Celle qui renverse ses bras pour découvrir leur ligne inférieure ?

CUPIDON

Oui — Bérengère. J'ai passé huit grands jours avec cette colombe à la *Maison d'Or*. Son train de maison devient princier. Elle a déjà mis à sec trois Anglais, deux Allemands, un Moldave et six Portugais. Les Russes sont plus malins ; il en est même qui pratiquent assez galamment l'évasion.

MOMUS

Cette jeune personne, pour parler métaphoriquement, est donc tout à la fois un pêcheur habile et le caravansérail toujours ouvert au service des voyageurs cosmopolites ? Connais-tu la petite brune qui rêve en regardant vers les frises ?

CUPIDON

La Roselli — un démon. Elle bat sa mère. Son dernier amant s'est pendu. Mais qu'elle est gracieuse et douce, et que la passion lui sied bien !.. Elle dit : « je t'aime ! » avec une voix à attendrir des créanciers.

APOLLON

Bienheureuse voix !

CUPIDON

Voyez Mirthe, près d'elle. Celle-là, boit une bouteille de champagne d'un trait.

APOLLON

Quoi ! la diaphane créature qui se balance sur un pied !

CUPIDON

Créature composée de nerfs et de chiffres. Ses amours sont autant de capitaux superposés. Elle n'a jamais sérieusement adoré que son perroquet.

MOMUS

Sans doute l'oiseau lui apprenait gratis à ne rien dire en parlant beaucoup. C'est charmant. Les adolescents font un voyage idéal à l'île de Cythère. Allons, mes princesses, ouvrez vos jambes en éventail et venez pirouetter sur les crânes luisants qui vous doivent une calvitie prématurée..... C'est leur dernier vœu, sans doute ?

APOLLON

Tous les yeux se tournent vers vous, ma sœur Diane.

DIANE

Minerve et Junon peuvent réclamer une bonne part des hommages.

PLUTUS

En face de nous, une loge vient de s'ouvrir avec fracas.

APOLLON

Oh ! ma sœur... — mais voyez, Minerve !.... Les lorgnettes vous désertent, mes belles, pour plonger dans le petit boudoir rouge...

MOMUS

On dirait un nouveau jugement de Pâris à votre désavantage.

PAN

J'aperçois une main ravissante sur le velours de la loge !

JUPITER

Mon divin Phidias en a pu rêver...

APOLLON

Sous la lumière des lustres s'épanouissent des épaules plus éblouissantes que le paros au soleil; une tresse blonde y déroule l'or de ses anneaux.....

JUNON

Je ne puis voir le visage — mais le cou manque de noblesse.

NEPTUNE

Ah ! que dites-vous — le cou : un mat d'ivoire, merveilleusement poli. Mille sabords ! le cœur fait tangage... Un frémissement enthousiaste agite la salle.

CUPIDON

La voilà !.... Trois fois heureux le beau jeune homme qui s'avance près d'elle et lui parle, penché vers ses yeux !

MINERVE

Beauté radieuse ! elle est digne de s'égaler à Vénus.

APOLLON

C'est Vénus même !

TOUS

Vénus ! Melœnis radieuse !

MERCURE

Oui, Vénus — avec ce petit écervelé d'Adonis — une rose sans odeur, gauchement éclose.

PLUTUS

Dans ce cas, on peut dire qu'elle l'entretient avec soin.

TOUS LES DIEUX

Ha, ha, ha !

VOIX DU PARTERRE

A la porte, les rieurs !

MOMUS

Ton mot mérite bien cette algarade : il manque d'atticisme, mon gros aveugle.

PLUTUS

Ses caprices s'expliquent. Je n'ai jamais pu l'approcher. Ce jeune homme lui fait tourner la tête. Elle se ruine pour le joli poupon pendu à sa jupe.

CUPIDON

Je ne l'avais pas reconnu — mais il est célèbre : son luxe insolent humilie tout le sport.

MOMUS

De temps immémorial le fracas fut l'unique ressource des impudents. Apollon, Apollon, que n'as-tu suspendu ta lyre au chevet doré d'une courtisane — aujourd'hui, tu pourrais chanter pour la seule gloire.

LE PUBLIC

Stentor ! Stentor !

MOMUS

Hélas ! chantant avec l'inspiration des dieux, il me suffirait, pourtant, d'être applaudi comme cet homme que la foule salue de bravos furieux.

APOLLON

Il vit dans l'opulence des fastueux pour un gosier percé de certaine façon. Rossignol de la pensée, jette au rebut tes mélodies, tu ne flattes pas les sens.

JUPITER

Allons tous visiter la belle déesse. Il est temps de nous faire reconnaître d'elle.

DIANE

Une telle démarche, rendue publique.....

MINERVE

Nous pourrions choisir l'heure favorable.....

PLUTUS (se levant)

Je vais saluer la belle et prendre rendez-vous pour demain.

BACCHUS

Tu vas interrompre un doux entretien.

PLUTUS

Je suis fait à ces ambassades. Rassure-toi : — l'or sert d'excuse aux importuns malencontreux — et Vénus aussi.

JUNON

Vous offensez nos oreilles.....

(Un long silence.)

MERCURE

Tu ne dis rien, Vulcain ?

VULCAIN

Je réfléchis ; et toi ?

MERCURE

Je rêve.....

MOMUS

A mari trompé, amant rêveur.

PROTÉE

Joli titre de proverbe : j'en ferai part à monsieur Feuillet.

PLUTUS (revenant)

Vénus nous attend demain ; sa joie ne peut s'exprimer — et moi je suffoque.

CUPIDON

Elle nous lorgne, en saluant de la main.

VULCAIN

L'impertinente !

CUPIDON (à Mercure)

Ce soir, nous verrons Proserpine.

APOLLON

Où cela ?

CUPIDON

Près d'ici. Sa maison est le rendez-vous ordinaire des compagnons du baccarat.

MERCURE

J'en suis. Joue-t-on gros jeu ?

CUPIDON

Un jeu d'enfer, naturellement.

MERCURE

Gare aux dupes — Mercure se met en campagne.

MOMUS

Cette excursion au Tartare me sourit. Sur le tapis vert, nous verrons s'allonger les griffes ; à la lueur des bougies nous compterons les crispations. Spectacle curieux : une immense catastrophe tenant dans le creux de la main !.... des ruines gigantesques accumulées sur un pan d'étoffe, côte à côte avec des prospérités insultantes !....

JUPITER

Nous sommes déjà nombreux, tout va bien. Bonne nouvelle, chers dieux: je chasse sur la piste de Pluton !

(Ils sortent.)

DEVANT LE PORCHE D'UNE ÉGLISE

Plusieurs voitures des *Pompes funèbres* arrivent à la file et se remisent au bord du trottoir. On officie dans l'église. Jeune marchande de violettes sous le porche. Elle confectionne des bouquets en fredonnant une romance.

SCÈNE LXXI

PLUTON (descendant de son siège)

Arrêtez la noce.

DEUXIÈME CONDUCTEUR

J'ai les tibias en compote ; ma botte est plus dure qu'un entonnoir. — Un vrai glaçon, quoi.

TROISIÈME CONDUCTEUR

C'est le mort qu'était d'sous qui l'a gelée. T'es pâle, mon vieux, comme un mouchoir de batiste.

DEUXIÈME CONDUCTEUR

Je te conseille de *blaguer* — regarde son *physique* : la robe rouge du sacristain. T'as pris la goutte à *la reine Blanche.*

TROISIÈME CONDUCTEUR

Est-ce qu'on s'embarque sans biscuit pour aller à *ma campagne* ? les cyprès, ça donne des faiblesses.

PLUTON

Cœur de pigeon — tant que tu voitures les autres, réjouis-toi d'être sur le siège. Cette réflexion m'a fait prendre goût au métier.

DEUXIÈME CONDUCTEUR

Toi, c'est possible — mais moi, ancien confiseur!

TROISIÈME CONDUCTEUR

Tas de pânés, va ! j'étais bien modèle à l'Académie des Beaux-Arts ! — même que môssieur Ingres m'a fait poser des saints.

PLUTON

En voilà des grandeurs.... Mon histoire vous ferait rentrer sous terre : je sais le grec !

DEUXIÈME CONDUCTEUR

Toi ! — t'a donc mangé du collège ?

PLUTON

Une boule de plus, je passais docteur en médecine.

TROISIÈME CONDUCTEUR

C'est ça qu'il aime tant les morts.... Pauv'vieux, fallait pas perdre la boule.....

PLUTON

Oui, j'aime les morts ; ce n'est pas pour rire. Il faut bien que quelqu'un s'intéresse à ces pauvres abandonnés. Les hommes : — de la fumée au vent — ça monte et ça descend. Aujourd'hui, je sers l'église — la religion n'y est pour rien.

DEUXIÈME CONDUCTEUR

On te croyait de la dévotion.....

PLUTON

Habitude prise. Les enfants prient — le vieillard marmotte. Les airs graves, c'est l'affaire de l'administration.

TROISIÈME CONDUCTEUR

Filons chez le mastroquet — mes jambes flageollent.

PLUTON

C'est inutile — je n'ai pas soif.

TROISIÈME CONDUCTEUR

Allons, un petit verre de cassis sur le zinc — le temps d' s'arroser le bec. Pour sûr, le curé s'est endormi sur le *Dies iræ* — nous en avons pour une bonne heure.

PLUTON

C'est long pour les riches, mon vieux : — il y a plus de prières. Pour le pauvre, autre litanie — expédié partout en un clin d'œil. Ah ! mes amis, y en a-t-il de ces coquins dorés dont le monde ne voulait plus et qui prennent congé du susdit avec des honneurs mieux employés s'ils s'adressaient aux braves gens qu'on dédaigne. Pour eux, la pompe menteuse du dernier moment, les grimaces des successions de poids. Ah ! mes amis, dans le nombre de nos clients que de vilains roquets crevés pour un homme véritable ! — et dans la foule qui suit, combien de loustics pour un sensible qui pleure !.... J'aime autant les chiens de la semaine dernière. Je me croyais au cirque Corvin, dans la société des singes cuisiniers.

DEUXIÈME CONDUCTEUR

De quels chiens parles-tu ? V'là du nouveau. Le sac de Pluton n'est jamais vide.

PLUTON

C'est vrai, tu n'étais pas de service. Nous avons enterré une vieille dame qui laisse un million à ses domestiques pour l'entretien d'une famille de roquets dont elle faisait sa société. Ces fidèles amis l'ont accompagnée en voiture jusqu'à sa dernière... niche, se conformant en cela à une clause particulière de son testament qui leur recommandait de conduire le deuil de leur vénérable protectrice. Le scandale se mitige d'un autre million offert pour l'érection d'une église. Cette pieuse mesure n'a point nui à une telle excentricité.

TROISIÈME CONDUCTEUR

Ah ! que tu blagues bien ! J'ai soif, moi.

DEUXIÈME CONDUCTEUR

Qui voiture-t-on, aujourd'hui ?

PLUTON

Un écrivain influent.

TROISIÈME CONDUCTEUR

Attention : nous verrons pas mal de décorés.

PLUTON

Ils le sont tous. Chaque écrivain porte sa croix, dit-on. Savez-vous ce que nous allons voir ? un grand nombre de gens fort aises d'entre-

tenir le public de leur santé. Il paraît que la promenade mortuaire de l'église au cimetière est un moyen très couru de réputation. Les journaux deviennent friands de ces listes de noirs convives — et la camaraderie s'en sert pour affirmer régulièrement sa propagande. La mort est un prétexte à discours, à recommandations, à phrases, à poses, à intrigues de tout genre. Près de la fosse, mes amis, comme autour des puits sahariens, se fait un commerce considérable de feuilletons, de lazzis, de chroniques, de nouvelles à la main, de propos de table et de revue, de collaborations et de médisances — marchandises contemporaines d'assez mauvaise qualité. La poignée de main relie ces misères et le grave journal les enregistre. Mon pauvre Apollon n'y vient jamais !.... Allons, je suis fou de pérorer, comme si vous pouviez me comprendre

DEUXIÈME CONDUCTEUR

De qui parlez-vous ? Apollon.....

PLUTON

Rien, rien — une idée en l'air... (Bas) Il croit encore aux livres écrits dans la solitude, le bon jeune homme.

TROISIÈME CONDUCTEUR

Viens-tu licher quéque chose ?

PLUTON

Non.

TROISIÈME CONDUCTEUR

En v'là de la fierté..... Ça se croit tombé de la cuisse de Jupiter, ma parole. On boira pour toi, môssieu le prince.

(Ils s'éloignent.)

SCÈNE LXXII

PLUTON (courant à la marchande de fleurs)

Allons, Flore, donne vite un bouquet, que je t'étrenne. Tu vendras tout ton étalage.

FLORE

Je le crois.

PLUTON

Les gens de lettres se font un devoir de protéger les fleurs, pour donner du crédit à leur poésie.

FLORE

Voici ton bouquet. (Elle chante un air gai.)

PLUTON

Quand tout renaît, autour de nous, le messager de la mort peut bien se fleurir dans l'espoir de la récolte prochaine. Elles-sont jolies tes violettes — comme toi. Quel parfum ! Ta vie est heureuse : tu ne la vois que par ses couleurs aimables.

FLORE

Mes petits bouquets de printemps me font passer l'hiver. Tout le monde m'aime ; nul ne me parle que le sourire aux lèvres. Je suis la bonne nouvelle des jours heureux. Je suis la reine de Paris, qui est le roi du monde.

PLUTON

Et les amourettes ?

FLORE

Comme toujours — en l'air, à fleur de corsage.

PLUTON

Sois sage — et quand les jeunes gens te prendront le menton, ma petite rieuse, ne profite de ces avances que pour ton débit de fleurs.

FLORE

Je sers l'amour avec réserve, sans me fâcher des œillades à mon adresse.

(Les Dieux traversent la place.)

SCÈNE LXXIII

DIANE

Combien ce bouquet, mademoiselle ?

FLORE

Un sou, madame... Diane !

DIANE

Flore !

MINERVE

Ma chère Flore !

JUNON

Embrasse-nous, déesse printanière.

MERCURE

Vous vous attribuez la meilleure part, déesse.

CUPIDON

J'allais le dire — tu me prends la phrase au vol.

JUPITER

Que vois-je!...., sous ce vêtement fantastique.....

APOLLON

Pluton !

PLUTON

Lumineux enfant, tu m'as reconnu malgré l'emploi ?

JUPITER

Frère, reçois le baiser des heureuses rencontres.

NEPTUNE

Trente écoutilles! notre navire a bon vent. Nous touchons à la terre promise.

MOMUS

Salut, général des troupes sombres.

PLUTON

Général de la mort.

MOMUS

Tu te rends coupable d'un pléonasme.

JUPITER

As-tu rencontré Hercule ?

PLUTON

Jamais. Il eut fait un beau suisse de paroisse.

JUPITER

Il nous faut Hercule. Viens avec nous, nous te cherchions. Des événements se préparent. Donne ta défroque à ce mendiant que je vois contre les piliers ; tu vas revêtir, près d'ici, des habits d'homme.

PLUTON

Et mon équipage sépulcral ?

JUPITER

Viens ; pour une fois, la Mort se conduira bien seule.

APOLLON

Avec d'autant plus de raison qu'elle est sous l'œil de la grande critique parisienne, son alliée.

MOMUS

Si la biographie l'atteint, c'en est fait d'elle ! Ne perdons pas une minute — Vénus nous attend — or, sa patience est moins parfaite que sa jambe.

CHEZ VÉNUS, RUE DES MARTYRS

SCÈNE LXXIV

ADONIS

Vous attendez quelqu'un..... Faut-il me retirer, ma chère ?

VÉNUS (se peignant)

Non, reste. Ce sont les Dieux qui vont venir.

ADONIS

Quel étrange destin les a tous conduits ici ?

VÉNUS

Je l'ignore, mon petit cœur. Jupiter, roi détrôné d'un pays lointain, a le premier entrepris ce pèlerinage dont le but me paraît être un nouveau groupement de nos forces. Peu à peu, l'assemblée céleste s'est formée — mais il nous manque encore Mars et Hercule qui seront l'âme de notre association.

ADONIS

Votre mari Vulcain fera des sottises, je pense.

VÉNUS

Je réponds de sa mauvaise humeur : — il sait trop bien qu'elle ne profite qu'à mes plaisirs. Assieds-toi sur ce divan. Tu me fuis, je crois...

ADONIS

Que dites-vous là, petite folle...(Il se lève et lui prend la taille, froid de visage.) Non, je suis préoccupé... cette dette de jeu...

VÉNUS

Le marquis des Petites-Voitures a souvent offert sa fortune pour être à ta place, humble adorateur ; — monsieur de Villodan, après avoir planté

là sa famille, est parti pour Naples, afin de m'oublier dans une lointaine convalescence ; Pastors me boude, cet homme d'un esprit accompli ; — j'ai renvoyé trois équipages au duc de Frécy et vingt coupons de rente à ce bon monsieur Hagenstasch si soumis. Le petit Ephrustos, homme-femme, moderne produit ratatiné des brocanteurs de la Palestine, m'offre, d'une voix languissante, ses Diaz précieux pour venir seulement un soir me débiter de douceâtres niaiseries...

ADONIS

Oh ! je sais que vous êtes courue, ma chère.

VÉNUS

Courue !.... C'est là le style cheval — vous le parlez bien. Ingrat !... — et toute cette indifférence à ton profit. Soupçonnes-tu seulement mes sacrifices... Je voudrais t'épargner jusqu'à la plus petite alarme...

ADONIS

Mais... je suis fort tranquille. Vous savez, d'abord, que la jalousie n'a jamais été dans mon programme.... Je la trouve bien bonne....

VÉNUS

Hélas ?

ADONIS

Vous mettrez les soupirs à la mode. Vos idées n'ont pas le sens commun, chère petite. Laissez-moi vous aimer à ma manière. Je vois beaucoup de mes amis, des plus distingués, ne pas agir autrement. Il m'est infiniment plus agréable de soumettre ma volonté à la vôtre que d'en faire un sujet permanent de brouille. Vivez selon votre bon plaisir. Je saurai me trouver heureux de votre satisfaction. Parlons raison : si ta beauté doit en souffrir, chère Vénus, n'enchaîne ni tes jours ni tes nuits à mon cou. Il m'est agréable, très agréable de te voir la plus belle, la mieux parée, fêtée à outrance. Tes conquêtes exaltent et chatouillent la vanité de ta possession. Bon, voilà des pleurs — quel ridicule ! Soyez raisonnable, madame... Trouves-tu donc une si grande joie à faire souffrir mon cœur ?

VÉNUS

Tu ne m'aimes pas.

ADONIS

Je le devrais, pour punir tes exigences. Voyons, sois calme. Est-il rien de plus adorable que toi ! Voici votre mouchoir. C'est bête les larmes... (Il l'embrasse ; elle essuie ses yeux.)

VÉNUS

Irons-nous à Chantilly, dimanche?

ADONIS

Bien désolé — je dîne en ville avec quelques amis.

VÉNUS

J'ai retenu une loge à l'Opéra, pour demain. Nous serons seuls...

ADONIS

Demain... reprise de la *Vestale* — mauvais spectacle pour toi, ma gracieuse.

VÉNUS

Et la raison?

ADONIS

Dame, il y a un étalage de vertu...

VÉNUS

Méchant! comme tu te plais à me tourmenter. Qu'as-tu fait cette nuit?

ADONIS

Parbleu, j'ai joué — chez Proserpine.

VÉNUS

Oui, j'oubliais — tu as perdu.

ADONIS

J'ai perdu, mon petit cœur. La somme est rondelette — mille louis. Nous avions là un certain chevalier de Mercure, garçon d'esprit, ma foi, qui a fait cinq ou six fois table rase. Chacun lui enviait son habileté de main.

VÉNUS

Et moi, je vous attendais, seule...

ADONIS

Le cas est rare.

VÉNUS

Suis-je maîtresse de ma vie... Embrasse-moi. Comment trouves-tu cette chaîne?

ADONIS

Bien travaillée. Elle vaut de la monnaie. J'ai vu la même chez le prince Carlin, au cou d'une baronne qui tripote dans les amours.

VÉNUS

Te plaît-elle ?

ADONIS

Comme toute autre chose.

VÉNUS

Garde-la. C'est un souvenir, tu m'entends. Tu m'avais demandé une bague — la voici. Cette perle enchâssée est unique — je veux la voir à ton doigt.

ADONIS

Sapristi ! on dirait un rond de serviette.

VÉNUS

Monsieur le fat qui veut qu'on lui fasse compliment de sa main d'enfant... j'allais oublier : — prends ce Millet — emporte le Rousseau....

ADONIS

Des bêtises...

VÉNUS

Que dis-tu là !.. — je les tiens d'un ami qui s'est ruiné en cadres.

ADONIS

L'ami du mois dernier — le financier sauté de l'autre côté de la frontière. Mais j'y songe : — ton millionnaire, dont les ancêtres balayaient le temple, à Jérusalem, n'avait-il pas une collection de vieux florentins achetée, là, sur table, une somme ronde ? — question de genre, spéculation dans le bleu ? D'un coup, cette rafle le posait en connaisseur classique — incapable du reste d'apprécier la niaiserie de sa cervelle et de voir clair dans n'importe quoi d'artistique ; un impertinent qui se faufilait au travers des ministères avec l'espoir d'attraper, comme un comparse de théâtre, quelque confidence boursicotière — un mot de consigne pour pénétrer dans l'usine d'Ali-Baba. Nous connaissons le truc.

VÉNUS

C'est un homme adroit.

ADONIS

Tu en sais quelque chose. Tout passe de ton côté. Tu joues bien le baccarat de l'amour, mon petit chien. Revenons à nos peintures — il n'y a plus que ça sur la place — avec les sociétés de crédit. J'ai déjà bazardé

le Delacroix qu'on ma soutenu être de..... de..... Ponce-Pilate, si tu veux — des filouteries tout le temps. Il n'y a. pas de tableaux — il n'y a que des acquéreurs à gros ou petits portefeuilles. Tant vaut le clou, tant vaut la toile ; la meilleure signature, c'est Rothschild.

VÉNUS

J'y pense : tu sais, le fameux Maraud, l'homme aux favoris incandescents ?

ADONIS

Ah oui — le Talleyrand du tableau — des bouchons de carafe chez les autres, des diamants une fois ramenés dans sa baraque ; — un gracieux friponneau, quoi !

VÉNUS

Il les placera pour une somme importante.

ADONIS

Allons donc ! me prends-tu pour un gobeur ? — il n'y connaît rien, ton diplomate.

VÉNUS

Vois le petit Vandulard.

ADONIS

Il a l'oreille des Amériques celui-là ; — un ancien noircisseur de verres d'éclipse qui fait l'oracle. J'en connais un tas comme ça.

VÉNUS

Prends tout de même. Si les premiers vendeurs ont menti en les cotant à des prix exagérés, qu'y faire ? Le sort des belles œuvres et leur valeur dépendent de quelques intéressés.

ADONIS

Justement. J'aimerais mieux faire encadrer des actions au porteur. Les mines d'Anzin — voilà un *sous-bois* !

VÉNUS

Et moi, je donnerais ma fortune pour une création qui intéresse mon cœur.

ADONIS

Tu as de l'estomac, toi. Allons, je vais les porter à la salle. On les dira faux — et je serai rasé. Il suffit, pour cela, de l'aveugle affirmation d'un

expert qui veut mettre la main dessus — grand connaisseur pour avoir quelquefois raclé une palette et raccommodé un chef-d'œuvre en lui donnant le coup de grâce.

VÉNUS (ouvrant un coffret)

Voici pour ta dette.

ADONIS

Combien ?

VÉNUS

Ta perte. C'est bien vilain de jouer. Notre amour en souffre, mon Adonis.

ADONIS

Laisse-le courir son petit bonhomme de chemin. Il gémirait d'un tête-à-tête répété à satiété.

VÉNUS

Froides paroles...

ADONIS (bâillant)

Je te défends de douter de mon amour. Adieu.

VÉNUS

Déjà !

ADONIS (tirant sa montre)

Cinq heures... bigre ! — trois heures d'intimité ! je trouve cela raisonnable.

VÉNUS (allant ouvrir la croisée)

Va-t-en ; je suis folle de te retenir.

ADONIS (à part)

Et Rigolette qui m'attend sur le boulevard... (Haut) Ma chère Vénus... Vénus... — à demain. (L'embrassant) Votre mauvaise humeur aura le temps de se calmer. (On frappe à la porte.) Voici des visites — ouvrez l'armoire, madame.

VÉNUS

Est-ce vous, Pélagie ?

VOIX DE FEMME

Moi, madame — Déiphobé. Puis-je entrer ?

VÉNUS

La destinée entre toujours.

SCÈNE LXXV

Apparition d'une vieille femme drapée dans un long châle rouge, cabas en tapisserie au bras, et suivie d'un roquet perdu dans ses poils. Adonis vient de disparaître.

DÉIPHOBÉ

Ma foi, je me risque. Bonjour, ma belle dame, j'ai bien l'honneur de vous saluer.

VÉNUS

Asseyez-vous là — tout près de moi.

DÉIPHOBÉ

Vous êtes bien honnête, madame, bien honnête, sans compliment. Ici, Thisbé ! Elle ne cassera rien, madame, je vous en réponds. C'est petit comme souris — mais bien appris. Oh ! pour cela, on a du genre. J'apporte les cartes.

VÉNUS

Eh bien faites, ma bonne dame. Me voulez-vous assise ou debout ?

DÉIPHOBÉ

Debout, madame. C'est ainsi que l'on entend les arrêts du destin. Avez-vous pensé à quelque chose ?... à quelqu'un ?...

VÉNUS

Oui, madame.

DÉIPHOBÉ

Rapprochez-vous de moi. Quelque amourette sous jeu, je pense ? Une femme de la beauté de madame... Ce n'est pas pour vous flatter au moins. Regardez-moi bien, comme si vous vouliez pénétrer ma pensée, comme un mari jaloux — un mari de l'ancien temps — car maintenant ils ne valent pas grand'chose pour les scènes de ménage. C'est l'abondance de femmes qui les a perdus... Donnez-moi votre patte blanche, ma belle dame, — nous découvrirons la vérité. Je le dois à ma réputation. C'est que la sibylle de Cumes n'est pas un oracle ordinaire ! Nostrodamus, Cagliostro, Mlle Lenormand, Hume pourraient être mes élèves les plus remarquables. Moi-même, j'ai trop vécu à l'écart pour être appréciée. Les affiches ont tué

le mystère. Il y a trente ans, ça allait encore ; messieurs les auteurs — bonne prospérité je leur souhaite ! — nous mirent à la mode. Nous tenions le haut du pavé, comme de juste. Les têtes couronnées ne voyaient que par nos yeux. Du reste, je ne fréquente que la meilleure société — les gens du commun ont de trop grandes prétentions à la clairvoyance. Vous ne me verrez point courir dans ce quartier : les demoiselles... vous m'entendez bien ?... sont des extravagantes qui se fâchent toujours si le jeu ne leur assure plusieurs protecteurs à la fois. Franchement, je ne peux pas leur envoyer des agents de change en veux-tu en voilà. Coupez ; nous n'en sommes plus aux marguerites. Si vous avez une intrigue, ma belle dame, je me recommande.

(On frappe à la porte.)

SCÈNE LXXVI

VÉNUS

Chut ; ne répondez rien. Mais Pélagie a donc laissé ma porte ouverte... Effrontée coquine ! aurait-elle suivi Adonis ?

UNE VOIX D'HOMME (à l'extérieur)

C'est moi, de Frécy, madame....

DEIPHOBÉ

Le fameux duc ! je vais ouvrir. C'est bon à saigner, madame. On nous voit par le trou de la serrure....

VÉNUS

La double porte me met à l'abri. Je n'ai pas envie de le recevoir.

LA MÊME VOIX

Déposez, là, votre corbeille de fleurs.

UNE AUTRE VOIX D'HOMME

Très bien, monsieur le duc.

PREMIÈRE VOIX

Placez ma carte au milieu. Madame, êtes-vous là ?.....

(On s'éloigne.)

SCÈNE LXXVII

VÉNUS

Pauvre duc !

DÉIPHOBÉ

Vous êtes bien cruelle..... C'est de votre âge !....

VÉNUS

La vie, chère dame, est une raquette qui sert à se renvoyer de l'un à l'autre les souffrances ou les plaisirs.

DÉIPHOBÉ

Coupez encore, merveilleuse déesse.

(On frappe.)

SCÈNE LXXVIII

UNE VOIX (au dehors)

Madame ! madame !

VÉNUS

Je reconnais la voix — ouvrez-vite

(Entre une jeune femme fardée portant à la main une boite.)

HÉBÉ

Bonjour.

VÉNUS

Bonjour, ma gentille Hébé.

HÉBÉ

Madame se fait dire la bonne aventure — comme ces petites folles des environs — pendant... leurs vacances ?....

DÉIPHOBÉ

Ma science est plus noble, mademoiselle : je lis dans les lignes de la main. Monsieur Dumas fils est mon élève, c'est tout dire. Du reste, bon

vin n'a pas besoin d'enseigne. On peut être fier d'un art qui fait les délices de la haute société. Pour le commun, j'ai les cartes — à votre service.

HÉBÉ

Bien volontiers, si vous voulez faire la cour à mes illusions.

DÉIPHOBÉ

La vérité n'a qu'un visage. — C'est du moins ce que j'ai toujours entendu dire.

HÉBÉ

Alors, madame, il est bon de l'entretenir avec soin pour le conserver sans taches, sans rides, blanc et vermeil. Ce n'est pas le cas de madame, véritable fleur de beauté — mais enfin les précautions sont de tous les âges. Voici ma petite pharmacie. (Elle ouvre sa boîte.) Voilà du *lait d'Iris :* — Cette liqueur rend le teint d'une blancheur éblouissante. Le nouveau *cold cream de Nazareth* ; — il ne rancit jamais. C'est un amour. Si l'étiquette nous montrait seulement le minois d'une princesse de théâtre — vous savez ce que je veux dire : un minois à succès d'hommes — avec le nom bien apparent — il faut ça dans la réclame qui a du cachet — eh bien, madame, nous en vendrions des milliers de pots. L'inventeur n'a pas compris cela ; il agit comme un sot : on voit bien qu'il n'est pas retour d'Amérique où les affiches en couleur remplacent les armoiries de la vieille Europe. Voulez-vous du *charbon Athénien* pour les sourcils ? du *K'hol du Sultan ?* du *Cinabre javanais ?....* Voici la poudre chinoise très employée en haut lieu, madame. Je vous recommande mon lait d'ânesse cristallisé : il donne aux mains une pâleur charmante. La *Verveine des Indes...*

VÉNUS

Et ceci ?

HÉBÉ

Une nouveauté : le *vinaigre des Puritains* — spécialement affecté aux irritations de la peau. J'oubliais cette *crême du caméléon* — la princesse Orsow n'en veut plus d'autre.

DÉIPHOBÉ (soupirant)

Artifice matériel... Les âmes s'entendent autrement. Consultez les esprits. Ninon de Lenclos tenait sa beauté du spiritisme : l'oracle m'a dit cela.

HÉBÉ

Les bons onguents. — voilà les bons esprits.

VÉNUS

Sans doute, ma petite Hébé ; les artifices du visage ont bien leur prix quand on ne rend justice qu'aux apparences.

DÉIPHOBÉ

Les bons onguents sont les pires ennemis de la femme. Nous étions autrement fraîches dans mon jeune temps. Que voulez-vous — l'industrie devient si intrigante...

HÉBÉ

Je vous laisse radoter, chère madame. On se peint beaucoup, aujourd'hui ; c'est fort bien porté. La mode nouvelle nous est venue d'Espagne où les peaux brunes se déguisent sous des poudres blanches. Où est le mal, je vous le demande ?

VÉNUS

Que renferme le sachet vert ? Je suis curieuse.

HÉBÉ

Vertu de femme. C'est de la *poudre de henné*, madame. Joignez-y ce flacon : l'*eau des amazones*. Rien n'est plus moelleux à la bouche. L'*essence romaine* vous donnera un parfum mystérieux. Les dames qui fréquentent l'Eglise emploient cela.

VÉNUS

Ton babil persuasif finira par me convaincre que toutes ces drogues me sont utiles.

HÉBÉ

Indispensables, madame ; la beauté y trouve des attraits irrésistibles.

DÉIPHOBÉ

Attraits bien fragiles...

HÉBÉ

C'est le sort de la femme. Voyez encore ceci : l'*esprit de benjoin* pour purifier les ongles. Je ne vous recommande pas ma *glycérine* et cette *eau de la Floride*. On a de la camelote aussi pour les personnes communes : — c'est de l'eau pure alors ou du saindoux. Le commerce est devenu

très malin. Si vous craignez les gerçures, usez de la *crême de Makkeda*. Maintenant, vous pouvez vous dire la reine des élégantes.

(On frappe.)

VÉNUS

Silence !

UNE VOIX (au dehors)

Αναδιομεν !... (1)

VÉNUS (à part)

C'est le mot d'ordre. (Haut) Asseyez-vous, mesdames. Je vais ouvrir à des amis. (Entrent les dieux, Vulcain en tête.)

SCÈNE LXXIX

JUPITER

Ave, ma très-belle. Vous ouvrez vous-même : je sais qu'il n'y a plus de serviteurs, aujourd'hui.

VÉNUS

Soyez les bienvenus.

VULCAIN

Et les bien trompés.

VÉNUS

Une scène de jalousie, pour commencer...

VULCAIN

Vous la faudrait-il d'amour, madame? Votre conduite est scandaleuse. Avez-vous jamais tenu compte de l'opinion du monde !

VÉNUS

Je me contente modestement de la mienne.

VULCAIN

Vous souillez mon nom sur la terre, après m'avoir rendu la fable du ciel !

MOMUS

Nous sommes bien la fable de la terre, aussi. Te voilà vengé, boiteux.

(1) Anadyomène.

VÉNUS

Je suis libre, je suppose !

VULCAIN

On le voit à vos manières. C'est l'opinion du jour — et vous l'avez créée entre femmes dissolues. Jolie civilisation : — luxe et luxure ! Si je ne me retenais, madame, par égard pour les convenances...

JUPITER (voix d'ancien dieu)

Pax !

MOMUS

Tiens, la voix de l'Olympe. On ne dira pas que tes sujets t'aient fait rendre gorge.

JUPITER

Tu n'étais pas si familier, autrefois...

MOMUS

Rien n'est bon comme une déconfiture pour ramener l'ami parvenu. Cela s'appelle revenir sur ses pas — loi fatale pour tous. Allons, Jupin, calme-toi ; ton mécontentement très visible a donné pleine satisfaction à la morale. Elle n'est plus exigeante. Combien de maris considérés n'argumentent pas autrement — sans pousser plus loin les scènes...

VULCAIN

C'est bon. Je n'arrêterai pas le cours des choses. Les femmes ont pris le pas sur une société nerveuse. C'est fait, c'est bâclé, c'est entendu — bonsoir. Ah ! si j'étais orateur, je vous en dirais de belles.. La vraie femme — telle que la conçoivent ceux qui l'aiment, — disparaît peu à peu. Elle ne sera bientôt plus qu'un souvenir — comme une espèce détruite. Fortune, position, morale, race — termes précis autrefois — se confondent et se brouillent, dans un état de promiscuité singulier, produits chimiques nouveaux défiant toute analyse précise. Le bouleversement des classes a particulièrement atteint les âmes féminines. Imagine-t-on l'actuelle guirlande composée par ces adorables compagnons d'existence : duchesses, épouses d'agioteurs, — courtisanes ou teneuses de tripots dirigeant la maison du grand seigneur décavé, quelquefois du millionnaire qui n'aime pas la vertu — étrangères enrichies au petit bonheur qui se refont une virginité sur le dos d'un ambitieux complaisant ayant un nom à peu près propre — filles devenues subitement matrones au foyer du parvenu —

petites bourgeoises jouant à la personne de qualité, — grandes dames déchues qui vivent dans la compagnie des drôlesses, — ouvrières déguisées en femmes à la mode, — femmes de chambres prenant les allures des mondaines, — servantes arrivées la veille du fond de la province, cousant des dentelles à leurs jupes et déjà humiliées par le joli tablier blanc d'autrefois... Ah ! quel tableau ! — n'insistons pas. La femme qui peut compter sur sa ruse ou sa beauté ne garde plus de retenue. Elle veut bouleverser et briller. Une fille jolie ne comprend d'aucune façon la supériorité de la laide, un ton d'éducation ou de fortune supérieur. Son parti sera bientôt pris : elle tombe dans les bras du premier venu qui promet des robes, des bijoux — quelquefois moins que cela — pour se faire tout bonnement la main. O vieille morale des philosophes ! vous pourriez encore être enseignée pour le bien, pour le bonheur des hommes modernes ! Ne voyez-vous pas, chers dieux, que leur esprit est tout près de s'affaisser... Oui, les femmes nous font dépenser à la fois trop d'argent et trop de paroles. Les femmes nous mènent — c'est sûr. La race va changer sur le petit coin de terre où nous sommes. Les plus belles filles du peuple sacrifient au satrape Amour venu de tous les angles du monde. L'aïeul Hérodote remarquait déjà cela dans la vieille Babylone. Elles recevront l'univers dans leurs lits si les usages continuent à leur faire la part d'existence si maigre. Prends garde à l'Afrique, chétive Europe !... Le continent noir te menace avec ses infirmités antédiluviennes. Combien de temps encore l'adorable race blanche vivra-t-elle sans mélange — élément individuel resté vierge — le contraire du lait qu'un goût barbare unit au café ?.... Le mystérieux Africain, l'Asiatique dont le visage ne peut se lire, longtemps consignés à nos portes, nous menacent de produits variés. En attendant, la foire aux plaisirs de Paris qui dure toute l'année, met en danse des légions de jeunes filles. Chez nous, depuis l'invention d'un théâtre d'apothéose pour ces coureuses et de l'abêtissant roman commercial qui garantit tant de joyeuses aventures, la jeunesse se fait gloire de chaperonner les plus belles même à leur état d'avarie définitive. Celles-ci, commencent à faire parade de leur commerce — et de tels entretiens ne déplaisent pas même aux esprits distingués. On s'intéresse au livre industriel du métier de la débauche. La femme, désertant l'atelier qui la laisse dans une honnête misère, victime de spéculations criminelles, ne rougit plus de s'offrir en criant son prix. C'est que la honte est passée au rang de négoce. Un homme se porte comme un bouquet. La candide province elle-même vient

à Paris s'approvisionner de vices et nous apporte, en échange, son jeune sang. Voilà ma pensée, toute ma pensée. Les apostrophes n'étant pas de mon goût, celle-ci traînait en longueur. Que le génie du caprice guide la trop célèbre Vénus — je ne suis pas dans sa peau. Bien fous les conquérants qui se targuent de mes défaites, quand mes soldats sont les premiers contre moi.

MERCURE

Sapristi! tu n'es pas un mari commode...

VULCAIN

A qui le dis-tu — traître!

JUPITER

Et ma petite Hébé, au visage de rose, que je retrouve ici!... Je veux t'embrasser, friponne. (Il l'embrasse malgré ses cris.)

TOUS LES DIEUX (éclatant de rire)

O Zeus! ô Zeus! ho, ho, ho, ho!

MOMUS

Apelle, de Cos, t'a-t-il barbouillé le visage? Te voilà peint comme un intérieur pompéien, mon pauvre Zeus.

JUPITER (se regardant à une glace)

En effet: — un arc-en-ciel s'est arrêté sur mon nez.

MOMUS

Nitrate d'argent — céruse — blanc de plomb et chaux vive, fondus ensemble, font une pâte délicieuse pour la peau. A trente ans, on a plus de rides que le vieux duc de Richelieu qui les roulait sur son crâne avec sa perruque — et l'on abrite ses difformités derrière un pastel vulgaire aux teintes criardes. Moquons-nous des femmes qui veulent être tout, hormis ce que les fait la nature. C'est par leurs côtés défectueux qu'elles prétendent nous séduire. Une citation chers Dieux: « *Galla, s'écrie Martial, tu n'es composée que de mensonges. La nuit, les deux tiers de ta personne restent enfermés dans des boîtes; aussi, un homme ne peut-il te dire: je t'aime! Tu n'es pas ce qu'il aime, et personne n'aime ce que tu es.* »

JUPITER

Ah! malicieuse Hébé, tu fais violence à la nature.

HÉBÉ

Je l'embellis.

APOLLON

En cessant d'être simple, la nature perd sa virginité.

PAN

C'est une rose ouverte.

CUPIDON

Un papillon dépoudré.

BACCHUS

Une bouteille sans cachet.

NEPTUNE

Une île explorée.

PLUTON

Une tombe chargée d'inscriptions.

MINERVE

Un mensonge affirmé sans grâce.

MOMUS

Voilà le meilleur mot, — la femme étant un subterfuge compliqué.

JUNON

A notre tour, messieurs ; Vénus est entre les mains d'un oracle.

JUPITER

La sibylle de Cumes, ce me semble?.... Vieille radoteuse, te voilà encore de ce monde !.... Tes paroles ont fait plus de mal à l'univers que dix cataclysmes successifs. Eh bien , donne cours à ta vision prophétique...

DÉIPHOBÉ

Vous êtes incrédule, souverain maître? Chacun pense à sa guise. N'empêchez pas vos serviteurs de pratiquer leur petit métier. J'ai toujours servi les intérêts de l'Olympe.

JUPITER

Ton aplomb mérite salaire : je veux payer tes convictions au poids de l'or.

MOMUS

Alors, rentrez votre bourse — il faudrait une balance pesant des bulles d'air.

DÉIPHOBÉ (les yeux fermés, d'un ton inspiré)

Vous m'en voulez d'avoir prédit votre chute — voilà tout. Et maintenant, j'annonce que vos habiles successeurs ne sont pas plus solides que vous. C'est de l'Orient que vous viendront encore les dieux nouveaux enfantés par l'imagination des peuples que le soleil dore. L'Occident sert, à la longue, de contrepoids avec sa massive raison hostile aux rêves religieux. Au nouveau ciel révélé, il oppose le mouvement de la matière terrestre et les jugements positifs qui sont d'un si puissant intérêt pour rétablir les lois immuables de la nature. Il n'a pas assez de passions pour jouer le rôle de créateur. Il faut la grande lumière pour les beaux songes humains ; c'est leur première condition d'existence : la brume les condense jusqu'à l'heure de leur complète décoloration. (Elle semble s'éveiller.) J'ai lu dans le livre du destin. Inutile d'en dire plus long. Prenons le temps comme il vient. Allons, madame, coupez une troisième fois — toujours de la main gauche. Il s'agit d'une femme blonde... — le huit de pique. Notre blonde a peines sur peines. Un homme brun les occasionne... mais il est bien tourmenté à son tour — par le voisinage du neuf de pique... Grand éclaircissement auprès d'un homme comme il faut — le roi de pique — car voici justement l'as de trèfle et l'as de cœur qui l'accompagnent... Vous aurez le succès par le huit de cœur renversé, quatrième élément, étoile brillante sous le signe du verseau. C'est une chance, ce verseau... Quelques chagrins et pas mal de retard... Ah!.... vous êtes née coiffée... Toutes les difficultés sont détruites par le lion — huit de carreau! Je vois le soleil... Grand triomphe sur le cœur d'une personne bien gentille... — vous me comprenez?... par le neuf de cœur éclairant l'union de l'homme et de la femme. Ah ! madame... laissez-moi me remettre... Quelle émotion!... j'aperçois le sept de trèfle!... Vous allez sortir d'embarras au sujet d'une fille brune qui vous voit d'un mauvais œil. Mais la querelle sera terrible : les quatre valets se présentent... Les quatre huit! remarquez-les bien, madame, c'est un revers définitif pour votre adversaire ; nous assistons à la victoire de la femme blonde. As de carreau — grande harmonie, (refermant les yeux) rien ne peut s'opposer à vos succès — tous les hommes perdent la tête ; vous gaspillez les fortunes, vous disposez de tout à votre fantaisie ; la femme libre met le

pied sur le cou de la société ; le monde, déjà bien malade, ne peut plus remuer un doigt sans votre permission et s'en va tout à fait à l'eau. La femme a vaincu tous les hommes par l'épuisement.

JUPITER

Quel labyrinthe !

NEPTUNE

La boussole coûta moins à inventer.

MOMUS

J'admire comme le mensonge profitable peut devenir une industrie considérée. Cette vieille nous intéressa toujours. Ma pauvre dame, soignez le côté fantastique de votre mise en scène. Vous mêlez les vérités aux broderies avec un génie que j'admire. Dans la première partie, nous lisions de l'histoire, — dans la seconde nous sommes aux Bouffes, — mais la conclusion me semble inspirée.

DÉIPHOBÉ

Je n'ai pas besoin d'éloges sous une forme ironique, mon bon monsieur. Le mensonge vous a corrompu. Si chacun était comme vous, les oracles crèveraient de faim.

MOMUS

Les illuminés sont autoritaires. Vous voulez ma soumission comme si j'étais une chambre allemande. Rassurez-vous : je n'accorde pas plus de confiance aux oracles qu'aux prophètes, aux précurseurs qu'aux devins, aux sentencieux qu'aux charlatans, aux fous qu'aux révélateurs — tous gens faits pour occuper des logettes. Mes cinq sens me constituent un professorat régulier auquel je laisse la direction de ma vie.

VÉNUS

Calmez-vous, ma bonne dame — notre ami est un taquin.

JUPITER

Tu seras récompensée, Déiphobé. Les dieux n'oublient pas leurs vieux amis.

SCÈNE LXXX

On frappe ; Vénus va ouvrir. Entrent un grand jeune homme maigre et une femme diaphane.

MOMUS

Je flaire deux corps en proie au mal de la décomposition intellectuelle.

VÉNUS

Bonjour docteur. Vous arrivez fort à propos, mon cher, dans une réunion d'amis. Et madame...

LE JEUNE HOMME

Est la personne dont je vous avais parlé — la somnambule.

JUPITER

Avez-vous une maladie de langueur à traiter, Vénus ?

VÉNUS

Une appréhension à guérir.

CUPIDON

Quelque blessure d'amour?

VULCAIN

Il n'en est point d'autre pour elle. Tu as créé, là, une vaillante guerrière, ô Jupiter.

MOMUS

Votre influence, monsieur, s'étend-elle jusqu'aux douleurs purement physiques ?

LE JEUNE HOMME

Oui, monsieur. Le magnétisme peut tout. L'Egypte, la Babylonie, la Judée, l'Inde ont eu leurs sanctuaires mystérieux desservis par des prêtres médecins, exerçant dans toute sa plénitude la faculté magnétique. Des monuments entiers sont là pour attester l'éclat de cette science (aujourd'hui méconnue, vilipendée) par des images et des formes irrécusables. Une filière d'esprits a comme servi de chaînons puissants pour nous rallier à la

tradition antique à peu près perdue. Ces esprits bien rares, dont l'influence visionnaire est appréciée, sont morts sans léguer au monde l'œuvre régénératrice. Consultez Avicenne, Ficin, Pomponace, Agrippa, Paracelse, Léon Suavius, Van Helmont, Maxwel, Greatakes, Mesmer le radicaliste, et par dessus tout le vieil Hippocrate qui a dit le premier et le meilleur mot sur la science médicale où tant d'ignorants se croient prophètes.

MOMUS

Voilà Morphée devenu érudit.

MORPHÉE (bas)

Qui t'a dit mon nom, plaisant Momus ?

MOMUS

Le fluide. Qu'as-tu fait du Sommeil, ton maître ?

MORPHÉE

Malade et fort enclin à la misanthropie, il s'est arrêté aux portes de Paris, dans une tranquille campagne où de pauvres gens — jardiniers, je crois — prennent soin de lui. Le Cauchemar l'attendait à la gare pour lui faire accueil.

MOMUS

Sais-tu que dans la nature tout se meut par attraction, contact ou répulsion ?

MORPHÉE

Parfaitement. Notre science a fait deux parts distinctes dans son opération — l'une animale, l'autre humaine.

MOMUS

Qu'entends-tu par humaine ?

MORPHÉE

Le magnétisme humain est l'influence qu'exerce la volonté sur l'agent vital universel, lequel lui est entièrement subordonné. La volonté dispose d'une force incalculable ; — c'est d'elle qu'émane l'action magnétique de l'homme.

JUPITER

Ta science est belle et sincère. Les preuves énergiques de son pouvoir, à peine défini encore, sont l'obstacle le plus décisif à son adoption,

MORPHÉE

On ne saurait lui contester ses phénomènes psychologiques, mais on lui refuse la vertu curative qui est la grande base de son enseignement. Pourtant, nos organes ne sont que des instruments de manifestation pour notre esprit.

VÉNUS

Voulez-vous opérer ?

MORPHÉE

A l'instant, madame. (Il impose les mains.)

APOLLON

Quel résultat espères-tu ?

MORPHÉE

Le sommeil somnambulique, dont la lucidité favorise toutes les opérations de l'esprit, transporte à des distances prodigieuses, perçant les corps opaques, élaborant un travail de découverte dont l'exactitude émerveille. L'homme est composé de matière brute et d'esprit joint à la parcelle du grand tout vital qui n'est autre chose que l'âme immense. Cette parcelle vivant en nous comme l'air respirable, traverse l'immensité et s'enquiert des causes subtiles.

MOMUS

Que de peine prend le pauvre corps pour élucider sa vie obscure et misérable... Comment imposes-tu les mains ?

MORPHÉE

Une seule agit — de haut en bas, devant le corps, à six pouces de distance environ, les doigts souples suffisamment rapprochés et inclinés, leur pointe dirigée vers le corps, le pouce un peu détaché. Mettez votre main, madame, dans la main droite du *sujet* pour établir un rapport magnétique ; dans la gauche, placez la boucle de cheveux qui doit servir à l'expérience.

MOMUS

Quel procédé emploieras-tu pour ton œuvre, artiste humain à qui la vie sera un jour redevable d'une victoire définitive sur le mal ?

MORPHÉE

La volonté, le regard, le recueillement, le contact des pouces, les passes,

l'imposition des mains, les percussions, les frictions, le massage, les insufflations. (Il commence ses passes.)

APOLLON

Le sujet suit sa main des yeux — signe infaillible de sommeil.

DIANE

Quel trouble dans son regard !...

MINERVE

Les paupières s'appesantissent...

NEPTUNE

Les joues se gonflent — le fluide opère !

JUPITER

Silence. Elle va parler...

MORPHÉE

Reconnaissez-vous cette boucle de cheveux ?

LA SOMNAMBULE

Parfaitement.

MORPHÉE

Voyez-vous la personne qui intéresse madame ?

LA SOMNAMBULE

Je *le* vois.

MORPHÉE

Dépeignez-le.

LA SOMNAMBULE

Les yeux sont bleus ; son visage est pâle.

MORPHÉE

Que fait-il ? Regardez bien...

LA SOMNAMBULE

Il chante.

VÉNUS

Où le voyez-vous ? — seul, dans une chambre ?

LA SOMNAMBULE

Avec une dame... laide et méchante ! Ils sont en voiture.

MORPHÉE

Une voiture... vers quel point ?

LA SOMNAMBULE

Un bois.

MORPHÉE

Que voyez-vous dans ce bois ?

LA SOMNAMBULE

Beaucoup, beaucoup de monde.

MORPHÉE

Revenez aux personnes qui nous occupent. Entendez-vous leurs paroles ?

LA SOMNAMBULE

Oui.

MORPHÉE

Pourriez-vous les répéter ?

LA SOMNAMBULE

C'est une querelle d'amour. Maintenant, il pleure. Dans ses mains, je vois une chaîne d'or... Il la lui donne.

MORPHÉE

Que dit-elle ?

LA SOMNAMBULE

Elle rit. Oh ! cœur affreux...

VÉNUS (pâle, se contraignant)

Il me trompe — je m'en doutais.

VULCAIN

Bonne revanche pour moi ! Que les Dieux lui viennent en aide. Le tra-la-la des mœurs ne change pas à travers les siècles.

VÉNUS

Vous pouvez éveiller madame.

PLUTON

Attendez. Mon ami, fais servir ton pouvoir à nous révéler la demeure d'Hercule et de Mars.

MORPHÉE

Possédez-vous un objet leur ayant appartenu ?

JUPITER

Voici une parcelle du brodequin d'or de Mars ; voici un morceau de la massue d'Hercule — j'admire mon ordre actuel — précieuses reliques objet de la vénération des anciens peuples.

MOMUS

Tu imites les catholiques, voilà tout.

MORPHÉE

Il suffit. Faites la chaîne avec vos mains, pour établir une communication électrique. (A la somnambule) Examinez bien les deux objets... Etes-vous en rapport avec les personnes dont il doit être question ? — Parlez.

(Moment de silence.)

LA SOMNAMBULE

Attendez...

MORPHÉE

Voyez-vous ?

LA SOMNAMBULE

Oui, distinctement... Je n'ai pas besoin de quitter le bois... Au bord du chemin... dans un petit pavillon... ah ! le beau soldat !... il boit et chante... Quel air courageux !

MORPHÉE

Et puis ?

LA SOMNAMBULE

Non loin d'ici... près d'un fleuve...

MORPHÉE

Parlez-vous de la Seine ?

LA SOMNAMBULE

Oui. Une maison élevée... en forme de rotonde... oh ! que de monde ! ce sont des marchands. Il est au milieu d'eux... Pauvre homme !... courbé sous un poids terrible... On vend, on achète. Je vois des monceaux de blé à terre... Le voilà debout. Quel beau visage !... (Elle contracte ses paupières.)

MOMUS

Nous sommes édifiés. Il ne s'agit plus que de prendre le lièvre au gîte. Allons, un fiacre et ventre à terre. Le sommeil magnétique se dissipe.

JUPITER

Admirable problème de la nature, un enfant te résout.

MOMUS

Et pourtant, des milliers d'illustres cerveaux succombent à la peine.

JUPITER

Mystère effrayant des âmes, la clarté pure de l'esprit te pénètre. O Morphée ! tu seras grand. Ta science est la clé de l'avenir et peut-être sa grande religion morale. O Morphée ! tu as retrouvé l'anneau de Salomon.

(On frappe à la porte.)

VÉNUS (frémissante)

Entrez...

SCÈNE LXXXI

ARSINOÉ

Bonjour, bichette.

VÉNUS

Déjà rétablie ?

ARSINOÉ

Déjà... depuis ma sortie de l'hôpital, un fou s'est tué pour moi.

VÉNUS

Que dis-tu !... comment s'appelle-t-il ?

ARSINOÉ

Rabachon — un fort joli garçon, ma chère — très beau brun — interne à la Charité, rien que ça.

VÉNUS

Un carabin?

ARSINOÉ

Ils sont charmants — et d'une galanterie auprès des convalescentes...

— jolies, bien entendu. Les hôpitaux ne manquent pas de romans. On enterre aujourd'hui mon crampon ; nous allons voir passer le convoi.

JUPITER

Ton cœur est dur, enfant au doux visage...

MOMUS

C'est une scélératesse superficielle, bien que légitime dans le monde déchu qu'elle habite. Les hommes sont cruels pour ces faibles créatures humiliées. Elles vendent leur beauté — nous donnons de l'or pour acquit, marchandant avec cynisme ou les trompant sans pitié. Ouvrières de l'amour, leur salaire est maudit quand il n'est pas dérobé. Notre propre paresse, l'indifférence des lois autant que la lenteur criminelle des réformes sociales, les condamnent à ces existences où se consume l'honneur quand ce n'est pas la vie même. Les hommes, cent fois coupables, n'ont-ils pas usurpé les métiers des femmes, n'osant aller à travers le monde semer la lumière qu'ils ont dans l'âme et remuer le sol de leurs bras virils... Quand on attend le pain du hasard, souvent avec des perfections admirées et l'esprit le plus gracieux et le plus amusant, il est difficile de ne pas étouffer son cœur comme un ennemi nuisible porté en soi.

ARSINOÉ

O Momus ! que n'es-tu, à toi seul, toute la justice..... — les femmes ne seraient plus une ridicule marchandise.

MOMUS

Or, Crésus, fût-il un monstre, prend le dessus de la corbeille.

(On frappe ; la porte s'ouvre brusquement.)

SCÈNE LXXXII

PROSERPINE (entrant)

Bonjour, ma chatte ; — tiens, tu maigris.

PLUTON

Proserpine ! cher amour....

PROSERPINE

Que me veut cet impertinent... Mon époux ! ... (Elle s'assied) Donne-moi ton flacon de sels... Vénus !.... Pluton !....

PLUTON

Chère femme ! mes caresses te diront mon bonheur.

VULCAIN

Evanouie — ô vertu ! Quelle charmante surprise pour le cœur d'un mari...

MOMUS

Et quel spirituel enseignement pour l'esprit observateur d'une comédienne.

VÉNUS

Proserpine a repris ses sens. Nos voitures attendent à la porte — allons au bois.

ARSINOÉ

Qui m'accompagne au bureau des nourrices ? Je vais chercher une mère pour mon premier né.

MOMUS

Je vous offre mon bras. Nous nous retrouverons au bois, messieurs. J'attends là une étrange rencontre dont je vous réserve la surprise. Cette découverte est mienne. Adieu, Morphée, que la routine t'épargne ses haines.

AU BUREAU CENTRAL DES NOURRICES

Pères et mères de famille, dans une salle nue disposée comme une école. Une dame derrière un guichet.

SCÈNE LXXXIII

LA DAME

Votre nom, madame ?

ARSINOÉ

Madame Arsinoé.

LA DAME

Profession de ?

ARSINOÉ

Rentière.

LA DAME

Très bien. Vous demeurez ?

ARSINOÉ

Rue Notre-Dame-de-Lorette.

LA DAME

Ah !... avez-vous le certificat de naissance du médecin ?

ARSINOÉ

Le voici. D'où viennent les nourrices, je vous prie ?

LA DAME

De Bourgogne ; ce sont de très bonnes laitières.

ARSINOÉ

Dans quel prix ?

LA DAME

De vingt à trente, madame — le savon non compris.

MOMUS

Vous voilà avec une rente sur les bras, ma chère.

SCÈNE LXXXIV

On entend de grands éclats de rire dans la salle voisine. Une cloche sonne, la porte s'ouvre. Les nourrices viennent s'asseoir sur les bancs, attendant pratique.

ARSINOÉ

Nous allons choisir.

MOMUS

Et tâter l'étoffe, comme les plaisants bien avisés que je vois ici. C'est un marché.

ARSINOÉ

Ma foi oui. Chacun veut avoir la meilleure marchandise.

MOMUS

Faut-il vous aider ?

ARSINOÉ

Faites. Je me connais peu en femmes — mauvais article.

MOMUS

Ou plutôt, vous ne les aimez pas assez pour les étudier.

ARSINOÉ

Celle-ci ?

MOMUS (bas)

Une paresseuse ; votre enfant commencera tout juste à marcher de travers au bout de quelques années.

ARSINOÉ

L'autre ?

MOMUS

Mauvais regard — mauvais lait.

ARSINOÉ

La suivante ?

MOMUS

Trop vieille ; le bébé serait une fille énervée propre aux séminaires.

ARSINOÉ

Cette petite, toute jeune?

MOMUS

Trop facile à l'amour — sa gorge brûle.

ARSINOÉ

La blonde pâle ?...

MOMUS

Grosses mamelles gonflées de vent. Le lait des brunes doit être préféré.

ARSINOÉ

Alors, celle-ci ?

MOMUS

Regardez ses dents... — mauvais estomac.

ARSINOÉ

La rieuse en face ?...

MOMUS

Un homme — voyez ses moustaches... entendez sa voix... Elle n'est bonne qu'à porter des fardeaux. Votre enfant serait disloqué comme un acrobate. Il nous faut une bonne fille, déjà mûre, bien en chair, d'allure laborieuse et calme — et le sein comme l'aimait Challes, l'aventurier, « propre à tenir dans la main d'un honnête homme ». Là-bas, dans l'ombre, une tête sérieuse et reposée m'attire.

ARSINOÉ

Belle paysanne ! je lui donne trente ans au plus.

MOMUS

Quelle stature ! elle personnifie la grâce unie à la force — digne et simple comme la *Charité* d'André del Sarte. Par l'Olympe ! c'est Cibèle !....

CYBÈLE

Tu sais mon nom ?

MOMUS (à voix basse)

Mère des dieux, éternellement jeune, reconnais Momus.

CYBÈLE

Où sont mes fils ?

MOMUS

Non loin d'ici. Viens avec nous. Que fais-tu là ?

CYBÈLE

Tu dois t'en douter : je mets en vente ma maternité.

MOMUS

Dans une société à petits corsets.

CYBÈLE

Je voudrais recueillir toute l'humanité dans mon giron pour la voir se développer forte et saine. Je suis la mère — celle qui enfante, celle qui nourrit.

MOMUS

Arsinoé te promet un client céleste, fils d'Eros. Tu resteras avec les Dieux, après avoir sevré tant d'ingrats qui te trouvent commune — pauvre mère qu'on se figurait créée exprès pour être livrée en pâture aux foules vagissantes. Laisse-là les chétifs enfants engendrés des plaies et des grandeurs sociales qu'une même fortune exempte de toute tendresse laborieuse. On te remplacera par des maternités uniformes beaucoup moins coûteuses — la mamelle en cristal pleine d'un lait falsifié qui fait jeûner le nourrisson quand il ne le porte pas vite en terre ; — ou bien, l'on appellera, sans nécessité, l'étrangère, pour l'habiller de son uniforme de parade complétant l'étalage de madame et lui permettant de ne pas perdre un jour de toilette ou de folie.

ARSINOÉ

Pauvres amours !

CYBÈLE

Pauvres enfants !

MOMUS

Parbleu, la femme, captive chez elle, ne serait plus elle-même — j'entends la moderne que tant de rêves malsains sollicitent : les libertés sans frein

des Occidentaux — les passions cachées, partout vigilantes, auxquelles il suffit d'un moment pour s'assouvir sans laisser de trace — les intrigues faciles — le mouvement licencieux d'une ville plus pourvue de retraites que cent forêts — le jeu — les nuits dansantes — le luxe fou qui les habille princièrement pour obliger les hommes à l'éternelle course au sac — les tentations illimitées si persuasives contre leur vertu — les promiscuités de la rue — le tapage que font leurs robes dans les journaux occupés spécialement de rubans et de courtages variés — Que devient le nourrisson ? — ou laissé, comme je te l'ai dit, Arsinoé — aux mains mercenaires vivant dans vos intérieurs et qui singent le train et les vices des maîtres — ou rejetés dans les provinces, à des foyers inconnus dont la vie est faite de cela comme d'une vile marchandise. Ainsi la race dépérit dès que la femme ne consent plus à la maternité — car elle ne renonce pas facilement à sacrifier ses traits, sa taille, ses plaisirs et les beautés non déflorées qui pourront séduire des adorateurs de passage. Chez les plus vertueux couples, dont l'abstinence se concentre sur un nombre limité de rejetons, il y a le calcul des richesses disponibles avec la stupide satisfaction de partager, entre peu de berceaux, des sommes amassées et conservées avec une féroce prudence. Les légataires de demain en sont-ils meilleurs, plus heureux ? — souvent le contraire. En attendant, huit fois sur dix on façonne, à peu d'exceptions près, des égoïstes, des vaniteux croyant ne relever que d'eux-mêmes, des paresseux titrés, de sots millionnaires qui portent le désordre dans la société. Tous ces pierrots, occupés seulement à jouir, n'ont qu'une idée fixe : voir les leurs sous des catafalques agrémentés d'immortelles.

ARSINOÉ

Nous voilà blanches !

CYBÈLE

Pauvres enfants !

MOMUS

Pauvres mères ! C'est d'elles pourtant que l'homme tire en entier sa dépravation ou sa supériorité morale. L'enfant leur doit une salutaire existence convertie en travaux, en bienfaits — ou des habitudes pernicieuses, bien des maux secrets que la science n'expliquera jamais. A-t-on déterminé au juste, dans ses effets et dans ses causes, de quel poids substantiel la nourrice s'impose aux organes de l'enfant ? Leur sein est la vraie source où sa vie puise autant de forces pures que d'épouvantables désordres ; il vit

de leur exemple comme il s'élève sous la pression de leur influence occulte. Est-il indifférent que l'enfant soit élevé ici ou là, par telle mère qui se rencontre à point — par plusieurs quelquefois, si les premières vont trop sacrifier à Cupidon dans nos squares, affolées par la vie nouvelle qu'elles respirent aux grands centres ? La mondaine n'a-t-elle pas honte de la maternité que les plus grands génies ont en quelque sorte divinisée sur leurs toiles et dans leurs marbres ! Elle rougira de montrer son sein nu au grand jour — mais point de déshabiller tout son buste au milieu d'un bal, sous les lustres, comme une sauvage océanienne et de se planter dans les bras du premier crétin venu qui tourne avec obstination sur ses pattes, entraîné par un piano criard. Souvenez-vous de ces paroles prophétiques de notre Aulu-Gelle : « *On n'est mère qu'à demi lorsque, après avoir nourri dans son sein un être qu'on ne voyait pas, on lui refuse son lait lorsqu'on le voit déjà vivant, déjà homme, implorant le sein maternel... Si l'on mérite la haine publique et l'exécration générale pour aller tuer l'homme dans ses premiers jours, lorsqu'il se forme et s'anime entre les mains de la nature, il n'y a pas loin de là, sans doute, à refuser à l'enfant formé et venu au jour la nourriture de son sang, nourriture qu'il reconnaît et dont il a pris l'habitude. Mais peu importe dit-on, pourvu qu'il vive et soit nourri, à quel sein il le soit. Pourquoi celui qui tient ce langage, puisqu'il est si sourd à la voix de la nature, ne pense-t-il pas aussi que peu importe dans quel corps et de quel sang l'homme soit formé ?....* »

ARSINOÉ

Mères coupables...

CYBÈLE

Pauvres enfants !

MOMUS

Ajoutons : « Pauvres hommes ! » en oraison funèbre — car au train dont nous allons, la femme ne sera bientôt plus ni femme, ni mère, ni sœur, ni tante, ni aïeule, ni d'un autre sexe ne l'étant plus du sien — ni un repos pour nos fronts, ni un sourire pour nos intérieurs, ni chez elle, ni chez personne, ni savante, ni ignorante, ni propre à sa fonction, ni apte aux autres — mais une intelligence de premier ordre jetée hors de sa voie et funeste autant qu'elle était bienfaisante. Avec le système courant, on se demande pourquoi la communauté des femmes n'est pas établie et florissante.

ARSINOÉ

Et les affections de la famille ?

MOMUS

La famille : mais ma chère ce sont les êtres. Bien des philosophes proclament ceci : l'enfant isolé d'un courant d'influences spéciales se rattache aux affections générales et les sert au profit de tous. Selon d'autres, cette opinion nous mènerait à la négation de l'espèce humaine. Les deux adversaires, s'appuyant sur des raisons également plausibles, luttent sans répit — les uns au nom du progrès, les autres au nom des sentiments. Voilà bien toujours le monde ! Pour garder l'équilibre dans ces escarmouches peu sérieuses, si l'on considère avec quelle mauvaise foi les études sont faites, le sage se résigne à n'être d'aucun parti. Élevons encore le débat et nous dirons: pauvres créatures, produits vicieux de deux sangs étrangers, dès le berceau votre destinée suit un cours opposé à la formation qui vous donna la vie. Ma chère Arsinoé, je conclus : toute femme qui n'a point tenu son enfant sur ses genoux, pendu à son sein, le veillant ou le berçant, ne peut s'appeler une mère.

ARSINOÉ

Mais, mon cher Momus, y pensez-vous ? Cette fonction sacrée n'est pas de bon goût, vous le disiez tout à l'heure. Voilà sa ruine. Une jolie coquette avec un marmot sur les bras — et pas de *nounou* de carnaval aux coiffes voyantes avec de longs rubans traînant derrière sa robe ainsi que des longes de cheval — cela ne se conçoit pas.

MOMUS

Pourtant, la gracieuse innocence rajeunit la beauté ; c'est une pudique transformation de la mère en bon génie. Je parlais des artistes qui ont poétisé ce rôle. Raphaël n'a-t-il pas trouvé, dans ces attitudes, quelques groupes merveilleux devenus une sorte d'apologie de vos séductions maternelles ? Eh bien, la société n'est plus à cela — et si complètement, que je défie un peintre de trouver acquéreur pour des sujets de ce genre. Une libertine de Boucher, vêtue d'un coin de mouchoir, à la bonne heure !

CYBÈLE

Les femmes se refusent de plus en plus à l'humiliation de la maternité comprise avec toutes ses exigences. Chacune met trop intérêt à se parer

d'une virginité factice pour le bon résultat de ses conquêtes. Les devoirs des extravagances quotidiennes l'ont emporté.

MOMUS

Bien raisonné, grave Cybèle. Le reste suit le cours des choses. La femme sera toujours la statue inanimée de Pygmalion ; mais pour notre plus grand malheur, elle s'agite au moyen d'un mécanisme dont le mystère nous échappe.

ARSINOÉ

Une poupée aux merveilleux ressorts ? — vous êtes peu galant.

MOMUS

Voilà une phrase qui n'est plus adolescente. La galanterie, ma chère ? — dépravation des sentiments. En amour, il faut ne tenir compte que des apostasies ou des cultes, sans moyens termes. Ainsi peut s'établir la balance de nos actes amoureux, sage mesure qui, bien déterminée, porterait le dernier coup à la dissimulation féminine.

UN CAFÉ AU BOIS DE BOULOGNE

Quelques provinciaux — viveurs, courtisanes — des touristes étrangers.

SCÈNE LXXXV

MARS

Allons, bois, petit jeune homme ; à ton âge, j'avais fait parler plus d'une fois la poudre. Garçon...

LE GARÇON

Que demande monsieur ?

MARS

Monsieur demande deux absinthes.

ALECTRYON

Trois verres coup sur coup !

MARS

Blanc-bec ! — ça donne le courage du lion et la force invincible que l'on oppose au grand ennemi. Connais-tu le grand ennemi, toi ? Ta jeunesse et ton inexpérience sont manifestes. A ta santé ! Le grand ennemi — comme qui dirait le vainqueur des vainqueurs, — c'est l'Amour. Si l'on ne résiste pas au bonhomme, gare à la culbute. Il faut s'affaisser comme une vieille giberne. Le courage est parti, le lion n'a plus sa crinière — on l'empaille ; dans le service militaire, on l'embaume — si c'est un général. Garçon.

LE GARÇON

Monsieur.

MARS

Faites bonne mesure. Je veux te tanner le cuir, petite demoiselle de rien du tout. Contemple un brave et régale-toi d'être dans sa société.

(Il chante un air d'Auber.)

Je suis sergent
Tendre et galant,
Et je mène tambour battant
La gloire et le sentiment.

ALECTRYON

Comme vous voilà gai, sergent.

MARS

Que veux-tu : — je n'ai pas de soucis. Chaque journée aligne son menu.

ALECTRYON

Son menu... son pain tout sec. Mon père est un vieux soldat couvert de lauriers, comme on dit, — et encore plus de blessures. Sa gloire et ses maladies lui valent cent francs par an — une aumône qui ne lui sert même pas à boire un peu de vin. Triste perspective ! Ira-t-il tendre la main sur les routes, comme en Espagne le soldat mutilé ?...

MARS

Avant ce beau résultat, mieux vaudrait encore se faire tuer pour la patrie. Nous vivons d'illusions, nous les jeunes. Le courage, est le capital premier de notre fortune ; le désintéressement, la sauvegarde de nos vertus primitives. En attendant, on est blanchi, nourri, logé aux frais de l'Etat. Si le particulier tremble, eh bien, qu'il paie sa garde. Un militaire dans la tristesse, c'est un bonnet à poil sans fourrure. Quand on a quelque mauvaise humeur, on se bat avec le camarade et tout est dit.

ALECTRYON

Se battre !

MARS

Histoire de se dégourdir le poignet. La belle affaire de porter un sabre au côté pour le laisser dans le fourreau ! L'artiste voit-il de sang-froid se rouiller ses outils ?... Et tu vas saisir le raisonnement : laisse-t-on le parapluie à la maison quand il pleut ? Que fait un myope de ses lunettes, un curé de son bréviaire, une catin... L'affaire du vrai soldat, c'est de se battre à toute heure contre la mort, pour connaître la

malice de ses engagements et de ses ripostes... « Attrape ! » — « Paré ! » — « Ahi donc ! » — « Touché — merci. » Une autre fois, même jeu. On a reçu quelques égratignures, mais on connaît sa théorie.

ALECTRYON

Et sa pratique.

MARS

Pratique toi-même, moutard. C'est un calembour de caserne, je n'en tire pas vanité. L'absinthe est bonne, parole d'honneur : elle a la couleur du laurier militaire.

ALECTRYON

Alors, je m'explique ton goût — car tu portes un nom à demander le ministère de la guerre.

MARS

Aujourd'hui, Adonis vaut mieux, avec de grandes moustaches — ou Dupont, ingénieur. La poudre sera bientôt dirigée par le compas. Alexandre et César vont à l'école avec des lunettes bleues... Voici du monde — un tas de bourgeois. Nous ne sommes plus que leurs gardes du corps. Souviens-toi de ce que je te dis : la Belle Jardinière tuera la guerre ; l'habit noir chasse l'épaulette. (Il fredonne.)

Il te faut une moustache
Qui fasse peur à l'enfer.

ALECTRYON

Le Sahara t'a brûlé la gorge.

MARS

Dis un bon coup de feu à la prise d'un fortin dont j'ai oublié le nom. L'Afrique sera à la fois le cimetière et le berceau d'une nouvelle grande France. Oui, mon petit camarade, je fus blessé comme je te le dis. Un grand coquin de nègre se permit la plaisanterie. Je lui fis danser la polka sur ce rasoir. Ah ! mon jeune ami, que j'en ai vu de grises ! — en plein désert, à travers d'horribles défilés, sur des montagnes inaccessibles, dans des rues closes plus dures à prendre que des bastions — brûlé par le soleil, la soif au ventre, la cartouche aux dents, le visage noir de poudre et le corps blanc de sable. J'ai traversé les mers, montrant aux Russes mon visage bronzé, soldat stoïque et patient, toujours prêt à combattre les flammes ou les ouragans. En Italie, je me suis fait massacrer

pour l'indépendance d'un peuple asservi, magnifique intelligence saignant sous les griffes de l'aigle — nation à la merci d'une horde qui semblait vouloir faire expier aux autres sa propre servilité. Je luttais avec passion dans cette cause des faibles, toujours le premier en avant, culbutant tout sur mon passage, appelant la gloire à grands cris et me reposant de mes fatigues sur la poitrine émue de nos belles délivrées. Venise n'était pas faite pour le joug : n'a-t-elle pas fourni — comme sa sœur la grande Grèce toujours assujettie par des esclaves tolérés — une population de héros ! A chacun sa maison ici-bas : c'est la première loi de fraternité. (Il chante.)

Ah ! quel plaisir d'être soldat.

SCÈNE LXXXVI

MOMUS (sur la porte)

Voici notre guerrier... Je le reconnais à son regard menaçant. (Il s'assied à côté d'eux.)

LE GARÇON

Que désire monsieur ?

MOMUS (fixant Mars)

Une *purée*, sacrebleu !

LE GARÇON

Je n'ai pas bien compris, monsieur...

MARS

Votre intelligence fait pitié, mon garçon. Monsieur demande, ni plus ni moins, la ration de trois absinthes. Vous êtes militaire ? Rien qu'à vous entendre...

MOMUS

Cela se voit. Pour vous servir, officier de cavalerie, en congé. Vous chantiez la chanson du soldat. Le peuple a oublié les airs charmants qui disaient son cœur. Tout ce qui passe aujourd'hui par ses lèvres inspire le dégoût. Il a mis la fange en vers et l'ordure en mélodies.

MARS

Touchez-là, mon officier. Soldat d'Afrique, je pense ?

MOMUS

A peine débarqué. En garnison dans la province de Constantine. Plusieurs fois blessé... J'ai, pour le moins, mille Arabes sur la conscience. Ces êtres-là font de bons maraudeurs et jamais des militaires.

MARS

A votre santé !

ALECTRYON

Ah ! sergent, quel récit! Vous écouter est un plaisir.

MARS

Ton esprit s'enflamme — bravo! Le soldat, crois-moi, détermine l'homme. Mais c'est surtout quand il faut défendre la patrie que le cœur se sent à l'aise. Alors, le courage est la première des vertus — inspiré par la discipline. Crains tout des poltrons, hors le bien. Je t'attends à l'émotion de la bataille. Dès le jour, quelquefois la nuit — debout; le canon tonne, la balle siffle, en avant! Par rangs pressés, les adversaires se heurtent dans un cercle de feu où chaque étincelle produit sa blessure. La poudre, nuage compact, enveloppe les combattants qui ne se devinent qu'à leurs redoutables coups. Un délire terrible plane sur le cerveau, fait rugir les voix, suer la peau, claquer les dents comme si l'on avait froid; les yeux, injectés de sang, menacent; la respiration vibre ainsi qu'un sifflement; les cheveux se hérissent, malgré la sueur — le sang coule à flots... — des poitrines ouvertes, des gorges fendues, des visages mutilés; les hommes râlent à terre ou menacent — troncs informes, débris sanglants de ce qui fut un ami, un compagnon, un frère!

MOMUS

Un homme...

MARS

L'ennemi se défend encore — un dernier effort... Sus au rival ! Alors, c'est de la rage. Canons encloués, armes tordues, munitions et vêtements au pillage, morts et blessés, chevaux et bagages s'entassent dans la plaine ravagée; des ordres guerriers se croisent mêlés à des appels formidables auxquels répondent des milliers de bouches crispées, écumantes; la valeur se fait héroïsme...

MOMUS

Le courage, égorgement — c'est cela : l'homme n'est-il pas un peu le taureau que le rouge appelle ?

MARS

Un cri retentit : victoire ! — le soldat y répond — et fièrement, le cœur enivré par la grandeur de sa lutte, s'assied à terre et regarde, frémissant, le théâtre où vient de se jouer son grand rôle.

MOMUS

Moi, je pense : son glorieux crime.

MARS

Vous voulez rire ? Ce n'est pas là, précisément, le langage d'un soldat. Auriez-vous méconnu votre devoir !

MOMUS

J'aurais plutôt maudit mon aveuglement.

MARS

La guerre est une nécessité.

MOMUS

Et la paix une gloire.

MARS

Voilà bien la pensée d'un philosophe du jour. Bonne philanthropie pour mettre en quenouille une race. Le monde, fût-il une société d'anges, la guerre n'est-elle pas éternelle comme la vie ? Le contraire signifierait que toutes les passions humaines sont mortes. Le soldat n'a qu'à prendre au pied de la lettre vos doctrines : vous lui fournirez de fameuses chances d'avenir.

MOMUS

Parbleu ! le soldat n'est pas armé pour réfléchir. Je formule le jugement d'un esprit que l'humanité intéresse.

MARS

Il est bon de réprimer les folies de l'humanité, fût-ce au prix du sang.

MOMUS

Mieux vaudrait les guérir et n'avoir jamais recours à de pareilles extrémités.

MARS

Oui, les guérir par le canon.

MOMUS

Par le conseil. Les animaux nous donnent des leçons d'humanité.

MARS

Plaisant soldat ! mais quand le conseil n'est pas entendu ?

MOMUS

On le répète avec douceur ; un bon maître d'école fait-il de dociles élèves au moyen du bâton ?

MARS

Bah ! la guerre est un jeu.

MOMUS

Où l'un des adversaires triche : hélas ! chaque leurre est un cadavre.

ALECTRYON

Je suis fort de votre avis, monsieur. C'est de la raison, cela. Que de maux pour d'autres maux..... peuples disparus, villes détruites, civilisations étouffées. Sardes me rend exécrable la mémoire de Tamerlan, Thèbes de Cornélius Gallus, Persépolis d'Alexandre, Memphis de Cambyse, Carthage de Scipion Emilien. Pourquoi nous apprend-on à admirer et même à honorer ces épouvantables destructeurs ?.... L'éducation de l'homme n'est pas encore basée sur la vraie vertu. Moi, je range ces hommes dans la grande espèce des carnassiers. Pourquoi nous les donner en exemple avec une étiquette d'apothéose ?

MOMUS

Pour faire comme eux : il y a récompense.

MARS

Tu trembles, sur ma parole.

ALECTRYON

Un souvenir...

MARS

Voyons cela.

MOMUS

Permettez-moi de vous écouter.

ALECTRYON

J'étais bien jeune, et je rêvais la gloire — quelle gloire ? je ne sais. Encore aujourd'hui, mon âme est sensible à ce mot que je balbutiais autrefois sans le comprendre. J'avais soif de dévouement — peut-être faut-il dire d'injustice ; je songeais aux grands triomphes, et je ne les comprenais qu'armé pour d'impossibles pugilats où mon courage éclatait aux applaudissements d'une multitude comme moi triomphante et triomphante par mon génie. En langage positif cela s'appelle jouer au soldat. Un soir, je me promenais sur les remparts d'une ville, regardant fuir des wagons dans la plaine. Voilà les voyageurs du progrès, pensais-je ; ils vont comme les idées nouvelles — vite, vite à leur but fraternel et sympathique, aux échanges qui assurent la vie des humains. Les peuples ne s'observent plus à distance — ils sont coude à coude — ils vont se juger.

MOMUS

Décidément, la vapeur a ensorcelé les meilleures intelligences. Hommes de l'heure présente, nous commentons les faits physiques avec une satisfaction d'orgueil qui nous sera terriblement funeste si l'épreuve n'est pas favorable. Mais pardon, monsieur, de vous avoir interrompu.

ALECTRYON

A mes pieds, j'entendais une voix farouche proférer des paroles qui ressemblaient à des menaces. Je baissai la tête, et je vis une cour spacieuse entourée de murs. Des chevaux buvaient au bassin d'une fontaine, d'autres couraient ; des clairons novices se mirent à sonner une marche guerrière ; quelques gaillards, en sabots et pantalon de toile, charriaient de l'herbe sur leur dos ; enfin, tout le travail d'une caserne.

MARS

Bien, bien — nous connaissons le va-et-vient.

ALECTRYON

Dans un angle, près de moi, trois hommes, une lance à la main, manœuvraient sur une même ligne au commandement d'un quatrième personnage « Pointez ! » criait-il — et tous les trois à la fois, la lance en arrêt, avancaient d'un pas et plongeaient leur arme dans le vide.

MOMUS

C'est-à-dire dans le corps d'un ennemi supposé.

MARS

Braves soldats !

ALECTRYON

Leur bravoure méthodique me donna le frisson ; une pensée avait envahi mon âme comme un flot glacé : qu'apprennent-ils ? me disais-je — et mon esprit me répondait : « A tuer l'homme... » Je m'éloignai aussitôt, les yeux troublés ; j'étais malade, j'étais suffoqué, je devenais fou.

(Les dieux paraissent à l'entrée de la buvette.)

MARS

On se fait à ce genre d'émotions ; le vrai soldat doit y trouver la souveraine satisfaction de sa vie.

MOMUS

Et le but. A ta santé, Mars !... Homme de guerre, quand vaincras-tu, comme Bacchus, avec des thyrses ?

MARS (bas)

Par l'Achéron ! qui es-tu, mon vieil ami si curieux ?

MOMUS

Le bouffon de l'humanité.

MARS

Tu parles, en effet, comme un insensé.

MOMUS

Par contre, tu agis, toi, comme un furieux. Ton rôle n'a pas de mesure.

MARS

Crains mon épée, poltron équivoque !

MOMUS

Tremble devant mon jugement !

MARS

Ceci, tue.

MOMUS

Cela, vivifie ; — l'expiation est longue par exemple.

MARS

Assez de paroles. Vous êtes sans doute un faiseur de livres ?

MOMUS

Assez de sabres officiels.

MARS

Que le diable vous emporte, imbécile bavard. Allons déjeuner, quelque part, dans le bois.

MOMUS

Rends ton épée à Momus, dieu Mars !

MARS

Dans tes bras, camarade plein de malice — c'est toi Momus ! le dieu bouffon s'est moqué de moi.

(Junon vient à pas lents et baise le soldat sur le front.)

SCÈNE LXXXVII

JUNON (étouffant sa voix)

Mars ! mon fils ! ... (Elle s'évanouit dans ses bras.)

MOMUS

Femmes faibles, voilà leur rêve caressé : des fils violents et hardis, couronnés de lauriers rouges.

JUPITER

Chers dieux, réjouissez-vous : Hercule, mon fils, est découvert. Nous le verrons demain. La comédie plaisante touche à sa fin pour faire place au drame victorieux. Espérance ! espérance !

LA HALLE AU BLÉ

SCÈNE LXXXVIII

A l'angle d'un des carrefours.

JUPITER

Nous sommes devant le temple commercial où mon pauvre Hercule remplit l'office de valet.

ATLAS

Il gagne sa vie, indépendant et fier. Lui, valet !... sa livrée est celle du travail qui vaut bien une défroque royale. Personne l'a-t-il jamais injuriée ou maudite ?

JUPITER

Qu'as-tu fait, Atlas, depuis le jour de notre séparation ?

ATLAS

Personne ne nous écoute ? ... Avançons un peu... J'ai toujours soutenu le vieux ciel.

JUPITER

Tu m'es fidèle.

ATLAS

J'enseigne la philosophie — bonne école pour mes personnels souvenirs.

MOMUS

Le grand Diogène t'a prêté son manteau pour y tailler un habit incommode. La philosophie est un long carême au service des esprits modestes.

ATLAS

Une force après l'autre — ainsi la nature s'équilibre. Après l'effort des bras, j'ai voulu essayer de celui du cerveau : le résultat est bien différent.

MOMUS

Maigre ami, ton esprit s'est fortifié aux dépens des muscles. La gymnastique des phrases comporte un exercice violent et mal rétribué peu favorable à la carrure.

JUPITER

Je ne vois point Hercule.

ATLAS

Il n'est pas loin — je l'ai quitté à la *gargotte*.

JUPITER

Où veux-tu dire ?

ATLAS

La *gargotte* est l'hôtel des personnalités flottantes qui envahissent Paris journellement : princes dépossédés, marquis d'industrie, chiffonniers, ouvriers, artistes, futurs banquiers, ex-millionnaires, ministres déchus, prêtres défroqués, courtisanes au rebut, parasites en deuil, mercenaires, philosophes, comédiens — tout y passe, excepté les bons cuisiniers. On y boit un poison rouge décoré du beau nom de vin, et l'on mange le hasard dépecé en morceaux, selon le mouvement de la clientèle. J'ai déjeuné d'un bol de riz très clair, Hercule d'une tranche de bœuf. Après ce festin, je suis parti, mes livres sous le bras, et lui, ses quatre sacs de blé sur le dos.

JUPITER

Courageux enfant ! — se plaint-il ?

ATLAS

Rarement, — une fois sa vie gagnée à la force du poignet, cela peut se dire. Le passé obsède sa mémoire chagrine. Une fête, pour lui, c'est d'aller le dimanche, au Louvre, se promener quelques heures dans la galerie des antiques ; son image, reproduite avec tant de majesté par le ciseau grec, dans une époque plus heureuse, lui donne de douces émotions dont sa bonne âme se contente. L'insouciance d'autrefois s'est changée en mélancolie.

MOMUS

Dernier caractère de la force abattue.

JUPITER

Regardez, regardez — c'est lui ! contre la porte... là... regardez !...

MOMUS

Cariatide grandiose, on croirait qu'il soutient l'édifice sur sa tête.

JUPITER

Approchons-nous doucement pour le surprendre.

ATLAS

Je vous précède.

(Les dieux s'avancent du côté d'Hercule avec des allures mystérieuses)

SCÈNE LXXXIX

HERCULE

Tiens, encore par ici, mon vieil Atlas ?

ATLAS

L'habitude d'être avec toi. Je cherche une idée en me promenant au soleil.

HERCULE

J'attends mon prochain fardeau, à l'ombre. Mes bras s'offensent du repos.

ATLAS

Le sang coule de ta main.

HERCULE

Bah ! des égratignures : — je viens de relever un omnibus renversé.

ATLAS

Rempli ou vide ?

HERCULE

Bondé de grosses commères qui m'ont étouffé sous leurs embrassades. Des sergents de ville voulaient prendre mon nom pour me présenter candidat au brevet de sauvetage. Hercule médaillé ! — crois-tu cela ? La conscience réclamant une prime — y penses-tu ? J'ai ri de bon cœur. Le devoir, le talent ne se traduisent plus, chez nous, qu'en petits jetons — c'est la menue monnaie de la morale en action.

UN MONSIEUR (air obséquieux)

J'ai bien l'honneur de vous saluer ; je suis gantier, monsieur, pour vous servir.....

HERCULE

Je ne vais point en soirée, l'ami.

LE MONSIEUR

Vous pourriez me rendre un grand service. Je finis de monter un magasin dans le plus beau quartier de Paris — rue Vivienne, monsieur. Une idée magnifique m'est venue. Je me suis dit : si j'avais la main d'un géant, une main modèle, par exemple, je m'en servirais pour enseigne, avec ce titre en lettres rouges : *A la main d'Hercule*. La vôtre me convient. Je connais un mouleur qui fera l'affaire à bon compte. Vous aurez cent sous pour votre peine.

HERCULE (avec un bâillement)

Je veux bien — mais à une condition : allez trouver tous les sculpteurs de Paris, mon brave homme, — tous ceux qui ont la spécialité du grec — et demandez-leur si Phidias est parmi eux ; dans ce cas, amenez-le, nous nous entendrons.

ATLAS

Au plus juste prix.

LE MONSIEUR

Je vais m'en informer. Vous dites, monsieur Phi... Phi.....

ATLAS

Phidias.

LE MONSIEUR

J'inscris son nom... Fi...diasse... sur mon carnet. A bientôt. (Il s'éloigne.)

SCÈNE XC

DEUXIÈME MONSIEUR (air délibéré)

Je vous salue, messieurs. Dites-moi : vous feriez bien mon affaire, vous mon gaillard. Connaissez-vous le *Mérinos Persan*, sur le boulevard? — le premier magasin de l'Europe !

HERCULE

Je ne vous comprends pas.

DEUXIÈME MONSIEUR

Sourd — tant pis. Comment trouvez-vous le *Mérinos*, la treizième merveille du monde?... Savez-vous, monsieur, que nous employons cent commis, dont cinquante *au pair!*

ATLAS

Ah oui, *au pair*, des serviteurs gratuits. Pauvres jeunes gens, quelle hécatombe! En effet: Paris a l'horrible secret des exploitations juvéniles, au profit d'une poignée de ladres. Entre ces griffes rapaces et viles qui fouillent incessamment le cœur humain pour lui découvrir de nouveaux filons de sang vermeil, la jeunesse s'étiole et se rend hostile au bien.

DEUXIÈME MONSIEUR

Ce n'est point le cas, ici, monsieur: nos employés ont trois heures par dimanche pour leur récréation. Quelle maison, monsieur!... Nous brûlons pour cinquante mille francs de gaz par an, chose incroyable! Bonne dépense, du reste, ça attire les curieux. Nos réclames nous en coûtent cent. Divers théâtres, dans leurs revues de fin d'année, nous proclament les rois du commerce parisien, au moyen d'une petite étrenne. Un journal nous doit sa vie. Cinq voyageurs colportent nos échantillons. Ce n'est pas un établissement, c'est un ministère, un palais dont les affaires embrassent le monde entier. Nous avons tué toutes les petites industries. Nous centralisons — au profit de quelques bourses, il est vrai — mais nous sommes le progrès qui ne veut plus des modestes efforts de l'individualisme. Nous supprimons la concurrence — pour devenir les maîtres du public.

HERCULE

J'ai aussi voyagé à travers le monde; une illustre maison m'employait.

DEUXIÈME MONSIEUR

Tant mieux, mon cher monsieur. Vous étiez dans le commerce — il ne tient qu'à vous de contracter un nouvel engagement. Le métier que vous faites est dur, l'ami. Deux francs par jour, la table, le logement — comment flairez-vous ça?

HERCULE

Maigre bourse pour un touriste.

DEUXIÈME MONSIEUR

Attention — vous ne quitterez jamais Paris. Votre affaire est claire : on vous donne un costume fait pour mettre en relief votre taille — du rouge, du bleu, quelque chose de voyant, avec un chapeau pyramidal. Sur ce chapeau, en manière d'étiquette, nous avons inscrit le nom de la maison : au *Mérinos Persan*. Faut-il travailler, maintenant ? — non pas. Toute votre journée se passe à courir, de rue en rue, à droite, à gauche, sur les quais, sur les boulevards, sur les places. Vous vous affichez, pour tout dire — et mieux qu'une affiche vous vous faites lire, en piquant la curiosité du passant. Le soir venu, l'affiche rentre se coucher, et le lendemain, le même trajet recommence. En définitive, vous êtes payé pour vous promener la canne à la main.

HERCULE

C'est trop léger pour moi.

DEUXIÈME MONSIEUR

Que vous faudrait-il donc ?

HERCULE

Vous, sur ma main.

DEUXIÈME MONSIEUR

A quelle fin, monsieur !

HERCULE

Pour mieux faire admirer à la foule son dieu en crédit : le Chantage.

(L'homme s'éloigne fièrement sans oser répliquer.)

SCÈNE XCI

TROISIÈME MONSIEUR (air excentrique)

Vous êtes monsieur Hercule ?

HERCULE

Je suis Hercule.

TROISIÈME MONSIEUR

Le nom n'est pas mal donné ; à bon droit vous pouvez passer pour un colosse des plus complets. Sept pieds bonne mesure — je vois cela au

coup d'œil. Je suis le propriétaire du *Moka monumental* !... un café qui est en droit de compter sur le plus brillant avenir... J'ai déjà huit musiciens et dix chanteurs pour mon théâtre. Il me faudrait un géant un peu dégourdi. Savez-vous lire ?

HERCULE

Dans les astres.

TROISIÈME MONSIEUR

Belle science. Vous avez de la mémoire, sans doute ?

HERCULE

J'ai meilleur appétit.

TROISIÈME MONSIEUR

Diable ! — il faudrait apprendre des fables et les réciter pendant l'entr'acte pour amuser le public. Combien voulez-vous, mon gros ? Je suis prêt à signer un engagement pour trois ans, pour six ans ! On vous donnera un costume de sauvage, et vous paraîtrez brandissant votre massue sur la tête du premier comique que j'ai choisi tout exprès petit — un farceur de trente pouces. La consommation est en sus du marché.

HERCULE

Je suis un pensionnaire assez intraitable, n'aimant pas la musique médiocre. Un instrument mal dirigé m'agace aussi cruellement les nerfs qu'un sot irréfléchi. Quel cas faites-vous de la ruse ?

TROISIÈME MONSIEUR

Etre roué, monsieur — mais c'est précieux pour le commerce. A Paris, l'homme simple risque de voyager plus souvent en omnibus qu'en landau.

HERCULE

Me prenez-vous pour un mendiant ?

TROISIÈME MONSIEUR

Singulière idée.

HERCULE

Que faites-vous donc là, devant moi, stupide messager qui confondez un homme avec un singe aux grimaces amusantes. Vous n'avez pas besoin d'Hercule, à moins que vous ne soyez vous-même Augias !...

TROISIÈME MONSIEUR

Voilà un joli toqué — détalons. (Il s'éloigne en gesticulant.)

SCÈNE XCII

QUATRIÈME MONSIEUR (celui-ci, mal mis)

J'attendais que ce personnage — ce mannequin... vous eût quitté. C'est un intrigant — méfiez-vous. Dans le temps, il m'escamota mon géant, le fameux Mac Typhon, gentleman écossais, qui pesait cinq cents, bon poids. Je l'échangeai bêtement contre une baleine moisie, première cause de ma ruine. Ah ! c'était un malin, celui-là, un vrai propre à rien. Il me fallut revenir à mon premier métier : charmeur de serpents, montreur d'ours. Le peuple aime l'ours — c'est son homme. Il l'appelle Martin : un nom bourgeois. Je me remis un peu à flot. A propos de flot, plus tard j'achetai un phoque au Havre-de-Grâce — autrement dit : chien de mer ; celui-là, disait *papa* et *maman* comme vous et moi, embrassait une personne de la société et lisait l'heure à une montre. Rien de plus gentil. Le phoque est mort à Brives-la-Gaillarde. Ah ! ce fut une rude déveine. Sans ce funeste accident, j'étais millionnaire. J'organise un nouveau spectacle : j'ai deux hyènes, un cheval qui joue aux dominos, une naine. Il me faudrait un phénomène de votre sexe. Voulez-vous être avec moi ? A nous deux part égale dans les bénéfices. Nous commençons par la foire d'Argenteuil — et vogue la galère.

HERCULE

Tel que vous me voyez, je suis un bien plus grand philosophe qu'il ne vous semble. Ainsi, monsieur, le croiriez-vous ? — je passe pour un homme à manies journalières.

QUATRIÈME MONSIEUR

Lesquelles, s'il vous plaît ?

HERCULE

En route, je ne me soucie pas de marcher.

QUATRIÈME MONSIEUR

Marcher ! vous faites injure à mes habitudes. Je ne me suppose pas un directeur ordinaire. Marcher ! y pensez-vous... éreinter ses phénomènes ! c'est bon pour des sans cœur. Nous aurons notre voiture : la grande voi-

ture des monstres. Pardon de l'expression — je m'en sers pour plaisanter mon bonhomme.

HERCULE

Le mouvement des roues m'étourdit.

QUATRIÈME MONSIEUR

Nous aurons un cheval de selle.

HERCULE

Bien désolé, — son allure m'incommode.

QUATRIÈME MONSIEUR

Eh diable ! — que vous faut-il donc pour vous contenter?

HERCULE

Un homme robuste — votre dos pourra servir.

QUATRIÈME MONSIEUR

Me prenez-vous pour un mulet ?

HERCULE

Pour un amuseur populaire qui ne sait pas son métier. Vous prétendez étonner la foule, et vous ne savez pas tirer parti de cette ingénieuse idée : deux phénomènes bien soudés, l'un portant l'autre.

(Le monsieur s'éloigne, consterné.)

ATLAS

Je te fécilite : tu es plus convoité qu'un portefeuille.

HERCULE

Tous les jours ma divinité déchue souffre des injures basses de ces ironiques courtisans.

(Pendant qu'il parle, deux photographes braquent sur lui leur appareil.)

SCÈNE XCIII

ATLAS

Ne penses-tu jamais aux dieux ?

HERCULE

Atlas ! Atlas! — quel souvenir..... (Il essuie une larme.)

ATLAS

Admirable éloquence du cœur qui fait pleurer les héros.

PREMIER PHOTOGRAPHE

Ne bougez pas ! ne bougez pas, s'il vous plaît.

HERCULE (élevant la voix)

Avez-vous intérêt à me pétrifier?

DEUXIÈME PHOTOGRAPHE

Une superbe épreuve à tirer de vous, l'ami. Gardez cette position. Voici trois francs de pourboire ; réfléchissez qu'on vous traite à l'égal des gens célèbres.

HERCULE

Etes-vous ce Nadar dont Paris raconte tant de prouesses et qui s'est élancé souvent vers les astres ?

DEUXIÈME PHOTOGRAPHE

Je suis son émule, Phaéton. Sa galerie des *Hommes illustres* sera écrasée par mon *Musée des souverains populaires*. Il n'est qu'un artiste, je suis un savant. Il groupe en peintre, je compose en mathématicien. Lui, proclame hautement le règne définitif de la peinture ; et moi, je prétends lui substituer ma grande révolution chimique. Plus de couleurs! la nature va faire la culbute sur des chiffres ; je prétends donner au collodion la teinte de l'idéal — ambition philosophique, je vous prie de le remarquer.

ATLAS

Vous lisez les savants, jeune homme?

DEUXIÈME PHOTOGRAPHE

Non, monsieur : je fais la chasse au document. Ne bougez pas, monsieur !

PREMIER PHOTOGRAPHE

Nous sommes au point — ce sera curieux.

HERCULE

Attendez donc — j'ai besoin de parrains pour me présenter au public dans cet état. (Il les soulève par les épaules et les maintient en l'air devant lui.)

PREMIER PHOTOGRAPHE (gesticulant)

Lâchez-moi !

DEUXIÈME PHOTOGRAPHE

Que faites-vous..... — au secours !

HERCULE

Je me montre tout entier dans ma puissance : un géant au repos n'est qu'un bloc vulgaire. Nous voilà groupés pour la postérité.

(Les photographes, délivrés, s'enfuient épouvantés. Hercule se tourne vers Atlas et lui sourit avec tristesse.)

SCÈNE XCIV

ATLAS

Ta destinée sera toujours une misérable illustration.

MOMUS (s'élançant au cou d'Hercule)

Embrasse ton vieux Momus !

HERCULE

Dieux puissants ! vous, vous !

MOMUS

Voilà Jupiter. Nous sommes ici tous ! Calme ton émotion : il y aurait danger à nous tenir plus longtemps sur la place publique. Viens avec nous sans hésiter.

JUPITER (l'embrassant)

Héroïque enfant, tu m'es rendu !

MOMUS

Après son treizième travail ; il a vaincu la Spéculation, ce vautour acharné sur Prométhée — le monde moderne ! Trève aux paroles. Les dieux assemblés nous attendent pour un repas — (à voix basse) pour une conspiration ! Nous touchons au but.

AU CAFÉ ANGLAIS

Une table somptueusement servie. Tous les dieux ne sont pas encore arrivés.

SCÈNE XCV

MOMUS (s'adressant à Apollon)

Avec qui causais-tu, sur le trottoir ?

APOLLON

Avec Epiméthée.

MOMUS

Le mari de Pandore ?

APOLLON

Tu n'as pas mauvaise mémoire.

MOMUS

Que fait-il ?

APOLLON

Il est journaliste ; sa fonction consiste à brouiller perpétuellement la terre avec elle-même. Pas de puissance égale à la sienne. Tout lui est soumis — jusqu'au bien qu'il peut à sa guise dénaturer. Le journalisme est aujourd'hui le *deus ex machina* des opinions et des sentiments, le code despotique des idées. Ses arrêts sont plus inexorables que ceux du destin. Il peut devenir, à la longue, une religion dont le souverain pontife sera le Commérage. Les poètes, humiliés, ne se vengeront jamais assez de lui.

MOMUS

Tes rancunes ne peuvent avoir qu'une justification individuelle. La poésie souffre comme toutes les choses délicates de ce monde. L'univers, on ne saurait trop le répéter, n'est plus à la broderie, au marbre ; — il est au gros pain, aux produits communs à la hauteur des foules. Le

journalisme s'est développé parallèlement à l'essor très inattendu du monde moderne. Sa forme actuelle date, en somme, d'hier. La vapeur lui donne des ailes. Pour le moment, il enregistre bien plus qu'il ne guide. Toujours présent, visible, tangible — armée intellectuelle — discipliné et solidaire, naturellement il gouverne. Tout ce qui marque sort de lui. Le mouvement des peuples, la diffusion des idées, le bouillonnement des faits dans un monde disloqué de toutes parts, sont sa véritable image. Il réalise énormément de bien s'il froisse quelques traditions vitales, de ces formes si précieuses qui étaient sa radieuse histoire, l'intimité charmante de son action. Voyons-le comme un robuste ouvrier sur le premier plan de cette forge universelle où le monde en combustion s'apprête à se façonner de nouveau pour une période de siècles. Il sera le pionnier le plus hardi des civilisations en marche, des migrations lointaines, des grands ouvrages qui vont avoir pour but le repos relatif de l'homme, son essor actuel — sa vie d'abord — j'entends son existence matérielle avant toute chose : puisque les puissants, les monstrueux *satisfaits* ne partagent plus — et que l'égoïsme de l'argent possédé, des appétits jamais assouvis, pour la plupart des êtres, sont la sinistre maladie contemporaine — lèpre contagieuse dont il faut absolument guérir sous peine de la mort des races par le métal. O mortels ! mortels... curieux fous, que j'aime à vous voir ainsi gambader dans votre cage transparente ! Buvons. Cette table doit être splendidement illuminée tout à l'heure. Notre bon Plutus a bien fait les choses. Quel tapage à côté !...

APOLLON

Des rires... des étoffes de soie froissées... des propos incohérents dont la plus burlesque gaieté fait seule les frais... Quelqu'un s'affaisse — les rires redoublent...

MERCURE

Voici de la musique... l'inévitable piano — rival du conférencier — que le délire d'un virtuose du jour fait rugir.

MOMUS

Le piano, nouveau dieu lare — *cave canem* !

(Entre Cupidon, beau, correct, la boutonnière fleurie.)

SCÈNE XCVI

CUPIDON

Ave, mes divins amis.

APOLLON

N'as-tu rien entendu ?

CUPIDON

Si je n'ai rien entendu, j'ai vu.

MOMUS

Qu'as-tu vu ? ne nous fais pas grâce du plus petit détail.

CUPIDON

Un magnifique tableau orgiaque. Introduit par un ami que j'ai déjà rencontré légèrement troublé par le raisin, je viens de pénétrer dans le grand salon placé au bout de ce couloir. Une table était dressée — et quelle table !.... l'idéal des ruines. Le festin dure depuis deux jours. Bien que très jeune de caractère et probablement jugé frivole par vos graves esprits, je réfléchissais, pourtant, et me disais : voilà la jeunesse dorée échappée à ce qu'elle appelle les stériles devoirs de l'étude, qui se livre maintenant à de perpétuelles goinfreries et débauches, jusqu'à ce que les rides apparaissent dans le cœur, sur le front. Alors, à cette date précise, se place le coup d'aviron de la découverte sociale : il faut une condition de vertueux poids à ces dépravés si vite échappés aux saines doctrines, à ces réclusions morales qui furent les universités d'autrefois — sanctuaires et non fabriques. C'est alors le moment d'intriguer à outrance, de bouleverser pour mettre ordre férocement à l'ancien gaspillage. Il faut se jeter comme un furieux à travers la société, rompre tous les ressorts des gouvernements par des convoitises que rien ne justifie : — les femmes, les richesses de douteux aloi, les prestidigitations de la politique — espèce de labour où le sillon s'efface à mesure qu'il se creuse. N'est-ce pas cela ?

MOMUS

Tu juges avec sagacité. Ton aile a du poids. Fils adoptif d'un peuple mobile et profond, ton esprit est resté grec. Il a pu s'acclimater ici, sous une même latitude intellectuelle.

CUPIDON

Enfin, voici la suite du petit Trimalcion — sans plus de réflexions tristes : des jeunes gens, de belles filles çà et là couchées, dormant ou déraisonnant. Quelques convives chantent des obscénités dont eût rougi notre Diogène qui n'était pourtant pas bégueule. L'un de ces fous vient de s'étendre sur le piano, dans la posture d'un musicien épileptique — et debout, un flambeau à la main, un autre gaillard apparaît — devinez qui ?....

APOLLON

La Mort, comme dans les tableaux anciens ?

MOMUS (riant)

Le peintre Couture ?

CUPIDON

Comus, chantant l'épithalame de ma bien aimée Sapho :

Elevez ces portes !
O hyménée !
Ouvriers, élevez ces portes !
O hyménée !

L'époux s'avance pareil à Mars !
O hyménée.
Il est plus grand que les plus grands,
O hyménée !
Et plus fier au-dessus des autres,
O hyménée !
Qu'un chanteur de Lesbos au-dessus des autres chanteurs
O hyménée !

APOLLON

Triste emploi du temps et de la fortune.

CUPIDON

C'est la plus réelle occupation de nos jeunes élégants.

APOLLON

Et que devient leur esprit ?

MOMUS

Un remords que l'on grise pour l'étouffer. Minuit sonne — j'entends les dieux.

SCÈNE XCVII

JUPITER (indiquant leur place aux convives)

Evitons le bruit. (Il presse le ressort d'un timbre. Ganymède paraît.)

TOUS

Ganymède !

CUPIDON

Garçon de café !...

JUPITER

Tu vas donc servir l'Olympe ?

GANYMÈDE

Vous, dieux ! — je suis le jouet d'un songe ! Ah les bonnes têtes !...

MERCURE

C'est la pure réalité.

MOMUS

Ton vêtement n'est pas précisément gai pour les convives en fête... Vois, tu réjouis Caron, Pluton sourit et Proserpine t'admire.

GANYMÈDE

C'est la pelure adoptée par la corporation. Moi, je m'en bats l'œil. Nous obéissons à la mode : l'étiquette nous a fabriqués sur ce patron ridicule.

NEPTUNE

De quelle corporation parles-tu ?

GANYMÈDE

Ce mot, messieurs les Dieux, sert à désigner le nombre imposant de mes pairs.

MOMUS

En service ?

GANYMÈDE

Nous sommes plus de vingt mille — la grande armée des habits noirs.

PLUTUS

Quel est ton gain ?

APOLLON

Celui de quatre laborieux ouvriers.

JUPITER

Tu peux devenir riche ?

GANYMÈDE

Oui, si mes opérations de bourse réussissent, alimentées par mes petits profits habituels. Je me suis ruiné en femmes...

CUPIDON

Tu as donc quelques maîtresses en titre — débauché ?

GANYMÈDE

Parbleu ! — un rat de l'Opéra. Rien que ça de chic.

CUPIDON

Le rat, chers dieux, signifie en bon langage une danseuse : ces demoiselles ayant la faculté de ronger avec une égale supériorité les cœurs et les bourses.

JUPITER

As-tu des amis ?

GANYMÈDE

Des courtisans, de vrais solliciteurs. On me fait risette.

JUPITER

Cela, signifie cajoler monsieur !

MOMUS

Il a pour lui tous les craintifs dont l'appétit n'est pas sauvegardé par un mouvement régulier de fortune. La plus grande clientèle se recrute parmi les habitués de café. Les bonnes grâces d'un garçon sont précieuses — pour doubler chaque fois la dose.

GANYMÈDE

Je suis de toutes les fêtes de l'art — aux premières places ; je tutoie les plus belles femmes — quelquefois les grands hommes nécessiteux ; j'entre pour moitié dans les secrètes opérations de la *coulisse dorée.*

CUPIDON

Ganymède, tu viens de faire un mot.

GANYMÈDE

Répété. Il me coûta un poulet froid. Vous le voyez, on nous vend jusqu'à de l'esprit : c'est nous traiter en Mécènes.

BACCHUS

A quoi se réduisent tes occupations?

GANYMÈDE

A manger, boire, dormir, servir, plaire, lorgner les femmes et crier des noms de liqueur.

MOMUS

Travail de femme. Vous détournez le pain de cinquante mille malheureuses.

GANYMÈDE

Ceci veut dire, en bon français, qu'il y aurait profit et vertu à nous chasser.

MOMUS

Comme des esclaves amollis, — vers un grand travail réparateur. Je ferais de vous d'utiles jardiniers; je plongerais vos bras efféminés dans les entrailles des terres incultes qui n'attendent pour produire que d'actives volontés.

GANYMÈDE

Bien obligé pour ton souhait, Momus.

NEPTUNE

Ce globe t'intéresse beaucoup trop, Momus.

MOMUS

Comme une machine mal ordonnée où tout va de travers. L'Olympe m'a donné un vif sentiment des mécaniques heureuses.

JUPITER

Moque-toi de ce fou, joli Ganymède ; embrasse tous les dieux, tes amis, et sers-nous. Hercule, viens à ma droite — toi, Apollon, à ma gauche.

(Un long silence.)

PROTÉE

Ce silence annonce la *fin* du monde.

(Les Dieux font entendre un grand éclat de rire.)

MOMUS

Pauvre mot de table — il faudrait laisser cela aux dîners des journaux charivariques.

PROTÉE

Il a fait rire, pardonnez-lui : « *Oh! n'insultez jamais un calembour qui tombe!...* »

JUPITER

Tu choisis un mauvais moment pour une telle plaisanterie. Nous avons plus que jamais besoin de gravité. Ce souper est un mystère, un sacrifice, en quelque sorte, et non une débauche. Vous connaissez mes pensées...

CHŒUR DES VIEUX DIEUX

Nous les devinons tes pensées profondes, ô maître! elles sont amères et pleines d'une douleur contenue que tu caches soigneusement. Comme nous dans l'exil, renié par ces mêmes foules qui s'inspirent des grands esprits que tu conseillais, en proie à toutes les vicissitudes terrestres, tu languis dans cet abandon qui fait des vies glorieuses une tombe horrible, insultante. Tes demi-confidences ont redoublé notre inquiétude. Que se passe-t-il en toi? Avec ardeur tu nous cherchais de toutes parts sans te lasser et sans désespérer. Vers quel but tendent tes efforts, ô Zeus? Quel espoir nous sera révélé dans cette mémorable réunion préparée par toi avec tant de sollicitude? A ces vins généreux, à ces mets délicats nous ne touchons guère, les yeux fixés sur tes yeux profonds, attendant tes paroles comme une révélation. La ville sommeille, l'ombre protège l'acte mystérieux de ta volonté — parle. Que veux-tu de nous, maître? Nous t'avons suivi, sur un simple appel, quittant toute chose profitable à nos intérêts. Nous voilà tous, silencieux, confiants, prêts à te dévouer nos courages — parle, oh! parle!

NEPTUNE

Permets-moi de t'interroger le premier directement : pourquoi nous as-tu réunis ici, grand Jupiter?

JUPITER

Pour vous entretenir de mes espérances.

BACCHUS

Je les crois dignes de ta magnificence que rien n'a pu égaler.

JUPITER

Veille à cette porte, Ganymède.

GANYMÈDE

Nous sommes bien seuls. Vous n'entendrez bientôt plus que le psst, psst du balai des travailleurs de nuit. C'est l'heure où le Parisien attardé, invariablement sevré des détentes de la solitude, marche avec angoisse et serre à la fois sa montre et son revolver.

JUPITER (après un moment de réflexion)

Votre esprit, avide d'éclatants souvenirs, ne s'est-il jamais replié vers le passé, interrogeant ces ténèbres qui nous le cachent depuis tant de siècles, rideau tombé devant un panorama merveilleux?

TOUS

Bien souvent!

JUPITER

Alors votre âme gémissait de son abaissement; — confiants dans un avenir propice, vous appeliez avec colère les luttes futures. Un pouvoir, supérieur en force, nous a bannis — mais nos sentiments, nos volontés sont les mêmes qu'aux jours illustres. L'oppression ne peut rien sur les origines: elles brillent encore dans l'ombre où le destin les rejeta; — plus fermes par cela même qu'elles furent plus éprouvées, usant d'un droit légitime de rebellion, elles se montrent menaçantes, ombres vengeresses promises de tout temps aux pouvoirs usurpateurs.

TOUS

Cela est vrai, sage maître.

JUPITER

Au milieu de pareilles crises dont l'univers entier s'émeut, il faut des énergies foudroyantes. Le malheur nous a disciplinés pour les audacieuses entreprises. Il a fait de notre sagesse une résolution, de notre courage un rempart, de notre foi un dogme. Il nous enseignait à réfléchir sur le côté formidable des forces adverses qu'une première épreuve a déjà ébranlées. Nous voici tous. Une commune impulsion va nous diriger; irrésistible sera notre élan. Nous devons vaincre, car avec nous marche le droit. Depuis trop longtemps nous vivons dans la défiance de notre pouvoir. L'heure est venue d'une féconde entreprise; aujourd'hui, l'Olympe entre en révolte contre le Ciel.

MOMUS

Les dieux demandent leur revanche.

JUPITER

Chacun de vous gardera ses anciennes attributions améliorées dans un but bienfaisant et juste. Vous vivrez heureux, par le seul rayonnement de votre gloire reconquise, mais sans frayer avec les mortels que votre indulgence rendit audacieux et pervers.

MOMUS

Un Dieu manifesté s'expose à la critique, fut-il le Dieu par excellence. Les jugements sont divers sur son compte, l'homme étant multiple. Le plus sage parti consiste à rester chez soi, se laissant deviner excellemment parfait, miséricordieux, terrible au besoin, implacable et doux, bon et mauvais en même temps, faible et fort mais toujours sévère, avec une prédisposition certaine aux affections paternelles.

JUPITER

M'obéirez-vous ?

LES DIEUX

Nous t'obéirons, maître.

JUPITER

Si nous quittons la terre, il faut lui laisser le souvenir d'un grand devoir moral accompli en vue de sa perfection. Toi, Hercule, tu détruiras les préjugés qui l'écrasent ; Apollon doit percer de ses flèches les pédants, les empiriques si nombreux, les rhéteurs et les faux poètes ; Vulcain forgera des armes pour les persécutés de la religion, du capital, de l'art, de la naissance, conduisant les cœurs indignés à la conquête de la liberté universelle pour le rachat des martyrs de la spéculation ; Neptune veut diriger une croisière contre l'esclavage, toujours actif, toujours assassin, le spectre de John Brown à la proue de son vaisseau de fer ; Pluton enseignera le respect des morts abandonnés à ces bouleversements sacrilèges devenus la loi des villes modernes qui semblent faites pour le cheval de course ; Mercure dérobera un visage au commerce ; Pan peut faire aimer la nature aux matériels dépouillés de leurs basses aspirations. Je charge Protée de purger le théâtre de tous les monstres prosateurs qui l'infestent. Cupidon épurera l'amour avili, ridicule marchandise à

l'enchère. Je livre à Bacchus la légion empoisonneuse des falsificateurs. En les exterminant, il rendra à la vie sa fleur perdue. Mars fera rire de la guerre ; Plutus apprendra le mépris de l'or, Momus la tolérance des folies généreuses.

MOMUS

Admirable programme — il nous fera plus d'ennemis que de partisans. Les nouveaux règnes prétendent toujours à des réformes nouvelles, sans jamais les accomplir autrement qu'en promesses insidieuses.

VICOMTE DE L'AIGLE

C'est qu'elles leur sont funestes la plupart du temps.

MOMUS

Auriez-vous raison pour la première fois, mon cher ministre ?.... L'homme ne veut d'autre initiative, dans le système peu rationnel de ses opérations intellectuelles ou physiques, que ses instincts irréfléchis.

MINERVE

Nous saurait-il mauvais gré d'un bienfait ?

MOMUS

Ses penchants vicieux en seront humiliés.

JUPITER

Prétends-tu nous décourager ?

MOMUS

Je lutterai jusqu'au bout — par désespoir.

JUPITER (après un temps de méditation)

Etes-vous prêts ?

QUELQUES DIEUX

Nous le sommes !

JUPITER

Tu ne dis rien, Hercule ?

HERCULE

Je méditais...

JUPITER

L'aurore doit être le premier signal de notre révolte. Heureux présage ! il semble que nous prenions en commun des forces pour l'action. Dès demain, guerre incessante, acharnée. Par le Styx, le jurez-vous ?

QUELQUES DIEUX

Nous le jurons !

JUPITER

Hercule, mon enfant, tu restes silencieux...

HERCULE

Je n'ai rien à dire.

JUPITER

Quelle sera ta part dans ce conflit sacré ?

HERCULE

Celle des indifférents — par nécessité.

JUPITER

O fortune ennemie ! j'avais compté sur toi pour la plus terrible commotion dont les Sphères aient été bouleversées. Vois les Dieux dans la consternation... Que pouvons-nous sans toi, ô vaillant qui te joues en souriant de toutes les résistances ! Ce dernier exploit suffisait à notre bonheur et à ta gloire.

LES DIEUX

Aide-nous, Hercule, aide-nous !

HERCULE

Ma force est perdue ; Hercule n'est plus qu'une ombre dérisoire. Je ne tiens au passé que par un reste de vigueur fictive dont rougirait un dieu nouveau.

JUPITER

Que m'apprends-tu !...

HERCULE

L'histoire de ma chute : — une montagne renversée par une main d'enfant — un océan bu par deux lèvres roses — le soleil éteint sous le regard d'une femme.

JUPITER

Mon esprit se trouble... Je ne me souviens de rien... Dis-moi ce prodigieux événement dans la belle langue grecque sympathique aux douleurs.

HERCULE

Ma bouche pourrait à peine exprimer quelques images ; trop d'impres-

sions se rattachent à cette époque de ma vie. Cupidon fut la cause involontaire de mon malheur. Parle, ami !

CUPIDON

Bien volontiers.

JUPITER

Que chacun se recueille.

CUPIDON

I

L'Odyssée d'Hercule touchait à sa fin, vous le savez, chers dieux ; son bras vengeur avait rendu les monstres et les pervers au néant. Depuis quelques jours, Gadès le retenait dans ses murs, assistant en qualité d'étranger aux cérémonies qui se pratiquaient annuellement en son honneur dans le temple de Melkarth. Une nuit, pour laisser au pieux peuple un témoignage éclatant de sa puissance, il éleva à l'entrée du temple deux colonnes arrachées de terre et façonnées de ses mains, portant cette inscription en langage sémitique : *Rien au delà, Hercule laisse l'empire des mers à Neptune.* Le lendemain, un vaisseau tyrien mettait à la voile ; Hercule fut du nombre des passagers. A la hauteur des Cyclades, une furieuse tempête l'assaillit et le précipita quelques jours après dans la mer Egée, vers les côtes de Smyrne. Neptune s'était un moment joué de la fortune du héros.

Ainsi jeté comme une gigantesque épave sur le rivage lydien, foulant cette terre amie, il côtoya les bords de l'Hermus jusqu'à son confluent avec le Pactole, heureux de jouir en paix des sensations offertes à son cœur par une splendide nature.

Phébus, excitant ses chevaux lassés, descendait les pentes rapides du mont Sipylus, quand Hercule atteignit le pied des murs de Sardes l'opulente. Une ombre blonde l'enveloppait, appelant la foule aux récréations du soir. La plaine, reposée et solitaire, s'étendait à l'horizon, montrant avec orgueil, ses champs verts, ses bois sombres, caressant le regard par l'harmonie sévère de ses couleurs ; seule, la crête du Tmolus, fertile en vins, étincelait, couronne lumineuse de cette immense nature au repos. Le Pactole, doucement grondeur, roulait l'or cristallisé de ses ondes entre les grands roseaux immobiles où venaient s'abriter les cygnes sauvages que l'on voyait errer par troupes, fouettant l'eau de leurs ailes pesantes, et chantant avec cette même voix amoureuse qui séduisit l'épouse de Tyndare.

JUPITER

Cupidon, mon fils ! tu prodigues les blessures.....

CUPIDON

L'histoire est la seule justice qui dédaigne les ménagements.

MOMUS

L'histoire !.... — hypocrite courtisane vendue à tous. Oh ! l'habile penseur !.... tu admires Tacite à juste titre — quel éloge menteur n'a-t-il pas fait de Scaurus, le vénal ?....

II

CUPIDON

Comme Hercule allait s'asseoir au bord du fleuve sillonné de bateaux de papyrus, il entendit des cris plantifs à quelque distance. Il courut aussitôt dans cette direction et fut témoin d'un malheureux spectacle : un homme tenait sur ses genoux un cadavre retiré depuis peu de l'eau « Lydus ! Lydus ! criait-il d'une voix étouffée de sanglots, mon frère, je t'ai perdu !.... » Hercule, touché, s'approcha. « Qui pleurez-vous là ? dit-il, quel est ce corps que vous couvrez de baisers et de larmes ? » — « Le corps d'un infortuné, hélas, victime du plus funeste amour ; il vit Omphale, notre jeune reine, et de ce jour perdit le repos. Dieux immortels, voyez ma peine ! Cher Lydus !.... Aujourd'hui, il a fait le sacrifice de sa vie pour expier les coupables désirs de son âme désespérée. » Ayant dit ces paroles l'homme se reprit à sangloter, toujours caressant des lèvres la tête pâle de la victime.

Hercule s'avançait vers la ville, pensif.

Au pied même de l'orgueilleuse citadelle qui dominait Sardes, deux guerriers, casque en tête, cuirassés, s'injuriaient de la voix et du geste, heurtant leurs glaives étincelants avec la fureur des chocs mortels. Tantôt rampants, tantôt redressés, ingénieux à l'attaque, prompts à simuler, habiles et cruels autant que braves, ils s'étreignaient, mesurant des yeux la place où doivent porter leurs coups violents, pareils à deux dragons écaillés d'or.

Le plus âgé leva son arme et s'écria : « Arrête ! tes forces s'épuisent, enfant ; je ne veux point d'une facile victoire — respirons. Ton courage doit être égal à ma vaillance. »

Les combattants s'étaient reposés. Maintenant, ils s'observaient en silence, immobiles, méditant d'autres surprises et tenant droite leur arme ébréchée.

« Amis, s'écria Hercule, un déplorable aveuglement vous porte à désirer la mort; les Furies ont dressé contre vous un piège. Quel objet adoré ou maudit traverse votre rêve sanglant ? »

Sans le regarder, joignant avec bruit leurs armes : « Omphale ! » soupira l'un — « Omphale, ma vie ! » répondit l'autre. — « Tes paroles sont-elles faites pour caresser ce nom divin..... tu vas succomber ; — je le vois à ta pâleur » — « Téméraire ! ta bravoure n'entamera point ce cœur qui n'a jamais cédé qu'à l'amour ! »

Un flot de sang jaillit à la fois des deux poitrines percées ; le sol retentit du vacarme de leur chute — et sans agonie comme sans blasphèmes, on les vit tendre les bras à la Mort qui ferma leurs yeux pâles.

Le Dieu s'éloigna de nouveau.

Ayant franchi l'une des portes, il entra dans un grand jardin planté de lauriers-roses, de ricins et de myrthes. Des passants s'apitoyaient sur le sort d'un infortuné couché depuis plusieurs jours, à l'ombre d'un tamarin, sans prendre aucune nourriture. Hercule s'approcha de lui ; il le vit mourant. Les lèvres livides, ses yeux attachés sur le ciel, l'infortuné respirait à peine, comme enseveli déjà dans un rose suaire de fleurs. « Pauvre enfant, pauvre enfant, soupira le héros ému de pitié, quel chagrin fane ta belle vie et te fait désirer le trépas à l'heure des plaisirs et des émotions ingénues ?.... Ni larmes ni supplications ne peuvent rien sur ta volonté ; dis-moi la cause de tes souffrances volontaires. »

« Etranger, répondit alors le malheureux d'une voix expirante, ne connais-tu point Omphale !.... »

Ce nom, s'échappant avec effort, ferma sa bouche; déjà ses paupières s'étaient closes pour toujours sur une dernière larme.

Hercule ramassa une poignée de fleurs sur le corps inanimé ; en les jetant contre le ciel, il s'indigna de la cruauté des dieux.

Harassé de fatigue, il entra dans une taverne. On entendait, du dehors, un chant de lyres et de flûtes, sur ce mélancolique mode lydien qui savait ravir Apollon lui-même. Deux prêtres égyptiens, voyageurs, s'entretenaient des libertés de l'âme, assis ou plutôt couchés sur une estrade recouverte de tapis moelleux ; des marchands de Sour faisaient grand bruit, à côté d'eux, buvant du vin de Samos, comptant leur or empilé

dans des boîtes d'ivoire et mêlant, par intervalles, leurs voix joyeuses à l'accord des instruments, sur cette strophe de Tullus le dactyle :

Le temps s'envole
D'une aile folle ;
Mais le printemps
Poursuit le temps :
L'Amour lui prêtera son aile.
Le Temps fuit comme l'hirondelle. »

Trois danseuses de Gadès, le corps à peine voilé d'une tunique de gaze rose, des bracelets d'or aux chevilles, leurs cheveux façonnés en une multitude de petites tresses, les doigts chargés de boules de cristal au son mélodieux, tournoyaient en cadence sur un tapis retenu du genou par quatre petits esclaves accroupis aux angles et tenant un cratère à parfums dans leurs mains élevées. Au milieu de ce nuage odorant de kinnamôn, elles balançaient leurs corps souples, belles comme les trois Grâces groupées.

VÉNUS

Touchante galanterie.....

MOMUS

C'est une image tombée dans le domaine public, madame — elle n'a pas d'importance.

JUNON

Vous êtes bien empressé à nous en instruire.

MOMUS

On doit la vérité aux femmes comme aux grands — la vérité cruelle de préférence.

III

CUPIDON

Hercule demanda une coupe de vin myrrhiné et s'assit. Entr'ouvrant un rideau de pourpre qui masquait l'entrée d'une salle aux peintures hiératiques, une jeune fille vint à lui, les yeux baissés et prit place sur ses genoux, touchant de sa bouche le visage du héros. « Tu veux gagner ta dot, mignonne, lui dit-il — voici une statère d'or. Bois dans ma coupe. Je rends grâces à ton obligeant amour. Va, charmante, retrouver tes compagnes et fais-leur partager ta joie. » Ayant dit, la tenture s'ouvrit encore toute grande ; les lyres et les flûtes redoublèrent leurs sons ; les danseuses assouplirent leurs rapides mouvements. Peu après un jeune homme parut,

soutenu sous les bras par ses amis. Hercule se sentit frissonner d'épouvante. Le jeune homme était entièrement nu ; une couronne de roses comprimait ses grands cheveux flottants. L'albâtre, la neige, la fleur du lotus à peine ouverte, le lys à l'aurore, l'aile des colombes, les nénuphars à l'ombre des hautes rives ne peuvent exprimer la pâleur de son gracieux visage; le sang ruisselait en gouttes pourpres de son corps sur les dalles de marbre, l'enveloppant d'un réseau rouge horrible à voir. Il s'était fait ouvrir les veines et donnait sinistrement une sérénade à sa dernière heure. « Venez, mes belles, s'écria-t-il, ranimant ses dernières forces, venez me rendre le baiser d'adieu. » Elles accoururent. Alors, il but un flacon d'eau miellée et s'affaissant, murmura : « Gloire à Omphale ! Je meurs pour elle... l'oracle de Télémisse avait parlé. »

Les prêtres égyptiens interrompirent un moment leur causerie pour graver sur des tablettes, en hiéroglyphes, la scène qui se passait sous leurs yeux ; les marchands jouaient maintenant aux dés ; les flûtes et les lyres se turent ; Hercule but et sortit, triste d'une indicible peine.

Sur les degrés de jaspe du temple d'Apollon aux cinquante colonnes de verre coloré qu'un habile artiste avait taillées en facettes rayonnantes, le Dieu vint s'asseoir, songeant avec quelque amertume aux événements de la journée. La nuit était venue. Il s'enveloppa de son manteau, puis s'étendit, prêt au sommeil.

Au même moment, il se sentit frapper sur l'épaule; une voix inconnue dit avec douceur : « Par le lion, né de Mélès, qui rend Sardes invincible, taciturne étranger, réponds : la rue convient-elle à ta fatigue comme à la dignité que je vois en toi ! N'est-il plus un hôte pour te recueillir? Donne-moi ta main ; sois mon frère au moins pour cette nuit, si tu ne peux plus longtemps prolonger ton séjour parmi nous. Qui es-tu ? »

— Moi, répliqua Hercule, un paresseux.

— Sers-tu les dieux ou les hommes ?

— Les dieux : je les pétris.

— Sculpteur? bon métier ; je t'aime déjà. La Grèce t'a donné le jour ?

— Délos.

— Moi, je suis Tyrrhène, le poète. Suis-moi, les Muses te feront bon accueil. Je t'offre un gîte frais, un dîner savoureux arrosé de vin persique, des chansons rapportées de Thèbes par mon vieil ami Xanthus, le philosophe ; en outre, de la bonne musique lydienne. Ta couche sera parfumée de feuilles d'hyssope.

Ainsi parlant, avec vivacité, Tyrrhène souriait d'une façon engageante. On vit briller au loin des torches. Quatre prêtres, vêtus de blanc, les agitaient au bout du poing, entourant un lit de pourpre reposé sur les épaules de huit belles jeunes filles tenant chacune à la main un bouquet de narcisses. Sur ce lit, s'allongeait un cadavre, et les reflets des torches se jouant sur lui, éclairaient la blancheur suave de ce corps que la flamme devait bientôt consumer. Le cortège passa devant eux.

— Funeste cité, exclama Hercule, n'as-tu que des morts à montrer à mes regards ? ta bienvenue sera-t-elle payée en sourires funèbres ?... Alors, arrêtant un prêtre : Qui portez-vous là ? Adonis serait jaloux de sa parfaite beauté.

— Cléolaé, le jeune prince revenu d'Assyrie.

— Sa mort, la doit-il à quelque événement digne de mémoire ?

— A sa folie : il aimait Omphale que nul homme n'a pu émouvoir ; la vie était lourde à son cœur chancelant..... Une coupe remplie du suc que distille le pavot peut guérir les douleurs les plus enracinées — Cléolaé vient de la boire.

Chemin faisant, vers la demeure de Tyrrhène, Hercule dit à son hôte :

— Personne n'est plus esclave de la beauté que les poètes..... N'as-tu point soumis ta destinée au caprice fantasque d'une femme ?

— Moi, répondit en riant Tyrrhène, pendre ma lyre au cou d'une despote à longue tunique ! me crois-tu si fou ou si désespérément sage?.... Il me suffit de payer mon tribut à l'amour en beaux vers bien ciselés, sans prendre sottement ma grosse part des chagrins dont il féconde la source ténébreuse. Je sacrifie à la beauté — la beauté n'est point cruelle à Sardes. Tu verras, dans ma maison, une petite esclave égyptienne, Mnémès, aux yeux obliques, qui n'a pas un seul caprice et se pare selon le bon plaisir de mon imagination.

— Le poète est digne d'aimer la plus belle..... Tu n'es pas le malheureux serviteur de cette reine Omphale dont on vante partout la sublime grâce ?

— Non, j'en atteste Vénus !

— Les dieux t'ont protégé. Tu peux donc parler d'elle sans émotion. Dis-moi, Tyrrhène, son regard est-il si puissant qu'il donne la mort, exaltant jusqu'au délire des passions d'enfant ?

— Ses yeux limpides, azur plus beau que les cieux grecs, semblent un reflet de la lumière céleste ; l'or d'Ophir fait à sa tête un diadème de cheveux ; une rose blanche, troublée d'un baiser de papillon, pourrait servir

d'image à la séduisante pureté de son visage ; sa bouche, bien que fière, exprime une immuable caresse, comme un baiser promis à la vie ; sa voix, musique aérienne, a la douceur des soupirs voluptueux ; les serpents sacrés ont appris à son corps leurs ondulations changeantes et bercées ; indolente comme le dédain, elle fait de son existence un songe charmant qu'elle prolonge sans souci du réveil. Vous souriez, mon ami — l'incrédulité se lit dans vos yeux méditatifs..... mais voyez : je ne porte point de tablettes versifiées, nous ne sortons pas d'une taverne, le cerveau trouble — enfin, croyez-le, je n'ai jamais élevé mes désirs jusqu'au trône de rubis sur lequel siège la veuve de Tmolus. Semblable au lac Gigée, mon esprit goûte, à cette heure, un repos absolu.

— Omphale se montre-t-elle au peuple ?

— Rarement. Elle ne quitte guère ses grands jardins fermés de murs ; pudique autant que belle, elle a fait succéder à la licence du règne précédent une réserve excessive qui fait de son palais l'asile des sévères plaisirs. Omphale se plaît à braver l'amour et demeure insensible à tous les désespoirs qu'elle suscite. Ce sont là des triomphes dont elle se pare avec une amère joie.

Après ce peu de paroles, Tyrrhène arriva à sa petite maison, nid charmant favorable aux chansons. Dans le bois de la porte était sculpté, en relief, un Jupiter protecteur ; des cannes aromatiques garnissaient les escaliers de marbre, dégageant leur tige de grands vases peints rapportés de Babylone. Dans cette calme retraite, Hercule fut introduit pour manger, dormir et songer à son aise — les poètes sont les amis divins du hasard.

MOMUS

Malgré toute l'autorité d'Homère, dis avec plus de raison les convives — horrible différence qui fait de la noble Poésie une fille en condition.

APOLLON

La société des poètes a bien dégénéré — tant d'intrus s'y mêlent, vaniteux ! barbouillés de fiel.

MERCURE

Les industriels du vers — vous n'avez que cela pour le moment.

IV

CUPIDON

Le soleil marquait la moitié du jour quand Hercule s'éveilla. Son front était soucieux ; de graves pensées s'agitaient dans son regard menaçant comme un ciel d'orage. Il s'enveloppa à la hâte de son manteau de pourpre violette, couleur réservée aux puissants, oignit ses cheveux d'œsipon, frotta sa barbe de nard, et descendit remercier son hôte qui lisait un manuscrit indou rapporté à grands frais d'Hastinapoura.

Tyrrhène l'embrassa avec gravité, selon la belle coutume lydienne : « Venez au jardin, lui dit-il, goûter à mes fruits; je vous lirai le poème que m'inspira Omphale, le jour de ses noces avec Tmolus l'*Endormi.* »

Sur cette invitation, un grand tumulte éclata au dehors — cris lugubres, gémissements rauques qui semblaient répétés par mille poitrines surexcitées.

Le poète ouvrit sa porte, entraînant Hercule.

Sardes célébrait sa troisième *théophame*, fête consacrée à Cybèle, la bonne déesse. Eunuques furibonds, ses prêtres avaient l'habitude de s'infliger en public de sanglantes mortifications; en outre, ils ne mangeaient point de pain, ne buvaient point de vin et regardaient les serments comme illégitimes. La troupe désordonnée des Dactyles roulait, plus rapide qu'un torrent. Vêtus de blanc, couronnés de violettes en souvenir de la mort d'Atys, le chaste sacrificateur, portant au milieu d'eux un pin enveloppé de laine, image singulière de sa métamorphose, ils bondissaient, échevelés, rugissant comme des panthères, l'écume à la bouche, les yeux démesurément ouverts par le doigt du cauchemar, leurs poitrines gonflées, pourpres ou livides, les bras, le cou étrangement chargés de colliers de vipères, se mordant les uns les autres avec des rages folles, souillés de bave et de sang. — Et cette fureur, ce rite barbare, pour simuler une douleur divine arrivée à son paroxysme.

Après eux, s'avançait un rang de soldats cuirassés, présentant la pointe de leur épée aux sinistres Dactyles.

Un éléphant les suivait, dissimulé sous les plis d'une gigantesque étoffe de Persépolis, portant sur son dos une tour d'airain haute de trois coudées. Un nègre, nu jusqu'à la ceinture, accroupi dedans, jetait par moments à la foule des poignées de monnaie qu'elle se disputait avec frénésie.

Plus loin, des groupes de jeunes filles portées sur des litières par leurs

esclaves lapithes, chantaient des hymnes à la déesse en s'accompagnant de la lyre. La cour suivait, à cheval, escortée par une double ligne de cavaliers aux cheveux tressés de perles de succin, tenant élevée sur leur cuisse une lance d'argent. Quand parut la déesse, la foule se mit à genoux. Cette adorable image, aux grands yeux d'émeraude, aux pieds chaussés d'onyx, aux cheveux de chrysolithes, revêtue d'une tunique de topazes et de saphirs, couronnée de tours, tenant une clé dans sa main, était taillée dans un seul bloc de jade. On la portait sur une table de bronze d'un travail précieux.

La merveille asiatique fermait le cortège : Omphale, la jeune reine, dans son char d'ivoire aux massives roues d'or, traîné par huit chevaux blancs qui secouaient leurs belles têtes fleuries de roses. Omphale, plus éblouissante que le soleil à son midi, mollement couchée sous le voluptueux abri des courtines de soie, souriait au peuple, une main jouant avec un vase d'or qui renfermait peut-être un parfum, peut-être un poison, l'autre appuyée sur la tête de sa panthère noire favorite dont le mufle écrasait ses pieds délicats. Comme elle passait devant la maison de Tyrrhène, du milieu de la foule s'élança un jeune Grec qui cria par trois fois son nom, les deux mains sur le visage, dans un transport frénétique, et se jeta à terre sous les roues de son char. Les esclaves ne relevèrent qu'un cadavre en lambeaux. Omphale s'était soulevée à demi, gardant son impassible sourire.

Hercule s'en alla seul rêver, comme le premier jour, dans le petit jardin de myrthes.

« O Jupiter vengeur, s'écria-t-il après une longue méditation, donne-moi le courage qui m'a fait anéantir tant de monstres oppresseurs de la terre ! O dieu couronné de flammes, Eros, prépare mes paroles pour les éclatantes séductions ! Apollon, fais descendre un rayon de ta grâce sur mon rude visage ! Joyeux Mercure ! prête-moi ta subtilité — et toi, Momus, l'esprit qui raille et dompte !.... Ici, je dois accomplir mon treizième travail, le plus terrible et le plus glorieux. Un Dieu déclare aujourd'hui la guerre à une mortelle — mais ses divins attraits lui servent d'égide. Dieux magnanimes ! souvenez-vous de vos chutes et fortifiez mon cœur. Par le Styx ! que ma force ne soit plus qu'un vain simulacre, une pitié, une emphase bonne à divertir les femmes, si je n'incline à mes genoux, humiliée par le propre aveu de sa faiblesse, l'orgueilleuse Omphale qui osa faire de l'amour un impitoyable bourreau — je le jure ! oui, je le jure !

JUNON

Digne mortelle !

JUPITER

J'aurais bien trouvé son côté vulnérable.

VÉNUS

Nous l'avons toutes.

VULCAIN

Vous les avez tous, ma chère.

V

CUPIDON

Hercule n'avait point quitté la maison de Tyrrhène qu'il savait intéresser par des récits ingénieux ; le héros attendait une circonstance favorable pour se montrer à Omphale, bien résolu à lui laisser ignorer son origine céleste.

Quelques jours après, comme il se baignait dans l'Hermus, il vit venir, au loin, du côté de Sardes, une troupe de cavaliers. Au milieu d'eux se dressait un éléphant blanc chargé d'un pavillon de soie aux vives couleurs, hermétiquement fermé contre la poussière et le soleil. Au même instant, il se fit un grand tumulte dans ce groupe confus qui s'avançait tout d'abord avec gravité à travers la plaine, côtoyant un petit bois : des glaives brillaient au soleil, des voix confuses se répondaient sur un ton provocateur. La masse entière s'était ébranlée, en jetant un vigoureux cri de guerre. En quelques enjambées rapides, Hercule eût atteint les combattants dont rien ne pouvait expliquer l'inimitié, ainsi confondus, transportés d'une même colère, qui tantôt frappaient et tantôt étaient frappés sans paroles et sans défis apparents. Plusieurs cadavres gisaient à terre foulés par l'éléphant, chairs pantelantes comme pétries sous des pilons monstrueux. Par les épaules il avait saisi un cavalier et le balançait en l'air, broyé dans sa trompe qui l'enlaçait avec les enroulements effroyables des boas. Hercule, indigné, se jeta en pleine mêlée pour faire cesser le combat : des malédictions répondirent à ses premiers efforts ; un coup de lance, dirigé par une main impie, l'atteignit dans la poitrine. Son cri de vengeance retentit comme un coup de tonnerre. Arrachant un cyprès qui se dressait au bord de la route, il s'en fit une massue et comme autant de nains méchants coucha par terre ces puérils

agresseurs. L'âme du dieu était mal préparée à la pitié — aussi ne fit-il grâce à personne.

L'éléphant restait debout, montagne menaçante, portant ainsi qu'une fleur, à son sommet, cette coupole de soie qui s'était à peine entr'ouverte pendant la lutte ; il alla droit au monstre furieux, le mesura des yeux, sans parler, et sur sa tête laissa retomber son poing fermé, comme un marteau de cyclope : l'animal foudroyé s'abattit pesamment sur les genoux.

Au bruit de sa chute, répondit un léger cri dans l'intérieur du pavillon. Hercule se sentit troublé malgré lui ; — ainsi l'esprit s'émeut à l'heure d'un funeste pressentiment. Il ouvrit les rideaux..... Omphale, debout, un petit poignard à la main, plus majestueuse encore dans son effroi, attacha sur lui ses prunelles dilatées et rayonnantes.....

— Mais qui es-tu ? lui dit-elle, sans faire un mouvement.

— Ton serviteur, répondit Hercule souriant à demi. Et toi-même ?

— Te voilà bien ignorant des grandeurs lydiennes — courbe ton front devant Omphale.

— Reine, répliqua-t-il avec une légère nuance d'ironie — admire à ton tour le poète Télèphe trois fois couronné aux jeux isthmiques.

— Où sont mes serviteurs ?

— Regarde.....

— Morts ! — mes ennemis aussi. Je te dois l'honneur, — peut-être la vie. Egathon, le scythe, avait conçu le criminel projet d'un enlèvement ; une troupe de brigands s'est ruée sur mon escorte et l'a taillée en pièces. Ta fureur était belle à voir, superbe étranger, à qui les dieux ont donné tant de courage avec la voix qui plaît aux lyres.

Pendant ce temps, Hercule débouclait la tente massive fixée au corps de l'animal par de larges courroies ; l'éléphant, couché dans la poussière, ne bougeait plus.

— Pardonne à ma curiosité : où allais-tu, reine, au plus fort de la chaleur, presque seule, sans l'appareil habituel de ta puissance ? reprit Hercule.

— A ce stathme que tu vois là-bas, contre le bois de cèdres.

— Ton voyage s'acomplira sans autre accident ; abandonnons ces morts qui diront à tous la protection miraculeuse des dieux ; daigne te reposer de nouveau sans inquiétude.

Alors, soulevant la tente et la plaçant sur sa tête, il se mit en route vers la résidence royale.

Pendant qu'il marchait :

— D'où viens-tu? reprit Omphale d'une voix languissante.

— Je cours le monde.

— Par curiosité ?

— Par caprice.

— Pour oublier des chagrins..... d'amour — ou de gloire ?

— Pour oublier des vertus.

— Qui t'a conduit à Sardes ?

— La Renommée.

— Que raconte-t-elle ?

— La légende cruelle de ta beauté.

— Ma beauté..... qu'en penses-tu, Télèphe?

— Je ne sais que gémir de ses désastreux effets. Le poète est un sage : ses chères émotions, il les demande seulement aux âmes candides.

Omphale, souriante, ne parla plus.

A son palais de plaisance elle passa trois jours, tantôt seule, demeurant des heures entières enfermée au fond de ses plus secrets appartements, tantôt dans les vastes jardins, sous des berceaux de feuillage, appuyée au bras d'Hercule qui lui racontait mille fictions ingénieuses et savait l'art de persuader.

L'événement arrivé sur la route avait fait grand bruit à Sardes ; les grands dignitaires vinrent en foule rendre visite à la reine ; Hercule leur fut présenté ; — chacun le complimentant pour l'héroïque dévouement dont il avait fait preuve, admirait sa belle stature, sa noblesse, l'incomparable sérénité de ses traits. Le nom de l'étranger Télèphe était sur toutes les bouches ; son retour au palais fut un véritable triomphe.

En admettant le héros à sa cour, Omphale ne sembla céder qu'à un sentiment de reconnaissance ; en réalité, elle voulait séduire, pour la première fois impuissante à subjuguer, sans combats, cette âme dédaigneuse. Elle s'irrita des résistances du Dieu dont le visage ne trahissait aucune émotion, et qui cherchait à triompher au nom de l'amour par la calme assurance d'une froideur audacieuse. Omphale multipliait les fêtes qui bercent et endorment l'esprit dans une enivrante langueur, les épanchements tendres, les séductions et les caresses ; elle offrait au désir, sitôt dompté d'habitude, l'irrésistible appât de ses perfections dévoilées comme autant de trésors mystérieux, avec une réserve plus délirante que des promesses, sans pouvoir s'enorgueillir d'une faiblesse, sans voir fléchir

ce magnifique courage qui la bravait, à genoux, au plus fort de ses louangeuses admirations. L'humiliant et l'élevant tour à tour pour faire croire à son indifférence, elle éprouvait d'indicibles rages, elle s'abandonnait au désespoir, jouet de cette fatalité qui la poussait, vaincue, vers l'homme si humble devant son royal pouvoir, et si impérieux par l'attraction, maître par le dédain, seul rebelle à son rayonnement — rebelle par nonchalance, mépris ou fierté.

Désœuvrée et capricieuse comme une reine, Omphale offrit sa main à Hercule, lasse d'efforts, peut-être victorieuse, attendant son crédit souverain des entraînements de l'intimité. Elle comptait, bien un jour, demander vengeance à l'amant du mari, pour lui faire subir les tortures réservées aux faibles qui implorent. C'était penser en reine, en femme sûre de sa beauté ; l'idole, dépossédée de son culte, modifiait pour le moment des rites, dans l'espoir des futures oppressions. Omphale voulut goûter au fruit défendu dont parlent les légendes hébraïques, quitte à mutiler l'arbre si le fruit déplaît aux lèvres.

Or, le mariage se fit en grande pompe.

MOMUS

Ainsi les enterrements.

PLUTON

Enterrements et mariages ont aujourd'hui des conséquences contraires à l'effet attendu — pour les premiers, la joie, pour les seconds, le deuil : — les pleurs vont aux fêtes, les rires aux tombes.

JUPITER

Parle, Cupidon : l'aurore s'annonce.

VI

CUPIDON

Hercule cherchait toujours le chemin de ce cœur mort qui pourtant battait près du sien avec des palpitations régulières comme le mouvement des nombres — glace impénétrable que rien ne pouvait fondre. Baisers froids, regards ternes, paroles toujours prudentes, attitudes réservées, presque hautaines, sons de voix paisibles — (monstres et chimères, qui se groupaient sous l'œil contemplatif du héros, blessant et tourmentant son âme ébranlée) — ainsi s'exprimait l'amour d'Omphale. Pas un tressaillement

dans ce beau corps, qu'on eût cru arraché du bloc idéal d'une opale, ne disait la passion ou ses doux germes soigneusement cachés. Au lieu d'une ivresse active et jeune, il ne trouvait que de la curiosité, une sorte d'entraînement déjà maudit et méprisé. En vain soufflait-il avec l'énergie des luttes perdues sur les cendres éteintes de ce foyer qu'il avait rêvé lumineux, pas une étincelle ne jaillissait pour donner courage à l'ouvrier psychologique. La nuit, l'horrible nuit l'entourait de tous côtés — et seul, il se sentait rayonner peu à peu, par un de ces mystères inexplicables dont l'amour se servit de tout temps pour paralyser les volontés humaines.

Hercule aimait! soumis aux ordres d'un destin supérieur à toute puissance. L'amour des dieux est un soleil que l'univers entier salue : Omphale fut la première à le voir se lever ; elle le dévora de ses prunelles radieuses où la haine brillait ; rendue caressante, ingénieuse à créer des artifices, sûre d'une oppression que tout devait concourir à fortifier, elle laissa le temps accomplir l'œuvre mauvaise qui devait bientôt venger sa destinée asservie.

Chaque jour, le trait fatal s'enfonçait plus profondément au cœur d'Hercule ; contre une telle fascination dont l'empire ne fut jamais combattu efficacement même par le crime, que pouvait le Dieu..... De son piédestal inflexible il se voyait descendre, grandeur accablée sans résistance ; marbre, il se sentait pétrir par une main ennemie, rendu plus ductile que la cire au soleil, et gémissait ainsi que les réprouvés, pensant aux chutes mémorables.

Pour oublier ses tourments intérieurs, pour faire agir l'absence comme excitant efficace des passions endormies, infidèles ou latentes, il alla combattre les Cercopes, fameux brigands campés sous les murs d'Ephèse ; il les ramena captifs aux pieds d'Omphale. Si ce jour fut un triomphe pour sa gloire, il parut une fête pour la reine qui souriait, comme les sphinx, tenant aussi le héros lié par une chaîne que tous les Titans réunis n'eussent pu briser. Ainsi elle l'abreuvait de douleurs, agissant sur sa vie de même que le leânah, ce poison si suave préparé par une main savante.

Nous retrouverons Hercule dans l'appartement où la reine travaille avec ses femmes ; une étouffante apathie pèse sur son cœur possédé. La honte au front, anéanti par cette volupté froide que lui versent à satiété les yeux d'Omphale, complaisant efféminé de ses fantaisies sacrilèges, il est assis à ses pieds ; un vêtement de femme emprisonne son corps — il file la quenouille qu'elle-même a chargée de laines précieuses et fait parade de son habileté à tourner le fuseau — il file !....

Elle le veut esclave aux yeux de tous — héros déchu — pour venger sa propre humiliation; l'univers doit l'applaudir d'une victoire inouïe remportée sur le plus vaillant des Immortels.

HERCULE

Prends pitié de mes tortures !.... ô Dieux ! pourquoi m'aviez-vous abandonné !....

JUPITER

J'avais trop compté sur tes forces.

VII

CUPIDON

Pharès était un bel esclave venu de Thèbes ; on l'employait à soigner les fleurs du jardin royal ; dans les festins officiels, il jouait de la flûte, ayant aussi pour office de régler les danses grecques. Omphale le jugea digne de son amour artificieux, se fiant au sommeil du dieu, déjà tant avili, pour l'accabler de cette dernière preuve d'indifférence criminelle.

Or, un soir elle l'admit dans sa couche ; Hercule était allé voir Tyrrhène confident de ses souffrances. Il resta fort avant dans la nuit à causer avec le poète. En revenant au palais, il trouva la reine dans les bras de son amant. Omphale, accoudée sur l'oreiller, le regardait sans pâlir. D'une voix nonchalante : « J'ai dit à Mirœ la Sidonienne de vous attendre. Bonne nuit, mon cher époux. »

D'abord, l'étonnement, la honte paralysèrent ses mouvements ; — Hercule semblait pétrifié ; puis, ses lèvres frémirent, un flot de larmes s'échappa de ses yeux ; — rugissant avec la voix des lions blessés, déchirant la pourpre qui couvrait le couple adultère, il saisit Pharès, tremblant, par le cou et le fit tournoyer autour de sa tête comme une fronde pour le briser sur la table d'airain qui sert aux offrandes. Omphale, maintenant debout, dans une attitude impérieuse, bravait cet orage déchaîné sur elle, avec la grâce fébrile des fleurs que l'ouragan secoue sans les arracher du sol. Une pensée subite retint le bras d'Hercule prêt à frapper : nouant les écharpes de la reine, replaçant le cadavre de Pharès sur le lit, à côté d'elle, il les lia fortement de larges bandelettes plusieurs fois passées dans les gueules de bronze des tigres qui supportaient la couche profanée.

Le bruit avait attiré tous les serviteurs d'Omphale : muets, soldats, femmes. D'un regard, le Dieu contint cette foule irritée ; mais quand il la vit se

précipiter vers lui, armée à la hâte de lances et de poignards, hurlant des injures bestiales, il saisit un lampadaire d'or et les écrasa comme de vils animaux, épargnant par mépris les femmes.

Sans plus s'inquiéter des nouveaux agresseurs, Hercule dressa le lit sur ses épaules, traversa le palais, les rues désertes éclairées par les pâles rayons de la lune, et vint sur la grande place de Sardes où s'élevait le temple de Jupiter. Là, il déposa à terre son bizarre fardeau. Ensuite, il courut encore à travers la ville, frappant aux portes basses qu'une image impudique faisait reconnaître, et criant par trois fois : « Levez-vous, levez-vous, courtisanes — je suis Hermès le dieu des bonnes nouvelles. Jupiter vous convoque à son temple. Levez-vous ; éclairez de torches votre route. »

Dès qu'elles furent arrivées, d'un côté, de l'autre, s'appelant, chantant avec un joyeux entrain pour éveiller les habitants endormis, demi-nues, encore palpitantes des baisers de la nuit, les cheveux dénoués, brandissant leur torche et riant sauvagement, il en compta cinq mille. « O mes belles, s'écria Hercule, montrant le lit royal, voici une compagne qui se donne à vous, reine prostituée aux esclaves. Faites-lui bon accueil ; que les chants dépravés et les danses lascives témoignent de votre joie ; vous vengerez le héros qui la rendit mère — je suis Hercule !... Célébrez les fiançailles de l'adultère : tel est le vœu de Jupiter ! »

Le jour commençait à poindre quand il sortit de Sardes en rumeur, se dirigeant vers la Thessalie. Il avait perdu sa gageure contre l'Amour ; le Styx le condamnait, désormais, au simple rôle des mortels, pour avoir prononcé en son nom un serment terrible. Sa vie héroïque était accomplie.

LES DIEUX

Malheur ! malheur !

JUPITER

Mais toi, Apollon, mon fils, tu disposes aussi de forces actives ? l'intelligence est une arme puissante pour les conquêtes — elle me détrôna une seconde fois. Les idées peuvent soulever le monde. Notre cause n'est point perdue si ta vaillante éloquence lui vient en aide. Tes paroles seront le feu qui frappe et éclaire. Infatigable conquérant, excite les peuples à la guerre sainte du droit opprimé contre l'injuste domination.

APOLLON

La lyre n'a plus d'écho ; le pouvoir de la raison est plus frêle et changeant que les nuages de printemps ; l'habitude règle jusqu'aux mouve-

ments des âmes ; les préjugés conduisent l'univers en laisse ; une implacable tyrannie pèse sur les conciences révoltées ; les abus organisés, politiques, industriels, sociaux défendent sans relâche leurs misérables mensonges, leurs détestables privilèges ; depuis des siècles, la censure forge une chaîne ou façonne un bâillon destinés aux mains vengeresses, aux lèvres inspirées ; les vérités sont des monstres gardés en cage pour l'amusement des badauds. Déplorable sujétion : la société s'impose à l'individu par le joug d'une seconde nature dont il fait sa vie factice ; elle l'organise selon ses inclinations, ses penchants, ses vices, ses difformités, ses erreurs, ses aveugles intolérances. De bonne heure le sage se condamne au rôle de muet, voyant dressé devant lui le trophée sanglant des tortures promises à tout examen impartial. Pas un mot ne peut être entendu qu'il ne soit aussitôt pesé, discuté, jugé, défini au rebours de son vrai sens. Malheur à l'esprit clairvoyant s'il attente à l'insouciance générale et prétend combattre des erreurs ou des pouvoirs vindicatifs. Le droit de tout dire, inspiré par l'esprit de vérité, c'est le droit de tout souffrir, d'empoisonner sa vie, de flétrir sa mémoire. L'honnête penseur, étourdi d'injures, calomnié, traqué comme une bête fauve, amoindri dans son cœur et dans son esprit, sans cesse en butte à la mauvaise foi des plaisants, des hypocrites ou des sots peut, noirci par la langue corrompue du vieux Bazile, ne laisser après lui que l'odieux souvenir d'un sacripant ou d'un coquin.

MOMUS

Bienheureux encore s'il s'en tire à si peu de frais. Autrefois, la démence catholique allumait un feu de joie autour de ces malheureux pour leur faire fête. Cela vaut bien les cirques romains et les continue. L'humanité n'emploie pas deux outils de vengeance. Parlons de l'idée pure !... ne peut-elle aussi revendiquer son martyrologe ?... Actuellement l'homme n'a qu'une préoccupation : son bien-être. Il tourne le dos à toutes les divinités. D'autres puissants et terribles intérêts, précurseurs de drames sans fin — l'agitent, lui imposent leurs solutions desquelles dépend ce qu'il appelle sa vie sociale. Nous pouvons distinguer à l'heure même, sous cette étiquette, trois zones: d'abord, la société qui s'en va, emportant à la fois les espérances et les regrets des uns — la malédiction des autres. Est-elle à plaindre ?... En servant seulement ses intérêts avec l'égoïsme d'une caste qui n'accepte que la part du lion sans souci du bien général, elle se condamnait à la mort. Que lui doit-on ? — un peu de civilisation, aidée en cela par la

marche des siècles. Les hommes ont appris à se connaître ; ils ont mêlé leurs aspirations, leur science, leurs besoins ; les écoles humaines vont fraterniser ; le globe tend à unifier toutes ses ressources. Trop longtemps le déshérité a marché à l'aventure ; il n'a été garanti par rien. Voilà la clé de voûte. La vieille aristocratie, arrivée à l'épuisement, s'éloigne comme le Boabdil des légendes, emportant des débris de richesses, élevant d'une main moribonde les bannières qui proclament son orgueilleuse destinée. Dans sa fuite, elle se sent poussée par une main mystérieuse : les foules, mues d'en bas, montent vers d'autres horizons. L'homme ne veut plus être un animal jeté en pâture au hasard. Il y a la société qui vient : — les éternels affamés, les malheureux de toujours, les ignorants, le nombre, le grouillement humain, la vile ou sainte canaille selon les diverses expressions des antagonismes en présence. La race nouvelle, soldat en haillons, tourbe misérable si digne de pitié — d'admiration dit le poète — affamés dont le sort va changer, — mercenaires d'où peut sortir une nouvelle chevalerie, comme elle sortit autrefois des cloaques romains — apprête ses armes et n'attend plus. Pour combler un si grand vide humain, pour unir momentanément les anneaux rompus d'une chaîne grandiose — là-bas rouillés, ici vivaces — nous saluons une foule assez complexe dont le mot d'ordre est jouir : rénégats ou transfuges — fidèles du passé, contempteurs de l'avenir — agioteurs à la chasse de l'argent, cyniques gorgés de biens, requins voraces gonflés par les plus bas appétits matériels — imbéciles montés ou gaspilleurs descendus qui se sont rencontrés et cuisinent ensemble, dans la bagarre, en ayant l'air de coopérer aux affaires des deux partis, comme cette mouche du coche dont le bourdonnement ne se produit que pour la possession. Ceux-là ont perdu toute foi, tout idéal, tout grand désir du bien, et jusqu'au souvenir des vaillances qui firent les héros de cœur ou d'action. Ils ne sont qu'habiles. D'eux sortent les gouvernements à places. Les ambitieux d'une telle espèce nous donnent la bourgeoise comédie d'un Etat régulateur, le simulacre d'une famille politique sans grands scrupules : véritable mascarade, bal des Lycurgues disponibles, espèce de royauté qui gagnerait à être réduite. Qui vaincra, d'Athènes ou de Sparte ? Attend-on le grand homme de bien — le groupe armé, rigide observateur de la loi, pour chasser les histrions, défendre le peuple et reprendre à la bande noire ce dossier de la France dont elle vit grassement — sous prétexte de garantir les efforts et les existences ? La misère, avec sa robe déchirée, s'avance résolument et vient déclarer, tout d'abord, qu'elle

entend conquérir son foyer. Elle veut du linge, de l'air, une maison saine, du lait pour ses enfants qui vont être l'humanité régénératrice. En attendant, et tandis qu'elle formule ses protestations soutenues par des millions de voix, les intérimaires vont et viennent, véritables mystificateurs. Le passé, l'avenir se regardent, immobiles, farouches, mélancoliques comme des guerriers songeant à quelque extermination décisive. Le temps — c'est-à-dire l'inconnu — n'a pas dit son dernier mot ni levé le doigt pour désigner le vainqueur dans une définitive rencontre. Mon cœur penche vers le dernier. Je n'ai point de haine pour le premier, sinon une dédaigneuse pitié, dégoût produit par son rôle inutile. Dans quel abandon n'a-t-on pas tenu les plus grands cœurs intellectuels !... L'infortuné ne peut pas oublier cependant qu'il se trouve frustré dès son premier jour de naissance. Quant aux agités de l'heure présente, bien que maîtres des choses, en apparence, on peut laisser se conclure leur rôle. Tant que cela durera, nous verrons souffrir d'un état de choses temporaire, sans sécurité, sans beauté, sans grandeur ni mission — et nous comprendrons le mépris des âmes désintéressées dont le cœur bat encore pour d'autres idées que pour l'argent. L'argent ! — l'argent ! — expression maudite — raison d'être de ce moment — poison du jour — démence de notre société..... Je n'ai pas fini. Ce mot fait lever en moi des milliers de pensées douloureuses, comme cette nuée d'oiseaux qu'un coup de feu soulève au bout du champ remué, dans l'œuvre rustique du peintre Millet. Tout est à l'argent — grave maladie dans une nation. Pour le conquérir, on se livrera de véritables batailles. Attention, civilisateur, aux Mohicans financiers : les gouvernements espèrent se changer en entreprises et le sceptre en caducée. Dans les couches inférieures, nous n'en sommes qu'au guet-apens multiplié d'une façon inquiétante. Du reste, la vie de l'homme ne compte pour rien. Le meurtrier devient touriste par les effets de la loi clémente. Quant aux deuils ordinaires, ils sont vite guéris au moyen de l'homéopathie des satisfactions. Les héritages, convoités anxieusement, sèchent si vite les larmes! Jouir, vivre largement, voilà l'affaire — et fût-on rapin ou chef d'Etat, la mode est de prétendre aux mêmes ostentations. Apparaissez-vous dix minutes au pouvoir — l'habit râpé d'hier à peine ôté — les camarades émerveillés s'aperçoivent que vous êtes devenu bâtisseur, gros rentier, une manière de potentat bourgeois. Le tour de cartes est resté sous le tapis — inaperçu. On vise à toutes les folies dont la moindre est d'étaler ou cacher la plus jolie femme — ou la plus dépravée — mais avant tout, un rongeur de la grande espèce,

pourvu à satiété de tous les biens. Il faut le triomphe pour des grotesques, —les distinctions aux filous qui ne se refusent rien — les insignes du talent créateur à des faiseurs audacieux. Il faut éblouir, se rendre malfaisant avec le seul but d'occuper la première place. Tous les moyens sont bons pour donner du prix aux choses. Les maladies spéculatives nous rongent ; elles montent à tous les degrés de l'échelle sociale — et pas une vertu, pas un emploi n'en défendent. J'indique la plus excentrique, la dernière en date : a-t-on une bibliothèque, les volumes, devenus des bibelots de luxe, seront reliés avec des peaux de femme tannées. Ineptie qui frise de près le sacrilège. Quel gâchis ! quelles inventions ! La société se rue au trafic. Quand les hiérarchies se perdent et que le mérite noble traîne la savate — stigmatisé d'un ridicule qui est la pudeur de l'existence, la société se désagrège pour offrir le tableau d'une confusion de mœurs et d'idées sans nom. C'est toujours la même marche — cette fois basée sur des maladies morales de premier ordre — une vraie déroute d'hommes étrangers les uns aux autres. Que va-t-il arriver !.... A l'orgie de Rome, à l'abus de ces richesses qui furent sa dernière maladie, on vit succéder un état de vertu d'un saisissant contraste. C'est le salut humain. Nous enregistrons, alors, des sentiments nouveaux : mépris de l'or, retour à l'idéal, les vœux de pauvreté, les associations fraternelles, les renoncements aux biens, les édits somptuaires. Pour nous, société moderne, le moyen social rêvé, c'est une juste répartition des salaires, une sorte de garantie de la vie, et le retour au droit, aux moyens équitables, à la vérité — à ces hautes sagesses ainsi formulées : abnégation, justice, fraternité — mais non pas cette fraternité boiteuse qui s'inscrit ridiculement sur toutes nos pierres au moment où se livre une si odieuse bataille d'intérêts.

JUPITER (avec un grand soupir)

Et toi aussi, Momus, tu portes ta bannière dans les rangs de la plèbe !... Que tenteras-tu, Mars ?

MARS

Le coup de main d'une vaillance isolée — peu de chose. Je ne commande point aux multitudes qu'un ordre jette à la mort, victorieuses ou fauchées. Que de héros, soumis aux lâches, rongent leur frein sous d'écrasantes combinaisons hiérarchiques. Les diplômes font aussi bien des gloires fausses. Le génie non académique, non péroreur, se voue à d'obscurs travaux, en attendant, par l'instruction généralisée, l'universel concours des aptitudes. Le

peuple est resté une terre intellectuelle en friche. Parlerons-nous des grands conflits armés, des batailles qui sont ma sphère d'observation? Ce serait un drame horrible à narrer — véritable galère, mes amis! Le héros est bien exposé; à cette heure, il perd l'envie du sacrifice. C'est que les dévouements ne s'enchaînent point dans une nation frivole. L'imprévoyance devient une sorte de nourriture générale. Tel drame est-il signalé — vite une enquête; tel désastre se produit-il — autre enquête. On est prodigue d'enquêtes — mais enfin, cela n'est un préservatif ni contre le drame ni contre le désastre. L'amuseur Paris semble inoculer une maladie nouvelle à la France, l'égoïsme — ou, pour dire plus exactement, l'indifférence. Voyez-vous le soldat, même victorieux, laissé sur un terrain de combat pendant deux ou trois jours (cela m'est arrivé) mourant de la faim autant que de ses blessures, privé de médicaments. Pour quelques milliers de blessés — un médecin. A quoi donc les occupe-t-on? — à se consumer sans clients, à jouer avec la politique. Les études se trouvent singulièrement délaissées — et c'est ici que la satire reprend ses droits. Le médecin se suffit à peine si le charlatanisme ne l'a pas mis en lumière — trop redoutable, alors, pour les vivants. Mais si l'enfant recevait les premières notions de cette science utile à tous, notions peu à peu développées — si Hippocrate passait judicieusement avant Cicéron, ce serait déjà un merveilleux appoint pour venir en aide aux souffrances des humains, pour parer, dans une large proportion, au fléau des batailles et conjurer le plus grand effet de ses ruines. Mais quoi! le Français (type suprême européen, pourtant) veut demeurer un infaillible étourdi, quand il ne s'affirme pas un enfant groupé dans une nation composée d'une multitude de réactionnaires en tout, d'un fond bourgeois et routinier — océan d'hommes que toute initiative dérange — illuminé, à la surface, de quelques beaux génies qu'on dédaigne ou qu'on encense avec la même désinvolture, et l'impertinente légèreté mise aux choses — au mal comme au bien.

PAN

Tu te plains et tu as raison. A qui la faute? — aux satisfaits qui prétendent n'incommoder en rien leur fastueuse paresse. « *Après moi le déluge.....* » « *On ne vit pas deux fois.. ..* » « *Mon ventre d'abord.....* » Tout un code sybaritique à l'usage des gens en contemplation devant leur nombril comme le ridicule Bouddha oriental. Le riche n'abdique jamais; partout semant, partout il récolte. Le pauvre bêche le champ,

mais on lui refuse l'intelligence nécessaire pour vendre la moisson, s'il profite de quelque chose, ce n'est jamais que de son misérable incognito. Quel nouveau Plotin tout puissant, chef de peuple, philosophe, — consacrant quelques lieues de terre aux utopies bienfaisantes qui peuvent étendre le bonheur de l'homme, daignera réaliser la république idéale de Platon — ne fût-ce qu'à titre d'essai généreux et pour en finir une bonne fois avec ce vieux détestable monde — *comme il va...*

MOMUS

Tu comptes sans les aises et les plaisirs de la domination. Etre le maître, c'est d'abord satisfaire magnifiquement ses penchants. Le désagrément de s'occuper de tout se compense de la volupté souveraine de tout rapporter à soi et de paraître diriger difficilement des habitudes, sans rien changer aux formules ordinaires de la vie. N'espère point des mesures exceptionnelles ; l'inertie des pouvoirs c'est leur force — et leur chute finale. Il faut si peu pour arriver, qu'il faut encore moins pour finir. N'oublions jamais que, sur ce sol français, les mots plus que les actes déterminent l'aveugle popularité en politique, comme les néologismes en littérature. Un gouvernement moderne, quel qu'il soit, est un sablier tantôt tourné d'un côté, tantôt de l'autre ; les grains n'interrompent que pour un moment leur monotone évolution — image des crises populaires qui seules modifient, cherchent, créent et sympathisent, souvent à leurs dépens. Les foules instruites et moralisées, placées sous l'égide tutélaire de lois impartiales autant qu'inflexibles, pénétrées de la nécessité supérieure des devoirs et des vertus — inaccessibles à la faveur, égalitaires, pourront seules concourir à quelque rénovation sociale.

JUPITER

Que tenteras-tu, Mercure ?

MERCURE

Le trafic est en bonne voie de tout perdre, en attendant une ère nouvelle — l'envers du passé.

VULCAIN

Je la prédis avant un siècle. C'est le miracle de la vapeur — définitive révolution du globe.

MERCURE

Je puis encore l'accélérer — un mal pour un bien, selon le système

préconisé par Diderot. Quel sera notre avantage sur ce terrain ? Laissons faire au temps.

MOMUS

Le temps marche en avant, soldat discipliné ; les esprits vraiment nouveaux ne sont plus aux ruines. La civilisation édifie sans cesse à notre insu et souvent contre nos idées. Les âmes font peau neuve : elles demandent à la nature comme à l'agitation intellectuelle des sentiments d'union, des pulsations inattendues.

JUPITER

Ta satire énergique peut-elle quelque chose ?

MOMUS

Me faire haïr. Mon temps n'est jamais venu. Je ne puis que prédire, être lapidé — et finalement avoir raison. L'esprit en faveur s'arrête aux surfaces : il est le frère du rire qui ne pénètre rien.

JUPITER

Et toi, Neptune ?

NEPTUNE

Je sers la science ; la science sert le progrès ; le progrès, les révolutions humaines. Ma puissance ne s'exerce qu'à la longue et par ricochets. L'époque, toute d'expérimentation, n'est pas favorable aux divinités. L'homme se détache d'elles. A-t-il tort ? nous lui avons suscité, convenons-en, de bien grands fléaux.

JUPITER

Je comptais sur vos efforts réunis... Hélas ! qu'allons-nous devenir !.... Hélas ! hélas !.... Vais-je retomber dans la triste condition des princes à manifestes.....

MOMUS

Tu deviendras ce qu'il plaira aux événements. En attendant, humbles et silencieux, gardons nos places puisque les hommes nous font la générosité de nous employer.

SCÈNE XCVIII

UN COMMISSAIRE DE POLICE (entrant à l'improviste)

A moi, — fermez les portes ! Que personne ne bouge. Saisissez l'argent.

PREMIER SERGENT DE VILLE

Je ne vois rien.

LE COMMISSAIRE

Où sont les cartes ?

DEUXIÈME SERGENT DE VILLE

Il n'y en a pas, monsieur le commissaire.

LE COMMISSAIRE

C'est bien. L'heure est singulière, messieurs, pour une telle réunion — Au nom de la loi, je vous arrête. Nous connaîtrons vos occupations.

JUPITER

Mais, monsieur.....

LE COMMISSAIRE

Vous vous expliquerez au poste.

MOMUS

Tant de rigueur, pour un repas de nuit... Il ne nous sera pas difficile de nous disculper.

LE COMMISSAIRE (aux sergents)

Bonne prise : nous avons mis la main sur de grands conspirateurs.

MOMUS

Gastronomiques, monsieur.

DEVANT LE POSTE

SCÈNE XCIX

JUPITER (voix de père noble)

Mais ces dames, monsieur, ces dames innocentes..... n'aurez-vous aucun égard pour elles? Votre arrestation est illégale autant qu'inconvenante. Je proteste avec la plus grande énergie.

LE COMMISSAIRE

Je voudrais agir différemment — mes ordres sont précis. Ces dames obtiendront des chaises. C'est le moyen de concilier mon devoir avec la galanterie nécessaire. Un violon, monsieur, n'est pas une chambre à coucher.

MOMUS

Votre instrument me paraît curieusement accordé ; je vois là des gens de conditions très diverses, ce me semble?

LE COMMISSAIRE

C'est ma foi vrai : — un étudiant, une belle petite, un abbé déguisé..... Ce drôle, plus loin, ramassé ivre sur un banc, est un collectionneur d'os sanctifiés ; sa boîte renferme quelques échantillons de reliques : — saint Pierre, saint Thomas, sainte Véronique..... le paradis en raccourci.

MOMUS

Et ce vieux bonhomme, à l'air évangélique ?

LE COMMISSAIRE

Un personnage très suspect, jouant des tours pendables sous le couvert de la religion. Cet individu colporte une lanterne magique — et, pour spectacle, montre la *Passion*. Bon petit métier, dit-on ; — le gaillard a des rentes. Allons, messieurs, entrez ; épargnez-moi des sévérités regret-.

tables. Vous allez être en pieuse société, en attendant le jour et vos justifications.

JUPITER

O Neptune ! Hercule !....

MOMUS

Ainsi l'autorité protège les nobles ambitions. O Zeus ! ton Olympe sous les verrous est un pauvre dénouement à notre longue comédie.

MERCURE

La chance n'est plus du côté des immortels : — les hommes ont fait sauter la banque divine.

JUPITER

Nous n'étions que leurs jouets !

MOMUS

Ne nous ont-ils pas fabriqués... Jolis dieux de verre pour ces enfants turbulents. Désormais, les hommes se suffisent.

LE POÈTE

I

Mes dieux radotent, quelquefois,
Naturel effet d'un grand âge.
Pardonne, ô lecteur, tu le dois,
S'ils manquent trop souvent d'usage,
Songeant à leur esprit blessé.
Ce sont des penseurs du passé.
Le globe a tourné, sans leur faire
L'honneur d'un avis salutaire ;
Un beau jour, les voilà partis,
Divins sententieux, aigris
Contre le monde sublunaire :
Qu'ont-ils fait, courant les cités,
Troupe de fous ? — rire, ô misère,
Des célestes capacités !

II

Mais au plus profond de ces pages,
Cherche, lecteur, mes sentiments.
Recueille, à travers les voyages,
Plus de pitié que d'arguments :
Mon amour pour la grande foule,
Pour les tout petits opprimés,
Sublime et gémissante houle
Écume d'êtres affamés.
Ceux-là me vont qui se lamentent !
Rien n'a soulagé leurs douleurs.
Shylock-Tartufe dit qu'ils mentent,
Qu'on a bien assez de leurs pleurs.
Sacrifiés toute l'année
A l'usure, aux puissants, aux forts,
Race vierge, toujours menée
Au joug d'impitoyables sorts,
Vers la Loi ni sage, ni juste,
Sans noblesse et sans idéal,
Et victimes, tantôt d'Auguste
Tantôt du pirate légal :
Boursier, négrier, politique,
Auxiliaires du destin,
Hypocrites dont l'art classique
Est d'empoisonner le festin ;
Cabots dont nous craignons l'empire,
Exerçant les métiers nouveaux
De vide-gousset, de vampire.

Peuple, espère en des jours plus beaux !
Petit peuple dont le bras sème,
Dont les yeux ont beaucoup pleuré,
Ne vas pas aiguiser toi-même
Les griffes qui t'ont déchiré.

Trace, creuse, élargis la route
Qui doit te conduire aux sommets.
Par le malheur et par le doute,
Ne te laisse arrêter jamais.
Hélas ! justice et conscience
Sont aujourd'hui — fruits d'avenir,
Des fleurs à l'arbre de science
Que personne n'aime cueillir.

ÉPILOGUE

LE BON DIEU TOURISTE

> Bénédiction, louange à l'Etre suprême caché dans tout.
>
> J'allais chercher la sagesse de tous côtés afin de la prendre pour compagne, et je m'adressai au Seigneur.
>
> (*Antienne.*)

SCÈNE I

SOUS LE PORCHE D'UNE IMMENSE CATHÉDRALE GOTHIQUE

Le bon Dieu, costumé de noir, un guide à la main droite et dans l'autre main une jumelle.

LE BON DIEU

Le bruit des cloches m'étourdit, je l'avoue; j'ai l'oreille peu faite à ce vacarme qui prétend donner une idée de ma voix.

L'ARCHANGE MICHEL

Satan ne grondait pas autrement quand mon pied vainqueur se posa sur sa tête coupable. Seigneur, faut-il que j'étouffe leurs sons — ordonne !

LE BON DIEU

Ne troublons point le désordre terrestre. Je prétends laisser à l'homme une pleine liberté d'action, dussé-je en souffrir. Au surplus, il ne croit à la vie que lorsqu'elle fonctionne brutalement. Vos merveilleux concerts ont habitué mon esprit aux quiétudes souveraines. N'importe : le vrai voyageur doit faire abandon de ses aises pour le bénéfice sérieux de son éduca-

tion. Ce pauvre petit monde vu en bloc, de si loin, me plaisait assez ; de près, il offre des imperfections regrettables. Je suis mécontent de mon œuvre. Il faudra la refondre comme un vieux métal usé.

L'ARCHANGE MICHEL

Bouleverse à ton gré, Seigneur. Nous sommes prêts à t'obéir. Que ton souffle pèse sur lui!....

LE BON DIEU

J'y songerai. Tu me vois dans mes jours de bonne humeur, m'essayant à la vie étrange de l'homme, pour en apprécier les difficultés, fatigué que je suis de ses plaintes. Peut-être a-t-il un peu raison, entre nous. Je créai la Terre le sixième jour, à l'heure où les ténèbres commençaient, même pour le ciel, et je puis te dire que mon esprit éprouvait, déjà, comme un germe de lassitude. Quand elle se mit en mouvement, je m'aperçus de l'erreur; par insouciance, je remis à plus tard les rectifications si nécessaires. D'ailleurs, dans ce désaccord, je voyais pour nous tous un petit sujet de distraction. On se fatigue des perfections méthodiques, et il n'est point trop d'un monde biscornu dans l'universelle et harmonieuse création.

L'ARCHANGE MICHEL

La foule arrive à grands pas pour commencer sa prière indifférente. Mon Dieu serez-vous confondu avec elle, écoutant ses mensonges dont votre cœur paternel aura tant à souffrir, réprimant votre légitime colère contre tant d'ingrats qui vous oublient?....

LE BON DIEU

Bon, bon, laisse faire; un voyage d'agrément n'est point une brutale perquisition à domicile. Je saurai rire de ma déconvenue, et, quant aux mensonges, je leur pardonnerai de grand cœur, ayant plus que jamais besoin d'illusion.

L'ARCHANGE MICHEL

Vous voyez tout, Seigneur! Quelle conscience se dérobe à votre œil...

LE BON DIEU

Je le ferme, mon fils, bien souvent ! la surveillance des mondes est un si malencontreux emploi, qu'on le résigne plus d'une fois pour goûter un peu de repos. C'est bien ce qui donna tant de marge à Lucifer. Au surplus, je l'ai puni sévèrement. Un jour, j'adoucirai sa peine ; une offense, même si grave, ne peut être matière à châtiment perpétuel. Ma bonté ne sera

point celle des bourreaux humains qui tuent avec art pour couper court aux souffrances. Un Dieu donnera-t-il l'éternité à son sourire, éternisant aussi les pleurs de ses enfants ! Allons, pour un instant, Michel, laisse-moi seul. Ton visage n'est point celui d'un mortel : si beau, il éblouirait les regards. En vain tu le voiles de ta chevelure d'or plus odorante que les tiges balancées des verveines, une lumière idéale s'en échape et frappe d'étonnement les âmes obscures de la Terre. Vois, près de nous, ces femmes groupées qui chuchottent en t'admirant. Eloigne-toi. Pour ma part, j'ai su me travestir avec adresse — au surplus, cela convenait à mon âge. Me voilà devenu bonhomme, courant le monde comme un philosophe trop engraissé dans son fromage, afin d'atténuer l'ampleur de ses formes. Es-tu content de ma jaquette neuve en drap d'Elbeuf, de mon pantalon puritain, de mes souliers vernis à boucles? Tu dois louer ce chapeau cylindrique aussi brillant que ma chaussure ? Je flamboie des pieds à la tête mieux que l'épée de l'ange Irus. Tu souris, mon fils, d'une telle misère : elle est pourtant, ici-bas, la marque distinctive des hautes faveurs du sort et porte en elle sa marque et sa considération.

L'ARCHANGE MICHEL

Mais les anneaux d'argent de ta glorieuse barbe déroulée sur ta poitrine comme le flot imposant de tes pensées, ne te feront-ils point reconnaître ?

LE BON DIEU

Elle me donnera crédit de sagesse, à moins qu'elle n'inquiète des institutions sociales remarquables par leur force d'action, par la savante ordonnance de leurs lois puériles — car il est des barbes politiques ! En les créant, je ne m'étais point douté que je préparais, là, bien des embarras à l'homme. Les prêtres se rasent ; ils ont renoncé au côté vénérable de l'attitude, pour une tournure plus galante que je suis loin de vouloir incriminer. Eloigne-toi ; quand ma pensée t'appellera, reviens. *(Exit.)*

SCÈNE II

UN MENDIANT

La charité, pour *la mort* de Dieu !

LE BON DIEU

Que gémis-tu là, pauvre éclopé; — Dieu est-il mort?

LE MENDIANT

On le dit — pour nous racheter.

LE BON DIEU

Je croyais qu'un pardon pouvait suffire. Mais qui dirige le monde, à ce compte ?

LE MENDIANT

Lui-même — il est ressuscité.

LE BON DIEU

Mais on le dit immortel ?

LE MENDIANT

Dieu s'est fait homme.

LE BON DIEU

Fort bien ; il voulut accomplir une métamorphose paradoxale.

LE MENDIANT

Vous êtes étranger ? — Turc, sans doute ?

LE BON DIEU

Cosmopolite. Voici mon obole : je te la donne au nom du pittoresque.

LE MENDIANT

Dieu vous *le* rende. (A part) Quel original ?

(Dieu monte quelques marches.)

SCÈNE III

UN PÈLERIN (marchand)

Milord, milord, achetez-moi quelque petite chose — je n'ai pas étrenné.

LE BON DIEU

Tu mens comme un ministre, mais ta religiosité d'emprunt donne quelque attrait à cette faiblesse. Que vends-tu ?

LE PÈLERIN

Des prières.

LE BON DIEU

Des prières, vertus saintes ! Chaque créature ne trouve-t-elle pas en elle une oraison mentale digne du créateur qui l'inspire ? Faut-il lui faire la leçon comme aux bêtes savantes ? Cela ressemble aux petits compliments de nouvelle année. Comment appelles-tu ce collier de grains ?

LE PÈLERIN

Un chapelet.

LE BON DIEU

Quel est son usage ?

LE PÈLERIN

L'usage... de la religion : on dit ses prières dessus — tenez, comme ça, en comptant les boules.

LE BON DIEU

Bonne chaîne à calcul qui permet les distractions. Vois-tu, l'ami, une seule pensée élevée sincèrement vers Dieu suffit et au delà. A-t-il besoin de tant de redites ? Pour vous, c'est un mauvais riche à la porte duquel le pauvre nasille son *pater* au moins pendant quelques heures de suite ? Que peuvent signifier ces coquilles cousues à ton chapeau ? Explores-tu les mers pour arborer ce trophée comique ?

LE PÈLERIN

Je suis pèlerin de la Terre-Sainte ; ces coquilles viennent du Jourdain.

LE BON DIEU

Bon plaisant, tu fais faire des miracles à une rivière : la nature aussi va s'amuser à singer l'homme, elle la vertueuse ! Laisse ta coquille à Jean-Baptiste qui s'en servit pour le plus grand succès de ses prédications, et quant à la Terre-*Sainte*, dis-toi que l'on y commit, de tout temps, de fort grands péchés. Les meilleurs pèlerinages sont ceux de son âme à son cœur, pays d'exploration difficile, et qu'il est bon que l'on sanctifie de temps à autre. Voici une bourse ; redeviens homme si tu veux honorer ta raison.

LE PÈLERIN

C'est le bon Dieu qui vous envoie — j'étais bien malheureux.

LE BON DIEU

Ne te rends pas misérable. (Il entre dans l'église.)

SCÈNE IV

LE PÈLERIN (au mendiant)

Je n'en reviens pas — cet homme a la berlue.

LE MENDIANT

Un richard ; du bien volé qu'il rend aux pauvres. Si l'on se fiait à ses paroles, on serait bien regardé des honnêtes gens.

LE PÈLERIN

C'est un protestant.

LE MENDIANT

Un propre à rien, Jésus lui règlera son compte.

SCÈNE V

LE GOUPILLONNEUR (tendant son goupillon)

Prenez, bonnes âmes.

LE BON DIEU

Que m'offres-tu, là ?

LE GOUPILLONNEUR

De l'eau bénite.

LE BON DIEU

Aurait-il plu aujourd'hui sans que je le sache ?.... La terre ne s'est point fécondée de la rosée du ciel...

LE GOUPILLONNEUR (voix de pie)

C'est de l'eau consacrée, monsieur.

LE BON DIEU

Où fut-elle puisée ?

LE GOUPILLONNEUR

Dans la rivière.

LE BON DIEU

A quel usage fais-tu servir tes gouttes corrompues ?

LE GOUPILLONNEUR

Vous êtes bien ignorant : à sanctifier sa prière par le signe de la croix.

LE BON DIEU

Cette pauvre prière est donc ensevelie dans les formules ? L'œil de Dieu lui-même ne peut plus la reconnaître, ainsi dissimulée sous son masque d'emprunt — c'est une violette dans un taillis épineux.

LE GOUPILLONNEUR

Vous dites ?.... je ne comprends rien à vos paroles.

LE BON DIEU

Je ne suis pas mieux instruit de ton métier; tu parais le pratiquer sans goût.

LE GOUPILLONNEUR

Dame, on n'est pas là tout le jour pour son plaisir. Je me gagne le paradis, on peut le dire.

LE BON DIEU

Le paradis !.... Eh', mon ami, il n'est point une sotte récompense promise aux infirmités qui savent geindre, faute de mieux, mais un *asile* définitif d'où peuvent être exclues les sombres figures comme la tienne.

LE GOUPILLONNEUR

Vous êtes bien insolent !

LE BON DIEU

Calme-toi, goupillonneur. De fait, on peut espérer mieux qu'une société de rébarbatifs, de vilains ou de pauvres d'esprit. Crois-tu que le paradis continue le cloître ou l'hôpital, par hasard ?

LE GOUPILLONNEUR

Laissez-moi tranquille où j'appelle monsieur le curé.

LE BON DIEU

Excuse le sens un peu confus de mes paroles — je suis étranger.

LE GOUPILLONNEUR

On le voit — vous parleriez autrement de l'eau bénite.

LE BON DIEU

Un détail : la conserve-t-on en bouteilles ?

LE GOUPILLONNEUR

Bien bouchées. Vous êtes Anglais, sans doute ?

LE BON DIEU

Je te souhaiterais la clé d'une meilleure cave — il est vrai que tu n'es pas chanoine, triste corbeau perché dans ta stalle pour croasser en signe de pluie.

(Le goupillonneur se lève furieux, mais il se rassied, aussitôt, avec les marques du plus profond sommeil.)

SCÈNE VI

LE CARILLONNEUR (il vient au bon Dieu)

Monsieur — hé, monsieur, montez-vous aux tours ?

LE BON DIEU

Pour quoi faire ?

LE CARILLONNEUR

Pour voir la ville.

LE BON DIEU

Je viens, ici, recueillir mon âme.

LE CARILLONNEUR

Vous verriez quelque chose de beau : l'escalier est en pierre de taille — deux cents marches, monsieur ! le bourdon nous attire beaucoup de visiteurs : six personnes peuvent danser dessous.

LE BON DIEU

Où sont mes compagnons d'ascension ?

LE CARILLONNEUR

Tenez, monsieur, écoutez-les. (Chœur de voix avinées.)

Madame à sa tour monte,
Mironton, ton, ton, mirontaine...

LE BON DIEU

Voilà une sainte occupation ! il est vrai qu'une fois au sommet du monument, on se trouve rapproché de Dieu mieux en état de vous entendre. Combien fais-tu payer pour une telle faveur — l'ascension, le bruit et la vue de cette ville qui sut élever un si beau temple à son Dieu, refuge pour les oisifs amateurs d'ombre pendant les heures de grand soleil ?

LE CARILLONNEUR

Cela dépend de la générosité des personnes.

LE BON DIEU

Tu mérites bien d'être payé en monnaie de bâton, drôle, pour tenir boutique ouverte de dissipation !

(Le carillonneur se sent frappé sur les épaules adossé contre le mur, il ne peut ni bouger, ni se plaindre, et reste dans cette posture de cariatide rossée.)

SCÈNE VII

LE SUISSE (survenant)

Mettez-vous de côté, vous gêneriez la circulation.

LE BON DIEU

De tes idées, ou de ta lance ?

LE SUISSE

Des gens qui veulent faire le tour de l'église.

LE BON DIEU

Des curieux, sans doute, avides de voir et de se montrer ?

LE SUISSE

Nous avons des places réservées au milieu du chœur — allez-y.

LE BON DIEU

Dieu est partout, mon ami.

LE SUISSE

Je vous l'accorde ; mais le riche veut avoir toutes ses aises. Dites donc à monseigneur de se mettre à genoux au fond de l'église : il préfèrera toujours sa bonne stalle devant l'autel.

LE BON DIEU

Il y est plus en vue — comme acteur. Mais toi-même, serais-tu quelque prince étranger curieux des usages catholiques ?

LE SUISSE

Moi, prince ! — vous voulez rire... on m'emploie pour maintenir le bon ordre.

LE BON DIEU

Eh quoi! dans cette divine maison, il est besoin d'une force répressive?

LE SUISSE

Quelquefois.

LE BON DIEU

L'église a donc ses jours de spectacle où la foule, devenue cohue, fait de l'oraison pieuse un exercice acrobatique!

LE SUISSE

Nous avons les solennités ; ces jours-là, le travail ne chôme pas — il faut se montrer dans tout son luxe, vous sentez bien ; mais si quelqu'un songe à se recueillir, il fait bien de rester chez lui. Circulez, mesdames, circulez !... Des mijaurées de rien du tout... Ça vient ici montrer ses robes et dire du mal du prochain.

LE BON DIEU

Quel bruit font leurs chaises...

LE SUISSE

Question d'être remarquées. Ça fait tourner la tête aux flâneurs qui se rendent à la messe pour friser leur barbe et reluquer les femmes en se moquant de nous.

LE BON DIEU

Les vois-tu prier, ceux-là?

LE SUISSE

Prier — allons donc! blaguer tout le temps, rire ou lancer des signes. Après ça — voulez-vous mon opinion — la religion ne va bien qu'aux vieux.

LE BON DIEU

Explique-moi le rôle de ces blêmes jeunes gens en robe noire?

LE SUISSE

Des séminaristes, des curés pour plus tard.

LE BON DIEU

De futurs prêtres — Dieu vienne en aide à des vocations si déterminées. Les fonctions ardues ou compliquées veulent de longues années d'apprentissage. De qui portes-tu la livrée soldatesque?

LE SUISSE

Elle est bien bonne..... je ne suis ni soldat ni domestique — c'est mon costume d'église.

LE BON DIEU

Un général, l'épée au côté, des épaulettes, l'attitude martiale, la moustache retroussée comme à la veille d'une bataille ! parfait. Le catholicisme veut prouver qu'il est une puissance guerroyante. Dérisoire ambition ! Si Dieu n'était au-dessus de toute interprétation humaine, vous finiriez par le rendre ridicule à force d'inventions burlesques. Et ce lugubre personnage, vêtu de noir, contracté de visage, qui porte au cou une belle chaîne d'argent et brandit à sa main une petite badine — que m'en diras-tu ?

LE SUISSE

Le sacristain, celui-là — un fameux intrigant, allez, et qui se croit le diable parce qu'il serre les vases et les habits dans un tiroir. Circulez, mesdames, circulez...

LE BON DIEU

Ce qui me plaît, à l'église, c'est la grande liberté que l'on a d'y causer.

LE SUISSE

Oh ! oui, monsieur : pour cela, chacun est bien à son aise. Voici la quête — il faut que je l'accompagne.

LE BON DIEU

A quel propos, une quête ?

LE SUISSE

Le *denier de Saint-Pierre* — la cause du pape !

LE BON DIEU

Un instant, l'ami. Voudrais-tu me dire ce qu'a de commun cette cause avec le ciel ?

LE SUISSE

Comment ! vous ignorez qu'on veut détrôner tout à fait Sa Sainteté ? Nous nous battrons ; ce sera une guerre terrible, monsieur.

LE BON DIEU

Bon moyen d'être agréable au Seigneur. Voilà donc la vie des serviteurs du ciel, des brouillons qui se querellent non pour sa gloire, mais pour les

arbitraires pouvoirs organisés en son nom. Dieu leur a été, là, un joli prétexte à vanités, à haines, à ambitions, à convoitises.

LE SUISSE (se retirant)

C'est vrai ; mais je vous le dis à l'oreille : il fait bon être des gros amis de Dieu pour bien mener bombance; les petits comme moi, voyez-vous, c'est toujours mis de côté. La chance du suisse ne vaut pas lourd: beaucoup de galon et peu de rôti.

LE BON DIEU (seul)

Cet orgue, aux voix mélodieuses, apaise à propos mon esprit. Il n'en est pas de même de nos braillards, debout au lutrin, qui hurlent tant de sottises dans une langue inconnue; les enfants s'enrouent à leur tenir tête et le public répond par intervalles, coupant la mesure sur un ton aigu qui me perce les oreilles. Rien n'est plus propre à distraire les auditeurs, sinon à les faire rire. Aussi, que de regards vides, que de visages évaporés. Il n'est pas encore venu à mon cœur une prière sincère. (Allant au bedeau qui dort, au pied de la chaire.) Hé l'homme !

SCÈNE VIII

LE BEDEAU (effaré)

Oui, monsieur le curé..... hein ! qu'est-ce que vous voulez ?

LE BON DIEU (confidentiellement)

Eveille-toi ; ton sommeil décoche une réponse satirique à l'éloquence de ce moine qui crie si haut des phrases ampoulées, vessies théologiques dont il semble personnellement gonflé.

LE BEDEAU

Vous m'avez fait peur..... Le sermon..... je le sais par cœur — c'est toujours la même chose.

LE BON DIEU

Homme sincère, admire la patience de Dieu qui l'entend depuis deux mille ans : n'a-t-il pas lieu d'en être rassasié ?.... On se trompe si grossièrement sur son compte, qu'il aimerait autant le silence. Mais dis-moi :

pourrais-tu m'apprendre quels sont les personnages enluminés et dorés que je vois là?

LE BEDEAU

Ça ? des saints — oui, monsieur, des saints tout bonnement.

LE BON DIEU

Ressemblants?

LE BEDEAU

Il ne faut pas trop s'y fier. Je connais le fabricant qui les confectionne. Ah ! mon dieu, il y a de quoi rire : « Avec une barbe collée au menton de sainte Brigitte, me disait-il, un jour, j'ai bientôt, à volonté, saint Roch ou saint Ambroise ». C'est un original. Monseigneur lui a retiré la pratique de l'église, pour avoir défiguré Jésus-Christ avec de gros favoris.

LE BON DIEU

La tradition donnait tort à l'artiste ; il osa beaucoup. C'est curieux..... Tiens, tiens... saint Thomas... saint Pierre ;... oui, je me souviens — de braves gens assurément... mais qu'ont-ils accompli pour l'Eternel ? L'un d'eux a-t-il seulement chanté la Création en vers inspirés, comme Lucrèce, ou le Paradis, comme Milton ? On les prie afin d'influencer Dieu — Dieu, la pure équité ! — Au surplus, considérant le ciel comme une monarchie bien outillée ayant ses ministres, ses ambassadeurs, sa paix et ses guerres, ses oubliettes, sa politique tortueuse, nous savons tous que le Seigneur est peu prodigue d'audiences, aimant par goût l'isolement. Les pensées, les visages ne se ressemblent guère. Dieu nous apparaît peu favorable à l'humanité créée à son image. Que ne peux-tu me comprendre, ami !...

LE BEDEAU

Nous avons, encore, beaucoup d'autres ossements, des reliques de toute beauté.

LE BON DIEU

Un cimetière portatif — sous verre. Voilà que les hommes s'autorisent de leur choix pour l'imposer à Dieu. Tu vas me donner raison : quelle créature peut être sainte s'il ne l'a marquée de son doigt de feu, aux yeux de tous ? Ces brinborions vénérés valent à peine quelques fleurs naturelles de temps à autre renouvelées — elles sont du même prix que ton habit.

LE BEDEAU

Eh bien, monsieur, on les prie beaucoup.

LE BON DIEU

De mille façons — Dieu ne fut jamais si près d'une culbute ; aujourd'hui, même, on l'a quelque peu mis à la retraite, le trouvant passablement vieux et maussade.

LE BEDEAU (seul)

Drôle d'homme, il n'est pas gêné pour se promener dans l'église en riant, sa *longue-vue* sur les yeux. Bon ! le voilà maintenant à regarder les tableaux..... *la Cène*, *l'Adoration des Mages*..... Il rit toujours. Quel bon caractère ! C'est étonnant comme il ressemble à notre Père Éternel.

SCÈNE IX

LE BON DIEU (il va pour prendre une chaise)

(A part) Une fois assis, il me sera loisible d'examiner plus à l'aise.

LA CHAISIÈRE

C'est cinq sous, monsieur.

LE BON DIEU (souriant)

Ma foi, je ne les possède pas ; vous me ferez bien la charité d'un petit crédit ?....

LA CHAISIÈRE

Allez plus loin ; levez-vous, homme de mauvaise foi !

LE BON DIEU

Au nom de Dieu !

LA CHAISIÈRE

Avec cet argent-là, on ne rempaille pas les chaises quand elles sont esquintées.

LE BON DIEU

Je prends ce siège pour la vieille femme estropiée que vous voyez là-bas, tenant un enfant dans ses bras.

LA CHAISIÈRE

Un pilier d'église — qu'elle reste chez elle : nous n'avons pas acheté mille francs de chaises pour les nécessiteux.

LE BON DIEU

Je vous crois un mauvais cœur, mon enfant.....

LA CHAISIÈRE

Avisez-vous de ce qui vous regarde.

SCÈNE X

UN ABBÉ (sortant d'une chapelle)

Madame Sureau, n'oubliez pas de repasser les nappes et les surplis.

LA CHAISIÈRE

Ce sera prêt ce soir. Je ne me néglige pas pour le service.

L'ABBÉ

Encore un coup du père Joseph; nous finirons par lui interdire la messe.

LE BON DIEU

A quel usage faites-vous servir le vin, si je ne suis pas indiscret?

L'ABBÉ

A communier sous les deux espèces.

LE BON DIEU

Au nom de qui, je vous prie?

L'ABBÉ

Ne le savez-vous pas? — au nom de Jésus-Christ.

LE BON DIEU

Bien, bien, j'oubliais — c'est un symbole. Pardonnez à ma curiosité : comment appelez-vous ces petites loges grillées qui occupent les angles sombres de l'église?

L'ABBÉ

Mais des confessionnaux, monsieur.

LE BON DIEU

J'y vois des personnes agenouillées.

L'ABBÉ

Nous recueillons leurs confessions pour les renvoyer en état de grâce.

LE BON DIEU

Voilà votre supériorité sur les mortels ordinaires ?

L'ABBÉ

Une pareille question, monsieur, devient au moins saugrenue — Dieu nous a chargés de ce soin.

LE BON DIEU

Par écrit, ou verbalement ?.... Est-il donc lui-même si occupé qu'il néglige le meilleur de ses devoirs : le pardon des fautes ? O jeune homme ? tu renias de bonne heure la nature ! A tes pieds s'est prosternée, à l'instant, une belle jeune fille ; — je l'ai vue... sa bouche frémissait contre ton oreille émue, contre ton cœur saisi. Le front collé à la grille, séparé d'elle seulement par l'épaisseur de ces frêles roseaux entrelacés, tu aspirais le parfum qui s'exhalait de ses cheveux, de ses lèvres, avec une amère volupté, écoutant le récit mystérieux de ses soupirs, de ses désirs, de ses rêves. Ton visage est jeune pour de telles confidences ; tu as mauvaise grâce à t'entendre appeler sans honte : « *mon père !* » toi l'enfant sensuel et vain — ton âge le veut — par cette belle créature dont toutes les paroles sont des transports amoureux. Je connais la joie cachée que l'on trouve à ces épanchements profonds et secrets que n'osent même rêver les mères. Quel cerveau d'homme, quelles forces sauraient résister à de semblables épreuves chaque jour renouvelées ?.... Etes-vous donc de si grands saints pour appeler à vous ces tentations ?.... Allez au désert, ou fermez vos oreilles : ces flammes brûlent les cœurs qu'elles approchent. Si vous n'êtes que des curieux, prenez donc la robe des femmes pour afficher vos caractères. Le célibat vous met à l'abri de la jalousie de vos épouses, rusés compères ; vous pouvez rêver à l'aise, en écoutant chapitre par chapitre l'histoire audacieuse des folies féminines. Ce sont là des livres licencieux, seulement étudiés par vous qui représentez, dans ce cas, la censure.

L'ABBÉ (plus pâle qu'un mort)

Je vous croirais volontiers hérétique, si vous n'étiez fou. Je n'ai pas le temps d'écouter votre sermon. Pour le moment, je vous engage à sortir

sans retard de la cathédrale; nous n'aimons pas recevoir chez nous les ennemis de la religion. (Il s'éloigne en gesticulant.)

LE BON DIEU

Cela ne fait-il point rire : de tels conseillers et de tels sages qui font vœu de virginité, épurant le corps pour avoir le droit de ternir l'âme..... Que vois-je, là-bas ? les coulisses d'un théâtre — une manière de vestiaire où mes prêtres changent d'habits selon l'ordre et le sens des cérémonies. Leur gravité me réjouit. (Passe un chanoine riant et vermeil.) Pourriez-vous m'apprendre, vertueux prélat, quelle est cette figure ridée de vieillard que je vois là-haut ?

SCÈNE XI

LE CHANOINE

Dieu le Père.

LE BON DIEU

En vérité ! il est donc ainsi ?

LE CHANOINE

Tout le prouve. C'est un Dieu vénérable !

LE BON DIEU

(A part) Un peu caduc. (Haut) Et plus bas ?

LE CHANOINE

Le Saint-Esprit — troisième personne.

LE BON DIEU

Une colombe ?

LE CHANOINE

C'est la forme que lui prête la théologie.

LE BON DIEU

Voilà qui est fort curieux — l'oiseau-Dieu, emblème extraordinaire. Comment appelez-vous le cadavre en croix ?

LE CHANOINE

O détestable ignorance !..... — Jésus-Christ, le fils de Dieu.

LE BON DIEU

Nu !.... je me permettrai de trouver excessive cette licence. Entre nous, bon prêtre, pensez-vous qu'un dieu se donne pour mission d'entraîner les imaginations inférieures — femmes, enfants — vers les pensées romanesques ?.... Singulier caprice d'artiste : il n'est point à sa place, croyez-moi, dans une pudique demeure où chaque jour retentit l'anathème contre la chair. Mais, dites-moi : je ne vois autour de nous que des femmes..... Que faites-vous des hommes ?

LE CHANOINE

Les hommes de notre siècle sont des esprits forts ; ils vont au cabaret ; — pendant ce temps, leurs femmes chantent avec nous.

LE BON DIEU

Cantiques et chansons se disputent le monde ; dans ce professorat régulier, vous avez choisi la part habile, confessant des confesseurs. Mais l'homme s'éloigne de vous, haute raison émancipée. Vous ne rougissez donc jamais de n'avoir à persuader que des esprits faibles, des intelligences sans portée que l'appât de la louange et la frivolité curieuse vous amènent ?

LE CHANOINE

Vous êtes réformé, je le vois : je n'ai pas le temps de disputer avec vous. Du reste, il me serait facile de confondre l'aveuglement dans lequel vous paraissez vivre. Vos maximes sont un grand scandale pour mon cœur pieux. Je vous cède la place. (*Exit*)

LE BON DIEU (à part)

O bon vieillard, occupé tout le jour à digérer et bourdonner, tu méritais mieux que ce rôle.

(Passe Monseigneur, bénissant)

SCÈNE XII

LE BON DIEU

Magnifique seigneur, quel cérémonial présidais-tu à l'instant dans le chœur ?

MONSEIGNEUR

Etranger, vous paraissez audacieux en paroles. Je n'ai pas l'honneur de

vous connaître. Un sentiment chrétien, plein d'humilité, veut que je vous réponde : mes lévites m'habillaient pour la célébration de l'office divin.

LE BON DIEU (le suivant)

A genoux — pièce à pièce, — ainsi qu'un satrape ? En vérité, voilà des pompes bien faites pour émouvoir les cœurs fervents. Tu te sers d'elles comme du plus excellent système de séduction.

MONSEIGNEUR

Humiliez votre esprit si vous voulez vous épargner des rigueurs.

LE BON DIEU (accoudé à sa stalle, sous le dais)

Es-tu le juge suprême des cas de conscience ?

MONSEIGNEUR

J'agis dans son esprit — si vous parlez du vicaire du Christ, infaillible en raison, en clémence, en sévérité.

LE BON DIEU

Pourquoi vicaire ?

MONSEIGNEUR

Ne transmet-il pas à l'Eglise ses commandements !

LE BON DIEU

Ses rancunes et ses préceptes intolérants. Jésus ne prêcha que l'universelle fraternité.

MONSEIGNEUR

Le Saint Père ne peut se tromper — toutes les lumières reposent en lui.

LE BON DIEU

Sa première tragique erreur fut de croire à la possibilité d'un despotisme religieux — autrefois sanglant, aujourd'hui soupçonneux — despotisme approuvé par Dieu pour qui tous les humains sont pourtant des fils, quelle que soit leur manière de le comprendre.

MONSEIGNEUR

Dieu l'inspire ! dans ses prières il le voit face à face.

LE BON DIEU

Le fais-tu supérieur à l'enfant agenouillé qui n'a pourtant ni ambitions, ni vanités, ni tiare, ni cardinaux, ni *sacré collège*, ni palanquins, ni mule

blanche, ni ministères politiques, ni soldats, ni censures littéraires, ni héritages territoriaux — à moins que ce ne soit l'humble filet de Saint-Pierre dont vous avez su faire une monarchie.

MONSEIGNEUR (avec éclat)

Un tel langage ! et c'est ici, vieillard pervers, irréligieux, que tu le fais entendre !.... Je te chasse du temple que tu profanes !

SCÈNE XII

LE CHANOINE (intervenant)

C'est un fou païen.

L'ABBÉ

Un libre-penseur.

MONSEIGNEUR

Appelez le suisse et qu'il le jette à la porte du saint lieu.

LE BON DIEU (souriant)

Je comptais, je l'avoue, sur une discussion éclairée et non sur des rages qui appellent la force à leur aide pour trancher toute question épineuse. O tolérance ! vertu céleste, la terre t'a donc refusé un abri !....

LE SUISSE (accourant)

C'est vous qui injuriez Monseigneur ? — suivez-moi : vous mériteriez d'être arrêté.

MONSEIGNEUR

Chassez-le comme un être impur. Malheureux sophiste, en d'autre temps un bon bûcher eût vengé le ciel en courroux.

LE SUISSE

Sortez ! (Il le pousse de sa hallebarde.)

LE BON DIEU (à part)

Joli conte pour amuser mes anges. (Haut) Accordez-moi quelque répit : l'odeur de l'encens m'a peut-être troublé le cerveau comme aux femmes ; cela expliquerait suffisamment mes inconséquences religieuses.

LE SUISSE

A la porte !

LE BON DIEU (souriant toujours)

Je croyais que c'était, ici, la maison de Dieu ?

LE SUISSE

C'est bien pour cela. Allons, dehors !

(L'archange traverse l'espace, prodigieux rayon dont la lueur enveloppe l'église entière. Le suisse s'évanouit sur la porte en criant : miracle !)

LE POÈTE

« Nature, tu es ma divinité ! »
SHAKESPEARE.

J'ai sténographié le voyage de Dieu.
Mais ces mortels, chassés du beau paradis bleu,
Par lui, seul créateur — cette errante famille,
Univers dont le flot tourbillonne et fourmille,
N'auront-ils pas manqué de le voir une fois
Bien vivant — corporel — d'ouïr enfin sa voix ;
Et, comme je l'ai vu, de l'admirer, d'écrire
Le doux scénario qu'il était venu rire,
De rappeler sa verve et son air singulier ?
Dieu n'est pas seulement le sourd qu'il faut prier,
Vibrion solennel d'infimes tabernacles.
Il a choisi des traits propres à ses oracles.
Il est dans le sayon de ce gai laboureur,
Dans l'habit du soldat portant si haut le cœur,
Sous la robe du sage ou la blouse ouvrière,
Dans l'épée, appelant l'hécatombe guerrière
Pour quelque sacrifice à nos esprits caché,
Dans la vertu sereine ou le louche péché.
— Pourquoi pas sous le lin de ces vierges pieuses
Qu'un destin sans grandeur sacra religieuses ?
Et, puisque de rêver nul pouvoir ne défend,
Près du sein de la mère allaitant son enfant ?

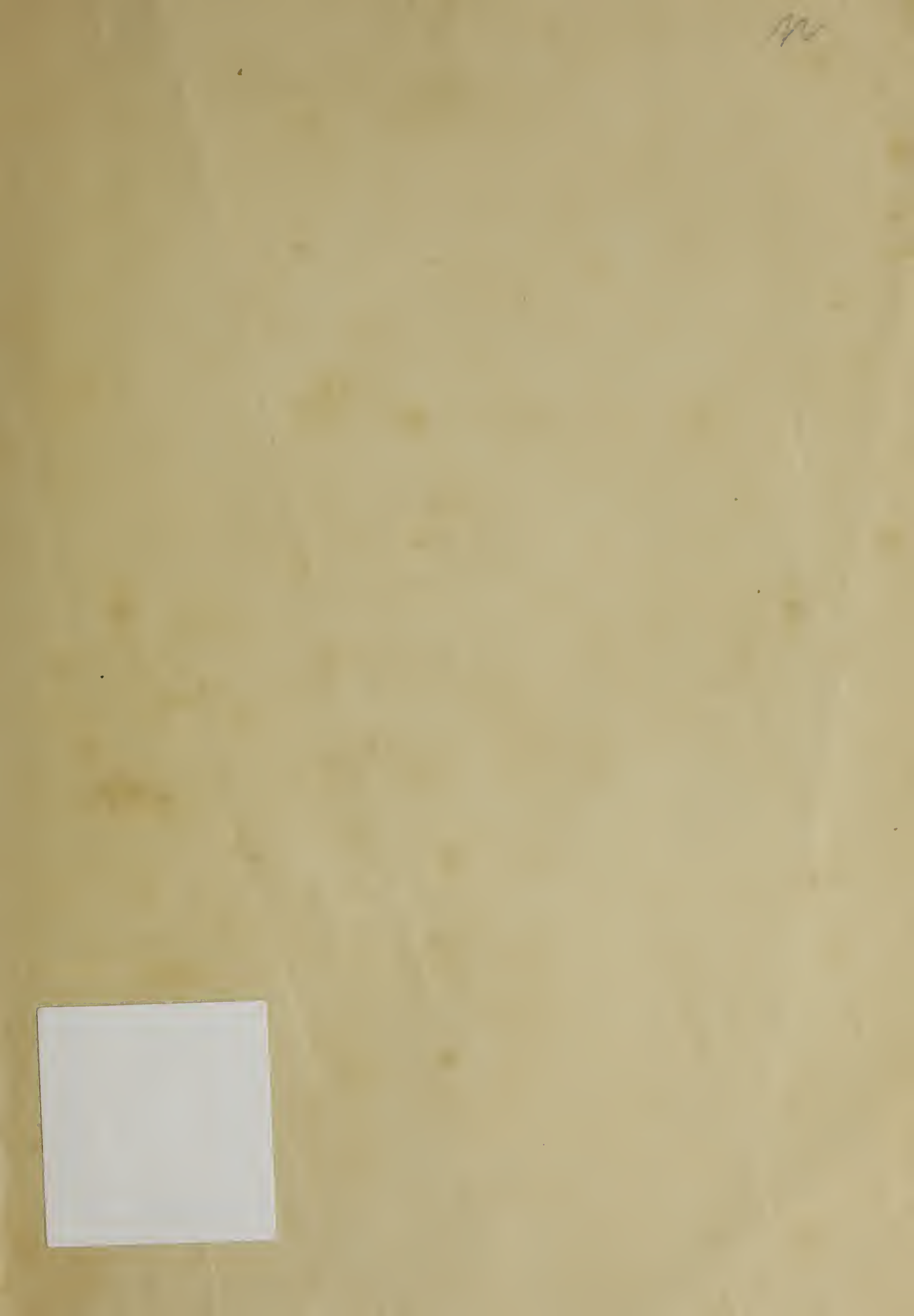
Dans la fleur, dans la plante et l'arbre — dans l'eau vive,
Le nuage et le vent, le saule sur la rive,
La lumière d'aurore et les ombres du soir,
Les parfums que toute âme aspire sans les voir,
Le cloaque du pauvre ou les splendeurs immondes?....
Mais alors, dissipant ces ténèbres profondes,
Si nous le concevons en tout vivant — bien plus,
Axe de l'univers par des liens absolus,
Sublime impersonnel sans gîte et sans stature,
Grand tout! -- n'a-t-il pas nom vraiment divin : Nature?....
La nature, mon moi, merveilleux élément
Dont je sors, dont je suis, quiétude ou tourment
(Ainsi l'état de l'air changeant, formé de même)
Pour tout dire : ma chair, fruit du sol, fruit suprême,
Floraison ou ferment — la Nature, horizon
Où le songe se berce en sa double maison,
De la tombe au berceau -— de la vie au peut-être...
La nature, ma forme, essence de mon être,
Poussière que nos corps sèment et qui revit
Dans une autre atmosphère et sous un autre habit,
Printemps renouvelé dans l'espace d'un rêve,
Doux rajeunissement par la mort — flamme et sève!....
Avatars, visions, enfantements bénis,
J'espère en vous! Je ne crois pas mes jours finis
Quand je m'étends, glacé par le sommeil nocturne.
J'expire Dieu! — chétif pourtant et taciturne,
Et je fronde ceux-là que m'imposent encor
Les délires anciens ou la peur de la mort,
Alphabet épelé sur le giron des mères.
Les rayons entrevus ne sont point éphémères.
Pour les atteindre, il faut dépouiller le charnel.
Je t'adore, ô Nature, élément éternel
Du monde où j'habitais la plus humble parcelle.
Par toi, par tes beautés j'espère, âme nouvelle.
Ma foi dans ta croyance ainsi se raffermit.
Plus rien en moi ne gronde et plus rien ne gémit.
Oui, sans désespérer de notre triste vie,

Sans tenir ma pensée au néant asservie,
Sans renoncer au bien, à l'amour, au bonheur,
A tant d'affections dont s'enivrait mon cœur,
Ineffable clarté qui guidait, en ce monde,
Le douloureux essor de mes vœux comme une onde ;
Evoquant des amours, ce qui les fait chérir,
Et des illusions, ce qui nous peut guérir ;
Tout entier à l'espoir de les retrouver telles
Que je les adorai ces figures mortelles
Lumière de mes yeux, ces êtres bien aimés
Qui furent mon foyer, mes loisirs embaumés,
L'épouse — cette enfant fleur pure de mes veines ;
Assuré d'oublier le passé noir de peines,
Montant vers l'infini des résurrections ,
Je puis interroger l'homme, ses actions
Et ses divinités, thèmes des plus grands drames,
Mensonges inventés en regardant les flammes
Qui roulent sur nos fronts dans les espaces bleus,
Dans l'éther exploré qu'on n'appelle plus cieux ;
Je souris, écoutant ces contes séculaires
Que les humains bornés enseignent à leurs frères,
Immolant, torturant les plus inoffensifs,
Hypocrites bourreaux de quelques fous captifs.

FIN DES DIEUX EN VOYAGE

TABLE DES MATIÈRES

TOURS, IMP. E. ARRAULT ET Cie, 6, RUE DE LA PRÉFECTURE



TOURS, IMPRIMERIE E. ARRAULT ET Cie